Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

2. Tous les chemins

editions de l'ill

LÀ-BAS SONT LES DRAGONS
2. Tous les chemins

Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

2. Tous les chemins

éditions de l'ill

ÉDITIONS DE L'ILL
11 rue Saint-Maurice
F-67000 Strasbourg
www.editionsdelill.com

Image de couverture : d'après la carte Borgia
(anonyme, vers 1430)

Dépôt légal : 4e trimestre 2020
ISBN 978-2-490874-23-1

La cogue allait lourdement, ballottée par les vagues, profitant du vent arrière qui gonflait sa voile carrée. Elle naviguait de conserve avec cinq autres bâtiments, restant en vue de la côte. C'était une flottille de navires ventrus, tous équipés de deux châteaux, à la poupe et à la proue.

Tilmann, agrippé à la lisse, était malade. Il se sentait prisonnier de ce petit monde fermé en suspension entre l'immensité du ciel et l'immensité de l'eau, et considérait la terre au loin avec nostalgie. Dans la cale où tous s'installaient la nuit pour dormir, équipage et passagers, le jeune terrien accoutumé de courir sur des étendues solides ne pouvait oublier que seule l'épaisseur d'une planche séparait cet intérieur exigu d'un extérieur sombre, sans bords, et invivable pour l'homme. Il voyait bien que les marins, ayant toujours vécu ainsi, n'avaient pas souci de cette manifeste fragilité de leur petit univers au sein de cette énormité liquide. Leur confiance semblait à Tilmann pure insanité. Lui-même n'avait, sur l'étanchéité des appareils en bois, qu'une connaissance restreinte à l'observation des tonneliers qui tenaient échoppe dans le quartier des vignerons, à Cologne. Et certes, à considérer les choses raisonnablement, le navire n'était, par sa forme même, pas autre chose qu'une grosse futaille. Mais les gémissements du bois n'évoquaient pas la forme robuste d'un récipient, aucun cerclage de fer n'assurait le serrage des planches les unes contre les autres. Bien au contraire, toute la structure grinçait au rythme de la houle, et cette plainte constante du matériau suggérait une inquiétante mobilité des joints.

Le pont penchait et se redressait, puis penchait à nouveau pour se redresser à nouveau, comme si le navire était tenté de plonger pour embrasser les flots et s'y perdre, se reprenant au dernier moment, relevant la proue pour respirer, s'éveillant de sa folie. Bien que l'on ne fût pas au large et que le vent fût léger, le roulis était important. Les mouvements du navire désorientaient l'entendement du jeune homme, habitués qu'étaient ses sens aux certitudes de la terre ferme. Son estomac cherchait à connaître où étaient le haut et le bas, le dedans et le dehors, pour

décider dans quelle direction évacuer le peu de repas qu'il avait pu ingérer à midi. Le chevalier de Rusdorf, à ses côtés, respirait fort l'air marin. Il n'avait sans doute pas plus d'expérience que lui des voyages en mer. Mais, sans doute rendu amène par l'aventure et content que son écuyer se fût, contre toute attente, décidé à l'accompagner, il faisait montre de charité chrétienne en tentant de le distraire par quelques propos instructifs dans l'art militaire :

– Ces navires n'ont souvent qu'un seul château, à ce que l'on appelle l'étambot, qui est à l'arrière. Que ceux-ci soient équipés d'un second château à l'avant indique que nous sommes sur une cogue qui peut être équipée pour la guerre.

La remarque eut effectivement pour résultat de distraire Tilmann de sa fascination morbide pour un horizon mouvant : il apprenait que l'on pouvait mourir ici de bien d'autres manières encore.

– Sommes-nous menacés ? s'inquiéta-t-il.

– Non, les eaux sont pacifiques désormais, mais c'est un navire qui a dû connaître la guerre des pirates, à l'époque des Frères vivandiers qui écumaient la mer Baltique il y a quinze ans. « Amis de Dieu et ennemis de tous », telle était leur devise.

– Que sont-ils devenus ?

– Ils s'étaient établis sur l'île de Gotland, que l'Ordre teutonique, allié traditionnel de la Hanse, a investie pour mettre fin à leurs activités, et qui lui fut, en récompense, donnée en fief par le roi de Suède. C'était une époque de belles batailles qui a inspiré plus d'une légende. Le dernier chef pirate, un certain Klaus Vide-Gobelet, sévissait depuis l'île de Rügen. Il devait son nom à la capacité qu'il avait de boire d'une seule gorgée une chope de quatre litres. Il s'est fait prendre à la suite d'une bataille contre la flotte qu'avait armée la ville de Hambourg. On raconte qu'il aurait essayé de négocier sa vie en échange de son trésor, une chaîne en or assez grande pour encercler toute la ville. Vide-Gobelet et ses soixante-et-onze compagnons furent condamnés à la décapitation. Le chef pirate, à ce que l'on dit, demanda au maire de Hambourg la faveur de laisser la vie sauve à autant de compagnons qu'il pourrait dépasser une fois sa tête coupée. Le maire lui accorda cette requête. Une fois décapité, le corps de Vide-Gobelet aurait marché devant onze de ses compagnons avant d'être arrêté par le bourreau. Les onze hommes furent ce-

pendant exécutés au même titre que les autres.

Le chevalier de Rusdorf semblait avoir en réserve quantité d'histoires édifiantes de batailles en mer et pillages assortis de meurtres, viols et tortures, qu'il était fort réjoui de pouvoir partager. Tilmann, quant à lui éperdument fasciné par l'écart mouvant entre la lisse et l'horizon, n'arrivait pas à décider ce qui l'écœurait le plus.

Le soir venu, il allait rejoindre sa couche dans la cale, pour tenter d'oublier dans le sommeil la nausée qui ne le quittait plus. Ses nuits étaient agitées, il se réveillait souvent. Il restait hanté par les évènements qui l'avaient fait basculer dans une nouvelle vie. Il s'était avisé qu'il n'avait pas revu Caspar depuis sa décision de partir, et qu'il n'avait pas eu l'heur de lui faire ses adieux. Certes, il doutait que le gamin eût été autorisé à se joindre à eux, mais il aurait voulu pouvoir le lui dire de vive voix. Il en ressentait une sourde culpabilité, et se voyait un peu comme un traître ou un voleur en fuite.

Une nuit qu'il était dans cet état torpide que cause le malaise moral s'ajoutant à la nausée, au manque de sommeil et à la faiblesse de n'avoir pas mangé pendant plusieurs jours, il fut saisi d'une vision.

Dans la cale obscure, les hommes dormaient. L'espace confiné sentait le poisson fumé, la sueur, le sel et les vomissures. Quelqu'un ronflait. Hormis cela on n'entendait que le chant morbide du bois accompagnant les mouvements de la cogue. Alors qu'il était sur le point d'enfin s'endormir, il se sentit soudainement étouffer et se réveilla. Un homme penché sur sa couche l'avait saisi à la gorge et l'étranglait. Il se débattit, affolé. L'homme était vêtu d'une coule noire dont la capuche maintenait le visage dans l'ombre. C'était un visage âgé, et Tilmann eut le temps de s'étonner de la force physique du vieillard. Déjà affaibli par le manque d'air, il n'arrivait pas à se dégager. La pensée lui vint, un peu étrangement, qu'il était en train de mourir et qu'il ne saurait jamais pourquoi.

Mais, alors que sa vue se brouillait et qu'il allait sombrer dans l'inconscience, son agresseur le relâcha soudainement.

Quelqu'un avait saisi l'homme par derrière et l'empêchait de poursuivre son entreprise assassine. Les deux hommes se débattirent. Tilmann se redressa. Son sauveur était pareillement vêtu de noir, la capuche rabattue de même sur le visage. Une

lutte étonnamment silencieuse, au milieu des hommes endormis, s'était engagée, comme entre deux ombres. L'agresseur de Tilmann, retenu par l'autre qui, dans son dos, lui avait enlacé le cou de son bras droit, reculait avec lui tout en essayant de se dégager. Évoluant ainsi à reculons, les deux lutteurs atteignirent la paroi de la cale. Ils disparurent, comme avalés par quelque porte invisible dans l'obscurité.

Tilmann se tâta la gorge, puis se pinça. Il ne dormait pas.

– Quelle est cette diablerie ? s'étonna-t-il à voix haute.

– Ta gueule ! grogna l'un des dormeurs.

Tilmann ne se rendormit pas cette nuit-là, attendant que se produise quelque autre atteinte à sa vie. Même le mal de mer était atténué par l'inquiétude. Quand vint l'aube, il tenta de reprendre ses esprits.

C'était assurément une vision, se disait-il. Elle n'avait éveillé personne, il était le seul à en avoir fait l'expérience. Il n'avait donc pas d'ennemi réel à bord qu'il eût à identifier. Mais il était tout de même ébranlé. N'était-ce qu'un simple rêve, un cauchemar auquel son état de faiblesse avait conféré davantage de réalité qu'à l'ordinaire ? Ou bien la consistance de l'expérience (le fait qu'il lui semblait bien avoir failli en mourir étouffé) devait-elle l'alerter de quelque menace future, puisqu'il est de l'essence des songes de délivrer parfois des prophéties ? La vêture et l'âge de son agresseur lui évoquaient l'Homme en noir. Mais dans ce cas, pourquoi rêvait-il de lui ainsi ? Pourquoi celui-ci, qu'il ne connaissait que pour l'avoir rencontré quelquefois, et plutôt civilement, aurait-il brutalement adopté une attitude inamicale ? Fallait-il craindre davantage : un dérèglement de son esprit qui était en train de lui faire voir des choses étranges, comme lorsque l'on a mangé un peu trop de ces champignons que l'on trouve dans les bouses de vaches ?

Il décida de se confesser.

Son maître et lui avaient quitté Ramersdorf pour rejoindre à Cologne d'autres chevaliers teutoniques qui partaient de même pour la Prusse, accompagnés par quelques frères prêtres. Tous se retrouvaient sur cette cogue. Il s'adressa à l'un des prêtres, un petit homme chenu et âgé, au regard doux et intelligent, qui lui parut avoir les qualités d'écoute que requéraient, tant la nature de ses péchés, que l'étrangeté de ce qu'il avait à raconter. Ils se retirèrent dans un coin du pont à l'écart des passagers aussi bien que des membres de l'équipage.

Sous le secret de la confession, Tilmann s'ouvrit de ses aventures des deux années passées, puis exposa la vision qui lui était venue au cours de la nuit précédente. Le prêtre écouta attentivement et avec, semblait-il, de l'intérêt.

– Certes, dit-il, on ne saurait écarter qu'il s'agit simplement d'un effet de ton épuisement, qui donne de la couleur et du relief à ce qui n'est qu'un cauchemar simplement mérité : la culpabilité qui est la tienne t'invite à subir un châtiment. Tu as laissé le jeune Caspar derrière toi, et tu t'en fais reproche. Mais surtout, tu sors d'une liaison avec une femme mariée, et même si vous n'avez pas commis l'adultère en actes, tu le vivais en pensée, ce qui est plus périlleux encore pour le salut de ton âme. Maintenant que cela est fini, la faute mortelle reste pendante, et ton esprit te rappelle sans doute que tu dois faire pénitence. Le châtiment est infligé par cet Homme en noir, peut-être parce qu'il se présente comme un parent : il tient lieu d'un père appliquant la justice.

Il marqua une pause pour réfléchir, puis poursuivit :

– Mais la consistance de réalité de cette vision, puisque tu me dis que tu avais les yeux ouverts et que cela se passait dans la cale même, et non dans quelque décor onirique, la fait ressembler à un songe davantage qu'à un simple rêve. Dans ce cas, ce peut être un message divin, et il faut y prêter attention. Je ne suis pas connaisseur en interprétation des songes. Je ne peux que me reposer sur de semblables visions qui sont consignées dans les Écritures. La première image qui me vient est celle du sacrifice par Abraham de son fils : le geste du père est finalement suspendu par Dieu qui retient son bras. Ta vision est intéressante, car elle se situe du point de vue d'Isaac, le fils. C'est un peu comme si Isaac avait fait le songe prémonitoire de son père sur le point de l'occire, avant que son bras soit retenu par l'ange du Seigneur. Mais dans le Testament, l'épisode du sacrifice se passe dans la réalité, ce n'est pas le récit d'un songe, et je ne sais pas quoi en penser.

Tilmann était fasciné par les savantes interprétations du prêtre. Il n'aurait pas pensé par lui-même à rapprocher ses visions de celles des saints et prophètes de la Bible. C'eût été faire grand cas de sa petite personne : à quel destin pouvait-il prétendre qui eût justifié que le Seigneur lui envoyât des messages, à lui, modeste palefrenier aux ambitions si peu élevées spirituellement ?

Son confesseur poursuivait :

– Ta vision m'évoque aussi le récit de la lutte de Jacob contre l'Ange, tel qu'il est rapporté dans la Genèse. Dans ce passage, Jacob fait passer le gué d'une rivière à toute sa famille, avec tout

ce qu'il possède, pour les envoyer parlementer avec son frère Ésaü, qui vient à sa rencontre pour le tuer. Lui-même reste seul. Dans la nuit, il est attaqué par un homme, avec qui il se bat jusqu'à l'aurore. Cela est présenté comme un fait, mais l'évènement, à la différence du sacrifice d'Abraham, a tous les dehors d'un songe : il a lieu la nuit, et l'agresseur s'interrompt quand vient le jour, comme s'il était de son essence de ne pouvoir agir que dans ce temps de l'obscurité où se déploie le monde onirique. Voilà, en tous cas, qui ressemble beaucoup au combat nocturne auquel tu as assisté : tu peux le raconter comme s'il avait eu lieu, mais tu n'en as ni trace, ni témoignage. Seule persiste cette impression de réalité que n'a pas le simple rêve, lequel tend au contraire à s'effacer de notre esprit sitôt que nous sommes éveillés. Par surcroît, il y a cette figure du passage qu'est le gué. Jacob, une fois qu'il aura passé la rivière, va changer de nom et de vie : il deviendra Israël. Toi-même, n'es-tu pas en train de traverser l'eau pour aborder une nouvelle étape de ta vie ? Tout cela dessine un tableau chargé de symboles.

– Comment nos docteurs interprètent-ils habituellement le récit biblique ? demanda Tilmann.

– C'est un beau texte, très fort, et qui a suscité de nombreuses gloses. Qui est l'agresseur, pour commencer ? Un ange, pour les uns. Dieu lui-même, pour les autres. Car Jacob rebaptisera le lieu du nom de Penuel, pour dire qu'il a vu Dieu face à face. Dès lors, pourquoi Jacob se bat-il avec Dieu ? L'interprétation la plus communément acceptée est qu'il se bat, en première approche, contre la volonté de Dieu, et qu'il s'agit d'une lutte, en lui-même, entre le bien et le mal. Il faut rappeler que Jacob n'est pas un saint homme : il a acheté son droit d'aînesse contre un plat de lentilles à son frère Ésaü, profitant de ce que ce dernier était affamé ; et il s'est substitué à lui, par ruse, pour obtenir la bénédiction paternelle. On comprend que le frère spolié veuille le tuer. Jacob, en tous cas, a des reproches à se faire, et il faut qu'il lutte contre cette part sombre qui est en lui.

– Et, si je me souviens bien, le récit dit également que Jacob l'emporte. C'est donc contre le mal, qu'il lutte et qu'il vainc ?

– Oui, et son adversaire lui concède la victoire, et le bénit. L'adversaire ne représente donc pas à proprement parler le bien ou le mal, il est là pour servir au déroulement de ce qui importe : le combat lui-même. Et pour qu'il y ait un combat, il faut un ad-

versaire. Il semble donc que le récit raconte un des combats les plus difficiles qu'un homme ait à mener : le combat contre soi-même. Si, donc, on rapproche ton propre songe de ce récit, je dirais que l'Homme en noir représente ta conscience, contre qui tu te bats intérieurement, ou peut-être ton ange gardien, celui qui te sert de guide et de protecteur. Encore que je n'aie connaissance de récits où il est question de lutte contre son ange gardien.

– Mais dans mon songe, objecta Tilmann, il y a deux personnages, et l'un des deux se bat pour moi.

– Certes. Cela enrichit les interprétations possibles. Nul doute que ton péché, avec cette femme, met à ce point ton âme en danger que la conscience de ta faute pourrait t'écraser aussi sûrement que la faute elle-même. Tu pourrais mourir étouffé d'y trop penser. Peut-être l'un des personnages joue-t-il le rôle de ta conscience dans le songe, alors que l'autre serait ton ange protecteur, qui te préserve, y compris des dommages d'une trop grande contrition.

Tilmann doutait de cette lecture, car sa culpabilité ne l'obsédait pas. Il avait couché avec quelques femmes adultères avant Ise. L'aventure avec Ise elle-même avait été intense et belle, sans l'ombre d'une contrition. Et il restait surpris que la fin de cette histoire n'eût rien soulevé en lui que l'envie de tourner la page. Mais peut-être le songe était-il précisément remonté du fond d'une crypte en lui-même, où il faisait taire sa mémoire et sa conscience ? Tilmann était déconcerté par la complexité de ce qui semblait pouvoir se jouer en lui. Le prêtre lui rappela que l'on pouvait également être possédé par des démons, et par plus d'un, ainsi qu'en témoignent les Évangiles à propos de cet homme exorcisé par le Christ et qui était habité par toute une légion d'entre eux.

À l'issue de cet échange, Tilmann ne put échapper à une sévère pénitence, à la fois pour ses péchés passés et, à titre préventif, pour la santé de son esprit. Car après tout, et plus trivialement, on ne pouvait exclure que ce dernier fût tout bonnement en train de battre la campagne. Un châtiment imposé de l'extérieur était le meilleur moyen de n'être pas dévoré par les tortures que l'esprit s'impose à lui-même. Le prêtre lui remit une discipline faite de lanières de chanvre, dont il dut se servir, le soir avant le coucher, pendant toute la durée de la traversée, pour se flageller le dos pendant qu'il récitait le *Miserere mei, Dei*.

Ses côtes étaient endolories, il avait encore plus de mal à trouver le sommeil, et s'éveillait toutes les fois où il se retournait. Mais du moins, aucun songe ne vint plus le tourmenter.

Tilmann conserverait par la suite toute sa vie en mémoire l'impression que lui fit la forteresse de Marienbourg, comme s'il était resté campé devant elle pendant toute une journée pour bien s'assurer que l'image ne s'en effaçât point.

C'est du reste bien ainsi que l'on découvrait le siège de l'Ordre teutonique : non pas brutalement, au détour d'une route ou au sortir d'un bois, mais longuement, en l'apercevant de loin et en l'approchant lentement, l'esprit imprégné peu à peu de la majesté du site.

Arrivant par voie de terre, ayant quitté Dantzig le matin, la petite troupe des chevaliers, de prêtres et de leur suite s'était engagée dans une contrée riante et fertile. La plaine de la Vistule s'offrait sans interruption au regard de tous côtés. Marienbourg était située à huit lieues au sud-est, et pourtant, déjà l'on apercevait la pointe de l'église Notre-Dame se détachant d'un ensemble indistinct de murailles rouges.

Ils prirent la journée pour atteindre la citadelle, pensant à chaque fois en être proches, alors qu'elle persistait à rester dans le lointain. Les murs d'enceinte et les tours de brique rouge paraissaient faussement trapus en raison des dimensions de l'ouvrage, dont l'extension au sol ne leur apparut pleinement qu'une fois vraiment à proximité, quand commencèrent à se dessiner les rangées d'innombrables fenêtres s'étageant sur plusieurs niveaux. Des fenêtres qui semblaient minuscules, disséminées dans les façades monumentales, alors que chacune d'elles aurait pu laisser passer un homme à cheval.

Tilmann et son maître étaient arrivés à Dantzig deux jours plus tôt, débarquant de la cogue qui les avait transportés en suivant les côtes du nord de l'Allemagne, par les détroits du Danemark, jusque dans la mer Baltique. Le navire marchand ne poursuivait pas au-delà du port poméranien, où il livrait une cargaison de toiles et embarquait du hareng en saumure et quelques tonneaux d'ambre. Tilmann, qui avait perdu du poids dans l'affaire, n'était pas peu satisfait de mettre pied à terre. Leur groupe était resté à Dantzig le jour suivant pour affréter les chevaux

de monte et les ânes de bât nécessaires, mais également pour se remplir à nouveau l'estomac et ainsi redonner à leur esprit le sens du haut et du bas, et à leurs boyaux l'usage normal de l'entrée et de la sortie.

Le lendemain de cette journée de repos, ils étaient partis tôt. Ce n'est que sur la fin de l'après-midi que, remontant la Nogat sur sa rive gauche, ils purent s'emplir de la vision de la forteresse rouge, flamboyant aux couleurs du soleil couchant, se reflétant dans l'eau. La forteresse et la petite ville qui avait poussé devant sa porte étaient bâties sur un *Werder*, une île de la rivière qu'une digue en amont préservait de l'immersion dans un marécage. La citadelle était ainsi protégée par les eaux de la Nogat à l'ouest et par de larges fossés sur les trois autres côtés, le sabotage de la digue permettant de surcroît, en cas de siège, d'inonder les environs. La structure de l'ensemble se dessinait clairement, permettant de distinguer les trois parties de la forteresse, résultats de ses extensions successives. La partie la plus ancienne, surplombant l'ensemble, formait le *Hochschloss*, ancien couvent construit sur un plan carré et transformé en château à plusieurs étages se supportant les uns les autres par un système de voûtes empilées. Les enceintes supplémentaires qui renforçaient le haut-château s'ouvraient au sud par une porte vers la ville, et s'étendaient au nord pour englober un vaste ensemble résidentiel, plus récent, le *Mittelschloss*, véritable centre de la forteresse, laissant le haut-château à une fonction sacerdotale, avec l'église Notre-Dame et la chapelle souterraine Sainte-Anne, lieu de sépulture des grands-maîtres. Le troisième élément défensif avait été ajouté quelques dizaines d'années auparavant et constituait le *Niederschloss*. L'ensemble était entouré de fossés et de murs pourvus de nombreuses tours.

Le chevalier de Rusdorf et son équipage franchirent le pont de bateaux d'une centaine de toises sur la Nogat, qui reliait la rive ouest à la forteresse. La grande cour du château médian, à laquelle ils accédèrent ensuite par une porte fortifiée et un pont couvert, formait le centre de cet ensemble monumental qui abritait les appartements du Grand-Maître, les logements des hôtes, ceux du commandant de la forteresse et des officiers, ainsi que les réfectoires. Les manteaux blancs armés de la croix noire étaient nombreux à traverser la cour, entrer et sortir de la forteresse, indiquant une effervescence d'arrivées et de départs.

Rusdorf se présenta au commandant de la place, qui lui confirma que des frères arrivaient constamment de toute l'Allemagne, pour repartir assez vite vers les places fortes auxquelles ils étaient affectés. La paix n'avait pas plus tôt été signée à Thorn que le roi de Pologne l'avait rompue, et les contingents des garnisons, renforcés de recrues venant de tout l'Empire devaient être rassemblés, rapidement formés et encadrés par des frères. Le chevalier se fit attribuer une place dans le dortoir, tandis que Tilmann ressortait vers le bas-château pour rejoindre les logements des serviteurs. Ce quartier, de construction récente et fonctionnelle, regroupait divers bâtiments : le Karwan qui était une grande armurerie où était stocké le matériel militaire, un grenier au bord de la rivière, ainsi qu'une fonderie, des étables, une brasserie. Au sein de cet ensemble s'élevait la chapelle Saint-Laurent, construite spécialement pour les serviteurs du château.

Le Grand-Maître n'était pas présent à Marienbourg. Il était en déplacement dans les garnisons. Il fallut attendre trois jours qu'un nombre suffisant de nouveaux venus justifiât une assemblée pour les accueillir ensemble avec quelque faste récompensant leur voyage. Pour l'occasion, Tilmann, assimilé à un écuyer, put se joindre à la fête et admirer la richesse des lieux. La grande salle du chapitre, carrée par vingt pas de côté, dont les fenêtres à croisées donnaient sur la Nogat, était remarquable par ses voûtes en éventail dont les nervures filigranes retombaient sur une seule colonne centrale octogone. Rapidement restaurée des dégâts du siège de l'année précédente, elle montrait encore dans l'un de ses murs un boulet énorme. Tilmann se fit expliquer que les Polonais l'avait lancé lors du siège, dans le dessein manifeste d'abattre le pilier, unique soutien de toute l'architecture. La pierre pourfendit bien la fenêtre, mais manquant son but, elle alla se nicher dans le coin de la muraille où elle se trouvait encore.

Les chevaliers et prêtres présents s'étaient distribués sur les bancs de pierre qui occupaient la longueur du mur sur trois côtés. Les écuyers et sergents admis à l'assemblée restaient debout, tentant de trouver leur place entre les bancs sans se placer devant leurs maîtres. Tous étaient vêtus de leurs habits d'apparat, le manteau blanc épaulé de la croix noire couvrant des armures soigneusement briquées. La plupart étaient aussi jeunes que Tilmann. En l'absence du Grand-Maître, ce fut le Grand-Maréchal

tout récemment nommé, Michael Küchmeister, qui leur fit un discours de bienvenue. Il relevait de ses attributions de responsable des opérations militaires, d'énoncer ensuite leurs affectations. Paul de Rusdorf se vit assigner la place de Rastenburg, dont le Grand-Maréchal souligna qu'il l'avait lui-même dirigée une dizaine d'années plus tôt.

Puis on descendit au réfectoire pour un repas festif.

Le réfectoire était plus imposant encore que la salle du chapitre. Long de quarante pas par vingt de large, il déployait son espace sous une voûte soutenue par trois colonnes dont les chapiteaux étaient ornés de figures en relief représentant des scènes des Saintes Écritures.

Des tables longues avaient été dressées, sur lesquelles attendaient des miches de pain et des cuillers. Des brassées de paille mélangées à des herbes de senteur avaient été jetées sur le sol. On se répartit sur les bancs, le moment festif autorisant que les chevaliers côtoyassent fraternellement leurs subalternes, sergents et écuyers, ce qui permettrait à Tilmann de suivre la conversation que son maître aurait sans doute avec ses pairs. Chacun prit sa dague pour couper les pains en tranchoirs, dans lesquels des valets portant des marmites vinrent servir une épaisse soupe de lentilles renforcée par du saindoux, que l'on mangea en écoutant silencieusement un frère prêtre lire au pupitre un extrait édifiant de l'Ancien Testament. Après quoi arrivèrent des plats de gibier, de cochonnailles accompagnés de légumes, et chacun se mit à parler tout en mangeant.

Le Grand-Maréchal, jouant les hôtes, passait d'une table à l'autre, et en vint à s'asseoir à celle où se trouvaient le chevalier de Rusdorf et Tilmann. Küchmeister rappela à Rusdorf que la place de Rastenburg qu'il lui avait assignée était de celles que lui-même avait commandées par le passé. Ce n'était pas une forteresse d'importance par ses dimensions : une bonne maison forte, sans plus, s'il fallait l'en croire. Mais c'était un avant-poste proche de la frontière lituanienne, exposé, et donc stratégiquement important. Peut-être disait-il cela à tous les nouveaux commandants qui auraient à prendre leurs quartiers dans les moindres fortins isolés, mais le chevalier de Rusdorf fut visiblement flatté de cette marque d'attention. C'était le premier commandement où il aurait à diriger des hommes d'armes dans un environnement incertain.

Küchmeister se prenait de sympathie pour le jeune chevalier qu'il avait ainsi désigné comme son successeur dans ce com-

mandement. Il s'attarda à leur table. Il évoqua les suites de la défaite de Tannenberg pour la partie qu'il avait lui-même vécue. À l'automne qui avait suivi, le roi de Pologne, ayant mis toutes ses forces dans la bataille, puis dans le siège infructueux de Marienbourg, avait perdu la moitié de ses hommes par le fait des armes ou de la dysenterie, et était peu à peu abandonné par l'autre moitié qu'il n'avait pas les moyens de payer. Les Teutoniques commençaient à reprendre l'avantage, reconquérant les unes après les autres les places perdues au cours de l'été. Le roi réussit sur ses derniers deniers à retenir une partie des mercenaires qui demandaient leur congé pour défendre le nord de la Pologne. Mais ces derniers manquaient de chevaux, d'argent et d'habits, leurs armes étaient rongées par la rouille, leurs chevaux d'une maigreur effrayante et leurs habits pourris par les pluies qu'ils avaient essuyées. Ils furent dépêchés à Koronowo, une ville de Poméranie pratiquement ouverte, qu'ils ne sauraient défendre. Ce qu'apprenant, Küchmeister qui faisait le siège du château de Tauchel à quelques lieues au nord, en partit pour marcher sur l'ennemi avec une armée renforcée par des Hongrois que le roi Sigismond, allié des Teutoniques, avait dépêchés en secours.

Le récit que fit Küchmeister de la bataille ne manquait pas du pittoresque dont les soldats savent pimenter leurs hauts faits :

– Le terrain, disait-il, était une plaine étendue et à découvert. Elle offrait les conditions d'une bataille face à face, dépouillée de tout artifice tactique, où nos adversaires et nous aurions à affronter nos forces brutes. C'était une situation qui avait tout pour m'agréer. Dans la plus pure tradition chevaleresque, la bataille fut précédée d'un échange d'injures et de provocations, et l'on se proposa d'aller directement au résultat par un combat singulier entre deux champions. Un Silésien et un Polonais s'affrontèrent, mais le résultat fut indécis, bien que les historiens des deux camps prétendront sans doute que leur champion l'eût emporté. La vérité est que le poids des armures et les coups échangés les épuisèrent avant qu'aucun n'ait pu infliger à l'autre une blessure décidant de l'issue du combat. Les encouragements hurlés depuis chaque camp dégénérèrent à nouveau en insultes sans qu'on sût du reste si elles étaient destinées au camp adverse ou aux champions décevants.

Küchmeister sourit à ce souvenir, et poursuivit :

– Les deux armées se chargèrent donc, et je vous passe la description de la mêlée, pour laquelle les précisions me manquent du reste, car comme toujours elle fut confuse, et chacun est occupé sur le moment à traiter des affaires qui lui sont proches. Mais comme les choses violentes ne peuvent durer longtemps, les hommes des deux camps se mirent à crier de concert vers leurs chefs pour demander une trêve. C'est un fait que les mercenaires levés pour ces opérations n'obéissent pas aux mêmes valeurs que la chevalerie, mais comme on doit compter sur eux pour faire la guerre de nos jours, il faut respecter les conditions que leur corporation met à leur embauche. La trêve fut donc acceptée de part et d'autre, et on en profita pour essuyer la sueur qui découlait de toutes parts, et les soldats des deux armées se mirent à se raconter leurs prouesses comme on fait entre camarades partageant une même profession. Après s'être bien reposé, on mit fin à la trêve et l'on recommença à s'écharper consciencieusement. Mais à la fin, les bras tombaient de lassitude et il fallut une seconde trêve, dont on profita pour panser les blessés, pour échanger les prisonniers, pour causer, et également boire un coup ensemble, car le jour avançait, il faisait soif, et le respect que l'on acquiert de l'adversaire que l'on découpe en tranches depuis la matinée justifiait que l'on s'envoyât mutuellement quelques bouteilles de vin.

« On avait bien fait de prendre des forces, car le dernier combat devait décider du sort de la journée. Aucune des deux armées n'était fort nombreuse et chacune n'avait qu'un étendard. Malheureusement, un Polonais prit celui de notre camp, nos hommes commencèrent à lâcher pied et furent bientôt après mis en déroute. Ce fut bonheur pour nous que les Polonais fussent si fatigués qu'ils ne purent tuer la plupart des nôtres, à qui la nuit permit de revenir sur Tauchel. Mais je fus fait prisonnier avec un grand nombre des nôtres.

« Les Polonais ne songèrent pas à pousser leur avantage en faisant lever le siège de Tauchel, qui tomba le lendemain entre les mains de mon armée sans que j'eusse à être présent. Ils revinrent en Pologne, à Bramberg, puis à Jungen-Leslau, où le roi Jagellon vint les féliciter. Il fit donner à souper aux prisonniers dont j'étais, fut visiter les blessés et tança vivement les prisonniers hongrois, en leur disant qu'ils avaient fort mal fait de prendre les armes en faveur des Teutoniques qui soutenaient une cause

injuste. Les Hongrois lui répondirent que, certes, s'ils avaient connu d'avance la justice du roi et l'iniquité des Teutoniques, ils se seraient bien gardés de prendre les armes en leur faveur. En foi de quoi, le roi libéra les prisonniers sauf moi-même, qui fus envoyé dans une forteresse du royaume dont je ne sortis qu'avec la signature de la paix en février. Ma rançon fait, hélas, partie des charges qui pèsent désormais sur nos finances.

Küchmeister but une gorgée à son gobelet, qu'il posa sur la table un peu fortement, pour ponctuer sa conclusion :

– C'était une belle bataille, même si nous l'avons perdue. Elle suivait les règles de la chevalerie. Je crains qu'il n'y en ait plus guère de semblable dans l'avenir, quand je vois la façon dont les Polonais et nous-mêmes conduisons cette guerre depuis le début. La bataille de Tannenberg était peut-être l'une des plus grandes batailles de l'histoire de la chevalerie, peut-être la dernière, et ce n'était déjà plus une bataille entre chevaliers. Nos chefs les plus éminents se sont jetés dans la mêlée à la tête de leurs hommes et ils y sont presque tous morts de s'être ainsi exposés. Tandis que le roi de Pologne et le Grand-Duc de Lituanie poussaient leurs hommes en avant, et c'était là une masse de mercenaires qu'ils positionnaient et manipulaient comme des pions sur un échiquier depuis leurs quartiers à l'arrière. La guerre devient affaire de gentilshommes en habits qui achètent et dépensent des soldats, n'hésitent pas à en sacrifier le plus qu'ils peuvent pour avoir à en payer le moins possible. Ils signent des traités de paix qu'ils rompent dès qu'ils le peuvent, contestent les traités signés par leur prédécesseurs, font des promesses qu'ils savent ne pas tenir, empruntent de l'argent pour leurs fournitures qu'ils n'ont pas les moyens de rembourser. Nous avons perdu une génération de guerriers, courageux et naïfs, qui sont morts à Tannenberg, et nos dirigeants de demain seront d'abord des hommes d'État, que nous aurons à choisir pour leurs qualités de ruse et de diplomatie. Des économes et des intendants capables de lever les fonds nécessaires à notre survie. Une principauté de trésoriers et d'avocats.

Ce qu'ayant dit, il vomit sur la jonchée qui avait été judicieusement disposée à cet effet, avant de se lever, de taper bienveillamment sur l'épaule de Rusdorf, et de passer à une autre table.

Rastenburg, dont le chevalier de Rusdorf avait été nommé gouverneur, était une des nombreuses pièces d'un système de défense dont la logique, sommaire mais pragmatique, datait de l'époque des Frères Livoniens. On conquérait une bande de terre sur une dizaine de lieues et on construisait un bastion pour s'y maintenir, soit à proximité d'un bourg, soit qu'une sauveté naquît ultérieurement de la protection de la citadelle. Puis on avançait de dix lieues supplémentaires et on construisait le bastion suivant. Les États de l'Ordre étaient une principauté militaire ancrée dans un treillis de fortins quadrangulaires de briques rouges, sans donjon, parfois même sans tour aucune, un échiquier de parcelles d'environ cinq lieues de côté, sept en Livonie, sécurisées par ces maisons fortes qui évoquaient davantage un cloître fortifié qu'un château.

Ces ouvrages ramassés étaient solides mais exigus, parfois il ne s'agissait que d'un cube isolé sur la lande. Ils ne pouvaient abriter de garnison importante, il ne fallait pas un siège très long de l'ennemi pour les prendre. Mais il ne fallait pas non plus un siège très long pour les reprendre, d'autant que l'ennemi à qui on l'avait abandonné n'y avait pas trouvé de réserves de vivres et de munitions.

Il fallait par contre du temps pour les prendre tous. L'ennemi ne pouvait pas s'avancer en territoire teutonique en laissant derrière lui des forteresses qu'il n'aurait pas emportées et occupées. S'il fallait donc peu de temps pour prendre une place, il en fallait considérablement plus pour prendre toutes les places qui couvraient l'espace courant de la frontière jusqu'à Marienbourg. Cette disposition avait sauvé l'Ordre après le désastre de Tannenberg, car le roi de Pologne, se dirigeant vers la citadelle, avait perdu plus d'une semaine à obtenir la reddition des places sur son passage et avait dû y laisser des garnisons qui réduisaient d'autant son armée principale. Tandis que Plauen, descendant la rive gauche de la Vistule, avait eu le temps de rejoindre la capitale de l'Ordre, d'y jeter cinq mille hommes et d'y préparer le siège, y amassant les vivres qui avaient permis de tenir deux

mois jusqu'à ce que l'ennemi, découragé et affaibli, finît par renoncer.

Rastenburg se situait sur l'une des dernières lignes avancées de ce système de défense, un poste à la frontière avec la Lituanie, qui faisait partie d'une série de fortins qui couraient de Ragnit au nord à Allenstein et Osterode au sud. Le bourg était tombé aux mains des Polonais après la bataille de Tannenberg, puis avait été rapidement repris. C'était un cloître de brique rouge sur des fondations de moellons. Il était enserré dans l'enceinte du bourg, mais en était autonome. On y accédait du côté de la ville par une porte dans un châtelet haut de trois niveaux. Cette entrée était défendue à l'étage par une bretèche à l'extérieur et une autre à l'intérieur, côté cour, permettant le tir en plongée sur d'éventuels assaillants. Elle débouchait sur la cour pavée, qu'entouraient sur ses trois autres côtés les bâtiments hauts de trois à quatre étages. Dans un coin de la cour, une tourelle d'angle abritait l'escalier qui montait aux étages.

Le bâtiment principal, qui formait l'aile nord en entrant dans la cour à gauche, surplombait les autres d'un étage et se signalait par des pignons ouvragés. Il abritait le logement du commandeur, la chapelle, le réfectoire et les cuisines. Les dortoirs des frères, les écuries et les réserves se distribuaient dans les deux autres ailes. Le réfectoire était bâti sur le modèle de celui de Marienbourg.

Son logement éclairé par deux rangs de croisées en vis-à-vis permettait à Rusdorf de contempler d'un côté la ville, sur laquelle s'exerçait sa police, et de l'autre côté l'horizon, sur lequel planait une menace diffuse, objet de sa mission de défense. La petite ville dont il avait la garde était une bastide de plan carré, orientée selon les points cardinaux, entourée d'un mur d'enceinte en briques et d'un fossé. Elle était organisée en rues quadrillées, tel un camp romain, autour de la place du marché sur laquelle donnait l'hôtel de ville (en briques). L'église Saint-Georges (en briques) occupait une place dans l'angle sud-ouest de la ville, la commanderie occupait l'angle sud-est.

L'ordonnancement militaire du bâti, qui évoquait un casernement, plaisait au nouveau gouverneur. Il ne regrettait pas d'avoir quitté Ramersdorf, cet entassement de bâtiments rajoutés les uns à l'arrière des autres au petit bonheur du temps, de l'inspiration des commandeurs successifs, et des moyens de la commanderie.

On voyait qu'ici la ville avait été bâtie en une fois, d'un seul tenant. Elle était une entreprise de colonisation, un carré de civilisation dans une étendue sauvage, qui avait imposé ses marques semblablement angulaires au paysage. Autant les collines qui surplombaient le Rhin autour de Bonn étaient une multiplication de bosses jardinées, travaillées depuis une antiquité immémoriale en parcelles minuscules, irrégulières et enchevêtrées, mêlant la vigne, les céréales, les prairies et les bois, autant le plat pays qui entourait Rastenburg était la reproduction dans la campagne environnante du plan imposé par son centre urbain : un réseau de chemins tracés au cordeau, délimitant des champs rectangulaires de taille identique qui avaient été attribuées équitablement aux colons lors de sa fondation moins d'un siècle plus tôt. Rusdorf ressentait le bienfait qu'exerçait sur son esprit cette disposition raisonnée du paysage autour d'une cité ramassée, enserrée dans son enceinte carrée. Le lieu imprimait ses effets sur une pensée orthogonale, limpide, où les choses avaient une frontière, un dedans et un dehors. Le bien était à l'intérieur, et le mal à l'extérieur, en la personne de l'ennemi.

Tout cela était souligné par la prévalence du rouge. La brique était omniprésente dans l'architecture, et donnait son aspect à l'ensemble du pays, Marienbourg en tête. L'usage s'en expliquait par la disponibilité de l'argile et les qualités du matériau : la brique peut être produite en grandes quantités assez vite, elle est aisément transportable sur un lieu de construction qui n'est pas forcément le lieu de production, elle est moulée à angles droits et a toujours les mêmes dimensions, en sorte qu'elle se manipule mieux et plus justement que le moellon, et permet l'élévation rapide de murs. L'usage de la brique s'était avéré, dans un passé plus récent, avec l'apparition des bombardes et canons, bien adapté aux situations de siège, en raison de sa résistance plus grande aux boulets. La production de briques était une industrie florissante contrôlée par l'Ordre. La brique était, presque davantage que la croix, l'emblème du pays. Les forteresses étaient en brique. Les maisons, les églises, les ateliers étaient en brique. Les rues étaient proprement revêtues de pavés de terre cuite. Les chevaliers eux-mêmes, barbus et trapus étaient rubiconds, quand leur poil nordique n'était pas lui-même roux. La pensée ancrée dans le sol, dans le compte des récoltes et des dépenses, et dans le respect des règles et de la parole donnée, avait les angles, la

densité et la rugosité de la brique, et les raisonnements avaient la solidité de briques assemblées en murs.

Tilmann se portait moins bien que son maître de son nouvel environnement. Il avait aimé les collines qui bordaient le Rhin, qu'il parcourait étant plus jeune, quand le décours d'un bois, ou la courbe d'un chemin passant la crête, découvraient un nouveau paysage, ou le même paysage sous un angle nouveau. Il avait surtout aimé Cologne, la grande ville, son labyrinthe de ruelles et de cours, qui avait entouré et protégé son enfance de ses murs opaques, de sa foule anonyme. Il pouvait s'y perdre. On pouvait l'y perdre. Cologne et ses carnavals, les masques et déguisements qui cachaient ses frasques et autorisaient de dire ce que l'on voulait sans craindre de représailles. Cologne, la ville de ses amours, des filles qui mentaient, contaient des fariboles à leurs amants pour retrouver d'autres amants avec qui elles bâtissaient d'autres histoires.

Ici, tout était en pleine lumière. De quelque endroit que l'on fût, à un bout de la ville, on voyait l'autre bout, qui se terminait par un mur. Et au-delà du mur, il n'y avait rien, que la campagne. Toute la vie était contenue dans l'enceinte d'un bourg de stupides briques rouges identiques, où tout le monde connaissait tout le monde, comme dans le premier village venu. Pire, à la différence d'un village de la vieille Allemagne, qui offrait parfois ses recoins et ses venelles au cœur d'un assemblage chaotique de fermes, maisons et granges, ici, tout le monde, non seulement connaissait tout le monde, mais pouvait voir tout le monde tout le temps. Et cela, sous le regard paternel du commandeur qui veillait depuis sa citadelle. Quand il était au marché, Tilmann se retournait parfois vers la maison de l'Ordre et pouvait s'imaginer le chevalier de Rusdorf l'observant depuis l'une de ses fenêtres.

On ne pouvait guère échapper au regard de la communauté qu'en rentrant chez soi. Tilmann se demandait ce qui se passait dans l'intimité de ces maisons, derrière ces façades rouges. Les gens parlaient peu. La vie s'égrenait tranquillement, au rythme des travaux des champs, de la satisfaction de besoins simples : travailler, manger, boire, dormir. Se reproduire.

Il avait bien tenté céans de courir le guilledou, mais les quelques tavernes du bourg n'étaient fréquentées que par les hommes, et l'abord des jeunes femmes faisant leur marché sur la place centrale s'était avéré des plus laborieux. D'une part, il se trouvait toujours une commère à proximité pour loucher sur les tentatives, par trop transparentes, du jeune étranger. D'autre part, les filles intéressées n'avaient pas de plus grand empressement que de le présenter à leur famille, en quoi il sentait l'amorce d'un procès réglé qui, par étapes, le conduirait au mariage dans l'année.

Peut-être devait-il songer à se marier, après tout ? Mais il ne pouvait s'y résoudre. L'expérience de son premier amour l'avait échaudé, et de la passion pour une seule femme qu'il avait vécue si fortement et avec une telle déconvenue, il était revenu à une philosophie du butinage. Il ne se laisserait plus jamais empiéger dans la semblance vénéneuse de l'amour. Il voulait avoir avec les femmes des relations de complicité amicale, servies par l'échange d'un plaisir partagé, mais sans exclusive. Et le meilleur moyen de se préserver d'un amour dont il voyait qu'il était une maladie de l'âme, pouvant le surprendre aussi facilement que ce l'avait été un certain soir de carnaval, c'était d'entretenir plusieurs liaisons à la fois. Ainsi, se devant à plusieurs, il serait retenu de céder à l'une par le devoir qu'il avait vis-à-vis des autres.

C'était là une saine philosophie, mais qui était faite pour une vie dans une ville comme Cologne, pas dans une bourgade de brique rouge peuplée de paysans et d'artisans aux opinions arrêtées, durcies par le travail d'un environnement à domestiquer et par les incertitudes de la guerre.

Alors, il passait ses journées à rêvasser. Ce n'était pas un fait exprès de sa part, mais plutôt une sorte de bascule qui s'effectuait spontanément quand il était en train d'exécuter les tâches monotones qui lui avaient été assignées. Il travaillait : on ne pouvait lui reprocher quelque inclination à la paresse. Mais il n'était pas dans ce qu'il faisait. La répétition des mêmes gestes connus l'incitait à abandonner son corps à leurs automatismes, tandis que son esprit, formé par la lecture, vagabondait dans ces contrées sans fin de l'imagination d'où les maîtres d'école, de tous temps, s'efforcent d'arracher les élèves dilettantes.

Dans cet espace intérieur de la rêverie, il revoyait Ise, ses

yeux noisettes pailletés de vert, son sourire qui plissait doucement ses joues. Elle ne disait rien, ils ne faisaient rien ensemble. Elle était juste là, discrète et insistante à la fois. Il n'aurait su dire s'il ressentait du plaisir ou du manque à l'égard de cette image. Il ne pouvait pas l'écarter mais ne la ressentait pas non plus comme envahissante.

Mais dans ce même espace, à proximité, il sentait également une présence, comme quelqu'un l'avertissant de ne pas toucher davantage à de telles fantaisies, de ne pas leur lâcher la bride. Et depuis la traversée en mer, cette présence se donnait la forme d'un Homme en noir, à la silhouette indistincte et au visage, selon les cas, masqué de blanc ou plongé dans l'ombre de sa capuche. Peu à peu, possiblement sous l'influence des propos qu'avait tenus son confesseur, il mettait ce personnage en position de mentor ou d'ange gardien, car il semblait apparaître toutes les fois où il pensait un peu plus fortement à Ise, pour lui dire : ne va pas par là, rêve plutôt à la jeune servante que tu as croisée ce tantôt au marché.

Au final, Tilmann passa deux années à Rastenburg à s'acquitter comme tout le monde de ses tâches quotidiennes, prodiguant les soins aux animaux, aux chevaux en particulier, en continuant de penser de cette manière étrange à Ise. Il y pensait de moins en moins, le souvenir s'estompant, mais elle était là, comme une image votive, faiblement éclairée dans la crypte de son cœur par une flamme petite, modeste, mais qu'aucun souffle d'émotion assez fort venu d'ailleurs n'arrivait à moucher.

Comme tout le monde, Tilmann guettait les nouveautés, les petits événements qui ponctuent une vie trop tranquille. Les visites du Grand-Maréchal Michael Küchmeister faisaient partie de ces occasions rompant l'ordinaire.

Küchmeister, ainsi qu'il a été dit, avait occupé le poste de gouverneur de Rastenburg par le passé. Il y venait régulièrement pour visiter Paul de Rusdorf. Ces tournées faisaient partie de son travail de supervision des garnisons en sa qualité de Grand-Maréchal, et nul doute que s'y ajoutât le plaisir de retrouver un bourg qu'il avait gouverné pendant six années avant d'être nommé Grand Intendant de Königsberg. Mais Tilmann comprenait que le vieil homme s'était aussi pris de sympathie pour son maître. Il assistait aux échanges entre eux à l'occasion des repas. Sur un poste frontière dans un environnement désolé, on partageait le manger sans manières, avec tous les hommes présents, qu'ils fussent chevaliers ou non. Tilmann respectait la réserve qui commandait de ne prendre la parole que si on la lui demandait, mais le vieux Küchmeister avait compris que Rusdorf lui accordait son oreille et, de ce fait, lui manifestait un certain intérêt et l'interpellait parfois pour lui demander son avis.

Tilmann comprit que l'attention du Grand-Maréchal pour son maître n'était pas entièrement dénuée d'arrière-pensées. C'est ainsi que le vieil homme, au cours d'un de ces repas, que pour une fois l'on avait monté dans l'appartement du commandeur au lieu qu'il fût pris au réfectoire, en vint à aborder les affaires de politique interne à l'Ordre.

– La paix que nous avons signée à Thorn l'an dernier est un cache-misère, déclara-t-il. Elle nous donne confiance en l'idée que tout est redevenu comme avant, ce qui nous incite à baisser la garde, alors que certaines de ses dispositions sont en train de saper nos fondations. Et si nous n'y prenons pas garde, nous allons être confrontés à nos faiblesses, qui vont attiser nos dissensions internes, permettant à l'ennemi de revenir à la charge et, cette fois, nous détruire.

« Vous rappelez-vous ce que je disais sur l'ère qui s'ouvre, et

qui sera celle des boutiquiers ? Eh bien, nous y sommes, grâce à ce traité, que de toutes façons le roi de Pologne ne respecte pas, puisqu'il a repris ses attaques contre nous. En apparence, l'accord a semblance de rétablir les choses politiques en leur état *post quod ante*. C'est presque un miracle, et en tous cas c'était inattendu au moment du siège de Marienbourg, quand la coalition des Polonais et des Lituaniens occupait presque toutes nos provinces et que les places se rendaient lamentablement, la plupart sans combat, les unes après les autres. C'est en toute logique que notre frère Henri de Plauen a été élu Grand-Maître, après sa défense aussi héroïque qu'efficace de Marienbourg. Après le siège, il n'a pas mis moins d'énergie à reprendre les places prises par les Polonais, et la difficulté dans laquelle il a mis le roi Jagellon réunissait les conditions d'un traité auquel chacun était disposé par l'épuisement général. Nous retrouvons donc nos États dans leurs frontières d'avant la guerre, à quelques exceptions qui sont symboliques ou provisoires. Nous avons renoncé à la région de Dobrin, qui a motivé cette guerre, mais par le passé nous n'avions jamais pu la conquérir durablement sur les Polonais de toutes façons. Nous abandonnons aussi la Samogitie aux Lituaniens pour la durée du règne du Grand-Duc Vitold et de celle du roi de Pologne. C'est un plus gros morceau, mais il y a une clause de retour, et dans l'attente, ce sont leurs seigneuries le roi et le duc, fraîchement convertis, qui se chargeront de la pénible mission de christianiser cette région.

« Mais ce résultat politique sur lequel nous nous reposons cache le prix que nous devons le payer. Or, celui-ci est considérable, et nous voyons bien que désormais, c'est l'argent qui est le nerf, non seulement de la guerre, mais des nations en paix. Pour commencer, nous sommes en charge des dommages de guerre, et nous devons payer cent mille gros de Prague de rançon pour ceux de nos chevaliers restés prisonniers. Imaginez-vous la somme ? Le Grand-Maître doit trouver l'équivalent de vingt chariots de lingots d'argent pur, cinquante mille florins d'or, payables en quatre fois. Il a honoré les deux premiers versements, et tente de retarder le règlement de la suite en alléguant qu'il ne s'agit pas de dommages de guerre mais tout bonnement de rançonnement. Entre-temps, pour trouver les fonds, il doit augmenter les taxes que paient nos villes et solliciter le concours de nos alliés. Mais nous devons déjà de l'argent à ces derniers et

aux compagnies de mercenaires qu'eux et nous avons engagées. Dernièrement, comme nous n'avions pas les moyens de payer les troupes étrangères qui tenaient nos places fortes de Lieben, Rein et Ortelsburg, leurs commandants les ont tout bonnement remises au duc de Mazovie, et il a fallu trente-cinq mille florins supplémentaires pour les dégager à nouveau.

– Et nos villes ? interrogea le chevalier de Rusdorf. L'augmentation des taxes suffirait-elle à financer le remboursement de cette dette ?

– Nos villes ont été affectées par les sièges, et le pays entier par les dévastations des récoltes dans les campagnes. Mais il est vrai que leur économie est saine et nos artisans et marchands, membres de la Hanse, sont dynamiques. On peut compter sur eux, à condition qu'ils puissent compter sur nous. Or, c'est à cet endroit que la politique de notre Grand-Maître manque de rigueur, et pour tout dire de droiture. Prenons l'exemple de Dantzig, qui est notre port le plus important, une des quatre villes têtes de cercle de la ligue hanséatique. Le Grand-Maître y a nommé comme commandeur son propre cousin, dont il doit maintenant résoudre les différends avec le conseil municipal. La ville refusait de payer les prélèvements pour frais de guerre en raison des détournements que ce cousin opère à son profit. Il a fallu lui imposer un blocus pour qu'elle paie finalement. Le Grand-Maître lui-même a prélevé cent soixante-dix mille florins sur les caisses de l'Ordre, qu'il a envoyés à son cousin pour lever des troupes, et celui-ci n'a réuni au final que cinq mille hommes. Où est passé le reste de l'argent ? Pour le retrouver, le Grand-Maître à du mettre en gage une partie des biens que l'Ordre possède en Bohème.

« Mais il y a plus inquiétant que les effets du népotisme de la famille de Plauen. C'est la tentation d'altérer la monnaie pour payer dans des devises dévaluées. Si l'on en vient par là, c'en est fait de la confiance des villes. Le marc d'argent a été refondu et ne vaut plus que le quart du marc d'argent fin, ce qui suscite les plaintes des marchands et des banquiers.

Le Grand-Maréchal parla plus bas, bien que tous trois fussent seuls dans la pièce :

– L'argent est la base de tout, il nous faut du crédit. Et le crédit, c'est la confiance. Je suis proche du Grand-Commandeur Hermann de Gans, qui est en charge des dépenses de l'Ordre.

Bien qu'il ait été nommé comme moi par le Grand-Maître, nous sommes tous deux d'accord que cette guerre nous a saignés durablement, et que les conditions de la paix nous mènent à la ruine. Comme responsable militaire de l'Ordre, je vois les hommes et les moyens qui nous manquent, et lui, voit ce qui nous reste dans les coffres pour les obtenir.

Rusdorf écarquilla les yeux :

– Êtes-vous en train de me dire que vous complotez contre le Grand-Maître ?

Küchmeister se mordilla la lèvre :

– Je suis en train de discuter de l'avenir de l'Ordre, n'ayant en vue que son intérêt. Je ne juge du cas des personnes qu'à l'aune de cet intérêt supérieur. Notre frère Henri de Plauen mérite le rang qu'il occupe au regard de ses exploits. Mais c'est un guerrier, pas un homme d'État. Nous devons tous être vigilants, afin que nos dirigeants ne fassent pas passer leurs devoirs familiaux avant leurs devoirs vis-à-vis de l'Ordre.

– Je ne peux pas me prêter plus avant à un échange de propos que je crains d'avoir à qualifier de félonie, protesta Rusdorf.

– Bien, coupa Küchmeister, je vais être plus précis. Je me suis présenté moi aussi au suffrage des électeurs nommés par le Chapitre, mais dès lors que le chevalier de Plauen fut élu, j'ai été le premier à reconnaître que cette décision était légitime, et lui-même ne m'a pas tenu grief de mon opposition, puisqu'il m'a nommé à la tête des affaires militaires. Il n'y a donc pas de contestation entre nous sur ce point. Ce que je veux dire, c'est que notre situation financière peut corrompre l'entendement des meilleurs hommes, si leur trop peu de hauteur de vue les conduit à raisonner en fonction de leurs amitiés et parentés, et non en considérant la réalité de l'état du pays.

« Vous parlez de félonie, alors discutons ce qu'est la félonie. Nous sommes des chevaliers au service du Saint-Siège. Pour combler nos pertes en hommes, alors que nous avons besoin de bras pour cultiver la terre et défendre nos murs, le Grand-Maître a autorisé les veuves à épouser des soldats étrangers venus en aide et à qui il a proposé de s'installer en Prusse. C'est une bonne décision, mais elle appelle une surveillance de son exécution. Or, ayant indistinctement autorisé tous les étrangers à venir chez nous, il a ouvert la porte aux hérésies de Jean Hus dont nombre de soldats bohémiens étaient infectés. Les thèses

de Wiclif et Hus se répandent dans nos États et y sont accueillies parmi les chevaliers eux-mêmes. L'un des premiers à professer ouvertement l'hérésie est le propre neveu du Grand-Maître, le comte Guillaume de Katzenelnbogen. Les débats religieux divisent l'Ordre, en suivant de vieilles tensions entre régions allemandes. Les maisons nobles de Saxe et du nord de l'Allemagne y sont plus réceptives, tandis que les familles de Rhénanie et d'Allemagne du sud sont plus attachées à la vraie foi. Les méfiances entre nations renforcent les oppositions doctrinales.

Le chevalier de Rusdorf se radoucit, visiblement ébranlé par ce qu'il apprenait des divisions internes à son Ordre :

– Je n'étais pas au fait d'une telle corruption, dit-il.

– Vous viviez loin, sur les rives du Rhin, et maintenant, vous êtes isolé dans une garnison loin de Marienbourg. Je ne vous ai pas dit le pire, qui est que le Grand-Maître lui-même se laisse gagner aux idées hérétiques. Il n'approche plus les sacrements, ne respecte plus les jeûnes prescrits par l'Église et dit que l'Antéchrist est sur le trône de Saint-Pierre. Il est vrai qu'en ce moment, l'on ne compte pas moins de trois papes se faisant concurrence, chacun soutenant que les autres sont des antipapes. Mais notre Grand-Maître demande aux prédicateurs de ne pas utiliser les commentaires des Saints-Pères, et de ne citer que les écritures elles-mêmes. Il a dernièrement autorisé les moines à se marier, et les quelques apostats qui le firent et quittèrent leurs couvents se comportèrent si mal qu'il dut les enjoindre de retourner au couvent ou de quitter le pays.

– Mais n'avez-vous pas discuté de cela de vive voix avec lui ?

Küchmeister soupira :

– Les convertis aux nouvelles idées étant jeunes, il n'écoute que des conseillers inexpérimentés, contre l'avis des vieilles barbes dont je suis.

Tilmann écoutait ces échanges avec une certaine appréhension. Les propos du Grand-Maréchal, s'ils étaient confirmés par les faits, donnaient raison au vieil homme. La confiance était le ciment de l'Ordre, et celle-ci était entamée. Mais la présente discussion n'était-elle pas, elle-même, de nature à alimenter l'esprit de conspiration et à le diffuser ?

Lorsque leur hôte les quitta, le jeune homme fut pour chercher la monture du Grand-Maréchal. Celui-ci, prenant la longe

qu'il lui tendait, profita de ce moment pour le prendre rapidement à part :

– Tilmann, je suis un connaisseur d'hommes, c'est ce que requiert ma fonction qui est de recruter et d'organiser nos forces. J'ai bien vu que tu suivais nos débats et que tu avais l'intelligence d'en saisir les enjeux sans qu'ils soient énoncés. Tu n'es pas vraiment un écuyer, mais tu es davantage qu'un valet : tu tiens lieu de secrétaire à ton maître. Je vais te demander le service de le prendre sous ta garde. Demain, il nous faut une équipe d'intendants, d'économes, d'hommes avisés. J'ai pu observer que le chevalier de Rusdorf tient la place de Rastenburg avec la rigueur nécessaire. Les greniers sont pleins, ses comptes sont clairs et exacts. Je gage qu'il n'est pas seul à ce travail et qu'une partie de ses qualités sont d'avoir su s'associer des compétences comme les tiennes. Mais je vois bien qu'un esprit intègre tel que le sien est ébranlé par la situation que je lui ai narrée, incapable de lui donner un sens et d'orienter son opinion et ses décisions. Accoutumé qu'il est d'une image de l'Ordre comme d'une grande famille dévouée à la défense de la chrétienté et de l'Empire, il ne comprend pas ces divisions, d'autant que tous les camps se réclament, avec sincérité, du même intérêt supérieur. Je veux seulement m'assurer que le jour venu, si l'Ordre l'appelle à de plus hautes fonctions, il soit prêt à répondre dans le bon sens. Et je compte qu'il t'emmène dans ses bagages.

Tilmann était flatté que le Grand-Maréchal se reposât sur lui de la protection de son maître.

Protéger son maître ? Ainsi, c'était lui, le palefrenier, qui tenait le bouclier : n'était-ce pas le sens premier du mot « écuyer » ? Oui, il fallait protéger son maître de sa propre candeur. Son intégrité l'honorait mais le desservait dans une conjecture dont Tilmann semblait seul, des deux, à percevoir les incertitudes. Il retrouvait le jeu des masques qu'il avait aimé jouer lors des nuits de carnaval. C'était ici un carnaval plus déguisé encore, plus torve, entre des gens qui ne jouaient pas (ou ne savaient pas qu'ils jouaient, dupes qu'ils étaient de convictions et d'appétits qui se jouaient d'eux). Il se sentait attiré par ce jeu. Peut-être par ennui, pour trouver une échappatoire à la cruelle transparence de la vie dans ce bourg éloigné de tout. Peut-être bien, aussi, pour donner un os à ronger à ses appétits d'adolescents qui décidément le tenaillaient. Il n'était pas de ceux qui s'enrôlent dans la troupe et vont à la guerre en chantant pour épater les filles : il craignait trop le sort des armes. Mais ce jeu-là, qui semblait celui d'une guerre sans armes, était peut-être pour lui.

Toutefois, la stratégie ne s'exerce pas pour le plaisir d'elle-même. Elle sert un idéal. Dans ce carnaval, il se dit qu'il fallait garder une lumière pour se guider. Il décida que la candeur de son maître, sous ses dehors bourrus, n'était pas ce contre quoi, mais au contraire ce au service de quoi il fallait lutter. Elle était quelque chose qui valait qu'on la préservât. Il décida de se battre pour cela. Dût-il mettre au service de l'intégrité des valeurs les atermoiements de la ruse et de la diplomatie, et au service de la vérité les artifices du mensonge.

En définitive, les événements se précipitèrent au cours de l'année 1413, dispensant Tilmann d'avoir à s'entretenir de ces questions avec le chevalier de Rusdorf, et ce dernier d'avoir à choisir un camp. Ce fut la décision de reprendre les armes contre la Pologne qui provoqua finalement la chute du Grand-Maître Henri de Plauen.

Le roi de Pologne, en dépit du récent traité de Thorn, ma-

nifestait à nouveau ses prétentions sur la Poméranie. Il se rapprochait du Saint-Siège pour obtenir que la Samogitie, après sa mort, restât à la Lituanie et à la Pologne, arguant que la christianisation des populations ne justifiait plus une conquête territoriale présentée comme une croisade. Henri de Plauen décida de déclarer à nouveau la guerre au roi de Pologne. Deux arguments plaidaient pour cette décision. L'un était interne : rétablir, dans la lutte contre un ennemi commun, l'unité de l'Ordre troublée par les divisions religieuses et les désaccords avec les villes. L'autre était que la période choisie semblait propice. Le Grand-Duc Vitold, allié du roi de Pologne, était occupé par une guerre à l'autre bout de ses territoires, contre la principauté de Novgorod.

Küchmeister et ses partisans protestèrent que les finances de l'Ordre étaient en trop mauvais état pour payer les mercenaires. Mais ils durent se rendre à l'obéissance qu'imposait la hiérarchie. Six mille hommes furent ainsi rassemblés à l'été, près de la frontière de la Poméranie, et trente mille dans la région de Dobrin et en Mazovie. Ce dernier contingent était commandé par Michael Küchmeister. Il attaqua par le nord de la Pologne, d'où le roi était absent, mais dut faire retraite au bout de seize jours. Les chevaliers ne percèrent pas non plus en Poméranie. Le Grand-Maître avait appelé l'Empereur à le soutenir, mais celui-ci tergiversait, car il s'employait, en tant que roi de Hongrie, à faire la paix avec les Polonais. Les armées de l'Ordre retournèrent en conséquence à leur point de départ.

Les partisans de la paix, dirigés par Küchmeister missionnèrent alors le maître provincial d'Allemagne auprès de l'Empereur et du Pape, et s'étant assuré de leur accord, firent déposer le Grand-Maître par le Chapitre. On utilisa pour cette procédure inédite un article de la constitution autorisant l'assemblée capitulaire, sur trois convocations non répondues, à procéder ainsi. Henri de Plauen fut de la sorte convoqué à trois reprises pour s'expliquer de son attitude devant les hérésies, ce à quoi il ne crut pas nécessaire de répondre. Une délégation menée par Otto de Bernstein, le plus âgé des chevaliers, se présenta alors à Plauen qui était à Schacken, et qui fut surpris d'être mis en état d'arrestation. Il comparut devant le Chapitre en octobre, le mercredi suivant la Saint-Denis. Il fut condamné à remettre la clé magistrale et le sceau de l'Ordre avec les autres attributs de sa dignité, et sa charge fut déclarée vacante. Le Grand-Comman-

deur Hermann de Gans fut chargé d'assurer l'intérim jusqu'à la prochaine réunion du collège des électeurs. Le comte de Plauen, cousin du Grand-Maître, fut enfermé dans la forteresse de Dantzig dont il avait été le commandeur controversé.

Entre-temps, les manœuvres militaires avaient appelé le chevalier Paul de Rusdorf à de nouvelles responsabilités. En préparation de la guerre, il avait été nommé commandeur de Tuchel, en Poméranie occidentale. Puis, à compter de l'automne 1413, il avait dirigé la commanderie de Papau et le baillage de Leipe, dans le Kulmerland.

Au début de l'année suivante, le mardi de l'épiphanie, le Chapitre réunit le collège des treize électeurs nommés pour désigner le successeur d'Henri de Plauen, et Michaël Küchmeister de Sternberg fut élu vingt-huitième Grand-Maître de l'Ordre. Le nouveau dirigeant appela rapidement Rusdorf pour le seconder et le nomma Grand-Trésorier en remplacement de Bohemund Brendel, qui avait été nommé par Plauen. À ce titre, le chevalier était responsable des finances, et gérait le trésor de l'Ordre, le fonds des dépenses personnelles du Grand-Maître, et le trésor du chapitre de Marienbourg.

À ce titre également, il résidait à Marienbourg, où il s'installa. À la grande satisfaction de Tilmann qui, entre le siège de l'Ordre et le port de Dantzig situé à quelques lieues, retrouvait un environnement un peu plus urbain.

L'une des premières entreprises du nouveau Grand-Maître devait être d'aller vers la paix avec les Polonais, pour en finir avec un conflit qui épuisait le pays. Il avait été élu par une majorité d'électeurs représentant, sur cette question, l'avis le plus communément partagé par le Chapitre.

Mais les Polonais, agressés par les troupes teutoniques levées quelques mois plus tôt par le précédent Grand-Maître, ne l'entendaient pas de cette oreille, et interprétant à leur avantage les premiers revers de leurs adversaires, contre-attaquaient en Prusse avec une armée gigantesque, que les Teutoniques n'avaient pas les moyens de battre.

Prudemment, Küchmeister opta pour une stratégie de défense, sachant qu'en s'enfermant dans les nombreuses places fortes qui faisaient l'étoffe du pays, ayant rassemblé les vivres et fournitures dans l'enceinte des villes alors que les terres à l'entour étaient laissées sans possibilité de fourrager pour une armée aussi conséquente, il leur suffirait de tenir des sièges.

Les Polonais entrèrent ainsi dans le pays de Culm, qui était le cœur historique de la principauté de l'Ordre, et mirent le siège devant Culm et Thorn.

Le Grand-Maître s'inquiétait de la situation de ces deux villes, qui étaient certes bien défendues, mais qui menaçaient de céder sous la pression d'une aussi considérable armée.

– Nos places ne sont pas toutes en mesure de résister également, commentait-il au cours d'une réunion des dirigeants de l'Ordre assistés de leurs secrétaires, à laquelle était présent Tilmann, en sa qualité d'homme de confiance du Grand-Trésorier Paul de Rusdorf. Certaines sont presque imprenables, d'autres, comme celles-ci, sont moins bien préparées pour un siège. Notre seul avantage est que l'ennemi semble ne pas le savoir. Si Culm et Thorn peuvent tenir assez longtemps pour donner l'illusion qu'elles soutiendront indéfiniment un siège, le roi de Pologne renoncera peut-être. Mais je n'aime pas faire de calcul sur ce genre de supputations.

– Comment savons-nous qu'ils ne connaissent pas les capaci-

tés de nos places à résister ? demanda Paul de Rusdorf.

– Nous observons qu'ils procèdent par essais successifs. Avant de s'en prendre au pays de Culm, ils ont tenté de faire le siège de Holland, plus au nord, qu'ils avaient prise il y a quatre ans. C'est la place la mieux défendue à des lieues à la ronde, par son château et ses remparts. Quand ils se sont avisés qu'ils s'y cassaient les dents, ils ont fini par lever le siège. C'est donc qu'ils ne connaissaient pas les défenses de la ville et de la forteresse avant de s'y confronter.

Tilmann, qui avait retrouvé ses habitudes citadines, ayant passé la nuit précédente à folâtrer avec la fille de l'un des aubergistes de Marienbourg, avait quelque difficulté à garder les yeux ouverts et à se concentrer sur ce qui se disait autour de la table. Se tenant heureusement debout derrière le siège de son maître, ainsi qu'il seyait à sa position subalterne, il ne pouvait s'endormir. Mais il lui fallait écarquiller ses yeux, et son regard se portait dans toutes les directions, contemplant parfois les voûtes de la salle, examinant les chapiteaux des colonnes, pour secouer ses paupières lourdement tentées de céder sous leur propre poids. Son esprit était brumeux. Il tentait de se sermonner intérieurement :

– Reprends-toi, Tilmann, se disait-il. Tu vas passer pour un fol, à ainsi lancer des regards ahuris dans toutes les directions. Par surcroît, ce qui se trame ici est d'importance, et tu peux y apporter ton savoir, issu de tes lectures. C'est ton heure.

Il interrompit le fil de ses pensées. Est-ce moi qui viens de me dire cela ? se demanda-t-il. Pourquoi penserais-je que c'est mon heure ? Et l'heure de quoi faire ?

– C'est l'heure de montrer que tu as une idée, lui dit une voix intérieure. Je vais te la dicter.

– Pourquoi faut-il, si c'est bien mon idée, que je fasse dans ma tête comme si quelqu'un d'autre me la dictait ?

– Eh bien, disons que cette idée est celle qui s'impose dans cette conjecture avec une telle nécessité que c'est elle qui va se réaliser dans un proche avenir, et que je suis cette partie de toi-même qui, ayant connaissance de cet avenir parce qu'il est logiquement prévisible, t'avertit depuis ce lieu virtuel de ce qui va se passer. Écoute…

Tilmann était désormais tout-à-fait éveillé. Se déportant légèrement de côté, il sollicita du regard l'autorisation de son maître

d'intervenir. Rusdorf se retourna légèrement et, le voyant, lui fit un geste d'invite de la main.

– Si je puis, messires, formuler une pensée qui prolonge vos observations, l'idéal serait que l'ennemi s'éreinte à entreprendre, sans pouvoir l'achever, le siège de toutes nos villes, soit les unes après les autres, soit toutes ensemble simultanément. Il y perdrait son temps ou devrait diviser ses forces. Ayant épuisé ses ressources et croyant nos places imprenables, il rentrerait chez lui.

– Au pays de nos rêves, Tilmann, ce serait la guerre la plus confortable et la moins coûteuse, répondit Küchmeister. Comment leur faire croire que de petites villes comme Culm et Thorn ont des ressources illimitées ?

– Difficilement, mais on peut leur donner envie de s'emparer de villes que l'on présenterait comme encore plus faiblement défendues. S'ils n'arrivent pas à prendre ces places alors qu'elles leur semblent aisées, ils seront découragés par d'autres qu'ils penseraient encore plus difficiles.

Il leur expliqua son idée, et les chevaliers présents hochèrent la tête.

Tilmann se vit remettre une lettre de mission pour se rendre à Strasburg, une place distante de Thorn d'une dizaine de lieues en amont de la Drewenz. Muni de l'autorité que lui conférait sa lettre, il se fit montrer les installations de la place par le commandeur, un chevalier qui avait nom Johann de Späth et devait être à peu près aussi jeune que lui. L'homme était l'incarnation de la nouvelle génération, montée rapidement dans des emplois de responsabilité en raison de l'hémorragie des cadres provoquée par le désastre de Tannenberg. Du moins n'avait-il pas la nuque raide, et bien que Tilmann ne fut point un frère de l'Ordre, il l'accueillit et l'écouta sans condescendance. Il fut même amusé par le plan qu'il lui exposa, et plutôt fier que l'on eût pensé à sa ville pour jouer un rôle dans cette guerre.

Tilmann constata que Strasburg était une place bâtie sur le plan habituel, une forteresse à laquelle était adossée une ville autour de sa place de marché et son église, d'où partait un quadrillage de rues bien droites, l'ensemble blotti dans son mur d'enceinte. Mais ses proportions étaient plus imposantes que la moyenne des cités issues de ce moule, avec un château plus élevé, surplombant les toits, et dont les portes solides verrouillaient un appareil défensif massif. La muraille qui entourait la ville était épaisse et accointée de hautes tours polygonales. Elle était fortement défendue par une garnison fournie en pièces d'artillerie et en hommes, et renfermait dans ses greniers publics de quoi soutenir deux mois de siège. La place du marché avait été dégagée de ses étals habituels pour permettre le regroupement d'un grand nombre de têtes de bétail, avec du fourrage pour les nourrir, provenant des villages environnants.

Strasburg était de la plus grande importance par son emplacement sur la rivière qui faisait la frontière avec la Pologne et pouvait être regardée comme une des clés de la Prusse. Les Polonais ne l'ignoraient pas, mais ils avaient, assez justement, supposé que le site était inexpugnable, et ils n'avaient pas porté leurs efforts de ce côté.

Tilmann fit écrire par le commandeur de Strasburg une lettre,

par laquelle ce dernier priait instamment le Grand-Maître de le fournir en vivres et en artillerie, l'avertissant que s'il était assiégé il ne pourrait tenir qu'à peine deux jours.

Puis, s'étant débarrassé de son sauf-conduit et des autres insignes de son identité, il prit la mise et la sacoche d'une estafette et quitta la ville avec la lettre du commandeur. Passant à proximité d'un bivouac de Lituaniens, il se fit complaisamment repérer et capturer. On le conduisit au campement qui était devant Thorn, auprès du roi Jagellon.

Le roi était un homme âgé, mais de grande taille et ferme de stature, glabre, au nez aquilin. Sa chevelure grise tombant longue sur ses épaules se faisait rare sur le front, calvitie qu'il dissimulait sous une couronne sobre. Ses joues s'affaissaient en une expression austère qu'on pouvait lui deviner habituelle. À ses côtés se tenait le Grand-Duc Vitold, sensiblement de même âge, de même taille, le nez plus droit mais le regard plus sauvage.

La lettre était scellée, comme il se devait. Le roi fit sauter le cachet et prit connaissance du contenu.

– Sais-tu ce qu'il y a dans la lettre ? demanda-t-il à Tilmann.

– La lettre était cachetée, votre Majesté, et dans ces cas, c'est pour que le coursier n'en prenne pas connaissance. J'imagine qu'elle contient des informations dont le coursier doit ignorer qu'elles pourraient avoir de la valeur, de crainte qu'il ne se détourne de sa mission et cherche à les monnayer.

– On ne t'accorde donc pas tant de confiance en suggérant ainsi que tu sois vénal. Dis-moi, quel est l'état des défenses dans Brodnica ?

Le roi utilisait le nom polonais de la ville de Strasburg. Tilmann se rengorgea comme s'il était fier de faire état de la force de son Ordre :

– La ville regorge de vivres, elle peut tenir deux mois. Et ses défenses la préservent de ce qu'un assiégeant puisse mettre la main dessus.

– Ah ! Ah ! s'écria le roi. Je me doutais bien qu'il y avait là une ruse. Vois, le courrier dont tu es porteur dit tout le contraire : il prétend que la ville ne tiendrait pas deux jours. Mais c'est manifestement faux, comme tu le reconnais toi-même. Brodnica est une forteresse si bien tenue que je m'épuiserais à vouloir l'assiéger. Cette prétendue lettre qui appelle à des secours ne

vise qu'à me détourner du siège de Thorn et de Culm pour m'attirer vers un leurre, où je ne trouverai à ronger que la mousse des murailles. Le stratagème est cousu de grosse ficelle. Les Teutoniques croient-ils pouvoir se jouer aussi aisément de l'entendement de Jagellon ? Il est clair que cela ne peut que m'encourager à poursuivre au contraire le siège ici, eussé-je nourri des doutes sur la capacité de ces villes à résister. À moins que...

Il s'interrompit, comme saisi d'une brusque idée, et considéra Tilmann en plissant les yeux. Celui-ci restait impavide.

– Dis-moi, coursier, ne serais-tu pas en train de me celer un mensonge à l'intérieur d'un mensonge ? Je vois que ce n'est pas la peur qui te pousse à parler. Ce n'est pas non plus l'argent puisque je ne t'en ai pas proposé. Or, tes maîtres te croient possiblement vénal et tu me livrerais ces informations sur les défenses de Brodnica sans même songer à demander paiement ?

Il se leva de son siège et tourna autour de Tilmann en poursuivant :

– Oui, je pense que c'est toi qui me contes une fable sur les prétendues défenses de la ville. Tu cherches à protéger Brodnica en m'écartant de la tentation d'y aller mettre le siège. Je le sens bien, la ruse était trop simple pour en être une, mais on ne se joue pas aussi facilement de Jagellon. Ta mission était bien d'aller porter ce courrier au Grand-Maître, et que tu en connaisses ou non le contenu, tu essaies de me faire croire qu'il est faux, alors qu'il est vrai.

Le roi et le Grand-Duc décidèrent donc de lever le siège de devant Culm et Thorn et se précipitèrent sur Strasburg, espérant une conquête aussi aisée que décisive pour la suite de la guerre.

Le commandeur Johann de Späth, conformément au plan dont il avait été entretenu par Tilmann, ne montra pas tout de suite qu'il avait de quoi tenir le siège. Il fallait éviter que le roi de Pologne ne découvre trop rapidement qu'il avait été dupe.

Entre-temps, les places libérées de Culm et de Thorn dépêchèrent de nombreuses escouades qui menaient une guerre de harcèlement sur les arrières des troupes de siège polonaises. Les environs de Strasburg ayant été vidés de leurs réserves, qui avaient été stockées à l'intérieur des murs, les assiégeants devaient envoyer assez loin dans l'arrière-pays des détachements pour fourrager. Les fourrageurs étaient attaqués par des embuscades de Teutons qui, les y attendant, avaient le dessus la plu-

part du temps. Le roi et le Grand-Duc étaient fort mécontents, et surtout incertains sur la bonne conduite à adopter. Ils n'avaient eu aucune difficulté à entrer dans le pays, tant qu'ils passaient à l'écart des villes fortifiées, traversant une campagne vide de ressources. Toutes les fois où ils s'étaient installés pour un siège, ils avaient dû y renoncer pour passer à une autre ville, et le temps passé à effectuer ces sièges interrompus puisaient dans leurs ressources. Se disant qu'il fallait bien obtenir un résultat, ils décidèrent de persévérer.

Un jour, des Teutons qui s'en étaient pris à un détachement de fourrageurs polonais essuyèrent un revers et perdirent deux cents hommes. Soixante furent capturés armés de toutes pièces. Ils furent ramenés au camp et leur équipement fit impression, car les auxiliaires disaient jusque-là qu'ils n'étaient attaqués que par des paysans. Au bout d'un mois, les assiégeants étaient à la disette, laquelle eut ses suites ordinaires. Une dysenterie fit des ravages.

Les Teutoniques n'arrivaient cependant pas davantage à bout de l'armée polonaise ainsi assiégée dans son propre camp. De sorte que, quand le pape Jean XXIII envoya l'évêque de Lausanne avec commission de rapprocher les belligérants, le prélat n'eut pas de difficulté à faire accepter son entremise, chacun étant heureux de se tirer honorablement de ce mauvais pas. On décida d'une trêve de deux ans, qui remettait tous les différends à l'arbitrage du Concile de Constance et le siège fut levé au début d'octobre.

La chronique de Tilmann nous rapporte que Jagellon était fort fâché d'avoir échoué devant Strasburg, et peut-être davantage de ne pas savoir si l'échec était ou non le fait d'une ruse. Il fit comparaître Tilmann, qui était toujours son prisonnier. Celui-ci lui rappela qu'il n'avait dit que la vérité : que la place de Strasburg était bien défendue et qu'elle supporterait un siège. Le roi était dans l'incertitude. Il ne savait s'il avait à faire à un menteur qui se moquait de lui ou à un homme naïf, lequel il ne saurait injustement punir, simplement parce qu'il était en colère. Il tenta de l'intimider pour obtenir des indices de son honnêteté ou de sa fourberie :

– Demain, le menaça-t-il, tu seras exécuté. Je vais te laisser une chance de t'en sortir. Dis-moi quelque chose, peu importe quoi, dont je puisse juger si c'est vrai ou faux. Si ton affirmation

est vraie, tu seras pendu. Si je découvre qu'elle est fausse, tu seras décapité.

Tilmann réfléchit, puis répondit :

– Je serai donc décapité.

Cet énoncé laissa bien sûr le roi indécis.

L'histoire est une fable bien connue, que l'on fait usuellement porter par d'autres personnages. Il est à parier qu'elle ne rende pas compte d'un évènement qui se serait réellement produit, mais que Tilmann nous la serve par amusement. Il ajoute que le roi le libéra, non pas tant parce que la réponse rendait indécidable le mode de son exécution, que parce que, du moins, elle n'insultait pas son intelligence. Ce que le roi commenta avec une certaine élégance, en disant que s'il avait sans doute été joué par un messager retors, la ruse, du moins, était digne de sa majesté.

J'ai toujours été étonné, dans la conduite de mes affaires, que les gens, plutôt que d'accepter le vrai, préfèrent croire à l'idée qu'ils s'en font. Et quand je leur livrais mes intentions, ils ne pouvaient concevoir que je leur eusse dit la vérité, sans calcul ni arrière-pensées, car ils supposaient qu'une coopération est forcément basée sur des échanges dont l'on soustrait une partie pour la garder à sa discrétion. Or, je suis un paresseux, et le mensonge, en fait, me coûte, moins par culpabilité que par la fatigue qu'il suppose pour son entretien et l'attention constante qu'il exige du menteur. Comme le dit le proverbe danois : « Celui qui veut mentir, doit avoir une bonne mémoire ». Et ma mémoire n'est pas bonne.

En affaire, donc, je livre toute ma pensée, et trop souvent, mes interlocuteurs, plissant les yeux, essaient de deviner quel est ce mensonge que je leur sers, qui a toute la semblance du raisonnable, du sensé, en résumé, du vrai. Ils en viennent à me prêter une intelligence particulièrement perverse.

Je n'aime pas mentir, par contre, j'aime ces histoires où le vrai et le faux deviennent indécidables par le jeu même d'une affirmation dont l'énoncé contredit l'énonciation. La moindre n'est pas celle que l'on prête à Épiménide le Crétois, disant : tous les Crétois sont des menteurs. Cette proposition, venant d'un Crétois, est-elle vraie ou fausse ?

Je recherche le vrai et pourtant je n'aime pas les catégories tranchées, je me méfie de ce qui est tout blanc ou tout noir. C'est pourquoi je suis séduit par les paradoxes qui construisent une réalité au-delà des contradictions.

Ainsi en est-il en amour, je le crains, où par essence je ne saurais mentir : et cette fois c'est par choix. Mais les femmes que j'ai connues ne veulent pas entendre de moi la vérité, elles veulent entendre de belles histoires. J'ai donc souvent connu plus de succès avec des femmes qui m'importaient peu qu'avec celles dont je pouvais tomber amoureux, parce qu'avec les premières, je peux jouer au jeu de la séduction, alors qu'avec les secondes, je recherche, aussi paradoxalement qu'inefficace-

ment, une relation vraie.

Un amour vrai : voilà bien le plus grand des oxymores.

Les termes de la trêve conclue entre Teutoniques et Polonais étaient de remettre entre les mains du concile récemment convoqué à Constance l'arbitrage de leurs différends. Le concile fut amené à siéger quatre ans, de 1414 à 1418, ce qui conduisit à prolonger de fait la trêve initialement conclue pour deux ans. Cela n'empêcha nullement les adversaires de la rompre régulièrement par des incursions sur les terres ennemies, aussitôt dénoncées par les uns et niées par les autres. Toutefois les conflits n'allaient pas au-delà de ces escarmouches et razzias non déclarées, permettant de maintenir l'artifice d'une situation d'où l'on détournait le regard, et qui autorisait donc la poursuite des pourparlers.

Cet état, où la guerre ne s'affirmait pas comme telle, ne connaissait plus les limites d'un terrain de bataille. Il s'éternisait, faute de ce point d'arrêt qu'eût été une victoire ou une défaite clairement consacrée par un traité. C'était une forme d'affrontement qui déconcertait et démoralisait les chevaliers. Ces années qui furent celles du gouvernement de Küchmeister confirmèrent les appréhensions formulées par ce dernier plusieurs années auparavant. Les temps de la chevalerie connaissaient leurs derniers jours. Les affaires d'État devenaient matière, non de puissance brute, mais de légitimité juridique et d'argent. Principalement d'argent, car celui-ci pouvait aussi acheter la légitimité. Or, les chevaliers, rompus depuis des siècles à négocier plutôt brutalement avec des barbares qui ne savaient ni lire ni écrire et buvaient leur alcool de topinambour dans le crâne de leurs ennemis, avaient oublié que le destin du monde se discutait entre les négociants vénitiens et hanséatiques et les théologiens formés dans les universités. Ils n'étaient experts, ni dans le droit, ni dans la finance.

Les problèmes ne trouvaient plus leur solution dans les affrontements physiques, où le jugement de Dieu pouvait être obtenu à la pointe de l'épée. Une nouvelle race de combattants voyait le jour, dont les armes n'étaient pas de fer bien effilé, mais de mots et de papier : les avocats. Des armes terribles, vicieuses,

empoisonnées, qui noyaient l'adversaire sous des monceaux de codes et de traités exhumés d'archives oubliées, faisaient pleuvoir des pluies d'arguments spécieux, et avaient la capacité magique de transformer les défaites en agressions injustifiées, les combats héroïques en actes de barbarie passibles d'excommunication, les fêtes de lendemain de victoire en scènes de viol et de pillage infligées aux populations civiles. Dans les lisses de l'assemblée conciliaire, le bretteur moderne était un histrion jouant des effets de manches, à la langue agile, à l'argument cauteleux, habile à travestir les faits en discours.

Trop longtemps considérés par les Papes comme le bras armé de l'Église, les Teutoniques tenaient pour acquise la confiance du Saint-Siège dans la légitimité de leurs positions : ils n'avaient qu'à exposer les choses telles qu'elles étaient pour obtenir justice. D'autant que leurs titres, précisément accordés par l'Église, étaient anciens et qu'ils en détenaient les originaux dans leurs archives.

C'était une attente naïve, car le concile n'était pas le Pape, mais une assemblée rompue aux querelles byzantines contestant les autorités trop simplement monolithiques, à commencer, d'ailleurs, par celle du Souverain Pontife lui-même. Le roi de Pologne avait bardé son ambassade d'un équipage de docteurs en droit. Les parties avaient convenu de revenir sur les titres de chacun pour les mieux examiner.

Les Teutoniques pouvaient se prévaloir du traité de Dubissa de 1382, par lequel le Grand-Duché de Lituanie leur abandonnait la Samogitie. Par ailleurs, le traité de Thorn de 1411, par lequel les Teutoniques vaincus à Tannenberg restituaient la Samogitie, limitait cet article dans le temps, à la durée de la vie de Jagellon et du Grand-Duc Vitold. La Samogitie avait été conquise par les Teutoniques à l'époque où la Lituanie était encore païenne, Ladislas Jagellon, qui en était Grand-Duc à l'époque, ne s'étant converti qu'ultérieurement, en devenant roi de Pologne. Les titres des Teutoniques reposaient donc sur le droit général, reconnu par l'Église, se rapportant aux terres conquises sur les infidèles par les croisés (droit dont relevait la conquête de la Prusse dans son entier).

Comme les Polonais n'avaient pas de titre, leurs juristes déplacèrent la querelle sur les questions de principe, celles qui précisément fondaient les conquêtes teutoniques. Leurs cano-

nistes demandèrent s'il était de droit d'étendre la religion par les armes. C'était remettre en question le principe même des croisades, et en fait l'existence des ordres militaires. La proposition était aventureuse et ne fut pas retenue par le Concile. Les Polonais retardaient cependant, par ces déplacements de l'objet, l'examen des titres eux-mêmes. Quand arriva finalement le moment de les étudier, ils demandèrent que tout fut mis sur la table, de sorte que les Teutoniques furent obligés de faire chercher les originaux. Quand ceux-ci arrivèrent, après un voyage périlleux qui ne fut pas exempt de tentatives de bandits de grand chemin étonnamment entraînés et armés pour s'emparer des coffres, ils furent présentés à la lecture publique dans la salle conciliaire.

Les juristes polonais interrompaient la lecture à chaque phrase pour en discuter la traduction et l'interprétation. Le traité de Dubissa, celui qui fondait la possession de la Samogitie par les Teutoniques, comportait trois actes, dont le dernier stipulait une alliance entre les Teutoniques et le roi Jagellon contre leurs ennemis communs à l'époque. Aux termes de cet article, le roi ne pouvait déclarer la guerre à quiconque sans en référer au Grand-Maître de l'Ordre. Ce volet du traité, qui aurait pu être interprété comme un lien de vassalité, fut contesté par les Polonais comme un faux rédigé par les Teutoniques. Il résulta de ces débats que le début de la lecture publique prit toute une journée et s'annonçait devoir en prendre deux autres. Sur quoi une partie des pères du Concile se déclarèrent fatigués. L'argument de la fatigue n'en était pas un, mais les Polonais avaient les moyens de payer une partie des conciliaires pour qu'ils se contentassent de bailler. Il en résulta que, comme le Concile était arrivé à sa conclusion principale, la fin du schisme et l'élection d'un nouveau pape, il se sépara sans avoir tranché.

Par la suite, l'envoi de nonces apostoliques fit confirmer les titres, mais le roi de Pologne, faisant valoir que le Concile s'était dessaisi de l'affaire, s'en remettait à l'Empereur. Ce dernier, ayant entre-temps amorcé un rapprochement avec le roi de Pologne pour résoudre ses problèmes internes en Hongrie, tergiversait bien qu'il fut l'allié traditionnel de l'Ordre.

Le Grand-Duc de Lituanie, de son côté, s'attachait à convertir les Samogites pour retirer aux Teutoniques la légitimité de leur croisade. Il fit des présents et des menaces, bâtit plusieurs églises. Comme les païens n'entendaient pas tous se laisser

convertir à la vraie foi, il finit par en massacrer un grand nombre, et après que l'on eut éteint le feu perpétuel, brûlé les bois sacrés, et tué les serpents et autres bêtes que les aborigènes adoraient, on créa un évêché à Miedniki.

Le roi de Pologne ayant déployé de grands moyens en argent pour engager les meilleurs juristes, acheter des témoins, suborner les pères conciliaires, il se vérifiait que l'argent commanderait tôt ou tard l'issue des débats juridiques et, au-delà, les affaires de la guerre et de la politique, bien davantage que le jeu des armes sur le terrain. Or, l'Ordre, saigné par le règlement des dommages de guerre et les rançons à verser pour la libération des siens, manquait cruellement de cette ressource.

Le chevalier de Rusdorf, dans sa fonction de Grand-Trésorier, constata rapidement que la tâche était disproportionnée à ses compétences. Le Trésor de l'Ordre était vide, il n'y avait donc rien à gérer. Il demanda au bout d'une année à être dessaisi de sa fonction. Küchmeister le maintint dans le groupe des dirigeants en le nommant Grand-Drapier. Cette fonction, qui était celle d'un commissaire aux fournitures, devait son nom à ce qu'elle couvrait en particulier les fournitures vestimentaires, et donc l'organisation de la production de draps, couvertures et uniformes. Chaque convent avait sa draperie dont il vérifait ainsi les commandes d'achat en gros et la répartition.

La charge de Trésorier resta pendant toute cette période un hérisson que chacun se refilait, les titulaires changeant en moyenne tous les deux ans. Obligé de rechercher auprès des villes marchandes de ses États, membres de la Hanse, l'aide financière dont il avait besoin, Küchmeister dut négocier une augmentation de leurs contributions. En contrepartie, il créa un conseil composé de grands officiers de l'ordre, de représentants de la noblesse et de deux députés de chacune des villes de Dantzig, Elbing, Culm, Thorn et Königsberg, conseil dont la prérogative serait de discuter et approuver les impositions. Le Grand-Maître continuait bien entendu à diriger l'État monastique avec le Chapitre, mais cette nouvelle institution finit par prendre un poids qui modifiait l'esprit du gouvernement des États. Toute décision impliquant le financement de nouvelles dépenses passait par l'avis de ce conseil. Comme les décisions relevant de la guerre (et surtout elles) avaient d'inévitables conséquences sur les finances, ce conseil, en définitive, donnait son point de vue sur tout.

Küchmeister était avancé en âge quand, à l'issue du concile de Constance, il constata que rien n'était réglé. Chacune des parties continuait à mener une guerre de famine qui épuisait les belligérants. Quatre ans plus tard, pendant le carême de l'an 1422, le vieil homme, épuisé et incertain de pouvoir réunir suffisamment de forces face à la Pologne, dans une Prusse divisée par l'hérésie, démissionna et fut remplacé par Paul de Rusdorf. Il se retira à Dantzig où il avait acquis une petite maison et mourut deux ans plus tard. Il fut inhumé à Marienbourg dans le caveau des Grands-Maîtres.

Paul de Rusdorf fut élu dans une conjecture difficile. Les divisions au sein de l'Ordre, entre partisans de la paix et de la guerre, entre ceux qui défendaient la vraie foi et ceux qui étaient tentés par l'hérésie hussite, entre les Allemands et les Prussiens de souche, appelaient un dirigeant qui ne fût d'aucune des parties. Les chevaliers désignèrent des électeurs qui paraissaient avoir le plus d'impartialité, et ceux-ci élurent un Grand-Maître dont la qualité la plus manifeste était la modération, d'aucuns diront l'indécision : il n'était engagé vis-à-vis de personne.

Rusdorf eut d'emblée à affronter la reprise des hostilités par le roi Ladislas Jagellon, qui avait réuni une armée forte de cent mille hommes, faite de Polonais, de Lituaniens, de Russes, de Valaques et de Tatars. Ayant garni ses places, il ne restait au Grand-Maître que trente mille hommes pour défendre ses frontières. Il en confia le commandement à Ulric Zenger, le maréchal de l'Ordre, et s'enferma dans Marienbourg pour tenir la place si l'ennemi y parvenait. Il appela l'Empereur et la noblesse allemande à secourir les chevaliers, mais les croisades contre les Slaves ayant perdu leur légitimité avec la conversion de ces derniers, les Allemands n'étaient plus aussi nombreux que jadis à répondre.

Jagellon entra dans le pays de Culm avec l'ensemble de ces forces, prit la ville de Gollub et défit par deux fois une partie de l'armée teutonique. Mais les exactions qu'ils commirent et la dévastation dans laquelle était le pays furent cause qu'une si grande armée ne put trouver ce qu'il fallait de fourrages et de vivres sur place. Les Teutoniques étaient retranchés dans les places fortes en y ayant amassé tout le grain disponible. Ils attaquaient les convois de vivre des Polonais venus du sud et portaient des escarmouches en Pologne même. Au final, les Polonais ne purent jamais aller au-delà du petit pays de Culm et durent se retirer.

Rusdorf s'entretint avec Tilmann :

– Nous ne sommes plus au temps des croisades. Quand nous avons quitté le pays de Cologne, il y a maintenant dix ans, je rê-

vais de partir, l'épée au poing, trancher du barbare païen à travers les plaines moscovites, jusqu'en pays tatar, et me voilà assiégé dans ma forteresse par un roi tout fraîchement converti, dans une guerre entre États chrétiens comme il en existe partout en Europe. Jagellon a raison. Quelle légitimité avons-nous encore en tant qu'ordre de croisés ? Nos propres villes sont infectées par l'hérésie, et je ne peux pas engager de mercenaires, parce que les bourgeois me tiennent par les cordons de la bourse. La noblesse allemande, qui se faisait jadis un honneur de faire ses armes dans nos rangs, ne viendra pas à notre secours. Et l'Empereur en est rendu à rechercher l'amitié du roi de Pologne pour résoudre ses propres problèmes en Bohème. Le Saint-Siège est notre dernier recours. Maintenant que le Concile a mis fin au schisme, il n'y a plus qu'un seul pape et son autorité devrait croître, même si les pères conciliaires ont décrété la suprématie de l'assemblée sur le pontife et devraient se réunir à nouveau l'an prochain. Nous avons besoin d'une intervention du Saint-Père. Il faut lui rappeler que nous sommes ses serviteurs, mais aussi ses protégés, et jouer sur la conversion opportuniste d'un roi de Pologne qui agit envers un ordre de croisés comme le ferait n'importe quel païen. Après tout, il faut faire entendre à Jagellon qu'il peut encore être excommunié, et ainsi perdre son trône.

La désignation du chevalier comme Grand-Maître avait propulsé Tilmann dans une singulière position. Il continuait à faire l'écuyer, prenant soin du cheval et des armes de son maître, mais il était plus souvent auprès de lui, dans ses appartements du château de Marienbourg, à assurer les tâches d'un secrétaire et d'un copiste. Et bien qu'il ne fût pas membre de l'Ordre, il assistait aux réunions importantes, et ses avis étaient parfois sollicités.

Paul de Rusdorf poursuivait :

– Notre point fort à Rome est que nous y sommes installés de longue date et faisons partie des institutions. Nous avons une maison de l'Ordre à proximité du palais du Vatican, et un cardinal nous est traditionnellement dévolu comme protecteur. Les Polonais ne peuvent en dire autant. Ils ont délégué une représentation au concile de Constance, mais cet effort n'est pas allé au-delà dans le temps. Et ils n'ont que peu de relais au sein de la cour pontificale, car ce sont des laïcs. Tilmann, j'ai besoin d'un homme de confiance qui portera à notre représentant à Rome les moyens dont il a besoin pour nous gagner les soutiens néces-

saires à la curie romaine. Tu vas partir avec une somme de mille florins à lui destinés, et lui remettre un courrier d'instructions sur l'usage qu'il en faut faire.

Tilmann s'étonna du montant d'argent que son maître projetait de lui confier, car il était considérable. On pouvait s'acheter une ferme ou une maison de ville avec une telle somme. Le Grand-Maître s'en expliqua :

– L'Ordre entretient à Rome une représentation permanente qui comprend le procureur général et ses adjoints, une domesticité et son équipage, ainsi que des avocats appointés. Je ne me suis jamais rendu en Italie, mais je sais qu'ils doivent y soutenir un certain train de vie : nous parlons là de Rome, la Ville Éternelle, et non du trou du cul en briques de la chrétienté. Et si je veux bien croire que le Saint-Père doit son siège à sa sagesse, et qu'il écouterait ses fils avec une égale mansuétude, pour pouvoir l'atteindre, il faut traverser plusieurs épaisseurs concentriques de courtisans et de fonctionnaires dont il faut graisser la patte et qui n'accordent crédit qu'aux messieurs en habits.

Il s'assit à la table qui lui servait de bureau et se saisit d'une feuille de papier et d'une plume.

– Le temps presse, car les Polonais continuent à dévaster nos terres, alors que je n'ai pas suffisamment d'hommes hors les murs pour leur rendre la politesse sur les leurs. Comme il te faudra de surcroît contourner les frontières du royaume de Pologne, tu partiras seul avec un cheval de remonte et un autre pour le bât. Tu seras ainsi plus rapide que si tu te joins à un équipage. Le voyage est cependant plus périlleux et exposé à des agressions. Je ne vais donc pas te confier la somme en espèces, qu'il faudrait de plus transporter dans une caisse. Tu prendras un billet à ordre édité sur notre trésor et escomptable par le procureur auprès d'une banque à Rome.

Rome ! se dit Tilmann. Il allait faire le voyage jusqu'à Rome. Il remplissait depuis longtemps des missions de messager pour son maître, sur des distances d'une ou deux journées à cheval. Et depuis que le chevalier avait été élu, il était lui-même devenu officiellement le messager personnel du Grand-Maître. Mais voilà qu'il allait vraiment voir du pays, il allait goûter à ce qu'est la vie d'un voyageur.

Il songea que le temps avait passé. Ils étaient en Prusse depuis une dizaine d'années, comme le rappelait son maître, et il

lui semblait pourtant que tout était allé très vite. Peut-être en était-il ainsi parce qu'il avait abandonné derrière lui une vie où une certaine jeune fille avait été le seul évènement dans lequel se condensait son monde, sa seule aventure jusque là.

C'est aussi que je tourne une page. J'ai relu ce passage de la Genèse, la lutte de Jacob avec l'ange au gué de cette rivière, le Yabboq. Il y a beaucoup à dire sur ce texte, il a fait l'objet de nombreux commentaires contradictoires, et j'y reviendrai peut-être. Mais c'est, pour commencer, ce symbole de la frontière, de l'eau et de la traversée qui retient mon attention. Innombrables sont les récits et les rites qui attribuent à l'eau cette vertu de nous laver de notre passé et d'être le milieu dans lequel nous immerger pour passer de l'autre côté : vers notre futur. Ne dit-on pas, en prenant la décision de nous engager dans une entreprise à l'issue incertaine, qu'il faut se jeter à l'eau ?

Tourner une page : voilà une autre formule qui dit la même chose, et aussi autre chose. Dans cette histoire, depuis que nous sommes en Prusse, l'écriture prend une autre allure. Mon personnage est moins intérieur. Mon narrateur semble s'intéresser davantage à ce qu'il fait qu'à ce qu'il pense, et ce qu'il fait est pris dans les rets de la grande Histoire, celle qui laisse le souvenir d'évènements consignés, datés.

Donc, mon personnage pense moins et agit davantage. Et moi-même, je commente moins, il faut bien le dire : le narrateur, qui semble à son aise dans cette écriture, se tient sur le terrain des faits, et ne me laisse pas de quoi faire écho. On pressent qu'avec le voyage, avec cette traversée de l'Europe, la narration va prendre davantage encore ce tour qui est celui du récit picaresque. Le rythme s'accélère : en quelques pages, dix années sont passées, et les protagonistes paraissent ne pas avoir vieilli d'une ride dans leur tête. C'est bien dans l'esprit du genre.

Et que dirais-je, au reste ? Ce personnage n'a pas grand-chose de moi. Où est passé le garçon timide et enamouré ? Voilà que l'on fait connaissance avec un gaillard espiègle qui n'hésite pas à donner ses conseils aux grands, et surtout à les mettre lui-même en pratique, s'exposant au risque de se faire tuer. Je vois bien que mon narrateur a pris la main et qu'il taille à ce Tilmann un caractère à la mesure de son dessein.

C'est de bonne guerre, puisque je serai amené à faire de

même plus tard avec lui, comme il le sait déjà.

Mais aussi, voici que vient le temps de l'historien, qui le dispute dans l'écriture à l'auteur de fiction, et c'est pourquoi mon narrateur commence à se sentir plus à l'aise : il devine que je ne vais pas le contredire. Le récit imaginé se poursuit mais il doit louvoyer entre les repères historiques, les évènements situés et datés, les personnages ayant vraiment existé, lesquels deviennent aussi plus nombreux. Ce que mon narrateur mesure moins, c'est que si je continue à intervenir, il n'est pas nécessaire que ce soit sous cette forme du commentaire hors texte : c'est dans la rédaction du récit même que nous allons nous affronter. Car si l'un et l'autre, nous ne pouvons escamoter les faits établis par les documents historiques, on va bien voir que, lui comme moi, nous y entendons à les interpréter jusqu'à en contrefaire le sens le plus évident. La forme du récit d'aventure va donc suffire à notre peine, à tous les deux.

Donc, pour un temps, foin des affres de la passion amoureuse. Ise est loin, désormais. Elle fait partie de ce passé qui a été abandonné de l'autre côté du gué du Yabboq. Et pourtant…

Les années ont passé, les décennies même, et tu n'étais qu'un souvenir. Il aurait dû rester de nous que le souvenir d'un de ces feux de paille auquel le désir et la sottise donnent faussement une consistance de profondeur, sur le moment, et qui dans l'après coup nous fait nous sentir un peu ridicule dès qu'on l'évoque : on ne trouverait personne à qui raconter son ineptie. Et pourtant, ce souvenir, à l'époque, ne se comportait pas comme tel, mais plutôt comme la persistance de quelque chose d'inachevé. Ce n'était pas douloureux, ce n'était pas lancinant. C'était juste là.

C'est à compter de l'élévation de Paul de Rusdorf à la dignité de Grand-Maître, en l'an de Notre Seigneur 1422, que l'on voit apparaître Tilmann comme son *Romlaüfer* dans les archives de l'Ordre. Il est régulièrement fait mention de lui dans les courriers destinés à Rome et dans ceux qu'il en rapporte, et qui ont été conservés dans le protocole des correspondances. On sait que le coursier personnel d'un Grand-Maître est choisi pour la confiance que ce dernier lui accorde, car il est souvent au courant des contenus des missives, bien qu'elles soient cachetées. Il doit même parfois transmettre des messages uniquement verbaux, quand ils sont si confidentiels qu'il serait inopportun qu'une version écrite tombe entre des mains ennemies. Cette position de messager personnel confirme la proximité entre Tilmann et le chevalier de Rusdorf, dont les historiens pourront ainsi déduire qu'elle date de bien avant l'accession de Rusdorf à la Maîtrise, même si, sur Tilmann lui-même, on ne dispose d'aucune source antérieure.

La première mention de son nom, dans les missives dont il est porteur, date de 1425. Le Grand-Maître, alors en déplacement de la commanderie d'Althausen, au sud-est de Kulm, vers Tuchel, puis Schlochau, envoie depuis Schwetz, au début de novembre cette année-là, une lettre au vice-procureur Arnold de Datten à Rome. Celui-ci renvoie Tilmann de Rome vers la Prusse avec sa réponse, datée du jour de Noël, six semaines plus tard. Tilmann fait ainsi régulièrement la navette entre le siège de l'Ordre à Marienbourg et le procureur général de l'Ordre à Rome, équivalent d'un ambassadeur permanent auprès du Saint-Siège. Mais les missions de Tilmann ont très probablement débuté dès avant cette date, aussitôt que le Grand-Maître, nouvellement élu trois ans plus tôt, eut besoin de dépêcher auprès de destinataires lointains un homme de confiance.

C'était la première fois que Tilmann remplissait sa fonction de coursier sur une aussi longue distance. Le voyage de Marienbourg à Rome prenait de six à huit semaines selon les saisons, l'état des routes, l'enneigement des cols alpins qu'il fallait fran-

chir, et la qualité des relations avec la Pologne, qui était l'un des chemins les plus courts, celui remontant la Vistule, mais le moins sûr en période d'hostilités, surtout si le bagage était précieux.

Il lui faudrait prendre le détour par l'Allemagne, passer par les pays de l'Empire et descendre vers le sud en longeant la frontière de ce dernier à bonne distance, par les routes joignant les grandes villes, sur lesquelles un cavalier seul chevauchait rapidement et avait moins de chance d'être attaqué par des bandits.

Sur ce trajet, le coursier romain du Grand-Maître pouvait bénéficier des relais d'étape qu'offraient les maisons de l'Ordre, nombreuses en terre d'Empire. Depuis près d'un siècle, l'Ordre avait mis à profit son implantation un peu partout en Allemagne, ainsi que dans quelques régions en Italie et en France, pour mettre en place un appareil de relais au service de ses coursiers voyageant sur de longues distances. On disait que le principe en avait été copié des Mongols, dont les khans communiquaient avec toutes les places d'un empire aux dimensions jamais vues auparavant par un réseau de relais de poste permettant aux messagers qui y changeaient leur chevaux de couvrir en quelques semaines des milliers de lieues. Ils y étaient aussi assurés d'un gîte et d'un couvert, que de la sorte ils ne perdaient pas de temps à négocier avec l'habitant ou à rechercher auprès de quelque monastère écarté. Sur ce modèle, les innombrables commanderies et maisons conventuelles de l'Ordre disséminées dans l'Empire, parfois à une journée de cheval les unes des autres, étaient convenues de fournir à un messager porteur d'un mandat officiel de quoi se restaurer et se reposer, pour lui-même et ses chevaux, et en cas d'urgence, des chevaux en remplacement de ceux qu'il avait épuisés. À défaut, le messager pouvait profiter des hôtelleries que l'Ordre possédait et affermait à des laïcs, ou des établissements amis d'autres ordres religieux. Ce réseau de poste, le premier à avoir été organisé sur une aussi grande échelle et de manière aussi complète depuis la fin de l'Empire romain, assurait une rapidité du service et la sécurité des coursiers, au moins pour le temps du repos nécessaire la nuit, sur tout le trajet couvert en Allemagne et, bon an mal an, en Italie, même si l'Ordre y était moins bien implanté.

La commanderie de Weggenstein à Bolzano tenait son nom de la famille éponyme qui en avait cédé le château à l'Ordre une vingtaine d'années plus tôt. Antérieurement, le siège du bailliage de l'Ordre *An der Etsch und im Gebirge* s'était trouvé plus bas dans la ville, sur les rives de l'Adige, au pied du Virgolo, une colline escarpée dominant la ville. Les Teutoniques y possédaient un hospice et une église dédiée à Saint-Jean-Baptiste, qu'ils avaient reçus en donation quelques années à peine après sa fondation. Mais les crues fréquentes de l'Adige inondaient régulièrement les lieux. L'Ordre avait donc décidé de déménager dans cette nouvelle résidence, qui occupait tout un îlot au cœur de la ville, enserré entre ses rues étroites. Le bâtiment était un carré dont les quatre ailes entouraient une cour, à l'ombre d'un donjon extérieur, séparé du corps principal par un jardin et remarquable par les quatre tourelles aux toits pointus qui l'accointaient, assises en encorbellement. Le commandeur venait de faire achever il y a quelques années la construction, de l'autre côté du convent par rapport au donjon, d'une église gothique dédiée à Saint Georges. Le bâti, pris dans la ville, eût été impropre à la défense militaire, mais son organisation, autour d'une cour évoquant le plan d'un cloître, répondait aux us d'un ordre monastique.

Tilmann prenait son brouet matinal dans le réfectoire aux murs fraîchement chaulés de blanc, parmi plusieurs tablées de frères faisant de même dans le silence. Pensif, il se repassait le souvenir des jours précédents, comme pour absorber et digérer dans le même mouvement l'expérience de tant de nouveautés.

Six semaines lui avaient été nécessaires pour atteindre l'Italie. Il avait d'abord progressé rapidement, changeant ses chevaux aux étapes qui le permettaient. Ayant dû passer par la Poméranie et vers l'ouest pour entrer dans les terres d'Empire, il avait ensuite bifurqué vers le sud à partir de l'Elbe, et plutôt que de revenir par la Bohême et l'Autriche, il avait laissé largement sur sa gauche cette route qui passait par Prague, Vienne, et de là par Graz, Villach et les Alpes carniques, rejoignait l'Adria-

tique par l'est des Alpes. Cette route, qui entrait en Italie par Venise, était plus aisée car elle évitait les cols alpins, bloqués par la neige en hiver. Mais on était au début du printemps, et Tilmann avait fait le pari de tracer directement du nord au sud à travers l'Allemagne, faisant étape dans les commanderies des bailliages de Thuringe et de Franconie. Il avait décidé de prendre la grande route qui relie l'Europe du nord à celle du sud par le col du Brenner.

Après Ellingen, siège de bailliage de Franconie, et Donauwörth, les dernières commanderies au sud de l'Allemagne, il avait traversé le Danube et suivi l'ancienne route romaine, la Via Claudia. Trois jours de chevauchée par Augsbourg et en remontant le cours du Lech l'avaient mené au pied des Alpes. Rien, dans son expérience, ne l'avait préparé au spectacle de ces montagnes gigantesques aux cimes éternellement enneigées.

Tilmann était un homme des plaines. Il ne connaissait de montagnes que les collines de son enfance qui longent le Rhin, et offrent souvent une très belle vue sur la plaine. Et la Prusse, elle, est un pays plutôt plat. Ici, il découvrait un espace démesuré pour l'homme. Les géants faits de rocs taillés, comme découpés à la hache, s'élevaient à des hauteurs enneigées qu'il n'arrivait pas à évaluer, et écrasaient de leur présence le petit monde de la vallée. Il voyait, un peu partout, des villages et des hameaux s'agripper aux pentes, si loin vers le haut qu'ils semblaient des pustules sur la peau de quelque titan immobile et indifférent. L'homme était une puce, dans cet univers : comment des gens pouvaient-ils y vivre sans avoir le constant sentiment de leur inanité ? Tilmann n'aurait su dire si le peuplement humain était ici une leçon d'humilité, ou au contraire une entreprise du dernier orgueil.

L'Ordre teutonique n'avait pas d'établissement dans ces contrées, mais sur le parcours il pouvait compter sur des hôtelleries nombreuses car c'était de longue date la voie la plus fréquentée par les marchands, les pèlerins et les armées entre le nord et le sud de l'Europe. Le col du Brenner est le passage le moins élevé des Alpes, il peut être franchi même en hiver, et les vallées de part et d'autre descendent en pente douce. Longtemps, les gorges étroites de l'Eisack au nord de Bolzano ont obligé à des détours qui n'étaient praticables que par des convois muletiers, mais des travaux entrepris par des négociants

au siècle dernier ont ouvert les passages. À ces endroits, certes, il faut payer en contrepartie une taxe. Mais la sûreté de cette route lui assure la presque exclusivité du trafic entre Augsbourg et Munich, au nord, et Venise et Milan, au sud. Plus de six mille chariots passent tous les ans par là.

À Bolzano, que les Allemands appellent Bozen, Tilmann retrouvait la possibilité de faire étape dans les établissements de l'Ordre. Mais ceux-ci se feraient plus rares, désormais. Déjà, depuis Donauwörth sur le Danube, il gardait les mêmes chevaux, n'ayant pas la possibilité d'en changer à chaque étape. Il les ménageait donc, en les mettant le plus souvent au pas, et le voyage lui prenait donc plus de temps.

Il continuait à découvrir de nouveaux paysages, d'autres mœurs, un autre monde qui faisait désormais de lui un étranger.

Quand il eût quitté les vallées alpines pour entrer en Vénétie, le printemps avançait, le soleil se fit plus chaud. La végétation changeait. Certaines essences étaient les mêmes que par chez lui, mais parfois plus maigres, plus rabougries, comme les chênes et les résineux. D'autres lui étaient inconnues et prospéraient ici : des cactées, des plantes grasses, et même des palmiers dont il avait vu chez lui des images dans les livres enluminés, mais qu'il croyait jusque-là issus de l'imagination des artistes. Les herbes sèches et épineuses étaient vilaines à l'œil mais fortement et agréablement odorantes.

Alors qu'en Allemagne, les villages et les villes étaient blottis dans les vallées, ici, ils avaient tendance à rechercher les hauteurs, à se percher sur des collines, voire contre des escarpements. Tilmann devinait que les lieux et les gens avaient connu en Italie une histoire différente, qui avait forgé tout aussi différemment les us et coutumes. Dans son pays, c'était le château du seigneur qui était établi sur la hauteur, pour se défendre et surveiller. Sa protection s'étendant aux villages alentours, ceux-ci n'avaient pas besoin de s'installer dans des sites propres à les fortifier. Ils étaient blottis dans les vallées, au milieu des champs. Il était rare qu'ils fussent garnis de défenses, et bâtir un mur d'enceinte requérait en fait que le seigneur du lieu ou l'Empereur en accordât le droit aux habitants. Tilmann devinait qu'ici, au contraire, les communautés avaient accoutumé, dès des temps anciens, de se défendre elles-mêmes. Le moindre village aux maisons de pierres sèches pouvait être pelotonné dans des murailles, et était édifié, non dans la vallée, mais préférentiellement au sommet d'un rocher.

Dans les villes, les façades étaient chaulées et peintes de couleurs chaudes, des ocres que dorait la lumière du soir. Les ruelles étaient resserrées entre de hautes maisons aux fenêtres étroites, faites pour garder la fraîcheur au-dedans, plutôt que pour faire entrer la lumière. Les rez-de-chaussée s'effaçaient sous des

voûtes. Tilmann pressentait un pays habitué, quand l'été est là, à rechercher sous un soleil sans pitié l'indulgence de l'ombre.

Et par-dessus tout cela, il y avait le chant des cigales et des grillons.

À Bologne, où se trouvait la dernière commanderie de l'Ordre avant Rome, à peine une maison sur cour avec son chevalier et ses deux frères prêtres, il avait changé ses chevaux une dernière fois. Il avançait au pas, continuant à ménager ses montures. Il traversait désormais les États du Pape, mais l'Ordre teutonique était absent, ici. Il était comme suspendu dans une terre inconnue, orphelin. Sa pérégrination, qui laissait libre cours à ses pensées, laissait remonter en lui le souvenir d'exils anciens, son départ du foyer familial, quand il avait quitté Siegen pour la grande ville de Cologne, et son voyage pour la Prusse et les circonstances qui y avaient poussé. Se savoir à mille lieues de son pays lui pinçait étrangement le cœur.

Il avait traversé une étonnante mosaïque de républiques urbaines, en guerre permanente les unes contre les autres. Son sauf-conduit le préservait d'être pris pour un ennemi. Mais c'était surtout son aspect définitivement étranger qui assurait sa neutralité, car il était manifeste qu'il ne pouvait être d'aucune faction indigène, et donc ne menaçait personne. Au reste, son physique de grand blond équarri aux yeux d'un bleu trop pâle ne permettait pas qu'il passât pour quelque espion discret d'une ville voisine. Il était trop visible, et de ce fait, l'attention qu'il suscitait était amène.

Il découvrait aussi un pays où il était vraiment étranger par la langue. Jusque-là, quelles que fussent les contrées de l'Empire qu'il avait traversées, et jusqu'à Trente qui était déjà dans la plaine du Pô, il pouvait trouver à parler en allemand. Désormais, les gens autour de lui parlaient cette langue chantante, qui se disait avec force gestes des bras et des mains, un dérivé dialectal du latin dont il reconnaissait parfois les racines. Comme il avait appris le latin, il arrivait à se débrouiller, et aux étapes, auprès des moines lorsqu'il s'agissait d'un couvent, où à défaut avec l'aide du prêtre de la paroisse qui faisait l'entremetteur auprès de l'aubergiste du lieu, il pouvait se faire comprendre.

Il avait aussi découvert les femmes italiennes, étonnantes représentantes de la gent féminine, de son point de vue. Elles étaient belles, leurs yeux sombres comme des charbons disaient

le désir, la passion du corps, le coup de sang. Et pourtant, elles étaient plus distantes, plus difficiles d'abord que les Allemandes, plus sûres d'elles-mêmes. Elles étaient un étrange mélange de féminité exacerbée et de réserve hautaine. Sa mission ne lui laissait pas le temps de fleureter, mais il se promettait de s'attarder davantage sur leur énigme au retour, quand sa mission accomplie lui laisserait le temps de visiter le pays.

Ce qui l'intriguait le plus, cependant, c'était la manière dont lui-même se transformait, d'être ainsi plongé dans un pays autre. Il n'était pas seulement un étranger pour les gens d'ici, qui étaient des étrangers pour lui. Il devenait étranger à ses propres yeux. Ce constat s'imposait à lui, en particulier, à mesure qu'il accoutumait de parler le baragouin qu'il avait fini par pratiquer, entre le latin, le toscan et les autres idiomes des régions qu'il traversait. Au début, cette langue qui n'en était pas une lui paraissait un instrument, qu'il manipulait dans sa tête et de sa voix. Elle était une passerelle qui relie, mais aussi un mur qui sépare, entre lui et les autres. Il devait chercher ses mots, la langue lui était un matériau résistant sur quoi il devait faire effort. Et puis, peu à peu, avec l'usage, elle lui devint plus aisée, de sorte qu'elle n'avait plus cette épaisseur, et qu'il se mit à avoir avec les gens qu'il rencontrait des conversations comme il pouvait en avoir avec ses congénères allemands. Une nuit, même, il se prit à rêver dans ce latin de taverne.

Il se découvrit alors, non pas seulement pouvoir parler en deux langues, mais pouvoir être deux personnes différentes selon la langue qu'il parlait. Cette coupure à l'intérieur de lui-même lui venait de ce qu'il pouvait, dans la langue des autres, dire des choses qu'il ne se serait pas permis de dire dans sa langue maternelle. Il fallait se faire comprendre, donc il fallait parler, au risque de dire mal les choses, d'énoncer par erreur des inepties qui faisaient rire ceux à qui ils s'adressait. Il savait qu'il avait l'air emprunté et parlait de travers, mais il savait aussi que l'on attribuerait à sa méconnaissance de la langue et des us du lieu sa gaucherie et ses écarts, et il n'en concevait donc nulle timidité. Et de là, étant autorisé à dire n'importe quoi, il faisait grand usage de cette liberté en n'hésitant pas à aborder les gens, et bien entendu, parmi ceux-ci, les femmes.

Dans son pays, il était souvent gauche par timidité, et il avait fini par penser que cela était dans sa nature. Mais ici, il avait

seulement l'apparence de la gaucherie : tout le monde pouvait supposer qu'en réalité, il ne l'était pas, et que ses incorrections, voire ses insolences, venaient de son insuffisante maîtrise du parler local. Dit autrement, il n'était pas ce dont il avait l'air. La gaucherie n'était pas ici son être vrai, mais un masque de maladresse qui dissimulait sans doute un esprit dont chacun eût pu reconnaître toutes les qualités s'il n'y avait eu l'obstacle de la langue.

Il se regardait ainsi lui-même comme cet étranger dans le regard d'un autre. L'image du carnaval lui revint naturellement à l'esprit. Cette langue fabriquée qu'il parlait presque comme la sienne n'était-elle pas comme un masque ? On pouvait le comprendre, mais point entièrement. Il avançait sous couvert.

Et pourtant, dans ce pays qu'il commençait à aimer pour son soleil, son ciel bleu, les odeurs de résine et d'herbes de senteur de sa campagne, il se sentait également plus vrai. Peut-être devenait-il plus vrai, d'être un autre à lui-même.

Vous pouvez imaginer, Très Saint Père, l'impression que fit à Tilmann la Ville Éternelle quand il en franchit les portes, et combien ce qu'il en découvrit était loin de la vision à laquelle il s'était préparé.

La ville de Cologne où il vécut compte quarante mille âmes, ainsi que je l'ai déjà dit, et des quatre villes saintes de la chrétienté, elle est la plus jeune, ayant été fondée sept siècles après Rome. Tilmann n'ignorait pas que les trois autres cités avaient une ancienneté immémoriale et devaient être bien plus imposantes. Jérusalem est aussi vieille que le monde lui-même. Constantinople et Rome ont été les capitales d'un Empire qui couvrait toute la terre connue de l'époque. Tilmann, dans sa pérégrination, avait évité à la fois Milan et Venise, mais ses échanges avec des Lombards, des Vénitiens et des Toscans rencontrés sur sa route l'avaient averti que ces villes, de ce côté-ci des Alpes, atteignaient déjà jusqu'à cent mille âmes et davantage. Que pouvait-il en être de la capitale du monde chrétien ?

La chronique de Saint Jérôme dit que les censeurs romains, ayant dénombré la population de Rome en l'an 86 avant Notre Seigneur, trouvèrent un total de quatre cent soixante-trois mille têtes. Le scholiaste grec des œuvres de Lucien rapporte que Pompée fit en l'an 57 des approvisionnements pour quatre cent quatre-vingt-six mille bouches à nourrir. Certains commentateurs en ont déduit qu'à l'apogée de l'Empire, Rome pouvait avoir compté un million d'habitants. C'est là un chiffre tellement fantastique que je ne saurais le faire mien, car je ne peux imaginer qu'une ville d'une taille aussi monstrueuse ne s'effondre pas sous le poids de sa population, nécessairement livrée à la famine, aux maladies et à la turbulence. Mais les chiffres des Anciens donnent une idée de ce que devrait être le peuplement de Rome aujourd'hui, au vu de son histoire et de ce qu'elle représente pour les chrétiens, même s'il est vrai qu'elle n'est plus la capitale de l'Empire.

Quelle n'est donc pas la déception du voyageur, quand il découvre qu'à l'intérieur de l'enceinte bâtie jadis par l'empereur

Aurélien, Rome semble ne s'être jamais relevée des invasions barbares qui l'ont ravagée il y a mille ans. La muraille, qui est un ouvrage considérable, est remarquablement bien conservée, et elle délimite un espace que l'on devine avoir été celui d'une ville gigantesque. Mais cet espace entre les murs est rendu pour sa plus grande partie à une vie presque pastorale. À l'époque où Tilmann y vint la première fois, Rome ne comptait guère plus de vingt mille habitants dispersés sur cette si grande étendue.

La cause en était principalement que pendant un siècle, les Papes avaient siégé en Avignon, laissant Rome s'abîmer dans les querelles entre grandes familles. Le concile de Constance venait à peine de mettre fin au Grand Schisme, qui obérait les ressources de l'Église. Enfin, le déclin et la dépopulation de la ville avaient été précipités par la Peste Noire. La vie s'était repliée autour des églises et monastères qui accueillaient les pèlerins, et sur des activités de subsistance assurées dans leurs petits champs par des miséreux, regroupés autour des manoirs des patriciens. Le gouvernement de la ville elle-même était constamment disputé entre ces chefferies. Les artisans et les négociants étaient trop peu nombreux et point assez riches pour développer une activité industrieuse. Il n'y avait pas de conscience civique, on se contentait de subsister, et le soir, les rues et les chemins étaient livrés à la canaille.

Je gage que, venant du nord, Tilmann dut arriver à Rome par l'ancienne via Flaminia et y entrer par la porte Saint-Valentin. Percée dans l'enceinte millénaire du mur d'Aurélien, lui-même haut de vingt-quatre pieds, elle est, à la mesure de celui-ci, un ouvrage qui impressionne le nouvel arrivant. Elle doit son nom à l'église qui la jouxte à l'entrée dans la ville. Elle est édifiée de briques sur un lit de moellons, et encadrée par deux tours rectangulaires massives formant un couloir par lequel le trafic entrant peut être surveillé.

Passé la porte, cependant, Tilmann déboucha sur la vaste place de l'église Sainte-Marie-du-peuple, qui n'était en vérité qu'une prairie où pâturaient des chèvres. De là partent en patte d'oie trois routes, qui du temps des Romains avaient été des avenues, mais qui étaient depuis envahies par les herbes folles et les gravats des ruines monumentales qui les bordaient. Par la route de gauche, on va vers le Latran, en passant par Sainte-Marie-Majeure. Celle du milieu mène directement au Capitole. Et

par celle de droite, on rejoint le Borgo, la cité fortifiée qui jouxte la Basilique Saint-Pierre et le palais pontifical. La population de Rome tendait à se concentrer entre ces trois quartiers et les rues menant de l'un à l'autre, abandonnant à la friche et à quelques cultures le reste de l'espace contenu à l'intérieur du mur d'enceinte.

Tilmann pouvait apercevoir, dans l'enfilade de l'avenue de droite, la silhouette du château Saint-Ange. Il ne lui était pas nécessaire de demander son chemin, et il prit cette avenue, qui rejoint le mur d'Aurélien à l'endroit où il longe le Tibre. De là, il suivit le cours du fleuve jusqu'au pont Saint-Ange.

Il traversait des quartiers de maisons décrépites, souvent abandonnées, avec par endroits des constructions un peu plus solides et cossues, qui pouvaient se prétendre des palais de patriciens, mais qui étaient faites de pierres et de briques de récupération et adossées aux restes encore debout des bâtiments des anciens Romains. Au milieu de ce bâti épars, les ruines et les tombeaux étaient gagnés par la broussaille, et quand le sol affleurait, on y entretenait des jardins, des vignes ou des pâtures.

Franchissant le pont sur le fleuve, il entra dans le Borgo.

Je m'étends un peu, Très Saint Père, sur la description de lieux que vous et moi connaissons bien, et dont Votre Sainteté pourrait m'objecter que j'eusse pu m'en dispenser. Mais précisément, je crois nécessaire d'assurer qu'en les inscrivant ainsi dans le récit, les sites qui abritent le gouvernement de l'Église ne bougent point de leur place, ne soient point modifiés dans leurs dispositions par quelque réécriture ultérieure de cette histoire. Il ne suffit pas à Rome qu'elle soit la Ville Éternelle : encore faut-il qu'elle demeure identique à elle-même.

Le Borgo est un quartier doté de ses propres fortifications, pris entre le château Saint-Ange et la colline vaticane, qui abrite les palais de plusieurs cardinaux et hauts fonctionnaires du Saint-Siège ainsi que des représentations diplomatiques. Le Borgo et le Vatican n'étant pas à l'origine compris dans l'enceinte d'Aurélien, le pape Léon IV, qui régna à l'époque des premiers successeurs de Charlemagne, avait fait construire un mur qui ceignait le quartier. Son tracé en U débutait au château Saint-Ange, montait vers la colline du Vatican pour englober la basilique Saint-Pierre avant de redescendre vers le fleuve. Haut de trente-six pieds et long de près d'une lieue, il était percé de trois portes : à l'ouest près du château, au nord près de l'église San Pellegrino, et au sud vers le quartier du Trastevere.

La maison du procureur de l'Ordre était située à proximité de la place Saint-Pierre, sur la *via Mediante* qui mène du château Saint-Ange à la basilique. Empruntant cette avenue, il la suivit presque jusqu'au point où elle débouchait sur la place de la basilique, et il repéra l'église Sainte-Catherine. La maison était un établissement assez modeste qui voisinait l'église.

Il fit connaître par l'homme de garde à la poterne qu'il était porteur de courriers pour le procureur Johann Tiergart. Le secrétaire du procureur qui l'accueillit lui souhaita la bienvenue fraternelle, lui dit que le procureur, qui était présentement à une réception à l'extérieur, le recevrait le lendemain à la première heure. En attendant, il pouvait prendre ses quartiers en ville. On pouvait en effet lui donner le boire et le manger à l'heure du

souper, et s'occuper de ses chevaux, mais comme les lieux ne permettaient pas l'accueil d'un grand nombre de visiteurs, il lui était proposé de loger à l'église Sainte-Marie-de-la-Piété dans le cimetière des Allemands, de l'autre côté de la place de la basilique.

Tilmann n'aurait pas rechigné à dormir non loin de son cheval, dans le foin des écuries, mais il sentait déjà que les us de la Cité Éternelle imposaient qu'un courrier diplomatique dormît dans un lit et parût au matin dans les vêtements de sa charge, sans qu'il y traînât des brins de paille. Ressortant à pied, il poursuivit jusqu'à la place, agrémentée de sa fontaine monumentale à double vasque superposée.

La basilique Saint-Pierre était en face. Il se dirigea spontanément, en même temps qu'un petit flot de pèlerins, vers l'édifice qui était le centre de la chrétienté. On y entre par une façade à propylées, en traversant une grande cour, au centre de laquelle se trouve la fontaine à ablutions décorée d'une énorme pomme de pin et de paons en bronze. La basilique elle-même est de facture classique. Mesurant au sol soixante toises par trente de côtés, elle comporte une nef à cinq vaisseaux séparés par des colonnes de marbre coloré, un transept saillant, une abside semi-circulaire construite autour de la tombe de Saint-Pierre, et deux doubles bas-côtés. À l'intérieur, l'édifice est relativement sombre et un appareil de luminaires vient compléter l'éclairage. On comprend qu'il a manifestement été construit autour de la tombe de l'apôtre pour en préserver l'aspect primitif. La tombe, sous le presbyterium, est logée dans une crypte annulaire dans laquelle Tilmann put, de même que les autres fidèles, descendre par un escalier. À l'époque, les lieux étaient encore ouverts au public, alors que leur état devait nous mener plus tard à en interdire l'accès pour prévenir tout accident.

C'était en effet, aux yeux de Tilmann comme de n'importe quel pèlerin, un bâtiment manifestement ancien, et que l'on savait chargé de puissance symbolique. Mais il présentait déjà, à l'image du reste de la ville, un aspect plutôt misérable. La basilique, construite par Constantin il y a mille ans, accusait le poids des siècles, et l'état du bâti était aggravé par le défaut de soin dont il avait été victime pendant la longue période où les Papes, résidant en Avignon, étaient absents de Rome. Les crépis extérieurs tombaient, et surtout, les eaux de ruissellement cou-

rant depuis la colline du Vatican avaient, à la longue, provoqué des glissements de terrain qui fragilisaient la structure. Des lézardes inquiétantes couraient par endroit sur les murs. L'édifice menaçait manifestement de tomber en ruine. Tilmann devait apprendre par la suite qu'il était question de le démolir pour en reconstruire un plus reluisant, mais que ce projet était l'objet d'un débat passionné avec les Romains, choqués que l'on pût toucher à un symbole ancien de la place de l'Église dans l'Empire, et ce faisant de la place de Rome au centre de la chrétienté. On se retenait encore d'en condamner l'accès car c'était une destination majeure de pèlerinage.

Tilmann ressortit, et contournant le transept sud, il put contempler l'obélisque qui lui était accostée sur la gauche, apportée jadis par Caligula et qui marquait le centre de la spina de l'ancien cirque construit par l'empereur, en même temps que le lieu du martyre de Saint-Pierre.

Tout proche de la basilique, de l'autre côté de la placette où était érigée l'obélisque, s'élevait un groupe de bâtiments, parmi lesquels étaient l'hospice et l'église construits autour du cimetière des Allemands, enclos d'une palissade, d'où dépassait les pointes des cyprès et les houppiers des palmiers. Tilmann trouva à s'y loger sans difficulté : bâti en L autour du cimetière, l'hospice était de taille honorable, et comportait trois à quatre étages. On pouvait s'y installer en dortoirs, et même, pour les pèlerins pas trop impécunieux, en chambrées plus petites. Soucieux des deniers qui lui avaient été alloués, Tilmann opta pour un lit dans un dortoir qui lui parut propre et donnait, en contrebas, sur le cimetière et son jardin, et en face, sur la masse imposante de la basilique.

L'hospice était géré par la *Schola Francorum*, une fondation établie, disait-on, par Charlemagne lui-même pour les pèlerins de parlers germaniques, et qui était l'une des plus anciennes institutions allemandes à Rome. Après avoir subi au siècle précédent le déclin lié à l'exil des Papes en Avignon, la Schola était à nouveau très active depuis le retour des Papes, qui avait suscité un engouement pour la construction de nouveaux bâtiments à proximité des lieux saints. L'église était dédiée à la Vierge et le cimetière, densément planté d'essences odorantes, était un petit jardin où se bousculaient les croix et effigies pieuses des tombes. C'était un lieu paisible où reposaient les défunts aisés, représen-

tants officiels et chefs de guildes, banquiers et aubergistes de l'importante colonie allemande résidant à Rome. Leur position leur permettait d'être enterrés dans ce même sol qui avait été celui où avait coulé le sang des premiers apôtres, martyrisés par Néron.

Tilmann, charmé par le calme de l'endroit, décida de souper à l'hospice et, fatigué par le voyage, alla se coucher tôt.

La nuit fut cependant agitée, et plusieurs fois il fut éveillé, ainsi que ses compagnons de chambrée, par des bruits dans le jardin, interrompus par des échanges de paroles vives. La seconde fois qu'il en fut ainsi, il se leva et alla rejoindre les curieux qui s'étaient portés à la fenêtre. Il observa le manège qui se déroulait à l'extérieur. Des hommes, qui avaient franchi, en déplaçant une planche, la palissade qui délimitait le cimetière, avaient commencé à creuser le sol du jardin avec des pelles, n'hésitant pas à saccager les plantations. Les jardiniers, qui dormaient au rez-de-chaussée du bâtiment, étaient sortis en criant. Les visiteurs nocturnes s'enfuyaient avec leurs pelles, emportant un sac de terreau.

Le lendemain matin, au déjeuner, les évènements de la nuit faisaient l'objet de commentaires autour des tables du réfectoire. Tilmann se fit expliquer les motifs de la scène nocturne par un pèlerin allemand qui résidait ici depuis plusieurs semaines, un maître-maçon du nom de Frédéric. Il apprit de lui que ces incursions nocturnes pour voler de la terre du jardin était devenues monnaie courante. Lui-même s'était proposé de remplacer la palissade par un mur de bonne maçonnerie, mais l'institution n'avait pas l'argent nécessaire.

– Voyez par la fenêtre, messire Tilmann, nous sommes à proximité de l'obélisque qui marque le lieu exact où mourut l'apôtre Pierre. En cet endroit, du temps des anciens Romains, se trouvait le cirque des empereurs Caligula et Néron, où furent martyrisés d'innombrables chrétiens. Le long du cirque passait une route, la via Cornelia, de l'autre côté de laquelle se trouvait une nécropole où on les inhumait. C'est là que fut également enseveli Saint-Pierre, et c'est au-dessus de son tombeau que l'empereur Constantin, plus tard, fit édifier la basilique. La terre de cette place, au sud de la basilique, autour de l'obélisque et jusque dans le cimetière des Allemands, est mélangée au sable de l'arène disparue. Elle est imbibée du sang des martyrs. Les

Allemands veulent être inhumés ici, car il n'est pas douteux que, quand leur corps redeviendra poussière, il gagnera en sainteté de se mêler à cette terre sacrée, ce qui accroîtra les chances de salut de leur âme. Toutefois, tout le monde ne peut être inhumé au cimetière, qui est trop petit pour toute la colonie allemande de Rome…

Frédéric lui expliqua alors que, le cimetière ayant été réservé aux défunts les plus fortunés, ce privilège avait suscité de vives protestations, y compris de notables qui, même eux, n'y trouvaient pas accès. On avait donc accoutumé de laisser les familles prendre un peu de terre de la place autour de l'obélisque, pour l'aller porter dans le cimetière plus éloigné, et plus ordinaire, de leurs défunts. L'usage s'étendit, et bientôt tous les Romains firent de même.

Mais jeter une poignée de terre consacrée dans le trou n'a pas la même efficace que de creuser le trou lui-même dans cette terre pour que le corps qui y est placé en soit entouré. Certains croyants avait, en conséquence, entrepris de venir avec sacs et brouettes pour récupérer suffisamment de terre pour y inhumer entièrement leur défunt. Il en était résulté qu'avec les siècles, le niveau du sol sur la place avait commencé à baisser, causant un déficit au pied de la basilique. Le terrain au sud de la basilique était devenu instable, occasionnant d'infimes, mais non moins inquiétants, glissements de terrain, lesquels ajoutaient à la fragilisation de l'édifice causée par les ruissellements souterrains depuis la colline du Vatican.

Le Saint-Siège, revenu d'Avignon, avait décidé de remblayer le terrain avec des apports de terre venus d'ailleurs, mais la communauté allemande avait vivement protesté de ce recouvrement d'un sol sacré par une glaise profane. À quoi les pontifes, dont le pouvoir était encore incertain en cette période schismatique, plutôt que d'affronter directement la colère d'une communauté, avaient brodé une justification théologique.

L'histoire était la suivante. Nenni, la terre apportée ne provenait pas de n'importe où. Il s'agissait d'une réserve précieuse de terre anciennement conservée dans une carrière secrète des environs par Sainte-Hélène elle-même, la mère de l'empereur Constantin. Celle-ci, on le sait, était partie en Terre Sainte pour y faire construire trois basiliques sur les Lieux Saints : celle de la Nativité à Bethléem, celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, en-

globant le mont Golgotha et le tombeau du Christ, et celle de l'Éléona sur le mont de l'Ascension. Elle en avait rapporté les terres de déblai des fondations, soit plusieurs navires chargés jusqu'au plat-bord de cette glèbe sanctifiée, provenant pour la plus grosse part du Golgotha. Ainsi, la vérité était que le Golgotha n'était plus essentiellement à Jérusalem, car il avait été arasé pour être translaté à Rome, et devenir ainsi la plus grosse relique ayant jamais existé : une colline entière.

Que cela fut vrai ou pas, que le sol eût été transporté depuis le mont Calvaire par Sainte-Hélène, ou peut-être plus récemment par les Pisans rapportant de la terre de Jérusalem, ou que ce fussent des gravats de déblai provenant de quelque décharge des environs, on admit que cela importait peu. On tenait pour assuré, du moins, que le Saint-Siège avait consacré le matériau, et que mélangé au sol d'origine du cirque de Calligula, il était finalement propre à se laisser contaminer par la sainteté du lieu. La terre rapportée fut cependant insuffisante à satisfaire les besoins, et le niveau du sol continua de baisser dangereusement. On avait donc fini par interdire tout bonnement la pratique, puis, devant la persistance des dévots chapardeurs, on la rendit passible des peines lourdes frappant le trafic des reliques. On fit ensuite paver la place, et les regards se tournèrent alors vers les jardins alentours, dont le cimetière des Allemands.

Les ponctions des voleurs nocturnes dans le cimetière avaient fini par atteindre, en certains endroits, le niveau où les défunts étaient enterrés. Les pillards découvraient que la terre qu'ils emportaient dans leurs sacs était encombrée de reliques *ex ossibus et indumentis*, dans lesquelles ils virent la confirmation de la sainteté du lieu. Cette folie iconolâtre finissait par jeter le trouble aussi bien chez les creuseurs que dans les familles des défunts inhumés au cimetière. Car, les premiers, faisant rouler leurs brouettes de gravats volés, pouvaient craindre que la terre d'origine fût diluée en doses de plus en plus infinitésimales dans un substrat profane conventionnel. Elle n'aurait donc pas vraiment les mêmes effets que l'original dans sa concentration pure (ce qui, hélas, dans le doute, ne faisait que les encourager à prendre davantage de quantité pour palier la faible concentration). Les familles, quant à elles, voyaient disparaître par fragments les restes de leurs ancêtres, que l'on retrouvait sous des identités de martyrs, certes prestigieuses mais usurpées, indûment distribués

pour leurs usages apotropaïques entre les oratoires de demeures privées ou portés en pendentifs, exposés dans des reliquaires ou, pour les morceaux plus petits, incrustés dans des bijoux, sceptres, cannes ou pommeaux d'épées.

Le procureur général de l'Ordre auprès du Saint-Siège, Johann Tiergart, était un homme d'âge mûr, peut-être de dix ans l'aîné de Tilmann, presque aussi grand que lui mais plus efflanqué et légèrement voûté. La joue creuse, glabre et respectant la tonsure des prêtres de l'Ordre, il en portait également la coule noire, longue, qui suivant le canon n'était ni trop ample, ni trop étroite, et ne devait être ni froncée, ni plissée, de manière qu'on n'y vît rien qui exprimât le faste. Il avait cependant délaissé sur le dos de son fauteuil la cape blanche à croix noire et s'avançait vers Tilmann qui, revêtu du cérémoniel costume des messagers de l'Ordre, mi-parti sable et argent, venait d'être introduit dans ses appartements.

On avait quelque mal à capter le regard du frère Tiergart, qui s'agitait sans cesse dans son visage sans jamais pouvoir se fixer durablement sur un objet, comme égaré entre le monde réel et quelque idée qui le traversait subitement pour l'attirer vers l'intérieur de lui-même. Il se tenait les mains l'une dans l'autre, comme si elles devaient mutuellement s'empêcher de se frotter, ce qu'à l'occasion, néanmoins, elles paraissaient ne pas pouvoir s'interdire de faire.

Présentement, ses mains lui servirent cependant à empoigner fraternellement celles du messager, et l'inviter d'un geste à prendre un siège.

– Bienvenue à Rome, frère Tilmann, dit-il d'un ton affable. C'est la première fois que nous nous rencontrons. J'avais accoutumé de recevoir Jacob Kahl, que m'adressait le Grand-Maître Küchmeister, mais je devine que si notre nouveau Grand-Maître m'envoie un autre coursier, c'est que vous êtes son propre homme de confiance, et qu'en conséquence vous êtes porteur de nouvelles importantes ou d'un fret de valeur. Mais avant tout cela, donnez-moi des nouvelles du pays. Comment ma bonne ville de Dantzig s'est-elle sortie de cet hiver qui paraît avoir été rude dans toute l'Europe ? Il a neigé à Rome pendant plusieurs jours en janvier. Je dois imaginer que les ports de la mer Baltique ont été pris par les glaces et que le commerce s'en est trou-

vé retardé et affaibli.

Le procureur ne posait aucune question sur la situation critique des États de l'Ordre envahis par les troupes du roi de Pologne. La rumeur n'en était-elle pas parvenue à Rome ? Tilmann comprit que le frère Tiergart, malgré la douceur de vivre qu'offrait l'Italie, était enclin au mal du pays et tout heureux de converser avec quelqu'un qui en venait. Ses yeux se vidaient parfois, comme perdus, le temps d'une pensée, dans un souvenir fleurant la saumure et le cri des mouettes. Tilmann apprit que Dantzig était la ville natale du procureur, dont la famille, patricienne de la cité, occupait depuis des générations un siège au conseil. Et il se fit confirmer que, certes, ses fonctions de procureur de l'Ordre répondaient à ses ambitions et faisaient honneur à sa lignée, mais qu'aussi il était un inconnu à Rome et attendait de pouvoir un jour revenir au pays où il avait sa place et un nom estimé.

Tilmann le rassura sur les conditions de Dantzig qui, plus éloignée que d'autres villes, comme Thorn, de la frontière avec la Pologne, vivait en ce moment enfermée entre ses remparts, isolée de l'ennemi par la terre, mais au contact du monde par la mer. La conversation sur l'état du pays permit tout de même à Tilmann d'aborder assez rapidement l'objet de sa visite.

– Frère procureur, notre Grand-Maître a sur la gorge le couteau du roi Jagellon. Celui-ci ne respecte rien, et pas même sa propre parole donnée par la paix signée à Thorn il y a dix ans, alors que nous nous sommes ruinés à en honorer les clauses sur les dédommagements de guerre. Nos soutiens habituels, le roi de Hongrie et l'Empereur romain, pourtant ennemis traditionnels de la Pologne, pactisent de façon séparée avec elle et n'osent pas nous aider, même sous le couvert. Nous n'avons plus pour recours que notre suzerain direct, le Trône de Pierre. Il nous faut pressément obtenir une intercession de sa Sainteté le Pape. Le roi de Pologne est un converti de fraîche date, un païen opportuniste qui compte dans ses alliés des princes idolâtres ou musulmans, dont les troupes battent la campagne prussienne, brûlent les églises, tourmentent et massacrent des chrétiens. Jagellon doit affermir son trône, et si un commandement du Saint-Siège lui intimait de mettre fin à ses exactions, sous peine d'excommunication, il se retirerait.

Tiergart se frottait à nouveau nerveusement les mains en

l'écoutant, les yeux courant du plan de son bureau à une carte encadrée au mur, mais évitant Tilmann. Il finit cependant par se tourner vers lui :

– Frère Tilmann, vous allez découvrir l'Europe à force de voyager, et vous apprendrez que la Prusse est bien loin de tout. Les règles qui président au ménagement de notre Ordre et de ses États, et que nous nous engageons par serment et fraternité à défendre sur nos vies, n'ont pas cours ailleurs, et même, dans certains pays, elles font sourire les mécréants qui, comme le roi de Pologne, ne connaissent de loi que celle du plus fort, du plus riche ou du plus perfide. Ici même, à Rome, au centre de la chrétienté, le vice corrompt jusqu'à l'administration du Saint-Siège. Je ne doute pas que sa Sainteté s'émeuve du malheur où les affres du temps mettent les chevaliers d'un ordre combattant sous le signe de la Sainte Croix. Elle n'hésiterait pas à signer une admonestation assortie de menace d'excommunication à un roi qui fait monnaie de sa foi chrétienne pour mener une guerre illégitime contre une fraternité de croisés. Surtout si nous lui rappelons que notre époque a précisément besoin que les chrétiens fassent paix entre eux pour se lancer dans les croisades auxquelles le Saint-Père a appelé contre les Hussites de Bohême, les princes musulmans d'Afrique et les Turcs qui menacent Constantinople. Mais pour que le pape Martin apprenne notre situation, il faut que j'obtienne une audience, et des soutiens en préparation et en suivi de celle-ci. Il faut que je traverse plusieurs cercles concentriques de cardinaux, de notaires, de clercs et de fonctionnaires plus ou moins importants qui font barrage à cet accès, car ils vivent du monnayage de leur intercession. Je dois les payer en espèces sonnantes ou en cadeaux et invitations.

« Hier soir encore, j'étais à recevoir notre cardinal-protecteur Lucido Conti, pour un souper léger de quatre plats, dont je vous cèlerai le prix qu'ils m'ont coûté. Je vous préciserai pourtant que je m'en tiens à inviter mes contacts à ma propre table, où j'ai du moins quelque maîtrise sur les frais de bouche, et où le cadre monastique me fait prétexte à ne pouvoir donner spectacle de saltimbanques et musiciens, sans parler des courtisanes qu'à Rome même les clercs affectionnent. Imaginez-vous que je conserve une tête de paon empaillée et les plumes de sa queue pour en habiller un vulgaire faisan avant de le faire servir à table ? Et vous avez pu observer, en montant jusqu'ici,

que la maison que possède l'Ordre n'est point de ces palais qui la voisinent le long de la *via Mediante*. La crédibilité, ici, se mesure à l'aune de l'aisance que l'on affiche. Notre Ordre est manifestement appauvri par les dommages de guerre qu'il doit payer depuis la bataille de Tannenberg. Pauvre, il n'est pas respecté. Ses alliés se détournent de lui. Et ici, à Rome, je ne suis pas invité aux tables des grands, où se traitent, entre la poire et le fromage, les affaires cruciales. Cela fait beau temps que je demande à notre Ordre la somme de huit cents florins pour faire l'acquisition d'une résidence digne de ce nom, où le procureur pourrait recevoir ses hôtes sans rougir. J'aurais bien besoin aussi que l'on accroisse mes propres annuités, pour me permettre de me vêtir à la hauteur de ma charge, entretenir un équipage de chevaux et offrir des cadeaux bien placés.

« Or donc, notre Grand-Maître me demande de plaider sa cause auprès de la curie romaine. Vous a-t-il nanti de quoi rétribuer nos juristes et mes deux procureurs-adjoints, le protonotaire apostolique, le cardinal-protecteur, le camerlingue, les greffiers, et tous les sous-fifres, jusqu'au sommelier de sa Sainteté, son huissier, et le clerc de service à la porte, même si la seule contribution de ce dernier est de m'introduire ?

Sur ce terrain, du moins, Tilmann se sentait pouvoir répondre :

– J'ai précisément été muni par notre Grand-Maître d'une certaine somme.

Et il sortit de sa sacoche la lettre de crédit cachetée qu'il lui remit.

– Qu'est-ce là ? s'écria le procureur. Des florins de papier ? Le Grand-Maître se gausse-t-il de moi ? Mais non, je vois à votre mine contrite qu'il est sans doute aussi peu au fait que vous de la vie que l'on mène dans Babylone. Mais, mon malheureux ami, n'avez-vous point entendu ce que j'ai dit ? L'Ordre n'a plus ici le crédit qui vous permettrait d'obtenir d'un banquier romain le montant pour lequel le Grand-Maître prétend s'engager. Tout au plus pourriez-vous obtenir de lui cinq cents florins par lesquels il achèterait ainsi cette créance de mille sur l'Ordre.

– Mais ce serait là de l'usure pure et simple ! s'étonna Tilmann. Il est de notoriété universelle que l'Ordre a toujours remboursé les emprunts auxquels il s'engageait. Cette lettre de crédit me paraît bien valoir les mille florins de son libellé, sous-

traction faite de la commission de celui qui l'accepterait et qui devrait rester raisonnable !

– Non, frère Tilmann. Un Vénitien ou un Génois vous en donnera, non pas la valeur de la parole du Grand-Maître, mais ce qu'il pense que le Grand-Maître pourra tenir de ses engagements, compte tenu de ce qu'il reste dans les caisses de l'Ordre. Et croyez-moi, les banquiers sont bien informés. Au reste, je devrais dire que la vérité compte moins que la réputation, et que même si nos caisses étaient à la hauteur de nos promesses de remboursement, il suffit que la rumeur prétende le contraire. Et tel est le cas en l'espèce, car toutes les cours d'Europe connaissent la situation financière de notre Ordre. C'est pourquoi, je ne peux prendre sur moi de convertir en espèces cette lettre de crédit, car on me reprocherait ensuite d'avoir engagé l'Ordre pour le double de ce que j'en aurais obtenu.

Tilmann, fort déconcerté, se fourrageait la barbe, à la recherche d'une solution. Il n'avait pas pris la mesure du déclin de l'Ordre dans l'idée que s'en faisait le reste du monde. Il vit passer dans son esprit l'image évocatrice d'un poulet plumé se dandinant avec des plumes de paon fichées dans le croupion. Il se hasarda sur une autre piste :

– S'il n'est pas possible d'atteindre sa Sainteté pour obtenir d'elle, et en fait, de son entourage, une lettre comminatoire en bonne et due forme, peut-être disposons-nous des moyens de faire connaître du plus grand nombre les exactions du roi de Pologne, ce qui conduirait la rumeur à parvenir d'elle-même aux pontificales oreilles ?

– Produire de la rumeur, oui, admit Tiergart. Nous sommes mieux introduit dans Rome que ne le sont les Polonais, car nous y avons notre représentation permanente. Mais il faudrait tout de même quelques subsides pour amorcer la chose et s'assurer la célérité de sa diffusion, car le temps presse, et ainsi que je l'ai dit, je ne ferai pas usage de cette lettre de crédit.

Tilmann réfléchit à nouveau. Une voix parlait dans sa tête, la même que celle qui lui avait suggéré le stratagème de Strasburg quelques années auparavant. Il savait que cette voix était la sienne, mais comme à l'époque, il s'étonnait de l'entendre avec clarté, comme si les paroles, prononcées distinctement, venaient de quelqu'un d'autre dialoguant avec lui quelque part au-dedans de lui-même. Il ne s'inquiétait pas, pourtant, de l'étrangeté de

cette résonance, et suivait en confiance le raisonnement qu'elle exposait.

– J'ai peut-être trouvé un moyen, dit-il finalement, mais il vous faut m'accorder votre foi, comme le Grand-Maître m'accorde la sienne. Je peux faire un usage de cette lettre de crédit à sa juste valeur en votre nom, et je m'engage à vous la rapporter si mon idée ne trouvait pas preneur.

Johann Tiergart considéra Tilmann, le regard pour une fois planté dans ses yeux. Il supputait qu'effectivement les courriers romains des Grands-Maîtres étaient davantage que des porte-lettres. Si Tilmann travaillait depuis longtemps au service d'un chevalier qui était devenu Grand-Maître, c'est qu'à tout le moins il avait sa confiance, et sans doute l'avait-il même assisté et conseillé dans son ascension.

Le procureur reprit la lettre de crédit qu'il avait si violemment rejetée, et rédigea à l'endos un pouvoir au nom de Tilmann, qu'il signa et cacheta.

Tilmann, muni du billet à ordre revêtu de l'endos, se rendit hors du Borgo, chez un prêteur sur gages juif dont il avait obtenu l'adresse. Il tenta, sans grands espoirs, de la présenter pour sa valeur nominale de mille florins, mais le prêteur était au moins aussi avisé que les banquiers chrétiens, et il confirma que l'on en obtiendrait au mieux cinq cents florins auprès d'un Génois (les Vénitiens étaient en ce moment plus durs en affaire). Mais l'idée de Tilmann n'était pas de vendre le billet à ordre pour ce montant. Il demanda s'il pouvait obtenir un prêt en déposant le billet comme gage.

La pratique de déposer un titre de crédit en gage d'un autre crédit était nouvelle. Le juif plissa les yeux en considérant les possibilités qu'ouvrait cette manière de faire, et il accepta pour en faire l'essai, autant par curiosité que par cupidité. Comme Tilmann savait devoir rentrer en Prusse assez vite pour rendre compte de sa mission, il négocia une échéance de trois mois, au terme de laquelle, s'il devait ne pas avoir remboursé son emprunt, le billet restait acquis en entier au juif en règlement et pour solde de tout compte. La brièveté de l'échéance, qui laissait miroiter au prêteur une chance élevée de conserver le gage car son emprunteur risquait fort bien de ne pas honorer sa dette dans un délai si court, permit à ce dernier de justifier et d'obtenir un montant plus important. Du reste, argumentait Tilmann, plus le montant du prêt était élevé, plus il avait de chance de ne pas pouvoir le rembourser, et donc plus le prêteur en avait de conserver le gage. Il quitta donc l'officine avec trois cents florins en espèces.

Il revint à l'hospice Sainte-Marie alors que sonnait la sixième heure, et se rendit au réfectoire, où l'on commençait à servir le repas. Il s'assit à la table de l'homme qu'il espérait bien y trouver.

– Maître Frédéric, lui dit-il en attaquant son brouet après qu'au lutrin un officiant eût lu les psaumes, oraison et bénédiction d'usage, combien de temps vous prendrait-il pour construire un mur ?

Le maçon le considéra en mâchonnant ses fèves.

Les deux hommes convinrent d'un délai, ainsi que d'un prix qui permettait à l'artisan de recruter plusieurs aides qualifiés, compagnons allemands comme lui, pour accélérer le travail. Puis Tilmann, ayant achevé son dîner, partit à la recherche du recteur de la Schola, avec qui il s'entretint de certains travaux nécessaires à la tranquillité de l'établissement ainsi qu'au respect dû aux défunts inhumés dans le cimetière, travaux pour lesquels l'Ordre teutonique était disposé à verser une donation.

Quelques jours plus tard, une équipe de compagnons maçons sous la direction de Frédéric commençait à creuser les fondations d'un mur dont on devinait qu'il se dresserait autour du petit cimetière des Allemands, ainsi que d'une petite maison pour les gardiens qui en surveilleraient l'entrée. L'évènement provoqua un rassemblement quotidien de curieux sur les lieux, principalement des membres de la colonie allemande, mais également des Romains de toutes conditions, qui devinaient que l'on était en train de leur retirer ce que des siècles d'usage leur avait fait considérer comme un droit coutumier. La foule grommelait mais était maintenue à distance par un cordon de gardes, qui restaient présents également la nuit.

Les premiers jours, l'attention des badauds se concentra sur les brouettes de terre déblayées par les manœuvres, qu'ils lorgnaient avec concupiscence. Le déblai partait en quantités d'autant plus importantes que l'on voulait manifestement ces fondations d'une profondeur peu commune. Mais ils ne pouvaient non plus approcher les brouettes, qui roulaient sous bonne escorte vers la maison de l'Ordre teutonique, où elles étaient déversées en un tas dans la cour dont ensuite on refermait la porte.

Tilmann passait ses journées dans les tavernes du Borgo, vêtu de son costume de messager venu d'une lointaine contrée, payant le godet aux artisans et commerçants fournissant le palais pontifical, et aux clercs et employés qui y officiaient et venaient là se mouiller le gosier entre deux courses. Le salaire qu'il versait à Maître Frédéric lui laissait, sur la somme empruntée au juif, de quoi financer de la sorte les rumeurs dont il filait maintes quenouilles. On racontait ainsi, dans les cuisines, les chambres et les jardins du Vatican, que le roi de Pologne menait en Prusse une guerre contre les chevaliers d'un ordre chrétien, et qu'il avait pour cela rassemblé une considérable troupe

de Turcs mahométans et de Mongols et barbares des pays où la neige ne fondait jamais et qui adoraient des idoles en bois. Ces hordes indisciplinées et cruelles mettaient le pays à feu et à sang, brûlant et pillant villes et villages comme au temps pas si lointain de Gengis Khan, violant les jeunes filles, mais aussi les garçons, et les enfants des deux sexes, et même les animaux, tant faisait défaut de quoi répondre aux appétits sans retenue d'une invasion si nombreuse. Les prêtres étaient cloués en croix aux portes de leurs églises, et les soudards buvaient les réserves des tavernes sans payer. Le Saint-Père n'avait-il pas appelé à des croisades pour bien moins que cela, et un prince qui se disait chrétien alors qu'il était né païen et avait sans doute, avant une conversion récente et de pure opportunité, mangé des enfants à son dîner, ne devait-il pas encourir l'excommunication ? Les buveurs opinaient du chef, et le tavernier en premier, qui donnait sa caution aux propos de Tilmann, car un client régulier et de bonne prestance, assez aisé pour si souvent offrir la tournée à la cantonade et payer ses ardoises, ne pouvait qu'être digne de foi. Il s'émouvait en particulier de ce que des envahisseurs pussent boire les réserves des tavernes sans payer, comble manifeste de la barbarie.

Quand il ne jasait pas, Tilmann surveillait l'évolution des travaux autour du cimetière, depuis la fenêtre d'une chambre qu'il avait fini par prendre à bail, délaissant le dortoir pour ce lieu plus privé dont il pouvait faire son bureau. Quand le mur commença à s'élever et qu'il devint évident que l'accès au cimetière serait impossible la nuit même avec une échelle, des individus commencèrent à élever la voix dans la foule. Tilmann descendit alors pour aller à leur rencontre.

On protestait de ce que cette entreprise mît fin à l'égalité des résidents allemands devant la mort. Les plus riches, ceux qui avaient les moyens de faire des donations pour se réserver une inhumation dans le cimetière, seraient seuls à bénéficier, pour leur traversée vers l'au-delà, du viatique que constituait d'être enseveli ici, leurs restes mêlés à cette terre sacrée et leur sang pour ainsi dire imbibé du sang des martyrs avec qui, là-haut, on pouvait les confondre. Tandis que les pauvres ne pourraient même pas récupérer, ne fût-ce qu'une poignée de cette terre.

Tilmann répondit aux inquiets que les dirigeants de l'Ordre teutonique et de la *Schola Francorum* avaient ensemble réfléchi

à ce problème, et qu'il avait été décidé des compensations. Pour une somme modique, et qui, à tout prendre, était bien moindre que payer une inhumation dans le cimetière, il serait possible d'acquérir de la terre du lieu, selon les besoins, pour une poignée, un sac ou une brouettée, voire davantage et dans ce cas livrée à domicile, le charroi étant offert dans le prix. Il invita les intéressés à se présenter à la porte cochère de la maison de l'Ordre, sous laquelle un éventaire fut dressé.

Bien avant que le mur et la maison de gardiens fussent achevés, la vente de la terre de déblai des fondations rapportait à Tilmann de quoi revenir chez le prêteur sur gage pour le rembourser et récupérer la traite. Le juif fut étonné et un peu déçu, mais il se consola ensuite en écoutant l'histoire, qu'il trouva instructive.

Quand Tilmann fut sur le point de s'en retourner en Prusse, le tas de terre dans la cour avait considérablement réduit et le procureur Johann Tiergart se félicitait de tenir en main, en monnaie d'or et d'argent et non en papier, un peu davantage que le montant du billet à ordre, dont il avait d'ailleurs quasiment oublié l'existence, puisque, dans son esprit, il lui suffisait d'avoir la contrepartie que Tilmann s'était engagé à lui rapporter. La rumeur ayant fait l'essentiel du travail, il n'aurait pas grandement à prélever sur cette somme pour inciter la Curie à réagir à l'encontre du roi Jagellon.

La commanderie de Venise offrait le spectacle d'une splendeur passée que ses moyens ne suffisaient pas à entretenir. Dans les salles gigantesques et vides, sur lesquelles donnaient des portes aux ogives mauresques, sous les voûtes soutenues par de fines colonnes aux chapiteaux ouvragés, les revêtements anciens s'écaillaient. Le silence hantait les larges couloirs et le patio. Surplombant ce dernier, aux quatre angles d'une terrasse aux balconnades galbées, les statues de personnages en toges considéraient le vide en contrebas d'un regard sévère. En prenant seul son déjeuner dans un réfectoire conçu pour accueillir une centaine de guerriers, Tilmann se sentait comme nageant dans un vêtement trop grand pour lui, trop ancien et trop chargé d'étoffes élimées et de brocards délavés.

Bien que le printemps fût désormais avancé et que les routes fussent aisées, Tilmann prenait son temps pour revenir à Marienbourg. Il s'était arrêté en chemin, visitant les villes italiennes qu'il n'avait fait que traverser à l'aller. Afin, également, de se préparer à de futurs voyages et en repérer les trajets et étapes, il avait décidé de prendre l'autre route importante que les messagers de l'Ordre avaient accoutumé de suivre pour se rendre de Marienbourg à Rome et retour, celle qui contournait les Alpes par l'est et passait par Vienne. Il avait fait étape à Venise, ce qui lui permettait de découvrir l'une des capitales majeures de la chrétienté, à plus d'un égard une ville extraordinaire, à commencer par ses allégeances : car, bien que tout le nord de l'Italie fît partie du Saint-Empire, la Sérénissime République, ainsi qu'elle se désignait elle-même, était historiquement (et quoique très symboliquement) un ancien duché de l'Empire romain d'orient. L'ancienne frontière entre les deux empires, celui de Rome et celui de Constantinople, était passée par là, et Venise ne se faisait pas faute de rappeler ainsi son indépendance à l'égard, tant du pape, que de l'empereur germanique. Son obédience allait à un orient aussi commodément lointain qu'affaibli.

Venise est un miracle de pierre flottant sur l'eau. Elle doit grandement ce qu'elle est à son emplacement, que chacun pen-

serait impropre à voir prospérer autre chose que quelques cabanes de pêcheurs miséreux. L'indépendance de la cité, à l'origine, ne tient pas à sa puissance mais, au contraire, à son manque d'intérêt : il n'y avait là, jadis, que des marécages qui servirent de refuge à des pauvres et à des voleurs que les rois de Lombardie ne se donnaient pas la peine de poursuivre s'il fallait pour cela claquer les moustiques et patauger dans la vase. Ce qui aurait dû condamner ce lieu devint l'une des sources de sa force : car Venise n'a jamais eu besoin d'élever des murailles, protégée qu'elle est par sa lagune, et aujourd'hui par sa flotte. Sa prospérité doit à l'ingéniosité d'un peuple obligé de bâtir une ville là où il n'y avait que de l'eau salée, de la boue et des roseaux. Le sol n'existe pas, et les édifices reposent donc sur une forêt de pilotis que l'on a enfoncés dans la boue au fur et à mesure des besoins. Les îles qui forment les quartiers de la ville ont été gagnées sur la mer au cours des siècles. Chaque jour, on plante des pieux, on isole entre des palissades quelques mètres de marécage, où sont portés la vase tirée du curage des canaux, les gravats des chantiers, les immondices balayés sur les marchés. Rien n'est perdu, tout sert au comblement d'une parcelle de plus, sur laquelle s'élèvera une maison ou qui sera amendée pour en faire un jardin potager.

La commanderie teutonique, où Tilmann avait fait étape, conservait dans ses murs le souvenir d'une grandeur passée associée à celle de la ville. Elle avait été le premier siège de l'Ordre au retour des croisés de Terre Sainte. Dès le début des croisades, Venise était un carrefour où se concentraient pèlerins et guerriers en partance pour la Syrie et la Palestine, portés par les galères de la République. Venise se taillait, le long du parcours, des conquêtes sur les restes de l'Empire romain d'orient, avec l'aide des croisés qui en profitaient pour ouvrir des établissements dans les colonies vénitiennes en Dalmatie, en Grèce, en Crète et à Chypre. En l'an 1208 de Notre Seigneur, le doge Pietro Ziano avait concédé aux Teutoniques la *Punta della Dogana*, une île à la pointe avancée de la ville vers l'est de la lagune, à l'entrée du Canal Grande. L'Ordre y avait construit un premier hospice et un prieuré. Puis, lorsque avait été bâtie l'église voisine de la Très Sainte Trinité, le bénéfice de la dîme en fut attribué à la commanderie. À l'époque des guerres pour la conservation des lieux saints de Palestine et de Syrie, l'Ordre avait soutenu Venise

contre Gênes dans les combats pour Saint-Jean d'Acre. Lors de la perte de cette place, qui avait marqué la fin de la présence des croisés en terre sainte, l'Ordre s'était replié en Europe, et en remerciement des services rendus à la Sérénissime République, celle-ci avait accueilli le Grand-Maître qui y avait établi sa résidence. Ainsi, au tournant du *Trecento*, Venise était devenue pour quelques années le siège de l'Ordre.

L'attribution à l'Ordre du site de la *Punta della Dogana* était très symbolique. C'est l'île la plus avancée à la pointe du sestier de Dorsoduro, à l'embouchure du Canal Grande. L'île doit son nom à cette situation qui en fait le verrou de l'entrée dans la ville par la lagune. Il s'y trouvait la douane et l'un des ancrages d'une chaîne qui peut être tendue en travers du canal pour empêcher qui pénètrent les navires indésirables. À travers les larges et hautes fenêtres du réfectoire donnant sur les quais, Tilmann pouvait contempler, sur l'autre rive, le palais des Doges, centre du pouvoir de la cité, accosté à la cathédrale Saint-Marc. Installer l'Ordre teutonique à cet endroit était une manière de confirmer l'alliance entre la république commerçante et l'ordre militaire. Celui-ci défendait les intérêts des Vénitiens en Méditerranée, et la république fournissait en matériel et armes les chevaliers, qu'elle transportait sur ses navires de guerre sortant de ses arsenaux, les plus réputés de la chrétienté. À une époque où l'on pensait encore pouvoir reconquérir la Terre Sainte d'où les chevaliers avaient été expulsés par la perte de Saint-Jean d'Acre, l'Ordre avait aménagé la commanderie dans des dimensions prévues pour héberger à la fois le siège de son administration, la résidence de son Grand-Maître et une garnison contribuant à la défense de la cité. Par la suite, Venise concéda à l'Ordre d'autre biens et bénéfices, à Venise même, mais également à Trévise et Monselice.

Mais la croisade dans les pays baltes devait rapidement déplacer les intérêts de l'Ordre vers cette région, où il commençait à se tailler une principauté à la pointe de l'épée. Et quand la résidence des Grands-Maîtres fut transférée à Marienbourg, Venise demeura un temps le siège d'un bailliage de l'Ordre en Lombardie, et le symbole d'une alliance séculaire avec Venise, mais sa situation à mille lieues de la Baltique, de l'autre côté du Saint-Empire, dans un pays en dehors des frontières de ce dernier et qui n'en parlait pas la langue, condamnait les possibilités

de se développer, et même d'y maintenir une implantation utile. La commanderie continuait à percevoir dîmes et bénéfices, mais en l'absence de domaines importants comme ceux dont disposaient les bailliages de l'Ordre en terre germanique, ces biens suffisaient à peine à l'entretien de bâtiments trop considérables pour leur usage effectif. La Très Sainte Trinité était l'église de l'Ordre, mais à la différence des églises conventuelles d'Allemagne, elle n'était pas l'église d'une paroisse et n'était de ce fait le centre d'aucune vie communautaire insérée dans la cité. Elle était grande, belle, et déserte. Les familles nobles locales n'incitaient par leurs fils cadets à devenir chevaliers dans une confrérie considérée comme étrangère. La commanderie n'hébergeait plus aujourd'hui à titre permanent qu'un chevalier et deux frères prêtres, qui peinaient à soutenir l'apparence d'une présence de l'Ordre dans une cité où celui-ci, isolé à tant d'égards, ne participait pas à la vie de tous les jours de la population.

Comme Tilmann, débutant une journée de flânerie, quittait la commanderie et se préparait à franchir le pont reliant l'île au Dorsoduro pour remonter par l'enchevêtrement de ruelles le long du Canal Grande jusqu'au Rialto, il se fit héler par un batelier qui, en contrebas, du quai se tenait debout dans sa barque.

– *Ehi, siór* ! Une piécette pour traverser le Canal en *gondola* ? Si vous intentionnez de vous rendre à la place Saint-Marc, vous avez meilleur compte à prendre le moyen le plus direct plutôt qu'à passer par le pont du Rialto qui vous oblige à un long détour à pied. Et si vous avez du temps, au prix d'une pièce, vous pouvez louer mes services pour la journée, je vous ferai découvrir les munificences de notre cité.

– *Va bén*, acquiesça Tilmann, et il descendit rejoindre l'embarcation par un petit escalier ménagé dans le quai jusqu'au niveau de l'eau.

Le batelier, une fois son client à bord, poussa de sa rame contre le quai pour en éloigner l'esquif, puis d'un pagayage habile, réorienta la proue en direction du canal. Tilman était assis sur un siège au centre de la barque, qui était étonnamment longue et ornée à l'avant d'une figure de proue en métal sculptée en forme de dauphin. Le batelier était debout à l'arrière et manœuvrait à l'aide de son unique rame, longue de deux toises, qu'il avait fait passer dans l'encoche supérieure d'une solide pièce de bois fixée au rebord de la poupe. La pièce, probablement en noyer, était élégamment détourée et courbée vers l'arrière, et creusée de deux encoches dont le batelier usait tour à tour pour appuyer sa rame, soit comme pagaie, soit comme aviron, l'orientant savamment pour avancer, virer, freiner ou même reculer.

Le Canal Grande, dès cette heure matinale, était sillonné de centaines d'embarcations véhiculant passagers ou marchandises. Dans une cité entièrement établie sur un groupe d'îles lagunaires, les voies d'eaux étaient des chemins de circulation aussi naturels que le lacis des rues et places, et cette conjecture avait suscité la formation d'une importante corporation de bateliers. Le guide de Tilmann faisait glisser l'embarcation au milieu

de la cohue des autres barques et chalands, en virant adroitement de droite et de gauche pour éviter les collisions, tout en criant des avertissements et des insultes colorées à la cantonade. Il en recevait autant de ses confrères dans une ambiance plutôt bon enfant qui suggérait là une pratique commune.

La plupart des barques qui croisaient dans le canal étaient de facture assez classique, plus trapues, avec deux rameurs assis munis chacun de sa rame, et dont les efforts rythmés et symétriques assuraient une ferme trajectoire, mais des manœuvres plus pataudes. Quelques barques seulement, pilotées par un seul homme, avaient la ligne élancée et la maniabilité de la *gondola* dans laquelle se trouvait Tilmann. Celui-ci comprit que la figure de proue, sans doute en métal plein, devait être d'un poids tel qu'il faisait équilibre au batelier debout à la poupe, en même temps que cette répartition du poids aux deux extrémités autorisait le pivotement rapide de l'esquif autour de son centre, et donc sa maniabilité, à condition d'être formé au savoir-faire que devait requérir le pilotage. Comme il s'ouvrait de son observation à son guide, celui-ci répondit en souriant :

– Je rends grâce à votre seigneurie de l'honneur qu'elle me fait de s'intéresser à mon embarcation, dont elle a relevé l'originalité. Notre famille, comme toutes celles de la corporation, se transmet effectivement de générations en générations le savoir qui préside à la navigation, ainsi qu'à la fabrication des gondoles. Mais nous sommes particulièrement fiers de rechercher aussi les améliorations qui permettent de concevoir des embarcations plus rapides et plus maniables. La forme de celle-ci, comme vous le voyez, permet un pilotage aisé par une seule personne, ce qui est un gain considérable. Rien que le travail de la *forcola* (il désigna du menton la pièce de bois sur laquelle s'appuyait la rame) est l'objet d'études et de discussions pour sa constante amélioration.

– Je ne m'imaginais pas que les bateliers pussent raisonner en ingénieurs, s'étonna Tilmann.

– Vous êtes à Venise, honorable étranger. La ville est héritière des savoirs issus de ses contacts avec les Byzantins et les Arabes. Nos commerçants, quand ils visitent les civilisations lointaines, sont gourmands de toutes les nouveautés qui peuvent assurer une avance de notre commerce sur les cités concurrentes, à commencer par les Génois. Nous ne faisons pas qu'importer des épices,

des remèdes, des mets exotiques, des étoffes, des objets façonnés. Nous cherchons à acquérir les connaissances qui permettent d'en faire pousser les ingrédients ici ou dans l'arrière-pays, pour les fabriquer chez nous, et ainsi ne plus dépendre de nos fournisseurs et accroître nos marges. Nous inventons sans cesse : c'est la condition de notre indépendance. Avez-vous déjà vu du verre de nos ateliers ?

– Certes. Les verriers vénitiens sont fameux. J'ai pu admirer à Rome un service de hanaps dans un verre d'une extraordinaire transparence…

Tilmann s'interrompit en voyant le gondolier sourire avec ce qui semblait de l'indulgence.

– Vous n'avez rien vu, lui déclara ce dernier. Laissez-moi vous proposer une visite de l'île de Murano, où résident nos verriers. C'est un lieu fermé et secret, où nos Doges ont forcé leur corporation à s'installer pour préserver les secrets de fabrication de nos verreries, mais je vais me faire mériter le pourboire princier que vous ne manquerez pas de m'allouer à l'issue de cette instructive visite.

Ayant traversé le Canal Grande, ils s'engagèrent dans le chenal qui passait à droite du palais ducal et le longeait par l'arrière. Ils parcoururent une succession de canaux longeant de nombreux palais. La nécessité de bifurquer à chaque instant et l'étroitesse de certains passages n'autorisant pas deux barques à aviron latéraux de se croiser en ramant, révélait l'adaptation de la gondole à la configuration de Venise. Ils traversèrent la ville pour déboucher, du côté nord, sur la lagune.

L'île de Murano était visible à environ un mille de là. Il leur fallut quelque temps pour franchir cette distance dans des eaux saumâtres et calmes. Ils passèrent en vue des îles Saint-Michel-archange et Saint-Christophe-de-la-Paix, sur leur droite, l'une avec son couvent de reclus fondé par les Camaldules, qui abrite une bibliothèque de plusieurs dizaines de milliers de manuscrits, l'autre avec son hospice pour les femmes de mauvaise vie acceptant de faire repentance. La rumeur de la ville s'éloignait dans leur dos, tout en laissant persister un fond de bruits industrieux : marteaux et masses frappant le bois et le métal dans le lointain, ordres et appels criés à des groupes au travail. En se retournant, Tilmann pouvait apercevoir les centaines de mats de navire qui se dressaient au dessus des chantiers navals qui fai-

saient la renommée et la fortune de Venise.

Contournant le mur qui fermait l'île de Murano, ils y entrèrent par un canal. Murano était pareillement formée de plusieurs petits quartiers séparés par des canaux. L'un d'eux, central et plus large que les autres, desservait les ateliers des verriers. L'île offrait la douceur de ses jardins, l'odeur enivrante de ses bosquets de jasmins et les fruits jaunes et orange de ses citronniers et bigaradiers. C'était un lieu de villégiature apprécié des patriciens de la cité, qui s'y retiraient pour chasser le gibier d'eau sur d'étroites barques, dans des bassins enclos de petites digues. Après qu'ils eussent accosté, son guide emmena Tilmann à pied vers une maison d'assez belle allure, à la façade ocre, qui comportait des étages de logements, et au rez-de-chaussée, une échoppe sur la rue, prolongée à l'arrière par un magasin et un atelier. Entrant par une porte de service sur le côté, ils accédèrent directement à l'atelier, qui était de dimensions respectables.

Plusieurs ouvriers s'affairaient autour de feux ouverts et de fours. Les flammes qui jaillissaient projetaient une lueur pourpre sur les murs. La pâte rouge du verre brûlant était roulée en longues baguettes, puis soufflée et modelée en formes rondes. Des compagnons travaillaient les formes en les maintenant au feu au bout de leurs cannes pour les empêcher de refroidir.

Le gondolier avisa un jeune homme et le héla :

– *Ehi*, Angelo ! As-tu un peu de temps à m'accorder ?

– *Ciào*, Giuseppe ! Tu sais que le travail ne manque pas, ici, mon ami, mais aujourd'hui, tu es en veine : je suis en telle joie que je t'accorderai même le temps pour moi de nous verser du vin pour trinquer à l'avenir. Une fastueuse nouvelle m'est parvenue.

Le gondolier présenta leur hôte à Tilmann comme étant Angelo, le fils du maître verrier de la maison, Iacobo Barovier. C'était un tout jeune homme, d'une vingtaine d'années, mais dont les yeux brillaient à la fois d'intelligence et d'une fièvre qui lui donnait une maturité ambiguë, comme si quelque entrepreneur âgé autant qu'avisé se fût trouvé captif d'un corps trop juvénile. Angelo les emmena à l'écart du bruit de l'atelier, dans un local où étaient entreposées des pièces réalisées et en attente d'être livrées. Le guide de Tilmann poursuivit les présentations :

– Angelo et votre serviteur ont usé le fond de leurs chausses sur les mêmes bancs d'école, et nous avons rêvé ensemble de la

grandeur de Venise et de la manière dont nous y contribuerions. Nous échangeons nos idées, nos dessins, nos inventions. Les Barovier sont une vieille famille de verriers notablement connue pour ses réalisations. Alors, Angelo, tu nous disais que tu avais motif à te réjouir ?

– Oui, mon ami. Je viens de recevoir ma licence de verrier. Je pourrais ouvrir mon propre atelier, si je le voulais. Je vais rester travailler avec mon père, bien sûr, mais je signerai désormais mes propres réalisations.

– Oh ! Voilà bien la marque des Barovier : le fils admis si jeune dans la maîtrise, alors que le père est encore actif. Tant de reconnaissance ne peut qu'honorer ta famille et faire plaisir au père autant qu'au fils. Tu devrais montrer au *siór Telamonio* tes dernières réalisations.

Souriant sous le compliment, Angelo se leva pour se diriger vers une étagère et y prendre une coupe qu'il rapporta à la table. C'était une coupe de mariage de forme simple en apparence, réalisée en verre de couleur bleu azur avec des scènes d'amour courtois : une course à cheval entre des jeunes filles vers une source de jouvence (ou d'amour), et leur bain dans la fontaine. Les personnages minuscules étaient d'un réalisme vivant, baignés d'une douce lumière. Les détails des décors émaillés et dorés avaient été traités avec une précision proche de l'enluminure.

– Pour peindre, expliqua Angelo, il a fallu faire usage de la transparence du support en verre bleu émaillé, tout en se servant de cette couleur de fond pour mieux mettre en valeur les personnages. Je ne vous cache pas que j'ai sous-traité à un peintre le soin des décors et des portraits des deux époux. Je ne suis pas un artiste complet, et ce qui me passionne, c'est moins la recherche du beau que la découverte de nouvelles techniques pour offrir à de plus doués que moi de nouveaux supports et matériaux. Vous admirez l'œuvre, mais ma fierté, c'est de la rendre possible en offrant à l'artiste la matière sur laquelle il peut exercer sa créativité. C'est la première fois que l'on tente d'émailler sur du verre, et le travail du verre pour supporter cette contrainte est à lui seul une prouesse inédite.

Tilmann s'extasia de cette œuvre et d'autres qui s'étalaient sur les étagères. Il fit dans la réserve l'achat plus modeste de quelques perles de verre coloré, qui à elles seules avaient demandé un travail que leur simplicité ne laissait pas soupçonner.

Leur hôte en parlait avec une telle conviction qu'il comprit que le discours, la narration qui entourait l'objet, contribuait tout de même, comme la description d'un bon vin, à lui conférer une partie de sa valeur. Il se dit, en souriant pour lui-même, que si une belle histoire racontait que ces perles avaient fait partie d'un trésor emporté de haute lutte sur des pirates qui les avaient eux-mêmes dérobées aux vaisseaux mauresques revenant des Indes, elles n'en acquerraient que davantage de prix. Une partie de la valeur des choses tient à leur rareté, une autre au travail qu'elles requièrent pour les réaliser, mais une autre encore aux rêves dont on les entoure.

Tilmann ayant conclu ses emplettes, son guide et lui furent sur le départ. En traversant la réserve pour sortir, par l'échoppe, sur la rue, Tilmann passa devant un empilement de hautes fenêtres posées contre un mur, dont les traverses et croisillons maintenaient des carreaux de verre. C'était, vu de loin, de la belle ouvrage destinée à quelque riche client, car la plupart des carreaux que l'on mettait aux fenêtres étaient de parchemin, de toile huilée ou de mica. Il fit un bond de côté, surpris par quelqu'un qui semblait arriver brutalement de derrière les fenêtres. Angelo et le gondolier éclatèrent de rire, et Tilmann, comprenant la raison de leur hilarité, réalisa qu'il n'y avait en fait personne derrière les vitres des portes, mais qu'il était en face de son propre reflet dans les carreaux, qui étaient autant de miroirs assemblés.

Tilmann avait certes déjà eu l'occasion de se mirer dans de petits miroirs que l'on trouvait dans les demeures seigneuriales, mais il s'agissait habituellement de surfaces de métal poli qui renvoyaient une image incertaine, aux contours flottant sur la surface jamais exactement plane du support. Il toucha l'un des carreaux. C'était bien une vitre, elle était posée sur un fond de métal argenté, une feuille de métal rendu régulièrement plane par son aplatissement sous la vitre. Le fond disparaissait sous la force du reflet. Et celui-ci était d'une telle réalité, d'une telle exactitude que l'on pouvait se méprendre et le confondre avec le modèle. Tilmann était, pour ainsi dire, en face de lui-même : il se découvrait tel que les autres, sans aucun doute, devaient le voir.

– Pardonnez notre hilarité, *siór Telamonio*, dit Angelo en se calmant. Je ne résiste jamais à la tentation de jouer ce petit tour à nos visiteurs. Vous êtes en face d'une autre de nos inventions.

Les miroirs ont longtemps été réalisés par les orfèvres, avec des métaux précieux. Nous, verriers, étions mis à contribution parce que la glace était utilisée pour protéger l'alliage métallique de l'oxydation. Mais des maîtres de notre métier ont pensé l'utiliser comme support principal, sur lequel poser la feuille métallique réfléchissante, et assurer ainsi la régularité de sa surface plane sur celle du verre. Ce sont désormais les verriers, et non plus les orfèvres, qui conçoivent les miroirs, en intégrant le métal dans le verre et non l'inverse. Comme vous le voyez, le résultat est une image bien plus fidèle au modèle qu'avec les miroirs métalliques.

Angelo se rapprocha des miroirs sertis dans leurs traverses et croisillons, et toucha l'un d'eux du doigt :

– Cependant, pour un œil exigeant, la fidélité de l'image est encore imparfaite, car le verre n'est pas transparent et il présente des impuretés. Pour cela il faut que j'arrive à trouver un verre qui ait une transparence telle que je puisse le qualifier de cristal. Je compte y travailler, maintenant que je puis signer en mon nom, et ce sera alors la consécration de ma carrière.

Tilmann continuait à se déplacer de côté et d'avant en arrière devant l'assemblage de miroirs. S'il venait obliquement, la porte vitrée présentait des carreaux d'apparence argentée ou étamée, ce n'est qu'en passant devant que, à mesure que l'on se présentait perpendiculairement à la surface des vitres, le reflet apparaissait, émergeant de la nébulosité argentique. C'était ainsi que le jeune homme avait été surpris. Si l'on était face aux miroirs et proches d'eux, le monde apparaissait, mais si l'on en était éloigné, il était comme noyé dans une pénombre inquiétante. Ce n'est qu'en se rapprochant que les formes émergeaient de cette obscurité. Tilmann devinait que les améliorations techniques, un jour, aboutiraient à une telle perfection que l'image serait exacte et qu'alors (cela restait difficile à imaginer, mais il faisait l'effort de le concevoir) le support en viendrait à disparaître, à être effacé par la présence écrasante de l'image. On ne verrait plus le miroir, on ne verrait que le reflet. Et le reflet aurait une consistance de chose réelle, celle que déjà on lui pressentait dans cette étape.

Tilmann se tourna vers le verrier :

– Dites-moi, maître Angelo, votre ami ici présent m'a expliqué que Venise est construite sur le sable et ne possède que son intelligence et ses navires. Sa puissance repose sur ses comptoirs

commerciaux et sur les nouveautés que ses marins rapportent des terres lointaines, et dont elle nourrit ses inventions. Elle n'est protégée par aucune enceinte, mais par ses secrets de fabrication. Se taire en présence d'étrangers est non seulement une pratique obligée par la loi, mais un réflexe imprimé par la coutume. C'est du reste bien davantage pour les isoler des indiscrétions que pour prévenir les incendies, que le Doge a fait installer les verriers sur cette île. Pourquoi me racontez-vous tout cela, à moi que vous ne connaissiez pas il y a encore une heure ?

Barovier lui retourna un large sourire. Ses yeux pétillaient d'une connivence malicieuse.

– Connaissez-vous l'histoire des deux marchands en voyage d'affaires qui, s'étant rencontrés dans une auberge, décident de faire route de conserve sur une partie de leur trajet ? Chacun des deux aimerait bien savoir où l'autre se rend, car les destinations recèlent des opportunités. Le premier demande à l'autre : « Où vous rendez-vous, cher ami ? ». À quoi l'autre répond : « Je me rends à Florence, où j'ai noué quelque utile relation ». Celui qui a posé la question répond alors, le visage un peu froissé : « Je suis fâché que vous me preniez pour un benêt. Pourquoi me dites-vous que vous vous rendez à Florence, dans le dessein manifeste de me faire croire que vous allez à Sienne, alors qu'en réalité vous allez vraiment à Florence ? ».

Tilmann sourit à son tour. L'histoire était connue sous une autre version, en Prusse et en Pologne, elle devait être vieille comme les échanges commerciaux eux-mêmes. Le verrier poursuivait :

– Le secret est bien ce qui protège Venise, mais comment le celer au mieux, si ce n'est en le révélant, laissant ainsi à penser que ce qui est montré n'a pas de valeur ? Voyez, j'entrepose mes nouveautés et mes modèles et patrons dans une remise par laquelle tout le monde peut passer. Peut-être que mes secrets sont sur ces étagères, mais peut-être qu'ils sont ailleurs.

« Le travail du verre nous apprend bien des choses, et dessine la philosophie qui est celle de notre métier. C'est un matériau fragile, transparent, semblable à l'air et l'eau. Plus il est invisible, plus il prend de la valeur. Il ne vaut que s'il disparaît. Comment quelque chose qui ne cache rien pourrait-il suggérer l'idée d'un mystère ? Imaginez le miroir idéal dont la vitre se ferait oublier pour permettre au fond argenté de refléter son sujet en toute

transparence. Et la surface étamée de ce fond, si elle est assez uniforme pour produire un reflet exact, elle aussi disparaîtra. On n'arrivera tout simplement plus à voir le miroir, mais seulement ce qu'il reflète. Les mathématiciens et les philosophes, comme le font déjà les peintres, disserteront sur le réfléchissement des choses, la manière dont la lumière et la vision opèrent quand elles sont renvoyées par une surface. Ils oublieront le miroir.

« Mais je ne vais pas vous embrouiller l'entendement avec mes métaphores. Il est vrai que même mes collègues verriers conservent classiquement leurs secrets. Une autre raison que j'ai de partager mes idées avec autrui, c'est de m'obliger ainsi, et de les forcer eux également, à garder toujours une longueur d'avance dans l'invention. Copiez-moi, volez-moi, je suis déjà en train d'inventer l'original suivant dont vous ne serez jamais qu'un plagiaire. Et la répétition de vos copies continuera à célébrer le lieu où se font les originaux et où l'on trouve, par surcroît, les nouveautés. Copiez-moi ailleurs, au-delà des Alpes, et vous me ferez connaître. Nombreux sont ceux qui achèteront vos copies, mais les plus riches, ceux qui voudront se distinguer de vos acheteurs, délaisseront vos contrefaçons, venant à Venise de toujours plus loin pour acquérir les modèles vrais. Mon ami a raison, Venise ne tient sa puissance que de son inventivité. Et précisément, sur nos bancs de sable, bloqués au fond de cette impasse qu'est la mer Adriatique, nous ne resterons durablement une puissance que si nous continuons à inventer. Si nous nous reposons sur nos acquis, nous sommes morts. Je pousse donc mes concurrents à rester vivants. Et je fais cela pour qu'ils me poussent à rester vivant moi-même.

Au retour, Tilmann se fit déposer à l'arrière du palais ducal et de la basilique Saint-Marc. Il régla son dû à Giuseppe en le remerciant. Sur la place Saint-Marc, la basilique, avec ses cinq coupoles coiffant un plan en croix grecque, affirmait l'étrangeté de Venise, son appartenance à un monde lointain, oriental. Tilmann n'avait jamais voyagé au-delà des nations germaniques, mais ayant parcouru l'Italie ces derniers mois, il comprenait que Venise différait même des autres villes italiennes qu'il avait traversées. La basilique, avec ses colonnes et ses mosaïques sur fond d'or, conçue par des architectes venus de Constantinople, obéissait aux formes byzantines, rappelant une histoire longtemps associée à l'Empire romain d'orient, à commencer par Saint-Marc lui-même, que l'on affirmait être venu d'Égypte. L'évêque de Venise n'était-il pas l'un des rares dignitaires de l'Église romaine à porter le titre de patriarche, comme le faisaient ceux de l'Église d'orient ? Les chevaux de Saint-Marc, les colonnes décoratives, avaient été volées lors de la prise de Constantinople par les croisés.

Tilmann s'enfonça dans les profondeurs du quartier pour rejoindre le Rialto. Tout, dans cette ville, évoquait l'orient : les ruelles étroites dispensant une ombre recherchée, les marchés où se pressaient commis et servantes avant le plus fort de la chaleur, les marchandises déballées avec de grands gestes montrant brocards et soieries, le parfum des épices couvrant l'odeur de vase et de poisson du canal. Les palais, à l'image des églises, affichaient la puissance d'un empire oriental : marbres, décors polychromes à motifs végétaux, à l'égyptienne, ou motifs à entrelacs à la mauresque, arcades et portiques en ogive. À l'intérieur des bâtiments publics s'amoncelaient les tapis, et les brûle-parfums épaississaient l'air de leurs fumées capiteuses.

Il déboucha sur la place du Rialto, sur lequel donnait la *Fontego dei Tedeschi*, l'Entrepôt des Tudesques, le principal regroupement de marchands allemands, qui abritait une hôtellerie où ils se retrouvaient et les dépôts de marchandises à destination ou en provenance d'au-delà des Alpes. Il y prit auprès de ses

concitoyens quelques conseils sur la meilleure façon de négocier le billet à ordre qu'il avait conservé par devers soi. Mais pas davantage qu'à Rome on ne lui laissa d'espoir d'en tirer plus de la moitié de sa valeur nominale. Le besoin en était désormais moins pressant, puisque la mission pour laquelle il avait été établi était remplie. Et bien que cinq cents florins eussent été pour lui une belle somme s'il l'avait réalisée incontinent, il décida d'attendre.

Il ressortit sur la place. Le marché du Rialto battait son plein tous les jours. On y vendait surtout du poisson à la criée, mais il était connu pour sa bourse en plein air, où l'on pouvait négocier des parts de navire. L'ingénieux système de l'incanto des galées avait très tôt permis à de petits armateurs, qui n'auraient pu financer à eux seuls l'armement d'un grand navire, de participer à la mise aux enchères de galères dont la propriété était découpée en parts. C'est de la sorte que Venise avait pu financer, à coup de petites sommes additionnées, des expéditions lointaines et la constitution d'une flotte de plusieurs milliers de vaisseaux qui faisait sa force.

Se frayant un chemin dans la foule entre les étals, il parvint au pont qui franchissait le Canal Grande et commença à le gravir. C'était un grand pont de bois sur de massifs pilotis, fait de deux rampes inclinées montant depuis les quais vers le mitan de l'ossature. Au sommet, le tablier pouvait basculer pour laisser passer les navires. De part et d'autre de la rampe, le long de la partie fixe des parapets, une double guirlande de boutiques avaient fini, ces dernières années, par s'incruster comme autant d'échauguettes suspendues au-dessus du canal. Les boutiquiers payaient un loyer conséquent au Trésor de la cité, car le trafic d'un côté à l'autre de la ville, sauf à prendre une barque, devait passer par cet unique pont, où se pressaient donc de nombreux chalands. Les revenus de ces baux permettaient l'entretien de l'ouvrage, que des incendies avaient plusieurs fois ravagé par le passé. Bien qu'elles fussent également de bois, pour que le pont pût les supporter, les échoppes étaient donc occupées par des marchands d'articles de luxe : verrerie, orfèvrerie, épices du levant. L'attention de Tilmann fut brusquement attirée par un étal.

La boutique proposait des costumes, que l'on discernait derrière les vitres, alignés à l'intérieur sur des valets en bois, et dont l'extravagance de formes, de couleurs, d'étoffes, broderies

et perles indiquait qu'ils ne pouvaient être portés que pour le carnaval ou une mascarade. L'enseigne suspendue au-dessus de la porte présentait d'ailleurs deux masques de théâtre grec figurés entrelacés en traits simplistes, l'un hilare, l'autre colérique. C'était l'étal devant la fenêtre qui avait attiré son regard : il y était disposé une variété de masques, d'une facture soignée et sans doute coûteuse. Des visages de satyres en bois, des museaux de chat en porcelaine et bien d'autres figures dans différents matériaux voisinaient avec les formes les plus fréquentes, qui étaient de simples visages de papier mâché blanchis à la céruse, mais d'un dessin élégant, les traits à peine suggérés évoquant l'énigme, parfois rehaussés de touches de peintures selon l'inspiration de l'artisan. Sur un piédestal recouvert d'un tissu écarlate, trônait, comme le roi de cette assemblée, un masque blanc qui était la copie exacte de celui que portait l'Homme en noir qui l'avait tourmenté il y avait dix ans de cela. Tilmann reconnaissait le menton sans bouche, saillant vers l'avant, qui permettait de se nourrir et boire sans relever le masque, et conférait en même temps au visage son aspect inquiétant.

Il poussa la porte d'entrée.

Le boutiquier, qui était en train de replacer sur un valet un costume chatoyant fait de pièces d'étoffes et de couleurs d'une variété improbable, se retourna en souriant.

– *Benvenuto, siór* ! Maître Giovanni, modeste propriétaire de cet établissement, est à votre service. Qui a-t-il l'honneur de recevoir et en quoi peut-il lui être utile ?

Tilmann regarda autour de lui.

– Je voudrais lui parler. Quand sera-t-il de retour ?

L'artisan s'esclaffa :

– Vous l'avez pris à son propre jeu, *siór*. Vous l'avez en face de vous. Et bien qu'il affectionne lui-même de souvent porter costumes et masques pour ne pas être reconnu, c'est la première fois que l'on s'adresse à lui en le prenant pour un autre alors qu'il n'est pas déguisé, et qu'en sa présence on le cherche du regard ailleurs que là où il se trouve si évidemment. C'est là sans doute une manière de consécration de son métier : le comble du masque n'est-il pas le visage nu que l'on ne reconnaît pas ?

– Que maître Giovanni veuille bien me pardonner, répondit Tilmann en souriant. J'ai été, l'espace d'un moment, désarçonné par son usage de la tierce personne pour se désigner, ainsi que le

faisait Jules César quand il narrait ses guerres. Mais dites-moi, n'est-ce pas là un travestissement de Roi des Elfes, que vous rangez ?

L'homme considéra le costume bigarré qu'il avait posé sur son valet.

– De Roi des Elfes ? Maître Giovanni ne le pense pas. C'est un costume que lui a inspiré une des farces atellanes que l'on joue sur les places, et que porte, avec un masque noir, un personnage nommé *Arlecchino*. C'est la figure de l'esclave bouffon et roublard présent dans les pièces de Plaute ou de Térence. Vous l'aurez peut-être vu aussi représenté sur d'anciennes poteries grecques et romaines. Son habit fait de losanges de couleurs différentes évoque, comme un cristal taillé, les multiples facettes que sait adopter son personnage.

– *Arlecchino*, dites-vous ? Ma foi, le nom lui-même semble bien évoquer notre *Erlkönig*, dont le costume est semblablement fait de multiples pièces assemblées. Mais chez nous, le vêtement est rapiécé de morceaux misérables et de tailles et formes quelconques, pour évoquer qu'il est pauvre et vit sauvagement dans les bois. Ce costume-ci est magnifique, et les pièces d'étoffes diverses et pour certaines coûteuses, et de couleurs chatoyantes, sont des losanges tous de mêmes dimensions et assemblés régulièrement.

Maître Giovanni se rengorgea un peu, flatté par la remarque :

– C'est qu'effectivement le costume et les masques sont à Venise davantage qu'un vêtement que l'on porte à l'occasion d'une fête. C'est un art de vivre, une tournure de l'esprit. Vous ne devez pas séjourner depuis longtemps dans la ville, car vous auriez rencontré des personnes qui sortent déguisées même en dehors du temps du carnaval. Jouer un personnage autre que le sien est ici un exercice courant, qui suppose, non seulement de se vêtir et de se grimer, mais de s'imprégner du rôle, de l'affirmer dans les gestes et les discours. *Arlecchino* est sans doute le plus difficile à jouer, car il faut pouvoir constamment passer d'une attitude à une autre, changer sa voix, être tantôt avenant, tantôt méchant. Les joueurs les plus impliqués consacrent des fortunes à l'acquisition de leur costume, qui doit être richement étoffé et brodé, garni de perles et de pierres, même si, comme celui-ci, il est supposé représenter le costume d'un pauvre esclave. D'ailleurs, nous avons accoutumé de les louer pour une soirée, bien plus

souvent que de les vendre, car le prix est alors à la portée de la plupart des bourses.

– Nous ? Vous voulez dire : maître Giovanni et vous ? demanda Tilmann en souriant.

– Vous vous gaussez gentiment, *siór*. Maître Giovanni veut parler de la confrérie des *mascareri* dont il fait partie, et qui est à Venise un métier aussi prestigieux que les orfèvres ou les verriers. Nous sommes apparentés au peintres, et maître Giovanni fait partie des *sartori*, ce qui l'autorise à réaliser aussi les costumes, mais nous pressons le doge d'accorder aux fabricants de masques leur propre statut, ce qui ne saurait tarder.

Tilmann en vint au motif qui l'avait fait entrer :

– Dites-moi, maître Giovanni, j'ai été intrigué par le masque blanc qui trône sur votre étal. Le fabriquez-vous depuis longtemps, et est-il votre spécialité ? Car il me semble l'avoir vu porter dans mon pays, il y a bien des années.

– Ah ! Vous êtes intéressé par ma création ? s'exclama maître Giovanni, qui pour le coup en oubliait de parler à la tierce personne. Mais vous m'offensez si vous me dites que vous avez cru en voir un exemplaire il y a longtemps, et ailleurs qu'à Venise par surcroît. C'est une forme de masque que je viens de concevoir, et je n'en ai fabriqué que quelques exemplaires, qui ne circulent que depuis quelques mois. J'en suis très fier, car ses particularités offrent bien des avantages. Voyez, la partie qui recouvre le bas du visage pointe nettement vers l'avant, ce qui offre assez d'espace pour permettre de boire et de manger sans avoir à le retirer. En outre, cette déformation modifie également la voix, ce qui augmente encore l'anonymat de celui qui porte le masque. Malgré cela, cependant, son succès n'est pas assuré, car je crois que son aspect fantomatique fait un peu peur. Et s'il ne trouve pas son public, il me faudra sans doute renoncer à en fabriquer d'autres.

Tilmann, cependant, insistait aussi délicatement qu'il était possible :

– Je n'intentionne nullement de vous offenser, maître Giovanni. J'ai vu que Venise était la ville des nouveautés et des réalisations inventives, et je constate que les fabricants de masques y contribuent aussi. Mais la rencontre que je fis il y a dix ans m'a assez impressionné pour que je m'oblige à vous le demander : l'invention ne trouve-t-elle pas son inspiration d'ailleurs ?

Un étranger de passage qui vous aurait adressé une commande spécifique ?

– Non, *siór*, je vous l'assure. C'est vraiment l'invention de maître Giovanni, car il en a réalisé lui-même la forme originale en argile, sans modèle, dans son atelier. Mais il est de fait que celui que vous voyez en vitrine, et qui est déjà vendu, l'a été à un étranger, un Allemand comme vous, à en juger à ses intonations. Un homme d'un âge certain, à ce qu'il m'a semblé. Il a dit qu'il repasserait le chercher dans la journée.

Tilmann était intrigué. Il n'osait en demander davantage à l'artisan, de crainte de paraître trop curieux, et plutôt que de se faire décrire le mystérieux acquéreur, il décida de guetter son arrivée depuis les extérieurs de la boutique. Après tout, il disposait de temps, n'étant plus en mission. Ayant remercié maître Giovanni, il sortit et s'éloigna.

L'Homme en noir, si c'était bien lui, serait obligé de monter sur le pont du Rialto, par une extrémité ou par l'autre. Tilmann avisa une taverne sur la place vers laquelle descendait celle des deux rampes où se trouvait la boutique du fabricant de masques. Depuis une fenêtre de la taverne, s'étant confortablement installé devant une carafe de vin de la Valpolicella, il avait vue sur le pont. Il ne pouvait manquer d'apercevoir le mystérieux personnage, qu'il vînt à s'engager sur la rampe à partir de la place, ou qu'il se profilât au sommet du pont pour le redescendre, venant de l'autre rive.

Tilmann observait l'activité de la cité aux alentours du pont. Une foule bariolée mêlant riches et pauvres, clercs et laïcs, vénitiens et étrangers, grouillait sur la place. Des paysans déchargeaient leurs paniers de légumes sur le quai, des manœuvres portaient et vidaient des tonneaux, un coutelier aiguisait ses lames. En levant les yeux, il pouvait voir, sur une terrasse en bois perchée sur le toit d'un palais, des servantes battre des tapis d'orient. Le rayonnement commercial de Venise se mesurait à la présence d'étrangers venus de pays inconnus de Tilmann : il repéra deux Turcs enturbannés, accompagnés d'un serviteur à la peau noire qui portait un sac ; un peu plus loin, des Grecs barbus se reconnaissaient à leurs chapeaux hauts de forme, tandis que ses congénères allemands ne semblaient pas moins pittoresques en ce lieu, avec leurs larges bérets.

Bien que l'Homme en noir ne se fût plus jamais manifesté

depuis l'époque de Cologne, Tilmann gardait un vif souvenir du songe qu'il avait fait sur la cogue qui le menait en Prusse. Certes, il s'agissait d'un songe, et Tilmann savait que, s'il pouvait mettre la main sur son assaillant (qui avait été en même temps son sauveur), il passerait sans doute pour un imbécile, à demander à quelqu'un des comptes sur ses actes, alors que ceux-ci semblaient bien n'avoir été perpétrés que dans sa tête à lui. Tout de même, il lui semblait que l'Homme en noir, qualifié par son confesseur de possible ange gardien, valait qu'on le sollicitât pour une conversation.

Il en fut pour ses frais : personne qui ressemblât à l'énigmatique personnage n'entra dans la boutique de tout le restant de la journée. Quand maître Giovanni posa ses volets sur ses fenêtres, à la tombée du soir, Tilmann mit fin à sa surveillance et quitta la taverne pour rentrer à la commanderie.

Il revint le lendemain matin et s'aventura sur le pont, pour vérifier que le masque était toujours en devanture. Il pénétra dans la boutique de Maître Giovanni, qu'il salua et qui lui confirma que son client, étrangement, n'était pas passé. Cela arrivait parfois : peut-être avait-il été appelé subitement ailleurs, peut-être une vilaine maladie le retenait-elle au lit, ou bien des malandrins avaient-ils profité de son âge pour le détrousser et le jeter dans le canal ? Tilmann proposa à l'artisan de racheter le masque, si sous deux jours son acquéreur ne s'était pas présenté. Maître Giovanni, qui gagnait dans l'affaire les arrhes déjà versées par ce dernier, fut heureux d'accepter.

Deux jours plus tard, personne n'était venu récupérer l'objet. Tilmann paya, l'emporta, et quitta Venise.

Tilmann poursuivait son périple. Parfois, il faisait halte pour la nuit dans un bosquet à l'écart de la route. Faire l'économie d'une chambre à l'auberge lui convenait. Allongé sous sa couverture, contemplant les étoiles, évitant de la sorte la compagnie de ses semblables, n'ayant personne en face de lui pour le distraire, il s'adonnait à ses ruminations. Il repensa à sa rencontre avec lui-même dans le miroir.

Jusque-là, il avait, comme tout-un-chacun, une certaine image de lui-même, qui n'était ni précise, ni, à dire vrai, tout-à-fait présente quotidiennement à son esprit. Il savait qu'il avait deux yeux, un nez, des cheveux dont il connaissait la couleur. Il suffisait qu'il fermât les yeux ou se bouchât les narines pour s'assurer de la réalité de ces organes, et il savait donc qu'il avait un visage, comme tous les êtres humains. Mais il s'avisait désormais que ce visage était une construction de son esprit, peut-être inventée par lui à partir de la multitude des visages des autres, et sans doute, pour commencer, de ses proches qu'il côtoyait journellement étant enfant. Il pouvait toucher l'arête de son nez, elle était droite : il avait toujours pensé qu'il avait le nez de son père. Il avait de même ses yeux bleus : il ne les avait jamais vus mais on le lui disait. Il avait les lèvres un peu charnues de sa mère. Pour le reste, les oreilles, les sourcils, il brodait les détails dans son imagination. Les autres étaient son semblant de miroir. Il savait avoir un visage, certes, mais il avait en découvert dans le miroir vénitien la forme, non pas différente, mais nouvelle, plus précise, qui lui faisait comprendre que l'image qu'il s'en faisait auparavant l'avait trompé, qu'elle n'était qu'un masque fait d'une multitude de visages rencontrés antérieurement.

À ce moment, il pensa à une certaine jeune femme en robe blanche qui l'avait regardé un soir de carnaval. Qu'avait-elle vu ? Sans doute n'avait-elle fait que l'envisager, si l'on pouvait dire. Il n'était, pour quelqu'un qui le rencontrait la première fois, que cela : la superficie d'un visage. Ou bien, au contraire, l'avait-elle saisi tel qu'il était, au-dedans de lui-même ? Était-ce de cela qu'était faite l'attirance que peuvent éprouver spontané-

ment deux êtres : une reconnaissance de l'autre au-delà de son apparence ?

Il balaya rapidement cette idée de son esprit. Peut-être l'éprouvait-on parfois, une telle communion des âmes, mais cela ne s'appliquait point à son cas et à celui d'Ise. Cet épisode de sa prime jeunesse, qui était bien loin désormais (et même si le souvenir en demeurait insistant), n'avait été qu'une illusion.

N'était-il pas remarquable que Venise, la ville des masques, instruments de tromperie et de secret, fût également celle du travail du verre et des miroirs, symboles de transparence et de vérité ? Était-ce que la connaissance de leur vrai visage, sans doute expérience quotidienne pour les plus riches qui disposaient de miroirs, incitât plus fortement qu'en d'autres pays les Vénitiens à jouer des personnages, à se donner une physionomie qui n'était pas l'authentique ?

Ses ruminations le conduisirent à faire projet d'acheter un jour l'un de ces miroirs, au moins un miroir de voyage pour commencer, dans lequel il pourrait emporter dans ses pérégrinations une image exacte de lui, et surtout, une image qui ne dépendît pas des autres. Une image qui lui permît de s'émanciper du regard que les autres posaient sur lui. Verrait-il le vide en lui, cette scène que l'on ne peut pas voir ? Sans doute pas. Mais il se verrait tel que les autres le voyaient, et se convaincrait ainsi que ce qu'il avait longtemps craint, ce pour quoi il aimait à se cacher derrière des masques, était sans objet : les autres ne voyaient pas en lui, ils ne voyaient de lui qu'un dehors.

Tilmann fut de retour à Marienbourg vers la fin de l'automne, alors que la guerre avait commencé à faire place aux négociations. Le roi de Pologne, qui s'était profondément avancé en Prusse avec sa considérable armée, souffrait des difficultés à ravitailler de tels effectifs, sur un territoire dont les Prussiens avaient rassemblé les récoltes et les biens derrière les murs des places fortes, et qui pour le reste avait été ravagé par les envahisseurs eux-mêmes. Bien que le roi eût l'avantage, il lui fallait arriver à une conclusion rapide, d'autant que le Grand-Maître, Paul de Rusdorf, certes contraint de s'en tenir à la défense des villes que protégeaient leurs enceintes, attendait d'un jour à l'autre les secours de l'empereur Sigismond.

Au mois de septembre, les belligérants décidèrent de désigner des représentants, huit pour chaque parti, qui avaient pleins pouvoirs de négocier les termes d'un traité durable, et les négociateurs se retrouvèrent à proximité du camp des Polonais et des Lituaniens, sur les rives du Lac Melno. Le traité fut signé à la fin de septembre de l'année 1422, le dix-septième dimanche après la Pentecôte.

Le traité était coûteux pour l'Ordre, car il abandonnait définitivement la Samogitie au Grand-Duché de Lituanie, même si l'accès à la mer qui était ainsi concédé au Grand-Duc ne représentait qu'une grève de quatre lieues de long, en un terrain peu propice au développement d'un port. Cette bande de rivage coupait symboliquement le territoire de l'Ordre en Prusse de sa branche livonienne. Le mécontentement que suscita ce résultat parmi les siens poussa Paul de Rusdorf, qui n'avait pas encore officiellement ratifié le traité, à tenter de le renégocier. Il espérait qu'entre-temps l'empereur Sigismond lui aurait envoyé les renforts nécessaires à une reprise des combats à son avantage.

Cependant, Sigismond se faisait tirer l'oreille, car dans les faits, comme on l'a dit, il avait approché les Polonais, et était en train de conclure un accord séparé avec le roi Jagellon : il s'engageait à ne plus aider les chevaliers teutoniques, si le roi de Pologne cessait de son côté de soutenir les Hussites en Bohême.

Le conflit menaçait de reprendre entre l'Ordre et l'alliance des Polonais et des Lituaniens, et cette fois, Jagellon pouvait compter sur sa supériorité militaire sans craindre que les chevaliers ne reçussent des renforts du Saint-Empire.

Sur ces entrefaites, Tilmann revint, à peu près en même temps qu'une rumeur persistante en provenance de Rome, qui disait que le Saint-Siège avait eu connaissance des exactions commises en Prusse par les troupes polonaises et leurs alliés lituaniens, ruthènes et tatars, et que son excommunication était à l'examen. Jagellon dut adresser une supplique à sa Sainteté le pape Martin, dans laquelle il reconnaissait les excès de ses troupes, les regrettait, s'engageait à y mettre fin et demandait le pardon du Saint-Père.

Le Pape reçut cet acte de contrition avec quelque étonnement, car il avait certes eu vent, par les rumeurs qui couraient au palais, des excès de la guerre dans le nord de la chrétienté, mais c'était loin de Rome, et comme la question ne lui avait pas encore été soumise officiellement, on n'en était pas à discuter des torts de chacun, et encore moins de sanctions. Il fut néanmoins heureux que ces problèmes trouvassent leur solution d'eux-mêmes, et la contrition d'un prince fraîchement converti consolidait son autorité. C'est donc de bon cœur qu'il édita une bulle qui absolvait Jagellon et son armée du risque d'excommunication qu'ils encouraient pour les fautes que le roi avouait ainsi.

Au final, le traité du lac de Melno fut ratifié et scellé de cent vingt sceaux par tous les belligérants, leurs alliés et leurs vassaux au cours du mois de mai de l'année 1423, et approuvé par le pape Martin en juillet. Il mettait fin pour de nombreuses années à la guerre entre l'Ordre et la Pologne, et fixait durablement les frontières entre la Prusse et la Lituanie.

Nous savons très peu, en fait pratiquement rien, de la femme que Tilmann prit pour épouse, non plus que des enfants qu'il en eut. Il s'est même gardé de mentionner leurs noms dans sa chronique, les retirant en quelque sorte dans le secret de sa vie privée. Nous connaissons cependant au moins l'un de ses fils, Johann, qui reçut une formation en séminaire et fut élevé à la prêtrise dans le diocèse de Constance en Suisse. Par les appuis que lui prodiguerait par la suite Votre Sainteté, il deviendrait chapelain de Saint-Léonard hors les murs à Saint-Gall. Votre Sainteté l'a reçu plusieurs fois, et vous avez peut-être appris qu'il était porté défunt à Sienne au printemps dernier. Bien qu'il ne joue pas de rôle dans la présente histoire, il fait partie des personnes de l'entourage de Tilmann qui ont disparu cette année, comme si la clôture de ce récit emportait le souvenir de ses protagonistes. Toujours est-il que, puisque l'existence de ce Jean nous est connue et ne peut être retirée des registres, elle atteste que Tilmann eut une descendance, ce qui l'oblige, dans sa chronique, à parler un tant soit peu de sa famille.

C'est ainsi qu'il évoque les circonstances dans lesquelles il fit la connaissance de celle qui devint ensuite son épouse.

Du temps qu'il était en Prusse, quand Tilmann ne courait pas pour porter d'une ville à l'autre les missives de son maître, il courait pour lui-même entre Marienbourg et Dantzig, pour assouvir les deux passions qui étaient siennes : les livres et les femmes.

Il s'était lié de sympathie avec le curé de l'église Sainte-Marie de Dantzig, Andreas Slommow, un vieux bonhomme d'une soixantaine d'année qui exerçait cette charge depuis trente ans. Très tôt réputé pour son intégrité et son érudition, Slommow avait été appelé comme chapelain de cette église par le Grand-Maître de l'époque, Conrad de Jungingen, qui l'avait par là-même fait entrer dans l'Ordre comme frère prêtre. Slommow, nommé par la suite curé, avait défendu les intérêts de l'Ordre comme de l'Église, à la fois contre les prêches des Hussites et contre le conseil de la ville de Dantzig qui tentait de mettre en place des

écoles laïques pour apprendre aux enfants à écrire en allemand, dans l'objectif manifeste de contrebalancer l'influence des clercs et de l'Ordre sur leur instruction. Le vieux Slommow défendait une cause, mais il le faisait avec des discours et des prêches argumentés, adossés à une culture livresque que peu pouvaient égaler. Il avait une passion pour les livres dont il faisait l'acquisition dès que s'en présentait un et qu'il disposait des moyens de le faire. Une donation du Grand-Maître Henri de Plauen lui avait permis de constituer un fonds de quelques centaines d'ouvrages, ce que l'on doit tenir pour considérable en ces pays éloignés du cœur de la civilisation, et il avait le projet d'ouvrir une bibliothèque qui serait sans nul doute la plus importante de Prusse. Tilmann avait fait sa connaissance à l'occasion de la livraison de missives dont il était porteur à son intention, et il était devenu l'un des visiteurs les plus réguliers du lectorium.

Quand le Grand-Maître Paul de Rusdorf, se sentant toujours investi d'une mission de surveillance paternelle, s'enquérait des raisons pour lesquelles Tilmann tardait à revenir de ses courses à Dantzig, le chapelain ne pouvait que confirmer la présence assidue du jeune lecteur. S'étant lui aussi pris d'affection pour Tilmann il nourrissait à son égard des sentiments qui étaient cependant plus proches de ceux d'un grand-père indulgent que d'un père sourcilleux. Paul de Rusdorf n'avait pas d'appétit pour la lecture, alors que le vieux Slommow et le jeune Tilmann se rejoignaient sur ce point, ce qui leur donnait matière à nombreux échanges de vues. Afin de s'assurer que Tilmann, qui était l'une des rares personnes avec qui il eût plaisir à dialoguer, conserverait le droit de revenir, le chapelain plaidait sa cause auprès du Grand-Maître et couvrait même, sans en être vraiment dupe, certaines journées où le jeune homme était absent de Marienbourg, mais également de sa bibliothèque.

Car Tilmann avait bien sûr un autre motif de s'attarder à Dantzig. Il baguenaudait dans la ville, descendant vers le port pour y conter fleurette aux filles de marins et négociants dont un père trop souvent parti sur les mers ou retenu par ses affaires avait laissé se relâcher la rigueur morale. Il leur racontait ses voyages, en rajoutait sur les dangers encourus et les merveilles rencontrées, les faisait rire ou les intriguait selon son penchant du moment. Ses yeux d'un bleu limpide faisaient le reste, car les damoiselles, à l'écouter, pensaient s'y voir elles-mêmes

en transparence et en vérité. La ville de Dantzig avait l'avantage d'être à plusieurs lieues de distance de Marienbourg, où ses frasques seraient arrivées trop aisément aux oreilles de son maître. Tilmann suivait une règle d'or pour le ménagement de ses vies privée et publique : celles-ci ne devait jamais se dérouler dans la même paroisse.

Qu'il eût vent ou non, finalement, de sa vie dissolue, car elle commençait à être notoire, le Grand-Maître s'inquiétait surtout de ce que son jeune protégé avançât en âge alors qu'il était toujours célibataire. Il finit par le convoquer pour un entretien.

– Tilmann, lui dit-il, tu ne peux continuer à mener la vie brouillonne d'un *adulescens* alors que tu vas sur tes trente ans. La plupart des jeunes gens, à l'âge qui est tien, sont des hommes, mariés et pères d'une famille nombreuse. Tu n'as manifestement pas l'intention d'entrer en prêtrise et d'intégrer notre Ordre, mais tu ne peux continuer à travailler pour lui en te maintenant dans cet état indécent qui jette l'opprobre sur nous. Je te rappellerai la première épître de Saint-Paul aux Corinthiens. L'apôtre rappelle qu'il est bon de ne pas toucher de femmes, et c'est ce à quoi, en ce qui me concerne, je me suis voué. Mais si l'on ne peut s'en empêcher, il ajoute qu'il faut alors, pour éviter toute impudicité, que chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari. Et le Seigneur a dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui. Mais je n'ai point lu que dans les premiers temps du monde, Dieu ait songé à ce que cette aide soit occasionnelle et délivrée par un grand nombre de damoiselles : il a conçu Ève de la chair d'Adam, et une femme a suffi à ce dernier. Or donc, le temps est venu que l'on te trouve une épouse, et comme je suis investi par le Seigneur, en l'absence de ta parenté, d'un devoir paternel, je dis qu'il n'est pas bon que tu sois seul et je vais te chercher l'aide dont parle la Bible.

Tilmann était fort inquiet de ce projet, auquel il ne pouvait toutefois échapper, les us de la société chrétienne donnant raison à son maître, et le jeu de l'entre-deux auquel il s'était adonné jusque-là n'ayant déjà que trop duré. Heureusement pour lui, le Grand-Maître, quoique ferme sur son idée, ne poussa pas la rigueur jusqu'à le marier contre son gré. De par sa position, il avait commerce avec la plupart des maisons patriciennes de Marienbourg, Dantzig et autres lieux, et par leur entremise, il put, au cours de fêtes mariales ou patronales qu'il était appelé à ho-

norer de sa présence, organiser maintes occasions de rencontres avec des familles de négociants et artisans de bonne réputation et qui avaient des filles bien tournées que leurs pères seraient disposés à marier à un jeune écuyer, lettré et prometteur.

Tilmann hésitait depuis quelques temps entre plusieurs candidates, dont il devait admettre que son maître les avait envisagées en respect de ses goûts, mais qui étaient bien plus austères, sinon revêches, pour les unes, ou effacées, pour les autres, que les filles de marins avec qui il aimait à s'acoquiner. Là-dessus, à l'occasion d'un de ces rendez-vous arrangés, il fut présenté à une famille de marchands de Dantzig. Le père était maquignon, ce qui donnait à Tilmann un terrain de conversation où chacun put apprécier mutuellement les connaissances et le sérieux de l'autre en matière de chevaux. L'homme et son épouse avaient plusieurs filles qui étaient présentes. L'aînée, avec qui il put s'entretenir, avait retenu son attention par son sourire espiègle. Elle n'était point timide, et c'est elle qui, l'ayant pris à part, parla la première :

– Ne prenez pas cet air chagrin, maître Tilmann. Ni vous ni moi ne sommes dupes de ce que mes parents et votre tuteur trament pour nous. Nous n'avons pas à nous jouer la comédie. Vous n'avez pas envie de vous marier, mais vous n'y couperez pas, que ce soit avec moi ou avec une autre. Je connais votre réputation, car les filles parlent entre elles à Dantzig, mais je peux vous dire que moi, j'ai le projet de tenter cette aventure, et que si vous acceptez, je m'efforcerai de ne pas vous donner l'envie d'aller voir ailleurs.

Tilmann fut surpris, et en fait charmé, par cette sortie. Il se doutait que la jeune fille, puisqu'elle avait fait des gorges chaudes de sa réputation avec ses amies, était attirée par son personnage davantage que par lui, suivant le principe que l'on désire un objet que les autres désirent. Mais la personne était franche, vive et spirituelle.

– Mademoiselle, vous savez que je vais aux épousailles comme on mène un bestiau à l'abattoir. Je ne suis pas amoureux de vous, mais je ne le suis d'aucune autre et suis donc libre. C'est peut-être le meilleur choix que peut faire un homme libre, s'il veut faire quelque chose de bien de sa vie, que de vouloir le bien de l'autre. Et j'ai fort envie que vous soyez cette autre à qui je pourrais faire du bien.

Ils furent autorisés à se revoir, généralement en présence de l'une ou plusieurs des sœurs de la belle, qui chaperonnaient leurs échanges. Celles-ci prenaient note de ce qu'il leur faudrait faire un de ces prochains jours quand viendrait leur tour d'entreprendre un homme. Lors d'une fête où l'on dansait, il retrouva sa promise ainsi que ses frères et sœurs, en compagnie de leurs parents qui s'étaient installés à une table en retrait de la piste de danse. Il dansa avec la jeune fille, puis, comme le voulait l'usage, il invita ses sœurs. L'une des cadettes, d'un an plus jeune, était une jeune fille silencieuse, qui le regardait avec de grands yeux sombres. Elle n'était point aussi avenante de visage que sa sœur, bien qu'un nez aquilin, qu'elle devait tenir de son père, lui donnât du tempérament. Rarement amène, elle lui avait peu adressé la parole depuis qu'elle lui avait été présentée en même temps que ses autres sœurs. Quand elle jouait les chaperons de son aînée au cours des entretiens que celle-ci avait avec Tilmann, elle n'intervenait que si l'on s'adressait à elle, et répondait avec réserve.

Il s'agissait d'une basse danse, sur un tempo lent, grave et solennel, exécutée avec des pas marchés ou glissés près du sol. Partant l'un à côté de l'autre, les danseurs se retrouvaient à certains moments face à face ou dos à dos. Tilmann ressentit une impression troublante au contact des mains et des épaules de la jeune fille. Il n'eût su dire, étrangement, si elle lui serrait les doigts un peu plus fort qu'il n'était décent, ou si au contraire certains frémissements indiquaient qu'elle eût préféré le fuir. La danse s'acheva sur l'un des temps où les danseurs se retrouvaient face à face, une main dans la main de l'autre, l'autre main sur l'épaule de l'autre. À la chute de la musique, comme prise d'un moment de faiblesse, la jeune fille s'accrocha à lui et elle fut dans ses bras, lui la retenant par la taille. Tilmann sentit alors qu'elle s'abandonnait contre lui, son corps se fondant dans le sien. Surpris, éperdu, il se pencha vers elle et rencontra ses lèvres, comme dans un geste d'instinct qui eût été de lui redonner vie. C'est ainsi, du moins, qu'il s'en souviendrait encore bien des années plus tard.

Ce scandale mit évidemment fin à la fête pour les intéressés. Les frères des deux sœurs tentèrent, d'impulsion, de se saisir de Tilmann pour le rosser. Ils n'en furent empêchés que par une preste intervention des gens d'armes qui avaient l'habitude de ce

genre de rixe, et chacun quitta les lieux, la famille du maquignon dans un silence coléreux, et Tilmann encadré par deux palefreniers des écuries de l'Ordre qui l'avaient accompagné.

Les choses en seraient restées là, le Grand-Maître tirant sa moustache en se disant que son protégé était décidément incorrigible, s'il n'avait eu l'intelligence de penser que Tilmann avait peut-être rencontré là une femme susceptible de rompre ses défenses et d'attirer sur elle ses mauvais penchants. Il reprit langue avec le maquignon, qui au final se comporta en homme de l'art habitué aux choix étranges de ses clients quand il leur présentait plusieurs chevaux. Disposer par ce mariage d'une entrée auprès du Grand-Maître de l'Ordre fut peut-être aussi un motif que le négociant ne négligea point.

Ce fut sans doute un beau mariage, bien que nous n'en ayons pas les minutes, et le jeune couple tint ses engagements mutuels faits devant Dieu et devant les hommes, dont résultèrent par la suite plusieurs enfants. Tilmann quitta les dortoirs de la forteresse pour s'installer dans un environnement inédit : une maison à lui, une cour fermière entre Dantzig et Marienbourg, achetée avec l'aide de ses beaux-parents et d'une ponction que le Grand-Maître fit sur sa cassette personnelle. Le couple y élevait des chevaux et des moutons.

Tilmann n'était pas amoureux de sa femme. Mais elle l'était de lui, et il était tombé dans cet amour comme dans un puit. Il était surpris que l'on pût être de cette façon éperdu de lui, et se retrouvait captif, non de ses propres sentiments, mais de ceux de son épouse pour lui. Il comprenait que ce dévolu résultait d'une ferme conviction de la jeune femme, qui avait été là bien avant qu'il s'en fût rendu compte : pour elle, il en était ainsi depuis qu'elle l'avait vu la première fois, et il ne pouvait en être autrement. C'était une volonté farouche, qui fournissait de l'amour pour deux, et qui donnait une forme, une destination, à l'inconsistance et à l'errance de Tilmann. Quelqu'un décidait pour lui, et c'était un cocon apaisant, stabilisant. Elle l'aimait, et il ne résistait pas à cet amour, il s'en laissait pénétrer, imbiber, en prenait pour ainsi dire la coloration. Il n'était pas amoureux, et il avait donc quelque retenue à lui dire qu'il l'aimait, car il ne l'aimait pas comme elle l'aimait, autant qu'elle l'aimait, avec un tel abandon de soi. Mais il éprouvait pour elle une forme d'attachement et de gratitude, une dette aussi, qui pouvait passer pour

une autre forme d'amour.

Le jeune homme ne renonça pas pour autant aux autres femmes. Mais sa position d'homme marié et installé réduisait désormais ses opportunités. Les jeunes femmes étaient subitement moins intéressées par lui. Et ses amours, même si elles se déroulaient loin du foyer conjugal, devaient avoir la discrétion de liaisons désormais adultères. Il comprit que la vie maritale relevait sévèrement le seuil de sa devise, qui de : jamais dans la même paroisse, devenait : jamais dans le même diocèse. Ce qui requérait des déplacements plus lointains.

Tilmann commença à faire régulièrement le trajet de Marienbourg à Rome. La paix négociée au Lac de Melno n'avait pas encore été ratifiée et scellée, quand il repartit au printemps de l'année 1423.

De retour à Rome, il trouva le procureur Johann Tiergart de bien bonne humeur. Le tas de terre dans la cour avait disparu, vendu par les soins de son personnel, et le revenu qu'il en avait obtenu créditait à ses yeux Tilmann d'une ingéniosité qu'il n'avait pas d'abord soupçonnée d'un simple coursier. Il avait tendance à le considérer, sinon comme un frère de l'Ordre, en tous cas comme un *familiaris*, et conversait avec lui d'égal à égal. Il ne se cacha pas avoir été tenté d'amender la motte d'origine avec un apport de terre qu'en sa conscience de clerc il jugeait de même et exacte valeur apotropaïque : elle provenait en effet du même site, à proximité de la basilique, mais en amont de celle-ci, dans les jardins de la colline du Vatican, que l'on devait après tout considérer comme la source d'où dérivait par ruissellement la terre du cimetière des Allemands. Mais il avait reculé devant l'entreprise en apprenant du Cardinal Conti, protecteur de l'Ordre, que l'on commençait à se poser des questions d'ordre théologique à la Curie. La maison de l'Ordre ne prétendait certes pas autre chose que vendre de la simple terre de déblai, mais les qualités propitiatoires que les clients lui prêtaient ne devaient-elles pas conduire à requalifier ce commerce ? Soit les croyances des acquéreurs étaient fondées, et dès lors, on était en présence d'un trafic de reliques. Soit elles étaient fausses, et ce commerce relevait de la superstition, voire de la circulation d'articles de sorcelleries. Dans les deux cas, on risquait, à poursuivre cette activité, d'être passible de peines pareillement désagréables.

Tilmann, pour la mission qui l'amenait, était porteur de missives et documents peu urgents du Grand-Maître à l'intention du procureur, mais également, comme l'y autorisait son statut, de divers courriers privés à lui confiés par des notables de l'Ordre ou des évêques de Prusse et de Livonie, ou par des conseils des

villes prussiennes de la Hanse, à destination de leurs correspondants à Rome, ainsi que de différentes villes où il faisait étape sur le trajet. Il en profitait pour y récupérer du courrier en remplacement de celui dont il s'était délesté, et il savait devoir repartir pareillement de Rome avec des lettres et paquets de clercs, nobles, banquiers et marchands romains. Étant rémunéré à la taille et au poids de l'objet transporté, ainsi qu'à la distance, ces ajouts arrondissaient son revenu.

Le Grand-Maître lui avait cependant demandé de se mettre à la disposition prioritaire du procureur, qui pouvait avoir besoin de lui comme courrier confidentiel de l'Ordre, voire comme représentant de ce dernier s'il devait ne pas pouvoir se déplacer. Sa Sainteté Martin V, conformément au décret *Frequens* adopté par le concile de Constance, prévoyant la tenue régulière tous les sept ans d'un concile œcuménique pour discuter des affaires de l'Église, avait convoqué un concile à Pavie. Mais il était de notoriété commune que le Pape regimbait à honorer l'assemblée de sa présence. Il fallait donc craindre une situation qui nécessiterait que l'Ordre disposât d'une oreille à Pavie, où se tiendrait le concile, et d'une autre à Rome, où risquait de demeurer le Pape.

Bien qu'il eût lui-même été désigné par le concile de Constance, Martin V avait en effet le nom même de concile en sainte horreur. Peut-être, précisément, parce qu'il savait qu'un concile qui peut élire un pape peut aussi s'autoriser à le déposer, il suivait les conseils de son entourage qui le détournait de s'y rendre en personne, sa présence n'étant nécessaire que s'il avait à craindre la rivalité d'un concurrent ou s'il devait se défendre d'une accusation grave. Du reste, sa présence même était de nature à exciter de telles rivalités ou accusations. L'expérience enseignait que l'on pouvait arrêter et détenir un pape avant même qu'il eût été l'objet d'aucune sentence, et l'occasion de le déposer se rencontrait désormais toutes les fois où un concile le considérait, non plus comme le maître de l'Église, mais seulement comme son administrateur. Or, cette tentation, comme à Constance, continuait à agiter une partie importante des princes de l'Église, soutenus par des théologiens et des juristes argumentant la suprématie du concile sur le Pape.

D'ores et déjà, la préférence du Pape pour Pavie, connue depuis l'année précédente, avait donné lieu à des soupçons sur ses mobiles secrets, soupçons qui s'étaient appesantis à mesure que

l'on n'arrivait pas à les découvrir : s'ils n'étaient pas visibles, ce n'était point qu'il n'y en eût, mais qu'ils étaient particulièrement bien cachés. Après bien des atermoiements, le concile avait été ouvert le 23 avril 1423. Peu de temps après, la peste éclata à Pavie, et l'assemblée décida la translation du concile à Sienne.

Johann Tiergart demanda à Tilmann de se rendre à Sienne pour y préparer l'arrivée de la représentation de l'Ordre en lui cherchant un logement pour la durée du concile, puisque l'Ordre ne disposait pas dans cette ville d'une maison conventuelle. Lui-même resterait à Rome, puisque le Pape n'avait pas encore quitté la ville. La ville de Sienne s'était engagée à entretenir le Saint-Père et sa suite à ses frais et avait mis à la disposition gracieuse du Pape et de son entourage une trentaine de maisons, et réservé à la location pour une indemnité modique une grande quantité de logements pour les prélats devant se déplacer de toute l'Europe. Le cardinal Conti, protecteur de l'Ordre, disposait ainsi d'un logement dont il proposa l'usage à Tilmann, tant que lui-même, comme le Pape, ne serait pas rendu sur place.

Sur la route, la rumeur informa Tilmann que Sienne, à son tour, avait été touchée par la peste, et il en déduisit que c'était là probablement un motif supplémentaire qui avait incité le procureur à le dépêcher en éclaireur. Il serra les dents.

La veille de son arrivée à Sienne, il fit étape dans un petit prieuré en bordure de la Via Francigena, à hauteur de San Quirico d'Orcia. Il n'avait pas emprunté cette route lors de son précédent voyage, car il avait préféré, en son temps, contourner la Toscane et ses deux sœurs ennemies, Florence et Sienne. Ayant par contre à se rendre à Sienne, il avait cette fois remonté cette route qui doit son nom à ce qu'elle est communément pratiquée par les pèlerins venant de France. Il était donc entré dans le territoire de la république de Sienne, et il découvrait les paysages du val d'Orcia.

La vallée de l'Orcia est à nulle autre pareille. Sur sa plaine aux formes vallonnées et ses reliefs arrondis et peu élevés, la vue porte loin à l'horizon, que domine le mont Amiata. Les cultures aux sillons réguliers, soigneusement entretenues, s'étendent sur de grandes superficies, rehaussées çà et là par quelques bosquets nettoyés de leurs taillis, l'ensemble évoquant un immense parc. À travers des champs d'un vert uniforme, des chemins blancs bordés de cyprès montent vers les grandes fermes et les palais

à loggias et belvédères perchés entre des bouquets d'arbres au sommet des collines. Quand vient le soir, la lumière devient douce et joue avec l'ombre des vallons et avec la brume du lointain, pour exalter ce tableau aux couleurs pures et reposantes.

Car c'est ce qu'est le val d'Orcia : un tableau. Au prieuré où il logeait, Tilmann fit la connaissance de deux jeunes gens, qu'il rencontra alors qu'il se promenait à la tombée du jour, le long d'un de ces chemins de craie, qui semblait dessiné pour permettre aux moines et à leurs hôtes de se pénétrer du paysage. Ils étaient assis sur un banc de bois, l'un à côté de l'autre, et contemplaient le coucher du soleil vers le mont Amiata. Il s'assit à côté d'eux. Ils devaient être âgés d'un peu plus de vingt ans, l'un des deux paraissant de quelques années l'aîné de l'autre. Après quelques temps de contemplation silencieuse, Tilmann s'essaya à converser :

– C'est là un bien beau spectacle, déclara-t-il un peu pauvrement, n'ayant pas les mots pour le dire autrement en toscan.

– Chhht ! *Signore*, nous travaillons, lui répondit le plus âgé, sans détourner son regard de l'horizon, et sans bouger davantage.

Tilmann, confus, se le tint pour dit, et du temps passa. Quand le soleil fut couché, les trois hommes se levèrent. Celui qui avait parlé pria Tilmann de lui pardonner la sécheresse de sa réponse, en précisant que le silence était important pour leur travail.

– Et quel est ce travail, qui semble à ce point vous absorber ?

– Nous peignons, *signore*. Nous peignons.

– Sans papier, ni crayon pour vos croquis ?

– Il ne s'agit pas ici de saisir un sujet, mais de se laisser pénétrer par les formes et les couleurs. Vous êtes au val d'Orcia, *signore*, et ceci est notre atelier.

Celui qui parlait depuis le début se présenta comme étant Stefano di Giovani, de Cortone, établi comme peintre et enlumineur à Sienne. Bien que paraissant plus jeune, il devait avoir le même âge que Tilmann. Son cadet était son élève, Ansano di Pietro. En revenant vers le prieuré, Stefano expliqua qu'il formait Ansano à s'inspirer des modèles des maîtres.

– Cependant, s'étonnait Tilmann, vous êtes ici en train de lui montrer, non un modèle peint par un maître, mais le sujet sur le vif, si c'est bien sur le paysage que vous étiez en train de méditer tantôt.

– Ah, mais, *signore Telamonio*, c'est que vous ne savez point ce qu'est le val.

Il lui expliqua alors que la vallée de l'Orcia était passée sous le contrôle de la république de Sienne au siècle précédent, et que les marchands et banquiers de la ville l'avaient peu à peu colonisée, achetant les terres et les défrichant pour les cultiver. Mais les transformations qu'ils introduisirent en construisant des fermes et des palais et en organisant les cultures n'avaient pas qu'une perspective de gain : ils voulurent que ces changements fussent visibles et reflétassent les idéaux du bon gouvernement qui étaient ceux de la république. Il fallait que le résultat fût ordonnancé et agréable à contempler, et c'était pourquoi la vallée avait cet aspect pensé et réfléchi qui était celui d'un jardin. Par conséquent, quand un peintre traversait la région, il pouvait s'en inspirer comme d'un tableau, vraiment fait de main d'homme.

Apprenant que Tilmann se rendait à Sienne, Stefano lui conseilla de trouver quelque opportunité d'entrer à l'hôtel de ville, où se présentait une peinture murale réalisée au milieu du siècle dernier par Ambrogio Lorenzetti, et représentant la ville et sa campagne sous l'égide du bon gouvernement.

– Ce tableau servit de modèle pour composer le val d'Orcia, qui à son tour sert de modèle aux peintres, qui viennent de très loin, et même des Flandres, pour s'en inspirer.

Tilmann était déconcerté car, tout en restant admiratif devant la beauté de la région, il se demandait quel enseignement tirer d'une telle étrangeté : des peintres s'exerçaient à reproduire dans leurs tableaux un paysage qui était, non la nature, mais lui-même un tableau s'inspirant d'un autre tableau.

Tilmann reprit la route le lendemain, et il ne lui fallut qu'une journée pour atteindre Sienne, en passant par le Chianti. À l'approche de la ville, il s'avéra qu'elle était sauve de pestilence et saine, et que c'était Florence qui avait fait courir cette rumeur pour porter préjudice à son ennemie traditionnelle.

Muni des sauf-conduits du procureur et du cardinal, Tilmann s'installa dans l'un des logements prévus, qu'il réserva au nom du prélat, dans une résidence aristocratique mise à disposition par une des vieilles familles de la ville, une suite de deux chambres hautes de plafond, blanchie à la chaux, de l'aspect simple qui convenait à un clerc et à son secrétaire, mais fournie de grands lits et de coffres faits d'un beau noyer sombre et ouvragé. Les hôtes de la maison étaient pour la plupart de même rang que lui, des secrétaires et factotums dépêchés par des cardinaux ou des évêques qui préparaient les lieux pour leurs maîtres, mais on comptait déjà à la table de réception, dès le matin, l'un ou l'autre évêque venu de loin. Tilmann prenait ses repas à l'office attenant aux cuisines avec l'ensemble agité et bavard des serviteurs.

Il dormit la première nuit dans la chambre de service attachée à l'appartement du cardinal. Il s'enquit très vite d'un lieu approprié au statut du procureur de l'Ordre, mais à un prix qui fût modéré pour une résidence de plusieurs mois, et finit par faire affaire avec le recteur de l'université de Sienne, dont l'établissement venait d'emménager dans des locaux refaits à neuf comportant des logements pour les étudiants, mais aussi pour les professeurs. L'université profitait depuis plusieurs décennies d'une désaffection des étudiants à l'égard de Bologne, dont la discipline morale était devenue très raide. Quelques années plus tôt, un étudiant de la très ancienne et très réputée université bolonaise avait été condamné à mort pour adultère avec une femme mariée de la ville. Les universités des environs prenaient ainsi de l'ampleur, mais celle de Sienne n'avait pas encore complété ses effectifs professoraux, et des chambres demeuraient libres. Le recteur les avait mises à la location pour la durée du concile. Tilmann réserva une chambre de professeur pour le procureur, et

des chambres d'étudiants pour lui-même et la suite de Tiergart.

Ces préparatifs d'installation étant terminés, Tilmann avait dépêché un messager à Rome pour avertir Tiergart des dispositions prises, et passait ses journées à explorer l'établissement, ses alentours et la ville en général.

La *Casa della Sapienza* était un ensemble d'immeubles de dimensions et de styles divers, construits à différentes époques, qui occupaient tout un pâté dans le lacis de rues et d'escaliers montant vers la Basilique Saint-Dominique. Tout à l'origine, il s'agissait de maisons et boutiques ayant appartenu à des particuliers, qui avaient été acquises au siècle dernier par un riche citoyen et réunies en une seule propriété. Le patricien en avait fait un hospice pour les pauvres, la *Domus Misericordiae*, dont le bâti gardait les traces dans sa composition, propice à la fois au labeur et à la résidence, faite de salles et de chambres, d'une église, d'une fontaine alimentée à sa propre source, le tout autour d'un espace central aménagé en patio. La peste, au siècle dernier, avait provoqué l'effondrement, avec l'ensemble de l'économie de la ville, de cette entreprise, qui avait été rachetée par la municipalité pour la réaffecter, avec l'église de la Miséricorde, au *studium generale* abritant salles de classes et logements. Pour cinquante florins par semestre, les plus pauvres pouvaient s'inscrire à l'université et y être en même temps hébergés.

On était au début de l'été, et les cours ayant fini, l'université elle-même n'était plus fréquentée que par les étudiants étrangers qui y résidaient les dimanches, et en semaine allaient louer leurs bras à l'entour de la ville pour les travaux des champs afin de se constituer un pécule pour la rentrée. Le patio central sur lequel donnait l'ensemble des bâtiments était entouré d'un déambulatoire à deux étages, dont les arches reposaient sur de massifs piliers en brique de section polygonale soutenant à l'étage un nombre identique d'arches dont les pilastres supportaient directement l'entablure du toit. Ces coursives extérieures permettaient à tous les bâtiments, dont elle dissimulait l'hétérogénéité, de communiquer entre eux à chaque étage, en même temps qu'elles leur conféraient une unité visuelle. La désertion des lieux permit à Tilmann de visiter paisiblement les salles de travail, certaines basses de plafond, soutenues par d'anciennes arches en brique qui leur donnait un air de cellier, d'autres aux voûtes élevées supportées par des ogives multiples se croisant

en plusieurs clés de voûte. Le pâté de maisons qu'occupait l'université était bâti, comme toute la ville, à flanc de colline, de sorte qu'en y accédant par la porte principale, donnant sur la *via della sapienza*, on empruntait un couloir vouté qui bifurquait pour descendre en pente douce comme dans une cave. Diverses salles donnaient sur ce couloir, à des niveaux toujours plus bas, et l'on finissait par déboucher, à l'autre extrémité du bâti, sur les rues en contrebas, un ou deux étages en dessous de celui par lequel on était entré. Tilmann mit quelque temps à s'aviser que le couloir avait dû être, dans un passé lointain, une de ces ruelles comme on en voit à Sienne, qui s'enfoncent entre les maisons et passent sous des voûtes soutenant des extensions de ces dernières : ici, la rue avait fini par être entièrement recouverte par les immeubles environnants et était devenue cette étrange galerie en pente. Les murs des salles d'étude étaient lambrissés d'étagères chargées de cahiers, boites à archiver, registres et ouvrages en tous genre, si hautes qu'il fallait des échelles pour atteindre les rayonnages supérieurs. La somme de travail et de connaissances, autant que la valeur du papier et des reliures qui s'amassaient en ce lieu, donnaient le vertige à Tilmann. Au milieu des salles les plus grandes, pavées de dalles régulières de vieille pierre, étaient de longues tables autour desquelles se tenaient les cours et séminaires, et, quand elles n'étaient pas occupées par un enseignement, les recherches individuelles.

Tilmann prenait la plupart de ses repas au réfectoire du *studium*, mais n'hésitait pas à s'échapper pour humer l'air du temps dans les tavernes du quartier alentour. On y servait le vin du Chianti dans des fiasques, sortes de bouteilles à panse rebondie ingénieusement habillées d'une clisse de paille tressée pour les protéger des chocs et de la chaleur. Il s'était fait expliquer que l'usage, attestant ici comme en d'autres occasions la farouche inimitié entre Sienne et Florence, voulait que les tresses soient de bandes horizontales dans le pays, pour les distinguer de celles des fiasques florentines qui étaient verticales.

La ville de Sienne lui plut d'emblée, et je ne crois pas, Votre Sainteté, que ce soit flagornerie de ma part que d'abonder dans son sens : Sienne m'est en effet, à moi aussi, une ville bien plus belle et agréable à parcourir que sa concurrente Florence, malgré les palais remarquables dont cette dernière s'est enrichie ces dernières décennies. Alors que Florence est bâtie en plaine, Sienne

s'élève sur trois collines d'où descendent trois routes qui se rejoignent en Y sur le Campo, dans la cuvette qu'elles forment ensemble. Les rues et les places n'y peuvent être rectilignes, ni s'y croiser à angle droit : elles doivent épouser la courbure des pentes et disent combien les hommes, pour pouvoir vivre ici, ne se sont pas contentés d'y aligner leurs maisons, mais se sont conformés à ce que leur commandait le sol avec lequel ils se sont, pour ainsi dire, mariés. Les rues en pente entremêlées, se croisant parfois en passant les unes sous les autres, tenaient du labyrinthe, ce qui ne pouvait que séduire Tilmann.

Mais c'est le matériau dont est faite la ville, qui lui confère surtout cette chaleur que n'a pas Florence. Les maisons fortes et les palais de Florence sont bâtis d'une pierre sombre qui tire sur le vert. Le soir, la lumière est bue par les façades, et la pénombre fait des rues le théâtre naturel des assassinats discrets qui sont la marque de notre époque. Lors que Sienne est bâtie de cette brique qui teinte la ville d'ocre : la lumière, en toutes saisons, y est chaude et douce, et s'attarde jusqu'au bord de la nuit.

Tilmann n'avait que quelques pas à faire pour descendre à la *piazza del Campo*, qui est le centre de la vie politique de la cité. Cette place est très remarquable par son sol pavé de briques assemblées en chevrons, et par sa forme incurvée en coquille Saint-Jacques, inclinée comme un amphithéâtre vers la partie basse, là où s'élève le *Palazzo Pubblico*, accosté de sa tour haute de cinquante toises. Tilmann apprit qu'elle était surnommée la tour du Mange-Gain, du nom de son premier gardien qui avait tendance à dépenser tout son argent pour la nourriture. Une grande fontaine au bassin rectangulaire d'un marbre blanc immaculé, érigée récemment au centre haut de la place, était décorée de panneaux sculptés d'une finesse et d'une exactitude inspirée des maîtres grecs et romains. Les thèmes mêlaient d'ailleurs étrangement la vierge Marie à l'enfant, des scènes de la Genèse et deux statues ornant les colonnes frontales représentant deux femmes à la nudité paisible, qui devaient être des divinités païennes admises à célébrer le lien avec la Rome antique. Voilà des splendeurs, se dit Tilmann, qui seraient impensables sur une place publique en pays allemand.

Le concile fut ré-ouvert à Sienne le 21 juillet comme la continuation de celui de Pavie. Il attira au début peu de monde. Chacun des partis rechignait à s'y rendre, de crainte d'être piégé par les décisions prises aux termes d'un vote auquel il serait associé et par lequel il serait engagé, même ayant voté contre. L'assemblée finit pourtant par réunir près de deux cents participants, venus de toutes les nations, justifiant sa légitimité, mais jamais le Saint-Père ne se déplaça en personne, et ses représentants évitaient les discussions sur le fond, à savoir la réforme des institutions de l'Église. La méfiance et les soupçons des adversaires de sa Sainteté ne contribuaient pas tant à faire avancer les choses qu'à les noyer dans les débats de procédure. On s'ingéniait ainsi à contourner les sujets qui faisaient différend, puisqu'on les savait source de difficultés, de conflits et de ralentissements dont rien ne sortirait de toutes façons.

L'université fit sa rentrée, et l'automne qui restait doux et ensoleillé jusqu'à cette époque tardive de l'année, mêlait dans les rues et les tavernes les étudiants braillards et insolents aux clercs, fonctionnaires, domestiques, pèlerins et simples curieux venus suivre le déroulement du concile. Dans l'une des tavernes où il avait pris ses habitudes, un peu en retrait de la *piazza del Campo*, Tilmann fut un jour apostrophé, alors qu'il entrait, par une tablée d'étudiants hilares assis devant leurs gobelets de vin. Ils avaient déjà dû écluser plusieurs fiasques.

– *Ehi, forastiero* ! l'interpella l'un d'eux, ne voilà-t-il pas l'un des gaillards les plus grands de taille que j'aie rencontrés. Foi d'Enea Silvio, il nous faut nous mesurer, pour savoir si le petit homme que je suis t'est moindre dans tous les domaines.

L'insolent faisait des gestes amples avec les bras, comme font souvent les Toscans, agitant son gobelet comme un goupillon. Il était glabre, sa chevelure châtain tombait en boucles sur ses épaules, signalant possiblement un fils d'aristocrate.

Il arrivait souvent à Tilmann, depuis qu'il voyageait de ce côté-ci des Alpes, que lui fut rappelée sa taille de plus de six pieds de haut, par des hommes qui dans ces contrées lui arrivaient le

plus souvent à l'épaule. Les jeunes nobles sans poil au menton étaient les pires, qui avaient besoin de faire leurs preuves en rabaissant des inconnus de moindre origine dont la mise leur semblait insolente. Il craignit d'avoir à nouveau à se sortir sans déshonneur, ni pour lui, ni pour le perce-tonneau, d'une de ces situations où, l'instant d'après et sans guère de surprise, on lui demanderait de montrer si sa queue aussi était la plus longue. Il se tourna vers la tablée, la main posée sur le pommeau de son épée.

L'escolier se leva en faisant un signe de sa main libre comme pour arrêter un mouvement qu'eût pu faire Tilmann :

– *Ehi, piano* ! Je n'en appelais pas à ce genre de comparaison. J'aurais plus volontiers vérifié si nos gosiers sont de mêmes largeur et longueur, et si un grand corps peut avoir une plus grande contenance de vin qu'un petit.

Ses yeux de méridional à la profondeur sombre le regardaient droit, sous une arcade sourcilière affirmée par un nez assez fort, mais le visage était étiré par un large sourire qui, en plissant les traits de son visage, faisaient pétiller ce regard qui eût pu être autrement de quelque brutalité. Tilmann sourit et s'installa à la table. Les étudiants se poussèrent sur le banc pour le laisser s'installer, tandis que celui qui s'était présenté comme Enea Silvio se rasseyait.

– Qu'il en soit ainsi, *mi' signori*, dit Tilmann, mais dans ce cas, il revient au nouveau venu d'offrir la prochaine tournée.

Le groupe lui fit une ovation.

C'était, comme il en avait accoutumé, sa dégaine d'Allemand de grande stature, aux yeux clairs, qui avait intrigué le groupe et qui, comme souvent aussi, servit d'amorce aux discussions sur qui était qui, faisait quoi et venait d'où. Ils étaient tous étudiants, en droit, en théologie ou en arts, mais partageant un commun intérêt pour les lettres anciennes. D'aucuns l'avaient en fait déjà remarqué dans les couloirs du *studium* où ils avaient leur chambre. Tous étaient Toscans, mais point tous de Sienne, et la plupart inscrits *sine nobilitate*.

Enea Silvio, que ses compagnons appelaient plus simplement Silvio, était vraiment petit, davantage que les autres. Tilmann s'en était aperçu quand le jeune homme s'était levé. Mais il avait été trompé par ce qu'il avait compris de ses paroles. « Petit homme » n'était pas, ou pas seulement, une manière pour l'autre

de se décrire, par comparaison avec l'étranger qu'il était : c'était son vrai nom. Il se présenta comme étant des Piccolomini, les « Petits Hommes » en effet, une famille noble très ancienne de la ville, si ancienne d'ailleurs, qu'elle prétendait descendre, par les Amidei de Florence, de la *gens* Iulia à laquelle appartenait Jules César. C'était la raison pour laquelle le nom d'Énée, ancêtre légendaire de cette lignée, était régulièrement donné à l'un des membres de la maisonnée. Lui-même doutait un peu de la véracité de cette généalogie, mais comme l'histoire qui disait d'où il venait, et donc en partie qui il était, était somme toute flatteuse, il ne faisait pas difficulté de jouer à y croire.

– Sauf votre respect, Messire, lui demanda Tilmann, comment se fait-il qu'un noble d'une famille si renommée se plaise à s'encanailler avec des guigne-cruchons tels que notre compagnie ici présente ?

– Ah ah ! Allons, Tilmann, ne me donne pas du vouvoiement. Tu oublies que tu n'es pas au cœur du Saint-Empire, où chacun fait encore la révérence à son suzerain, tout le monde se pliant devant tout le monde à raison de sa position dans la chaîne de la féauté. Ici, en Toscane, les villes sont des républiques, où chacun a même voix dans les décisions, du moins si tu es assez riche pour en être citoyen. Du reste, je ne suis guère plus argenté que toi, et le palais que notre famille possède en ville est bien décrépit. Ainsi va la noblesse par ici, qui est logée à plus triste enseigne que les marchands et les banquiers.

– Ne me semble-t-il pas entendre, dans ce discours exaltant les vertus républicaines, une note d'amertume, voire d'ironie ?

– Tu as raison, dit Silvio en soupirant. As-tu déjà visité le *Palazzo Pubblico* ?

– Oui, il m'a été recommandé par deux peintres de Sienne pour les fresques qu'y a peinte leur maître, Ambrogio Lorenzetti, et j'ai profité d'une séance publique du conseil pour les admirer.

– Précisément. Elles furent commandées par le conseil des Neuf pour représenter les effets du bon et du mauvais gouvernement. L'image toujours rappelle une menace : les citoyens siennois sont fiers de leur République dont ils célèbrent les effets bénéfiques sur la ville et sa campagne sur un des murs, mais ils sont face au danger, sur l'autre mur, d'un régime qui serait livré à la tyrannie d'un seul, figuré comme un monstre cornu sorti des entrailles de l'enfer, ou plutôt revenu d'un passé sur lequel on

veut voir la page tournée.

– Votre république, pourtant, me semble bien établie, et un exemple de démocratie telle que la concevaient les Athéniens : un gouvernement tiré au sort tous les deux mois, qui permet à un grand nombre de citoyens de jouer un rôle au sein de l'État, et du moins, d'en faire l'expérience de l'intérieur.

– Mais tout le monde n'est pas citoyen. Je te concède que le pouvoir est administré collectivement, mais il est détenu, dans les faits, par un groupe restreint. Sienne est une oligarchie, et les fresques de Lorenzetti sont là pour affirmer l'autorité, encore récente, des banquiers et négociants contre celle des vieilles maisons nobles qui fondèrent la ville. Et les premiers veillent à ce que les seconds ne leur dispute pas le pouvoir. Ma famille a été exclue de la vie publique de la cité il y a une trentaine d'années, en raison de son appartenance au parti des nobles pendant une guerre civile. Mes parents ont été forcés de se replier sur nos terres ancestrales, à Corsignano, où je suis né.

– Un noble peut ainsi devenir un étranger dans sa propre ville ! s'étonna Tilmann.

– Et un étranger sans le sou, par surcroît. Tels les anciens Romains, le fait d'être noble ne nous a pas épargné de pousser nous-mêmes la charrue, tel Cincinnatus, car depuis, notre condition n'est pas aisée. Mon père, dans un effort pour redonner à notre lignée les moyens de restaurer sa position à Sienne, m'a inscrit cette année à l'université pour y étudier le droit. Et je suis étreint comme lui par le souci de redonner un jour à notre nom la place qui est la sienne.

Revenant à un ton plus enjoué, Silvio ajouta :

– Mais je dois avouer que le droit n'est pas ma matière et que, désobéissant à mon père, je passe mes nuits à lire les philosophes anciens et modernes, les poètes grecs et latins, et d'une façon générale tous les grands auteurs qui, à mon sens, font notre civilisation bien davantage que les juristes. Je gagne quelques florins en occupant mes nuits à copier des manuscrits que je revends, et à force d'écrire et de réécrire tous ces auteurs, je finis par entrer dans leur style et pouvoir écrire moi-même quelques poèmes et récits en latin ou en vernaculaire.

Tilmann était à la fois inquiet et émerveillé à la découverte de ce monde nouveau où il était possible, dans une société d'égaux, de pousser la logique de cette égalité jusqu'à se rebeller contre

ses nobles et les exiler. Les chevaliers de l'Ordre étaient pareillement unis en une société de frères, n'ayant pas de lien de féauté les uns vis-à-vis des autres, mais un seul lien d'obédience commune à leur propre confrérie et au Saint-Siège. Et ils élisaient pareillement leur chef. Il est vrai que leur république n'aurait pas eu motif à se rebeller contre les nobles, puisque tous ses citoyens étaient eux-mêmes nobles.

L'assemblée conciliaire se prolongeait. Tilmann et Silvio accoutumèrent de se retrouver, certains soirs après la clôture des salles de cours et de lecture, pour souper ou boire dans une taverne et tenir leur propre concile, parfois élargi aux compagnons d'étude de Silvio, comme Giovanni Marrasio et Antonio Beccadelli. Le premier traînait un visage triste, car il se languissait d'amour pour une jeune fille nommée Angelina Piccolomini, qui toutefois n'était pas en parenté avec Silvio, à ce qu'il en savait. Elle le rejetait, et lui, composait des poèmes pleins de douce amertume. Le second, Beccadelli, se faisait appeler *il Panormita*, gentilé un peu précieux pour désigner pas son appellation latine qu'il venait de Palerme. Le « Palormite », qui avait l'âge de Tilmann, de dix ans donc l'aîné de Silvio, était d'une famille importante de marchands de Bologne, qui avait joué dans cette cité un rôle notable dans un lointain passé. Son grand-père avait cependant quitté Bologne pour s'installer à Palerme et son père, qui y était sénateur, et même préteur, avait été anobli par le roi de Sicile Martin.

Tous ensemble, ils suivaient les cours du canoniste bénédictin Niccolò Tedeschi, mais s'intéressaient bien davantage aux lettres et à la godriole. Beccadelli rédigeait des épigrammes latines à sujets érotiques, souvent obscènes, inspirées du recueil antique des *Priapea* et des œuvres de Martial, mais reflétant aussi, à la manière de Boccace, des expériences dans les villes italiennes de l'époque, Palerme, Florence, Padoue, où il avait séjourné. Silvio courait après tout ce qui porte jupon, mais était épris d'une femme mariée, une certaine Angela, qui lui inspirait des élégies lascives. Tilmann se voyait confirmer que l'on écrit plus aisément à propos des femmes avec qui l'on ne couche pas, car, comme Angelina pour Marasio, la belle Angela dédaignait le malheureux Silvio en raison de sa pauvreté et des hardes qu'il portait. Mais ce petit collège d'amoureux éconduits ne se laissait pas pour autant aller au désespoir. Avec une étonnante facilité, ils passaient de leurs gémissements à l'écriture de leurs gémissements, et de là, au projet de faire de ces gémissements écrits

des recueils qui, du moins, les rendraient célèbres dans un cercle d'amateurs des belles-lettres friands de ce genre.

Silvio logeait chez sa tante Bartolomea Tolomei, une demi-sœur de son père, qui avait épousé Niccolo Lolli, un notable de la cité. Il partageait la chambre de son cousin Gregorio, et y prenait trois repas par semaine. Le reste du temps, il rejoignait ses amis au réfectoire du *studium*.

Bien souvent, cependant, Tilmann et Silvio se retrouvaient en tête-à-tête, l'Allemand profitant des moyens qui lui étaient alloués pour inviter le Toscan dans une auberge. Ils faisaient un remarquable équipage, le grand aux yeux clairs, aux gestes rares, et le petit au verbe et aux mouvements vifs. On avait fini par les associer et leur couple les rendait connus d'un grand nombre de personnes en cette année de vie publique intense, qui faisait parler les gens sur tout et sur rien dans les tavernes.

Il n'était point question, au cours de leurs réunions conciliaires, du sexe des anges, mais des lettres et des femmes. En ces deux domaines, où Tilmann pourtant se pensait moins bien démuni que le commun des mortels, il trouva dans son cadet un maître à penser qui lui faisait découvrir des territoires de lui méconnu.

– Est-ce que tu mouilles ? demandait par exemple Silvio, au décours d'un récit de conquête féminine, fidèle en cela à une rhétorique de la question surprenante, dont le but est de déstabiliser son interlocuteur en le bousculant hors des cadres attendus de la dialectique classique.

– Eh bien, euh…, tergiversait Tilmann, qui n'était pas sûr de vouloir exposer à l'analyse jusqu'aux détails intimes de son cas particulier, et qui se demandait de toute façon où l'autre voulait en venir.

– Il te faut savoir, poursuivait alors Silvio, que la plupart des hommes n'écoutent que leur queue, mais que par surcroît, ils n'entendent même pas ce qu'elle leur dit. Ils bandent, ce qui veut dire qu'ils désirent une femme, et ils en infèrent que, forcément, cette femme ne peut que les désirer en retour. Déjà, ils n'écoutent pas la femme elle-même, ce qui les expose, dès l'abord, à maintes déconvenues. Mais ils n'écoutent pas non plus leurs propres humeurs. Plaçons-nous dans la conjecture favorable où une femme finit par succomber à leur entreprise de séduction. Les voilà au lit. Nous pensons tous que s'il en

est ainsi, c'est bien que la femme nous désire. Et du reste, il ne faudrait pas que nous pensions autrement, car le doute est préjudiciable à la bandaison. La surdité au désir de l'autre est pour beaucoup d'hommes une condition du bon fonctionnement du leur. Pourtant, le plaisir est plus grand si tu obtiens et partage le plaisir de la femme avec qui tu es. Or, il est un signe objectif du corps qui atteste le plaisir qu'elle prend, c'est l'émission des fluides. Dans le déduit, la femme peut gémir, te parler, crier : tant qu'elle ne mouille pas, tu n'es pas sûr qu'elle ne fait pas semblant, juste pour te faire plaisir à toi. Alors que si le bénitier déborde quand tu y trempes les doigts (ce qu'elle ne saurait simuler), c'est que le chœur des anges dans les cieux te chante que la situation lui échappe, et que du reste elle va, tout aussi délicieusement, t'échapper également. Car toi aussi, tu mouilles. Et c'est à ce point que j'en viens à mon *epilogos* : tu bandes, certes, en présence d'une femme, mais cela ne dit pas grand-chose, sinon ton propre désir qui œuvre en l'espèce *solus ipse*, à la manière d'Onan, le fils du patriarche. Alors que si une femme te fait mouiller, c'est que vous êtes dans un dialogue de vos deux corps qui vous échappe à tous deux, et pour ainsi dire vous transcende.

Tilmann était à la fois scandalisé et fasciné par la liberté de parole et de pensée de son compère de beuverie. Cette liberté était manifestement partagée par la plupart de ses compagnons habituels, des jeunes gens libidineux, certes, mais lettrés par surcroît, versés dans la connaissance des auteurs anciens et modernes, qu'ils décortiquaient et comparaient pour en tirer le meilleur, et souvent du nouveau. Il semblait que sur les sujets les plus réservés, l'on pût faire tomber sous le ciseau de l'esprit les murs de silence qui enfermaient nombre de questions pesant sur le monde et l'empêchant de devenir meilleur.

Silvio, de son côté, était captivé par les récits de voyage de Tilmann, car s'il avait beaucoup exploré les bibliothèques et leurs contenus, et voyagé ainsi dans les mondes réels et imaginaires décrits par les auteurs, il ne s'était encore jamais déplacé en personne au-delà des frontières de la république de Sienne. Il n'existait dans les ouvrages de géographie que peu de descriptions des contrées en bordure de la chrétienté, à l'orient de la Germanie, celles-là même où Tilmann vivait tous les jours. Les descriptions des routes et étapes pour s'y rendre et en revenir donnaient au jeune Toscan l'envie de parcourir l'Europe par lui-

même et d'en dresser les cartes, qui souvent restaient évasives. Il n'est pas douteux qu'une partie du destin d'Enea Silvio Piccolomini, certes aiguillonné par la légitime ambition de redonner prestige à sa famille, prit sa forme dans le creuset de ces longues conversations de taverne où les jeunes gens redessinent le monde.

Les échanges sur les œuvres littéraires n'étaient pas moins importants que ceux sur les femmes, et souvent les uns amenaient aux autres. Tilmann était d'avis que dans un grand nombre de genres, la poésie, le récit, le traité de morale ou de droit, l'on écrivait, soit aux femmes, soit sur les femmes : soit l'on écrivait aux femmes pour les convaincre de coucher avec vous, soit on écrivait à leur propos parce que l'on n'arrivait pas à coucher avec elles. Dans la première catégorie, l'on pouvait ranger le genre épistolaire et une partie des poètes s'adressant à leur aimée. Dans l'autre, on retrouvait, en effectif sans doute plus important, l'autre partie des poètes qui pleuraient l'amante perdue ou inaccessible. On comptait ainsi, sous cette bannière, une partie des traités d'amour écrits par de piètres amants, mais surtout la masse des ouvrages d'édification à l'intention des jeunes filles, et bien sûr, les traités de droit canonique sur le mariage et l'adultère, ces derniers tous écrits par des esprits chagrins qui, privés eux-mêmes de femmes par vœu ecclésiastique ou par obligation, s'attachaient à démontrer que leur état misérable devrait s'appliquer à tout le monde. En substance, ceux qui écrivaient sur les femmes n'en avaient qu'une expérience théorique et confirmaient en général le principe qu'un auteur se spécialise dans ce dans quoi il est incompétent. Cela était valable pour les écrits sensuels, mais aussi pour les traités de politique, de stratégie, et si l'on ne craignait pas d'aborder la question, pour la théologie.

Silvio, qui se sentait là quelque peu attaqué dans son projet de recueil d'élégies à l'adresse d'Angela, essayait de nuancer cette opinion par trop abrupte. Il soutenait que l'on pouvait, de façon subreptice, écrire aux femmes, voire à une femme en particulier, indirectement, en prétendant écrire sur les femmes en général, comme si l'on adressait son propos à tout le monde. Lui-même écrivait des lettres et des odes, nominativement, à des femmes avec qui il souhaitait coucher. Mais il avait également en projet d'écrire une fiction, une histoire d'amour, par laquelle il espérait acquérir quelque notoriété auprès d'un public féminin

qu'il convaincrait ainsi d'être un spécialiste de l'amour. Il ne manquerait pas de se trouver dans ce public quelques femmes qui auraient sans doute envie de vérifier ses compétences. Du reste, depuis le temps des troubadours, il était patent que le succès lui-même, indépendamment du sujet traité, attirait sur un auteur le désir des femmes. Tout cela indiquait surtout que l'auteur et son intention ne sont jamais absents de son œuvre, et qu'un texte doit être lu non seulement pour son argumentation et sa cohérence intrinsèques, mais aussi en lien avec l'intention de celui qui écrit et ce qu'il a su faire entendre à son lecteur. Et cela, précisait-il, se juge aux effets concrets du texte dans la réalité.

– Prenons l'exemple des récits d'amour écrits en langue romane et que l'on s'est pris à lire dans toutes les cours d'Europe depuis deux cents ans. Je te concède qu'ils sont un peu vieillis, mais ils inspirent encore grandement nos littérateurs modernes : c'est donc qu'ils tiennent une recette. L'idée générale est qu'un chevalier accomplit des prouesses dans le but de plaire à la dame de son cœur. Mais la règle du genre veut qu'il tombe en amour pour une femme inaccessible, de rang plus élevé, l'épouse de son suzerain. L'amour ne sera donc pas consommé, l'amour est pur, la morale est sauve. Ou alors il est consommé dans l'adultère, comme entre Tristan et Yseult, ou entre Lancelot et Guenièvre, et alors les amants souffrent beaucoup, poursuivis par la vindicte du suzerain, et encore plus par leur culpabilité, et les amants finissent par mourir. En fait, c'est une constante : le chevalier de ces histoires ne peut vivre son amour que parce qu'il est impossible, et toutes les fois où cet amour menace de devenir possible, le récit invente des subterfuges pour empêcher sa réalisation. L'amant passe plus de temps sur les routes à courir l'aventure qu'auprès de son aimée.

« Maintenant, regardons les effets concrets de ces textes sur leurs lecteurs, et surtout sur les lectrices. Les femmes de la bonne société savent lire et ont le temps de le faire. Elles lisent ces livres qui leur parlent d'histoires qu'elles n'ont que peu de chance de vivre elles-mêmes, dans la dépendance où les enferme leur statut. Il fut un temps, il y a quelques siècles, où le commun des mortels couchait un peu avec qui il voulait, comme aux premiers temps de la création, et comme les animaux qui ignorent ce que pécher veut dire. Mais le mariage, aujourd'hui, ne tolère pas les aventures. Ce qui n'aurait été jadis qu'un écart, devient

un adultère, et dans le lien entre les époux, une tromperie. Or, plus le mariage est contraignant, plus il suscite l'envie de s'en échapper. Mais cette échappée, si elle se produit dans la réalité, devient une transgression, à la fois de la loi et de l'engagement réciproque entre époux, avec le cortège de souffrances que suscite le déchirement entre ce que nous devons et ce que nous désirons. La lecture apporte alors un dérivatif. Les lecteurs des romans courtois vivent par procuration les aventures des personnages de fiction. Ils se maintiennent en deçà de la limite qui est celle que le roman assigne à l'amour. Leur passion se déploie dans leur imagination, tandis que dans la réalité leur couple conjugal est préservé. La passion reste enfermée dans une crypte intérieure, au plus profond de soi : on est marié à quelqu'un mais on en aime un autre, ou une autre, d'un amour pur, sans espoir, et cet autre peut-être par procuration le personnage d'un livre, ou même un être aimé de l'entourage réel, à qui l'on se refuse, mais qui fait de nous les héros de notre propre fiction.

Tilmann était troublé par ce qu'il entendait comme un écho de sa propre histoire. Il raconta à Silvio son amour d'il y avait dix ans pour une jeune femme mariée, dont l'issue malheureuse l'avait, pour ainsi dire, jeté sur la route de l'exil. Silvio écouta, puis parla à nouveau :

– Ise a peut-être trompé son mari, mais ce sont des aventures qui ne lui ont rien apporté, hors un plaisir passager, et l'illusion tout aussi passagère de prendre là un peu d'indépendance. Il est bien plus probable qu'à la lecture du roman de Tristan et Yseult, elle se soit installée dans un monde où elle pouvait tromper imaginairement son époux avec Tristan, qui est tout de même un partenaire de bien plus grande valeur. Et avec toi, le livre est devenu pièce de théâtre, un monde de fiction plus réaliste dont elle jouait le personnage vivant, car ainsi elle allait plus loin que le seul monde des fantaisies, mais aussi plus loin qu'une triviale liaison adultère. C'est pourquoi, elle est restée, comme toi du reste, dans les limites de la fiction et n'a pas trompé son mari avec toi dans la réalité.

Silvio revint cependant à son propos sur les effets du roman en général :

– L'impossibilité de la passion amoureuse est justement ce qui lui donne sa force. Comme cet amour est impossible, il suppose que l'amant sacrifie l'amante, et réciproquement. Il en ré-

sulte que l'amour devient souffrance, mais aussi qu'il devient éternel, de ne pouvoir être satisfait. Le sacrifice renforce ainsi la brillance de l'amour, le transsubstantie. Mais il renforce en même temps l'édifice du lien conjugal, qui acquiert une valeur nouvelle, d'être ainsi l'attributaire d'un sacrifice : le mariage vaut désormais le prix du renoncement à un amour, qui pourtant était absolu et éternel. Celui ou celle qui souffre d'amour peut se dire : j'ai choisi ma femme ou mon mari par devoir, plutôt que mon amante ou mon amant que pourtant j'aime par-dessus tout.

Un étudiant en théologie, qui s'était approché pour écouter la conversation, émit une objection :

– Il me paraît que les amants pèchent néanmoins, sinon en actes, en tous cas en pensées. La femme qui lit ces histoires laisse son corps entre les mains de son mari, mais s'échappe en esprit dans un enfer intérieur, ce que tu appelles cette crypte. Il y a là tous les dehors d'une double vie, qui est celle des adultères.

– Tu l'as dit, renchérit Silvio, et c'est là où j'en viens. Le récit d'imagination crée une partition entre la réalité du mariage chrétien et la fantaisie de la passion amoureuse, mais aussi entre deux mondes, le nôtre dans lequel nous vivons et un univers virtuel dans lequel les lectrices et lecteurs peuvent s'échapper pour vivre par procuration les aventures qu'ils ne peuvent s'autoriser dans la réalité. Et cet univers, quoiqu'on puisse le penser de la même étoffe que les rêves, n'est pas moins solide dans ses effets que le monde de la veille. La vie que l'on mène dans ce monde de fiction est bien plus colorée et puissante, enivrante, que la vie réelle, même si, et peut-être parce que, la satisfaction des corps en étant absente, elle fait perdurer une langueur, une volupté et une douce souffrance indéfiniment.

Tilmann voyait où Silvio voulait en venir, car il n'oubliait pas ce que ce dernier avait pour projet d'un jour écrire un roman d'amour :

– Tu essaies de nous dire que l'auteur est un démiurge. Il ne raconte pas juste une histoire. Celle-ci a des effets : aphrodisiaques, excitants ou sédatifs, hallucinatoires ou oniriques. Elle force dans l'esprit de celui qui lit l'ouverture d'un monde d'images, d'attentes, d'émotions qui perturbe les humeurs : elle suscite à la fois la maladie, le mal d'amour, et se présente comme un remède pour le guérir et un sédatif, un dérivatif pour le supporter. Et cela vient, je pense, de ce que, de nos jours, nous

avons le loisir de lire les livres pour nous-mêmes, en solitaire et silencieusement, en y assouvissant discrètement nos désirs, alors qu'autrefois, et encore maintenant dans la plupart des foyers, les rares livres dont on peut se permettre l'acquisition sont lus à haute voix en présence de tous. Il y a donc dans l'écriture quelque chose qui procède de la formulation magique, comme l'on fait dans les campagnes quand les vieilles guérisseuses inscrivent un vœu ou une prière sur un papier et le font avaler au souffrant. L'auteur serait un sorcier, c'est cela ?

Le jeune Piccolomini approuva en souriant, et ajouta en guise de péroraison *pro domo* :

– Je suis d'accord avec toi que la plupart de ceux qui écrivent sur les femmes et l'amour sont des imposteurs, car ils ne parlent pas d'expérience. Mais tu auras compris que l'auteur de récits d'amour peut aussi être ce magicien vers qui elles se tournent parce qu'il est celui qui sait ouvrir en elles cet espace où elles entendent une voix, où elles voient des images, où elles respirent des parfums et frissonnent sous le tact d'une main invisible. C'est un bateleur qui leur fait croire qu'il sait ce qu'elles désirent, mais c'est dans le blanc de ses textes qu'elles lisent un récit qu'elles écrivent elles-mêmes. Lui n'a plus qu'à être là pour prendre le masque de ses propres personnages et entrer dans l'histoire en même temps que dans leur lit. Que crois-tu que faisaient les troubadours de leurs soirées, et les aèdes de la Grèce antique avant eux, après avoir chanté à l'oreille des dames du temps jadis ?

Tilmann, que cette *disputatio* avait ébranlé par les échos qu'elle trouvait dans son expérience amoureuse passée, revint peu de temps après à la charge, sur le terrain des corollaires :

– Il m'est apparu, en y repensant, que ce que tu disais de l'auteur de récits d'amour s'applique aussi bien à l'orateur politique qui embobine son auditoire, ou à l'historien qui réécrit le sens des guerres selon la nation qui est la sienne. Un peuple partage la croyance en des récits fondateurs, et c'est cette croyance partagée qui fait précisément qu'il est un même peuple, davantage que la langue, la couleur de peau, les idées, qui peuvent diverger au sein de ce peuple. De là et plus généralement, on pourrait soutenir que les textes qui prétendent ne faire que décrire le monde et l'expliquer, en fait, le fabriquent. Au risque de blasphémer, je dirais que le Créateur, Lui aussi, crée le monde en le nommant, ainsi qu'il est dit dans la Genèse. Telle est la force du *logos*. Si donc, auteur-sorcier ou auteur-démiurge, tu crées des mondes, n'es-tu pas en concurrence dangereusement maléfique avec Dieu ? Mais il me paraît plutôt que les mondes inactuels du récit de fiction, même s'ils ont des effets concrets, restent bien séparés du monde réel.

Silvio claqua des doigts. Son œil brillait d'une lueur malicieuse.

– Ah ah ! Je sens bien le sophiste qui tente de coincer mon discours de vérité dans les contradictions qui ne sont que celles d'une rhétorique de pure forme. Prenons un personnage illustre dont personne ne contestera qu'il ait existé, comme Jules César. Pourtant, qu'est-ce qui nous assure qu'il a vraiment existé ? Ni toi, ni moi ne l'avons jamais vu, puisqu'il appartient au passé. Ce sont donc ses propres écrits, et les témoignages de ses contemporains, comme Asinius Pollion ou Salluste, qui en attestent. La preuve, c'est l'écrit. Mais ces écrits, ensuite, peuvent disparaître ou devenir lacunaires, ou bien des copies en sont faites dans lesquelles des scribes fantaisistes et peu scrupuleux peuvent introduire des fables.

– Tu ne peux tout de même pas sérieusement contester l'his-

toricité de Jules César, l'interrompit Tilmann. Trop de textes se recoupent pour attester qu'au moins il a réellement existé.

– Je te le concède, mais la consistance qu'a le personnage pour nous aujourd'hui, l'image que nous nous en faisons, et l'influence réelle qu'a cette image dans tous les aspects de notre univers, a une vie presque détachée de l'être de chair et d'os qui a un jour existé sous ce nom, de même qu'au théâtre nous ne voyons que le personnage et non l'acteur qui est sous son déguisement. Nous voyons une scène sur laquelle les personnages sont agis par les textes écrits par d'autres. Quand, un siècle plus tard, Plutarque rédige la vie de César, il le fait dans le dessein de dégager une morale, et la vérité historique lui importe moins que le message que, lui, veut y lire. Il décrit tout pareillement, comme des faits historiques, les vies de Thésée et Romulus qui sont des héros de légende. Je te le concède à nouveau, Jules César, selon toute probabilité, a réellement existé, mais une concertation d'auteurs aurait pu nous raconter les mêmes histoires, avec les mêmes effets pour nous, à propos d'un personnage par eux entièrement inventé.

– Non, non ! s'emporta Tilmann. Tu me traites de sophiste, mais tu ne fais toi-même qu'agiter une rhétorique logographique. Dans un instant, tu vas contester que le monde ait été créé par Notre Seigneur en sept jours, que tout cela n'est qu'une fable racontée par les patriarches qui ont rédigé la Bible, et qu'ils forment un conclave secret qui nous cèle qu'en réalité le monde que nous connaissons date d'avant-hier, ou au contraire d'il y a un million d'années.

– Six jours, dit Silvio en souriant.

– Pardon ?

– Le monde a été créé en six jours, pas sept. Le septième jour, le Seigneur s'est reposé. Mais laissons de côté cette discussion théologique, et tentons plutôt d'observer la chose par l'expérience. Comment pouvons-nous montrer la force de l'écriture, si ce n'est par l'expérimentation ? Je te parie que nous pouvons inventer un personnage, qui sera fictif de toutes pièces, et que les écrits que nous produirons feront de lui un personnage réel. Nous allons lui donner naissance, l'habiller, lui fournir un état civil et voir jusqu'où l'imposture peut lui donner consistance de réalité.

– C'est bien là une idée de fabuliste, répondit Tilmann en

riant. Voyons donc cela.

– Quel est son nom, pour commencer ? Un nom suffisamment commun, pour une identité qu'il sera donc difficile de vérifier ou sur laquelle on pourra au contraire projeter ce que l'on veut. Un Allemand, par exemple, vivant loin d'ici.

Pourquoi Tilmann pensa-t-il à ce moment précis au jeune garçon qui, dans un lointain passé, lui avait servi de messager dans la correspondance qu'il avait eue avec Ise ? Peut-être parce que lui, Tilmann, était parti comme un voleur, sans lui faire ses adieux, et que depuis ce temps, cette fuite le laissait redevable ? Il avait maintenu toutes ces années cette dette dans l'oubli, et soudainement, elle se présentait à échéance. Il se souvenait de ce que Caspar ambitionnait : être renommé. Eh bien, il avait là l'occasion, le temps d'un jeu, de lui donner renom.

– Caspar, dit-il. Caspar Stange.

– Ah ah ! fit Enea Silvio, la précision de ta réponse indique que tu connais un certain Caspar Stange. Mais ce n'est pas plus mal. On n'invente jamais complètement quelque chose qui n'a jamais existé, et les mensonges qui s'appuient sur un fond de vérité sont les plus plausibles, parce qu'ils sont déjà en partie vrais pour celui qui les énonce, lequel montre ainsi qu'il y croit. Qui est ce Caspar ?

– C'est un garçon que j'ai connu du temps où j'étais à Cologne. Il y a de nombreuses familles Stange autour de Cologne, ce qui en fait un nom suffisamment répandu pour épuiser les recherches éventuelles, sans être aussi commun que Bach, Jung ou Schmidt. Il était d'un village nommé Wandhoffen.

– Quel âge a-t-il ?

– S'il est encore vivant aujourd'hui, il a à peu près ton âge, un peu plus.

– Bien, un jeune homme qui vient d'un pays assez lointain pour empêcher que l'on vérifie ses origines. Le plus aisé est que nous l'inscrivions, par exemple, à l'université de Sienne. Non, plutôt dans une autre université, l'illustre Bologne serait idéale : on aura plus de mal à remonter vers nous au cas où l'on découvrirait la supercherie. Et comme il ne peut pas s'inscrire en personne, c'est là qu'intervient son représentant dûment mandaté. Un messager.

– Mais je ne peux pas inscrire moi-même quelqu'un qui n'existe pas, s'insurgea Tilmann.

– Non, là également, il faut que ce soit un tiers qui procède à la demande, un tiers dont tu n'es que le messager. Caspar a besoin d'une lettre de recommandation. Je vais la rédiger. Qui serait habilité à signer une telle lettre pour qu'elle ait du poids ?

– À Cologne, je ne saurais dire car je n'y suis plus retourné depuis dix ans. À Marienbourg, les référents ne manquent pas, car l'Ordre encourage régulièrement des jeunes gens capables à s'inscrire à l'université, pour les enrôler ensuite dans les rangs de ses frères prêtres. Mais il faudrait prendre quelqu'un d'un peu isolé pour éviter que la chose, si elle est relevée par un compatriote, lui remonte aux oreilles. Un homme âgé et retiré des affaires serait la personne idéale, comme le vieux chapelain Gregor Bischofswerder. Il a été chancelier du Grand-Maître, mais il vient de résigner ses fonctions et s'est installé dans une petite maison à Dantzig pour ses vieux jours. Il est encore conseiller de mon maître, qui prend ses avis, mais on ne le voit plus guère.

Ils cherchèrent encore d'autres noms. Les deux compères se prenaient au jeu, agitant les gobelets et la fiasque sur la table de la taverne comme s'ils étaient des personnages dont ils imaginaient les échanges. À la fin, ils se levèrent, quittèrent l'endroit et rejoignirent la chambre de Silvio, chez sa tante. Son cousin était de sortie. Silvio en profita pour s'installer en face de l'écritoire qu'ils se partageaient, et se mit à écrire une lettre dans laquelle le chapelain Gregor Bischofswerder recommandait Caspar, jeune écuyer-tranchant du Grand-Maître Paul de Rusdorf, qui avait été antérieurement *familiaris* de l'évêque de Pomésanie Gerhard Stolpman. Multipliant les références à des personnes qui avaient bien connu le jeune homme, mais qui étaient âgées et retirées des affaires, peut-être mourantes à l'heure qu'il était, le texte donnait une épaisseur au personnage. Tilmann, lisant la prose de Silvio, devait reconnaître la qualité de sa plume. Il voyait devant ses yeux apparaître et se dessiner un Caspar qu'il ne connaissait pas, plus âgé de dix ans, mais dont même une image physique finissait par s'imposer à lui. Il n'était pas beaucoup plus grand que dans son souvenir, car la réalité imposait ses contraintes, il était donc assez petit, mais vif et insolent comme il l'avait connu.

Silvio observait Tilmann du coin de l'œil, alors que celui-ci était pris par cette lecture.

– Tu constates que ce que j'écris produit déjà ses effets. Moi aussi, qui ne l'ai pas connu, je le vois tel que je le conçois, un

peu coureur de femmes, jouisseur et profiteur comme moi, ambitieux. Il nous faudrait maintenant vérifier qu'il existe et prend vie pour des personnes autres que toi et moi qui l'avons créé. Pour savoir s'il est capable de faire carrière dans le monde réel, il faudrait aller jusqu'au bout de l'idée et l'inscrire vraiment à l'université.

– Mais c'est là où précisément s'effondrerait ton expérience, car il n'existe pas réellement, et dès qu'il lui faudra rencontrer d'autres personnes, la fiction sera révélée.

– On voit que tu n'as pas suivi d'études de droit. La seule raison qui me fait encore fréquenter les juristes de la faculté, c'est que je reste fasciné par la magie de l'appareil du droit, lequel invente constamment des personnes qui n'ont pas de réalité physique mais qui peuvent posséder des biens, ester en justice. As-tu jamais rencontré la ville de Sienne, ou la corporation des vignerons ? Je veux dire : en personne ? Leur as-tu parlé, leur as-tu serré la main ? Pas davantage que tu n'as rencontré Jules César. Pourtant elles existent, elles possèdent des terres, elles font des choix, prennent des décisions qui nous affectent, sans jamais exister physiquement. Il leur suffit d'être représentées par leurs mandataires, comme l'est un mineur par son tuteur légal. Caspar peut exister sans que quiconque ne l'ait jamais rencontré autrement que par ses représentants : toi et moi, ou plutôt, d'autres personnages de fiction dont nous ne serions nous-mêmes que les messagers.

Les effets persistants du vin les firent gloser tard dans la nuit autour du papier qu'avait rédigé Silvio, et rire beaucoup aussi. Pour finir, ils allèrent se coucher. Tilmann récupéra la lettre, qui sentait tout de même le soufre, car il eut suffi qu'un tiers la lût à ce moment pour que l'idée même d'une telle imposture leur valût quelque démêlé avec les autorités de l'Ordre et de l'université, honorables institutions dont ils relevaient l'un et l'autre. Pourtant, et là aussi, peut-être en mémoire du jeune Caspar, il ne la détruisit pas.

Mais que voulait dire : en mémoire du jeune Caspar ? Cette mémoire, déjà, venait d'être réécrite.

Le sixième jour des ides de novembre, qui était le lendemain du vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, quatre décrets furent publiés par le concile, sur des sujets qui ne divisaient personne. L'un reportait à un prochain concile les négociations avec les Grecs et les Églises d'orient sur la réunification de la chrétienté, les autres étaient dirigés contre des cibles faciles et unanimes : les héritiers de l'hérétique Jean Hus qui avait été brûlé au concile de Constance, les partisans de l'anglais John Wyclif qui prêchait que seule la Bible avait autorité suprême, les tenants de l'antipape Benoît XIII. D'une façon générale on exhortait à la vigilance contre les hérétiques et schismatiques. La crainte d'être soi-même considéré comme suspect d'hérésie ne contribuait pas peu à la surenchère d'orthodoxie de la part de chacun, et à cette unanimité de façade, rassurante mais improductive. Les pères conciliaires parlaient dans le vide, faisaient repas de bonne chère, ce qui profitait aux marchands qui tenaient leurs ardoises. Il fallut attendre février de l'année suivante pour que la ville de Bâle fût choisie comme lieu du prochain concile, devant se tenir, toujours selon le décret *Frequens*, dans sept ans. L'assemblée se sépara après s'être dissoute le lendemain, qui était le dimanche de la septuagésime de l'an 1424.

Le conseil de la ville de Sienne prit soin de ne laisser partir personne avant qu'il n'eût payé toutes ses dettes.

Durant qu'il était à Sienne, il était arrivé que Tilmann représentât le procureur Tiergart, sur la demande de ce dernier, dans des séances de commission où manifestement la présence de leur Ordre n'était pas indispensable, mais où l'on était convenu qu'il y fallait dépêcher un observateur pour qu'il rapportât l'essentiel de ce qui s'y était débattu. Ce poste d'observation permettait indirectement à Tilmann de se former aux finesses des affaires politiques, car des délégations de toutes les nations de la chrétienté étaient présentes et exposaient leurs arguments à raison de ce qu'était leur point de vue, lui-même déterminé par la situation de leurs États. Au demeurant, il ne résida pas tout du long à Sienne, et l'on pense, au vu de la durée du concile, qu'il

fit deux ou trois fois la navette entre la ville conciliaire, Rome et Marienbourg.

C'était un mode de vie particulier que celui d'un époux et père plus souvent sur la route qu'en ses pénates, et le jeune couple avait fini par s'en accoutumer, chacun à sa façon.

Quand Tilmann revenait en Prusse, il était au plaisir de retrouver femme et enfants. Il apportait de menus cadeaux, comme les perles de verre de Venise la fois précédente ; des pièces d'étoffes qui étaient rares de leur côté des Alpes, comme le coton et la soie ; des herbes aromatiques qui ne poussent que dans nos régions chaudes ; des épices venant de pays lointains. Il avait même avec lui des graines de plantes et arbres qu'il essaya d'acclimater chez eux, mais sans guère de succès. Parfois il découvrait à son retour l'un de ses fils ou l'une de ses filles nouvellement né, que son épouse et lui avaient conçu avant qu'il ne fût parti. Les premiers temps, il était à la fête, contant à la veillée le détail de son voyage, laissant de côté ce qui relevait du secret d'État ou de ses écarts adultères. Ces écarts, du reste, ne le détournait pas de retrouver avec appétit le corps de sa femme. L'intimité que confère la vie de couple n'avait pour effet que de lui en faire approfondir l'exploration, de faire durer ce moment où elle lâchait prise dans un gémissement, et de perpétuer le désir qu'il avait de ce moment. Les amours de passage ne permettaient pas cela, ils contribuaient à le rassurer, à lui donner ce sentiment imbécile mais joyeux de leur virilité dont les hommes ont besoin et qui les fait penser qu'ils mettent leurs aventures adultères au service de leur femme légitime, puisqu'elle-même en tire bénéfice.

Puis la vie quotidienne reprenait ses droits, et il se sentait alors poussé vers la sortie.

Ses longues absences, que certes justifiait la rémunération qui assurait à sa maisonnée une vie décente, avait accoutumé sa femme de vivre seule avec ses enfants, assistée journellement par sa propre parentèle davantage que par un mari courant les chemins d'Europe. Elle avait organisé la vie à la maison autour du principe de son absence à lui, élevant leurs gamins comme une mère et corrigeant leurs écarts comme l'eût fait un père. Elle avait pris de la dureté, de l'intransigeance dans l'ordonnancement de la maison, chaque chose y ayant son étagère ou son coffre, chacun son rôle à jouer dans le nettoyage, les me-

nus travaux, la lessive, les repas. Tilmann, à son retour, n'avait pas vraiment sa place dans cet univers. Il était un invité dans sa propre maison. Il exécutait certes des ouvrages et réparations qui reviennent à l'homme de la maison : construire une nouvelle grange avec l'aide de ses beaux-frères, réparer les harnais, dresser les chevaux à la monte. Mais le reste de son temps, il était plus souvent à flâner dans la cour qu'à l'intérieur de la maison, où il ne se sentait pas chez lui.

Ces moments d'inconfort de l'être le ramenaient incoercible-ment au souvenir des autres femmes, parmi lesquelles Ise continuait à occuper une place toujours insistante et, au regard des années et de la distance, toujours plus incongrue. Le nombre des aventures qu'il avait eues aurait dû effacer ce souvenir comme l'un parmi tant d'autres, d'autant qu'à y bien réfléchir, il ne s'était rien passé entre eux. Mais sans doute était-ce précisément l'inaccompli, l'inachevé, dans cette histoire, qui appelait une impossible clôture. Son âme, à cet endroit, restait entrouverte sur l'insuffisance de soi.

Sa femme, s'il en arrivait à penser ainsi, avait pris la place d'une autre. Si les choses avaient été autrement, c'était Ise qu'il aurait épousée. Pourquoi le Seigneur nous faisait-il rencontrer l'âme-sœur brièvement, tout en faisant que le monde nous mariât à d'autres ? Était-ce une épreuve, un purgatoire ? Existait-il un paradis, un autre lieu en un autre temps, où les êtres en attente de l'autre se rencontraient enfin ?

Tilmann savait que sa femme méritait bien davantage que d'être appréciée secrètement par lui à l'aune d'un idéal jamais atteint auquel elle ne pouvait se mesurer. Elle administrait la réalité d'une vie de couple, qui était moins séduisante qu'une vie rêvée. Il ne lui en parlait pas, mais il n'en ressentait pas moins de la culpabilité. Même avoir des aventures lui devenait difficile, car la tromper, avec l'obligation de mentir à celle qui partageait sa vie, l'écrasait comme sous un couvercle de fonte. Les relations faites de mensonges suscitaient sa tristesse, le sentiment d'un gâchis. La femme idéale aurait dû être celle à qui l'on pouvait tout dire, mais il savait aussi que cette femme idéale n'accepterait pas d'entendre qu'il y en eût d'autres qu'elles. Dans les fumées de son esprit errant hors d'un monde trivial qu'il fuyait, Tilmann rêvait de femmes à qui il ne serait pas obligé de mentir, qui l'accepteraient tel qu'il était, en entier, c'est-à-dire, en

fait, en morceaux. Des femmes qui accepteraient que certains des morceaux de lui ne leur appartinssent pas. Et comme il avait quelque rigueur, il aurait accepté lui aussi, par symétrie, de n'être pas jaloux d'elles, d'accepter qu'elles aussi lui échappassent.

Avec le temps, les occasions de disputes avec son épouse se multipliaient. Tilmann essayait de reprendre pied dans une maison dont il aurait dû être le seigneur et maître, ce qu'il n'avait jamais été. S'en faire remontrer constamment parce qu'il n'avait pas décrotté ses sabots avant de les laisser dans l'entrée, ou parce qu'il montrait le mauvais exemple en laissant ses mains sous la table en mangeant ou qu'il pétait dans la maison, finissait par éroder jusqu'à sa virilité, en faisant de lui l'un des enfants que sa femme houspillait. Il connut ses premières défaillances dans l'exercice du devoir conjugal. La moindre vétille devenait l'objet d'une discussion où chacun voulait avoir raison, un champ de bataille dans une guerre dont l'enjeu était de savoir qui, dans ce foyer, portait les chausses.

Tilmann était perdant, car il n'était pas sur son terrain. Il battait en retraite, et se fit de plus en plus taiseux, se repliant dans un coin de la cour pour mordiller un brin de paille ou caresser le chat, ce qui était une forme de fuite. Il se retirait aussi dans la sellerie attenante à l'écurie, où il réparait les licols et les harnais. Avec le temps, il en fit son refuge, s'exerçant au travail du bourrelier, et entre l'établi et les crochets ou suspendaient bâches et lanières de cuir, il s'était installé une paillasse où, certaines nuits, il venait dormir.

Il avait également dans cette sellerie un vieux coffre, bien plutôt une caisse fermée, de planches mal équarries et disjointes, assez petite, qu'un enfant eût pu soulever avec un peu d'effort, presque une malle de voyage, et qui, de fait, était celle qu'il avait emportée avec lui toute les fois où il s'était installé quelque part durablement, et ce depuis son départ de chez son père. Le dehors rustique du caisson, dont il usait pour s'asseoir, ne suggérait pas un contenu de quelque valeur, mais il y retenait quelques objets qui étaient de ceux dont on ne peut se défaire : le vieux bréviaire de sa mère, une espèce de personnage de chiffon bourré de son qui avait été son premier jouet, le masque de céruse dont il avait fait l'acquisition à Venise, autant de choses hétéroclites, provenant de lieux et de temps de sa vie si espacés les uns des autres que leur cohabitation en un même endroit rendaient insolites.

Les victoires rhétoriques qu'elle obtenait sur lui ne satisfaisaient pas sa femme, car Tilmann apprendrait avec l'expérience, mais bien plus tard, bien trop tard, que les femmes commencent souvent des batailles dans l'espoir secret de les perdre : elles ne tiennent pas des conciles de taverne, elles vérifient qu'elles ont bien un homme en face d'elles. Et si celui-ci renonce à tenir tête, à les affronter, c'est qu'il déserte. Sa femme se sentait donc souvent esseulée.

Elle finit par lui reprocher de n'être jamais là, ni physiquement car il était souvent sur les routes, ni même en esprit quand il était physiquement là. Ce à quoi Tilmann trouvait encore moins à répondre, s'enfonçant davantage dans un silence désolé, puisque cela était vrai. Et dans ce silence, à l'intérieur de lui-même, grandissait l'idée étrange qu'à un moment donné il s'était trompé de vie.

Il voyait le temps qui passe comme un dessin, celui que formaient les routes qu'il parcourait, présentant à intervalles variables des embranchements vers d'autres destinations, ou vers la même destination mais par un raccourci ou un détour, les unes aisées et protégées des bandits, les autres incertaines et dangereuses. D'autres destinations existaient pour lui, ou bien d'autres chemins pour une même destination, et il se disait qu'il avait dû se fourvoyer à une bifurcation quelconque et se retrouvait dans la mauvaise histoire. Pouvait-on revenir en arrière, ou aller de l'avant mais en prenant une autre direction ?

C'est alors que le saisissait à nouveau l'envie de s'en aller. Il prenait du courrier en partance pour Rome et les villes du trajet, et partait, puisqu'il avait fait de partir son métier.

Je sais bien l'absurdité d'un état où l'on n'est jamais heureux là où l'on est, et où l'on espère que le meilleur se trouve ailleurs. Je le sais, parce qu'une fois sur la route, c'est le lieu d'où je suis parti qui, dans cet état, devient désirable.

Est-ce que je pars pour fuir une vie qui n'est pas la mienne, pour fuir ma compagne et ses constantes récriminations ? Ce serait l'explication la plus simple, car après tout elle s'y entend à me faire si médiocre quand nous sommes ensemble, que je me sente enfin l'esprit léger et alerte quand je suis seul.

Mais il faut être honnête, je pars toujours pour revenir. Pour vivre ce trop bref moment des retrouvailles où, pendant quelques jours, nous ne goûtons que la joie de redécouvrir l'autre, après qu'il a fini par nous manquer.

Alors, plus subtilement, est-ce que je pars parce que c'est ce que je dois faire pour pouvoir rester ? Je pars, comme font les gamins, justement parce qu'elle me reproche de toujours partir, de ne jamais être là. Fort bien : qu'elle ressente ce qu'est vraiment l'absence de l'autre. Je pars pour aller là où l'on ne veut pas que j'aille, pour aller voir ce que l'on m'interdit de regarder. Je pars parce que c'est interdit.

Ou alors, je pars pour creuser de la distance, pour creuser ce manque de nous qui nous fait nous retrouver avec joie. Dans l'espace pour elle inimaginable, incommensurable de la distance où je me trouve, en quelque endroit indécis où elle ne me voit pas, je laisse à désirer. Je me rends désirable. Je ne pars donc pas pour fuir son désir, ses attentes trop pressantes et jamais satisfaites, mais au contraire pour attiser ce désir qu'elle a de moi.

Depuis la nuit des temps, la répartition des tâches entre hommes et femmes inscrit cette loi d'airain qui commande l'ordre du désir : les hommes partent, les femmes restent. Les hommes partent à la chasse, ils partent au combat, ils partent au labeur, et les femmes les attendent. Or, pour quelque raison obscure, attachée à l'immanence du logis, du chez-soi, où l'immobilise celui des deux qui doit s'occuper des enfants et tenir

la maison, c'est toujours celui qui part qui est absent, non celui qui reste. La distance que mettent entre eux ceux qui s'aiment n'instaure pas de symétrie : c'est celui qui bouge le premier qui s'absente. Et pour quelque autre raison, peut-être parce que la femme qui demeure au foyer a le temps de discuter avec les autres femmes en filant la quenouille ou en préparant le repas, c'est elle qui parle de l'absent, et qui, d'en parler, en fait un objet désirable.

Je dois bien le dire : d'être ainsi désiré, de me sentir désirable, j'existe. J'existe en ce point obscur de moi-même où je n'arrive pas à m'aimer. Je ne sais pas qui je suis, j'ai besoin qu'on me le dise, j'ai besoin que l'on me dise que ce que je suis est aimable. Et c'est pour cela que je suis enchaîné au désir des femmes : non pas le désir que j'ai d'elles, mais le désir qu'elles ont de moi. Et je ne peux m'assurer de leur regard qu'en provoquant chez elles, par mon absence, le manque qu'elles ont de moi.

Toujours, donc, il faut que je reparte.

Quelques mois plus tôt de cette même année 1424, le cinquième jour des calendes de juin, qui était le mardi suivant le deuxième dimanche après la Pentecôte, les chanoines de Riga avaient élu pour leur archevêque Henning de Scharpenberg, auparavant leur prévôt. L'élection fut confirmée par le Pape aux ides d'octobre. Henning était religieux de l'Ordre teutonique, mais il en quitta l'habit pour prendre possession de sa dignité, marquant ainsi l'indépendance de l'archevêché d'avec l'Ordre. C'était là réveiller une querelle ancienne entre le clergé livonien et le maître de Livonie. Les archevêques de Riga, princes au spirituel comme au temporel, bénéficiaient de l'immédiateté d'Empire et n'étaient pas inféodés à l'Ordre. Leurs fiefs, s'intriquant entre les terres des États teutoniques, étaient l'enjeu de différends constants, parfois de conflits armés. L'Ordre se prévalait, de son côté, d'une bulle éditée par le pape Boniface IX trente ans plus tôt, qui pour trancher dans ces conflits avait nommé à l'époque au siège de Riga un membre de l'Ordre, Jean de Wallenrode, frère du Grand-Maître Conrad, et imposait que les chanoines ne pussent être choisis que parmi ceux qui auraient fait profession dans l'Ordre. Même si l'archevêché restait en principe un État indépendant, cette obligation le convertissait de fait en prébende de la principauté teutonique. Mais Scharpenberg avait été missionné par son prédécesseur, Jean Ambundi, pour faire annuler cette bulle, requête à laquelle le pape Martin V venait d'accéder au mois de décembre précédent.

Henning de Scharpenberg n'avait de cesse de confirmer l'indépendance de l'archevêché, et profitant de l'affaiblissement de l'Ordre, tentait d'attirer à lui les évêchés de Livonie. Au décès de Gottschalk Schutte, évêque de Courlande, la même année, le chapitre élut Dietrich Tanke, qui était de leur parti. Paul de Rusdorf réagit en cherchant à faire nommer par le Pape un de ses propres hommes de confiance. Il pensa à Johann Tiergart, qui s'était jusque-là battu en première ligne à Rome contre les démarches de l'archevêque de Riga.

Il dépêcha Tilmann à Rome, d'une part pour approcher Tier-

gart en ce sens, d'autre part pour porter directement au Saint-Siège une missive demandant la nomination de ce dernier.

De multiples circonstances concourraient à une issue favorable de ces démarches. Tiergart lui-même, on le sait, aspirait à une sinécure. Le poste de procureur général exigeait de nombreuses démarches, ronds de jambe, négociations et était peu payé. Tiergart envisageait une charge d'évêque dont il aurait confié les soins administratifs à un chanoine pendant qu'il jouissait des bénéfices. Martin V, pour sa part, était plutôt fâché des tentations d'indépendance de son lointain clergé livonien. Il n'avait pas apprécié l'élection de Scharpenberg par les chanoines. Tel était d'ailleurs le sens de la confirmation qu'il avait faite de cette désignation : rappeler que l'archevêque était élu par le chapitre, mais devait être nommé par le Pape. La désignation de Tiergart contre Tanke serait une manière de signifier plus clairement encore aux chanoines que cette confirmation n'était pas automatique, et que c'était au final le Saint-Siège qui décidait.

Tiergart, bien qu'il aspirât à revenir au pays, se fit cependant tirer l'oreille. On allait l'envoyer dans un évêché éloigné de Dantzig, sa ville natale, et où il serait reçu comme un chien dans un jeu de quilles par les chanoines qui avaient voulu d'un autre. Et pour prix d'une situation conflictuelle à gérer, il n'aurait les revenus que d'un évêché crotté, mal doté en paroisses et bénéfices.

Il fallut que Tilmann, diligenté par le Grand-Maître, lui fît entendre que le Pape avait promis qu'il bénéficierait d'une charge plus généreuse dès qu'elle se libérerait. Dans l'attente, il pourrait cumuler les deux titres d'évêque de Courlande et de procureur de l'Ordre. Dans le même temps, Tilmann fit courir la rumeur au sein de la curie que l'évêque de Dorpat, titulaire d'un évêché bien plus riche de la région de Riga, était gravement malade et probablement mourant. Il assura Tiergart que le Grand-Maître Paul de Rusdorf demanderait, dès vacance du siège, la translation de sa charge dans l'évêché de Dorpat, ce qui n'était évidemment possible que s'il était déjà évêque.

Tiergart accepta donc de devenir provisoirement évêque de Courlande. Il reçut sa désignation au début de l'année 1425, le quatorzième jour des calendes de janvier. Fort de la promesse qui lui avait été faite, et anticipant sur l'état de santé de son futur

prédécesseur à Dorpat, il laissa les commandes au vice-procureur Arnold von Datten, et fit en juillet le déplacement là-bas pour prendre possession de ses insignes. Il fut fort marri d'apprendre que l'évêque de Dorpat était encore bien vivant. Mais il était trop tard et il s'installa au château de Pilten, la résidence des évêques de Courlande, au sein de ce qui n'était guère plus qu'un gros bourg de quelques centaines d'habitants. Morose, il participa en janvier 1426 à une rencontre des prélats de Livonie avec le Grand-Maître, d'où ne sortit que la confirmation des différends.

Comme l'archevêque de Riga se préparait à réunir un synode pour engager des démarches auprès du Saint-Siège, Paul de Rusdorf fut contraint de demander à Tiergart de reprendre son bâton de procureur général pour préparer le terrain à Rome, et Tiergart repartit donc en février, laissant au chanoine Johann Hammel le soin de son diocèse.

À chacun de ses voyages, Tilmann trouvait l'occasion de passer par Sienne, où il séjournait brièvement pour ne pas retarder le courrier dont il était porteur, le temps néanmoins de retrouver son ami Silvio.

Tilmann fut peut-être du voyage de retour de Tiergart à Rome en février 1426, et il y revint en tous cas à la fin du printemps, car sa chronique, comme les archives de l'Ordre, le situent à Rome en juin, d'où il se prépare à rapporter à Marienbourg une missive du procureur Johann Tiergart datée du 10, dont le contenu ne retiendra pas notre attention ici. Il ne quitte cependant Rome que probablement vers la fin du mois de juillet, avec d'autres lettres écrites plus tard, suivant la pratique qui est d'en réunir suffisamment pour, par l'addition des commissions qui lui sont versées, justifier le coût du voyage.

Repassant par Sienne, Tilmann retrouva Silvio dans la bibliothèque du *studium*, affairé à recopier un manuscrit. Il profitait de la suspension estivale des cours pour abattre ce travail de scribe qui lui assurait une partie de ses revenus de l'année. On était au cœur de l'été, la chaleur s'abattait sur la ville, et mieux valait profiter en journée de l'ombre dispensée par les murs du collège. Le jeune Siennois continuait ainsi à acquérir une connaissance étendue et composite, issue de la copie qu'il faisait de ces livres traitant des matières les plus diverses : droit essentiellement, puisque telle était la discipline dans laquelle il était inscrit et où il nouait ses contacts, mais aussi théologie, histoire, géographie, littérature, rhétorique, et quelques ouvrages moins universitaires tels que des missels, livres de prières, vies de saints, recettes de cuisine, qu'il trouvait moins de plaisir à transcrire mais qui étaient bien payés. Écrivant, il retenait deux fois mieux ce qu'il lisait, confirmant l'adage : *qui scripsit, bis legit*.

– Regarde cette merveille sur quoi je besogne, dit-il à Tilman en désignant l'ouvrage qu'il était en train de recopier.

C'était un manuscrit sobrement décoré et enrichi de lettrines sans prétentions mais élégantes, et l'ensemble d'une écriture propre et régulière.

– J'en ai pour tout l'été, mais c'est un plaisir que de s'y plonger, et un honneur que d'en être l'un des véhicules par qui il sera proposé à la lecture par d'autres. C'est la *Comedia* de Dante Allighieri. L'as-tu lu ?

– Je connais le nom du poète, pour l'avoir entendu souvent cité dans les conversations de ce côté-ci des Alpes, mais il ne m'a jamais été donné de voir dans nos bibliothèques, en Allemagne, un exemplaire de ses écrits, ni en allemand, ni en latin.

– C'est qu'il écrit en toscan. Bien que j'affecte de n'écrire qu'en latin, car je plaide pour un retour aux classiques, il faut tout de même admettre que quelques grands noms, comme lui ou Pétrarque et Boccace, ont écrit des chefs d'œuvre en langue populaire. Ils ont déjà été la matière de nombreux commentateurs, ici en Toscane, mais je comprends qu'il faudra du temps pour qu'ils soient traduits en allemand. Toutefois, comme tu lis le latin et qu'à force de baragouiner entre nous un mélange de latin de cuisine et de toscan, peut-être pourrais-tu t'essayer à le lire ?

– Dis-moi, de quoi s'agit-il ?

– Voilà un auteur qui devrait t'édifier, toi qui m'as parlé de ton aventure platonique de l'époque où tu vivais à Cologne. Dante raconte le voyage imaginaire qu'il accomplit dans le monde de l'au-delà. Il se trouve plongé dans une forêt sombre, où il rencontre le poète Virgile qui l'invite à un périple dans les mondes invisibles. C'est un voyage initiatique. Avec son guide, il descend d'abord à travers les neuf cercles de l'enfer, puis gravit les sept gradins de la montagne du purgatoire, et enfin s'élève dans les neuf sphères concentriques du paradis. Virgile lui sert de guide jusqu'aux portes du paradis, mais comme il est né avant la venue du Christ, il n'a pas été racheté et ne peut l'accompagner plus loin. C'est donc la muse de Dante, Béatrice, qui prend le relais et guide Dante dans l'Empyrée et lui ouvre la porte du salut. Bien que tout se passe dans un monde allégorique, Dante sait décrire les lieux avec des détails réalistes, et les figures s'incarnent en des personnages qui rendent ce monde sensible.

– Tu penses à moi à cause de cette muse qui le guide, Béatrice ?

– Précisément. L'amour de Dante pour cette jeune femme traverse toute son œuvre. Sans la passion qu'il a éprouvée pour elle, il n'aurait pas écrit cette épopée. Il l'évoque plus précisément dans la *Vita Nuova*, qu'il a rédigée peu après la mort de la donzelle, survenue alors qu'elle n'avait que vingt-cinq ans. Ils s'étaient rencontrés une première fois alors qu'ils avaient neuf ans, puis se sont revus à dix-huit ans, alors que l'un et l'autre

étaient promis à des mariages arrangés. Dante décrit sa passion et son désespoir à la disparition de Béatrice, la crise profonde qu'il traverse, son errance, sa rencontre avec une « noble dame » qui est sans doute une allégorie de la philosophie, et enfin son repentir. On retrouve les thèmes de l'amour courtois, ici élevés vers l'amour mystique. Les amants renoncent à coucher ensemble, pire : ils sont définitivement séparés l'un de l'autre, puisque Béatrice meurt. Mais de ce fait, leur amour est exalté, éternisé, transcendé, il devient l'amour vrai, celui que le Christ prodigue aux hommes : un amour qui n'est pas possession de l'autre, mais acceptation de sa perte. Et les amants se retrouvent dans l'au-delà, le monde de leurs pensées.

Tilmann sourit à l'évocation outrancière que son ami faisait ainsi de son histoire.

– C'était pour moi il y a quinze ans, et sans doute n'ai-je pas la profondeur mystique de Dante, car je suis revenu de cet au-delà inchangé, et mon attirance pour les femmes n'a rien que de plus terrestre désormais.

– Je n'en jurerais pas, mon ami, car tu es comme moi un homme à femmes, et je sais de quel bois nous sommes faits. Ce n'est pas le besoin animal que nous avons d'elles qui nous agit, mais plus perversement (ou plus humainement), le besoin qu'elles ont de nous, et le désir que nous avons qu'elles aient besoin de nous. Ta capture dans cette histoire avec ton Ise de Cologne montrerait que tu es du bois tendre dont on fait les poètes. Après tout, tu t'es mis à lui écrire, dès lors que tu renonçais à la mettre dans ton lit. Il me paraît que cette dame doit encore habiter quelque crypte au profond de ton esprit.

Tilmann ressentait un pincement étrange en son être. Ise n'était qu'un souvenir lointain, aussi bien dans le passé que dans l'espace, et pourtant, il devait admettre que ce souvenir était toujours là, quinze ans plus tard et mille lieues plus loin : rien qu'une pensée, moins qu'une image, la substance fantomatique de ces formes que l'on entrevoit aux limites de son champ de vision. Une pensée brève, fugace, qui survenait parfois, en la forme d'une interrogation : que devient-elle ? Une pensée qui, donc, était très loin d'occuper tout son esprit, mais qui néanmoins insistait doucement, peu souvent, mais avec constance.

Silvio poursuivait :

– Mais peut-être aussi qu'il te faudra la revoir pour que la

diablesse sorte de sa crypte. Après tout, tu ne l'as connue qu'une seule fois et tu ne l'as plus revue depuis. Or, on sait peu de l'amour que Dante voua à la vraie Béatrice, mais un trait me semble important, et à ma connaissance négligé par les commentateurs : c'est le fait qu'ils se soient rencontrés une première fois quand ils n'étaient qu'enfants. Leur amour d'adolescents, par la suite, est éclairé par cette première rencontre, au souvenir de laquelle il prend sa source et s'abreuve. Prends le temps d'y porter ton attention : Dante et Béatrice se rencontrent alors qu'ils sont des bambins, ils éprouvent un amour enfantin l'un pour l'autre, auquel la précocité ne permet pas de donner toute sa mesure par l'effusion des corps. En même temps, c'est la première fois, c'est une expérience qui n'a pas de précédent à quoi la comparer, la mesurer, elle est donc absolue, incommensurable. Sans doute, dans les faits, ont-ils aussi passé leur temps en chamailleries, mais cela, le temps qui passe le fera oublier pour ne laisser que le souvenir des bons moments, et les idéaliser. Leur histoire s'est arrêtée, elle laisse donc quelque chose d'inachevé, qui appelle à ce qu'ils y reviennent. Les rencontres qu'ils feront avec d'autres, par la suite, vont toutes être évaluées à l'aune de cet épisode inaugural : insatisfaisantes, en retrait. Et voilà que, neuf ans plus tard, ils ont l'opportunité de se retrouver : ils s'aiment à nouveau de cet amour premier, sans tache, et ce faisant ils ont à nouveau l'innocence des enfants.

Tilmann l'interrompit :

– Comme l'heure avance, et que montent les ombres du soir, je te propose de poursuivre cette conversation en vidant un gobelet à la taverne avant de souper à la fraîche.

– Ah ah ! se réjouit Sylvio. Tu parles d'or. La sagesse commande qu'effectivement nous consultions les augures au fond de nos cruchons. Sans doute, *in vino veritas*, trouverons-nous dans ce premier cercle de l'enfer, celui des tentations vénielles, une porte dérobée donnant directement dans les sphères de la béatitude.

Sur le chemin, Silvio reprit cependant son commentaire de Dante :

– Ce qui me paraît également l'enseignement du poète, c'est que la passion, à la fois exaltée et impossible, est le moteur qui crée le monde imaginaire. Les amours triviales ne créent rien, elles se suffisent à elles-mêmes. Tu couches, tu dépenses, tu

es satisfait, chacun regagne ses pénates avec un sourire un peu imbécile et l'idée de recommencer tout pareillement une prochaine fois. Dante est dans l'impossibilité de la dépense : il est marié, Béatrice est mariée, et en plus elle meurt. Il va donc créer tout un monde dans lequel il va pouvoir la retrouver et, au final, consommer dans un acmé, certes très éthéré, mais dont on ne saurait préjuger qu'il lui apporte moins de satisfaction qu'un orgasme. Y aurait-il quelque chose de séminal dans l'écriture ? Je ne saurais dire. Toujours est-il que l'amour, le désir, ou peut-être quelque volition que ce soit, suscitent l'écriture, et l'écriture, à défaut de faire des enfants, engendre des mondes.

– Tu me tiens sur Dante des propos eux-mêmes bien éthérés, le moqua Tilmann. Je crois me souvenir d'une conversation sur l'amour courtois, dont tu considérais les auteurs, bien plus prosaïquement, comme des charlatans racontant de belles histoires aux femmes pour les attirer dans leur lit.

Silvio se fendit d'un large sourire.

– L'un n'exclut pas l'autre, répondit-il. C'est un autre aspect du pouvoir des mots. Du reste, Dante est un peu ambigu à cet égard. Son amour idéalisé pour Béatrice se nourrit aux mêmes sources que le *fin'amor* des troubadours : l'impossibilité du déduit, le sacrifice, la transfiguration de la passion. Mais il critique les romans courtois pour leurs effets néfastes sur les lecteurs.

Étant parvenu à leur taverne habituelle, ils entrèrent et s'installèrent à l'une des tables qu'ils affectionnaient, pour y commander à boire et à manger. Silvio reprit :

– Il y a un passage de la *Comedia* qui montre bien, à la fois la manière dont opèrent les récits, et l'ambigüité de Dante sur la question, puisque lui-même est l'auteur de ce récit dans lequel il critique les récits. Il évoque le roman de Lancelot et Guenièvre, non pas pour raconter qu'il rencontre ces derniers dans l'enfer des couples adultères, mais pour décrire un couple adultère qui a été subjugué par leur histoire. C'est au cinquième chant de l'Enfer. Le couple dont il s'agit est connu des Toscans, c'est une histoire qui s'est passé à Rimini il y a bien longtemps. Francesca, de la maison des Polenta de Ravenne, devait épouser Giovanni Malatesta, de Rimini, un homme de valeur, mais fort laid. Le mariage, qui scellait une alliance entre les deux familles, se fit par procuration, et ce fut le frère de Giovanni, Paolo Malatesta, qui le représenta pour l'occasion. Paolo était bien plus avenant,

et il eut une liaison avec la femme de son frère. Giovanni, ayant surpris les amants, les poignarda.

– C'est une histoire assez triviale, commenta Tilmann. Quel rapport entretient-elle avec celle de Lancelot et Guenièvre ?

– Dante rencontre les amants dans le deuxième cercle de l'Enfer, où se trouvent les luxurieux. Francesca lui raconte comment la passion les a saisis. Avant d'être surpris par Giovanni, elle et Paolo étaient en train de lire, précisément, le roman de Lancelot. Ils étaient seuls et sans soupçon de ce qui allait leur arriver. C'est en lisant l'histoire qu'à plusieurs reprises, ils lèvent le visage, se regardent et pâlissent. Le moment qui les fait basculer est celui où Lancelot embrasse Guenièvre. Francesca déclare que Paolo et elle n'allèrent pas plus loin dans la lecture et qu'ils s'embrassèrent à leur tour.

– Je vois, dit Tilmann. Il est à nouveau question de la magie qu'exerce le monde imaginaire sur la réalité. Les jeunes gens, pris par le récit, se prennent pour les personnages, et sont conduits à faire dans la réalité ce que ces derniers font dans la fiction.

– Oui, et Dante met sur les lèvres de Francesca ce commentaire intéressant : « *Galeotto fu il libro e chi lo scrisse* ». Galehaut est, dans le roman chevaleresque, l'ami de Lancelot, celui qui sert d'intermédiaire entre lui et Guenièvre et facilite leur liaison. Ce que Dante fait dire à Francesca, c'est que dans leur cas, c'est le livre et celui qui l'a écrit qui jouèrent le rôle d'un Galehaut, d'un entremetteur. Nous sommes donc en présence d'une histoire qui se joue sur deux scènes, et qui met en correspondance tous les protagonistes deux à deux : Paolo avec Lancelot, Francesca avec Guenièvre, et le livre et son auteur avec l'entremetteur Galehaut.

Tilmann était pensif. Il cherchait la portée morale de l'histoire.

– Tout de même, finit-il par dire, je juge que dans ce récit, le livre opère bien plus fermement comme un philtre d'amour que comme un simple intermédiaire. Si ses effets sont aussi subjuguant, qu'en est-il de la responsabilité des amants ? Ce n'est pas eux que l'on devrait retrouver en enfer, mais l'auteur du livre, pour crime de sorcellerie.

– Ah ah ! fit Silvio en levant le doigt. C'est là qu'il faut lire Dante très près du texte. Francesca achève son histoire en disant

que ce jour-là, celui où ils s'embrassèrent, ils ne lurent pas plus avant : « *Quel giorno più non vi leggemmo avante* ». Je crois que pour Dante, le péché des amants, ce n'est pas, ou pas seulement, d'avoir lu un récit licencieux ou d'avoir consommé l'adultère. Du reste, on ne sait pas s'ils ont fait davantage que s'embrasser. Leur péché, c'est d'avoir interrompu la lecture, et d'avoir ainsi quitté le monde de la fantaisie pour passer à l'acte dans la réalité. Francesca a beau essayer d'incriminer le livre, Dante lui répond deux choses : il fallait rester dans le monde imaginaire du livre, et pas en sortir ; et il fallait lire plus avant, car une lecture interrompue est fautive, une partie de ce qu'on lit ne s'éclaire entièrement qu'à la fin.

Tilmann s'agita sur sa chaise :

– Et voilà Dante retombant sur ses pieds, s'écria-t-il. Il prêche pour sa paroisse, bien sûr. Les auteurs sont innocents, puisque le péché résulte d'une mauvaise lecture. Et les romans courtois peignent un amour idéal, transfiguré : ce sont les lecteurs qui les lisent avec des intentions lascives. Mais, dis-moi…

Il plissa les yeux, observant Silvio qui lui faisait un grand sourire.

– Il ne t'aura pas échappé, poursuivit Tilmann, que nous sommes en présence d'un auteur qui écrit une histoire, laquelle traite d'une histoire qui a des effets sur une autre histoire. Il n'y a pas seulement deux scènes dans l'affaire, mais au moins trois : celle de Lancelot et Guenièvre, celle de Paolo et Francesca lisant l'histoire de Lancelot et Guenièvre, et celle de Dante racontant à son tour l'histoire de Paolo et Francesca, histoire dont nous sommes les lecteurs. En affirmant la puissance dangereuse du livre à propos de cette histoire, Dante ne peut éviter d'affirmer que ce qu'il écrit pour nous est également puissant et dangereux. C'est un procédé astucieux, dont usent sorciers et magiciens : attention, disent-ils, je suis puissant et dangereux, mais si vous m'écoutez et suivez mes conseils, tout va bien se passer.

– Bravo, Tilmann ! Tu as mis le doigt sur l'ambigüité de l'écriture, à laquelle Dante n'échappe pas. Toute la *Comedia* est un récit pour l'édification de ses lecteurs, raconté à la première personne par Dante lui-même, comme si tout lui était arrivé en réalité. Il peut critiquer les amants qui font l'erreur de passer la frontière entre la fantaisie et la réalité : lui-même la franchit hardiment.

Silvio s'interrompit :

– Tu vas bien, demanda-t-il ?

Tilmann s'était figé. Il n'écoutait plus Silvio, précipité qu'il était soudainement dans l'abîme qu'avait ouvert sous ses pieds sa propre remarque.

Quelque part, en lui, une forme de spectre lui parlait.

Oui, Tilmann, disait une voix en lui, nous suspectons que Dante raconte son périple en enfer comme s'il y avait été, tout en nous prévenant que c'est un récit allégorique. Pourtant Francesca et Paolo ont vraiment existé. Ils ont vraiment fauté, les chroniques l'attestent, et ils se morfondent peut-être vraiment en enfer. Dante ne fait-il qu'inventer une fable, ou relate-t-il une rencontre avec eux qui a effectivement eu lieu, peut-être pas dans cette réalité-ci, mais du moins dans quelque autre qu'il entrevoit dans un songe mystique ? Et en définitive, même si ce n'est qu'une fable, ne faut-il pas admettre que la puissance de l'écriture réside dans la réalité qu'elle construit ? Ne pleurons-nous pas sur le sort des malheureux Francesca et Paolo comme s'ils étaient là, à nous raconter à nous, lecteurs, leur triste destin ? Et eux-mêmes, ne pleurent-ils pas vraiment ? En racontant l'histoire de sa rencontre avec eux, Dante nous convainc, le temps de la lecture, qu'il a réellement dialogué avec eux. Et peut-être s'en convainc-t-il lui-même. Et sans doute, cette Francesca et ce Paolo-là sont-ils encore plus convaincus que lui d'exister et de l'avoir rencontré, car les personnages d'une fable ne sauraient douter de leur propre réalité. Cela dit, nous non plus ne doutons pas de notre réalité. Ce qui nous dirige sur cette question abyssale : quand vous dialoguez ainsi, Silvio et toi, qu'est-ce qui vous assure que vous n'êtes pas les personnages d'une fable dont quelqu'un d'autre est en train d'écrire un chapitre ? Moi par exemple, bien sûr, qui fait écho en toi…

Rassure-toi : je me pose la même question à mon sujet.

– Tilmann, est-ce que tout va bien ? Tu es pâle.

Tilmann se ressaisit, écartant le vieux démon qu'il pensait s'être éloigné de lui pendant toutes ces années, et qui subitement, et le temps d'un clignement de paupière, venait de se manifester. Il prit son gobelet et en but le contenu d'un coup.

– Oui, dit-il. Je pense que je dois avoir faim, ce qui me donne parfois des vertiges.

On vint les servir. C'était un plat de nouilles, accompagné d'un bol de légumes aux herbes. Tilmann appréciait l'ingéniosité de ce peuple latin, qui avait imaginé toutes formes de découpe de la pâte dont on faisait les nouilles, ce qui leur conférait, étonnamment, un goût ou une texture à chaque fois différent. Manger le revigora effectivement.

Silvio, changeant apparemment de sujet, demanda :

– *Allora*, comment se porte Caspar ?

– Tu demandes de ses nouvelles comme si c'était un être réel, dit Tilmann, encore troublé par ses pensées.

– Bien sûr, qu'il est réel, puisque nous l'avons engendré. Du reste, quand j'ai posé la question, tu as tout de suite compris de qui je parlais. Donc c'est qu'il existe dans ta tête, aussi bien qu'existe dans la mienne cette Ise qui est supposée vivre à des centaines de lieues *ultra montanas*, que je n'ai pourtant jamais rencontrée, mais dont je ne doute point, parce que ce que tu m'en dis me la rend réelle. Je te concède que c'est notre discussion, ou plutôt, quand nous nous dirigions vers la taverne, ma diatribe sur la fabrique des mondes par l'écriture, qui m'y a fait repenser.

À nouveau cette question de la frontière entre réalité et fiction, se dit Tilmann. Il fit un effort pour ne pas céder à nouveau au vertige qui l'avait saisi un moment plus tôt, et déclara d'un ton léger :

– Bien, bien. Disons que Caspar en est resté à l'état dans lequel le laissait notre réflexion. Il tient en main sa lettre de recommandation pour l'université de Bologne et il se gratte la tête, se demandant s'il va faire un pas plus avant.

– Quoi ? Tu veux dire que tu ne l'as pas encore… pardon, tu

veux dire qu'il ne s'est pas encore inscrit à l'université ? Mais les cours vont reprendre en septembre, il faut donc se dépêcher.

– Allons, Silvio, c'est une histoire que nous avons pissée sur le papier en nous aidant de tout ce que nous avions bu certain soir bien arrosé. Elle ne saurait aller plus loin qu'un jet contre un mur.

– Nul ne saurait le dire tant que nous ne l'avons pas poussée jusqu'au bout de ses possibilités. La lecture de Dante et d'autres auteurs m'y a fait réfléchir ces jours-ci. Prends l'Énéide, par exemple, puisque Virgile est l'un des grands inspirateurs de Dante. Virgile a écrit cette épopée à l'époque de l'empereur Auguste, pour fournir à Rome un récit national comparable à l'Iliade et l'Odyssée d'Homère. Ce récit, par son ampleur, légitime le pouvoir des premiers empereurs, et les confirme même dans leur généalogie, puisque Jules César prétendait descendre d'Énée, par son fils Ascagne, commodément rebaptisé Iule. Ce qui n'aurait été que le délire généalogique d'une famille devient, par la conjonction du pouvoir impérial et du génie de Virgile, une vérité que les historiens ensuite n'interrogeront même pas, à commencer par Tacite et Suétone.

– Nous ne sommes ni Virgile, ni Tacite ou Suétone, et nous n'avons pas la commande d'un César pour soutenir un tel projet.

– Pas un projet d'une telle ambition, mais voyons ce que cela donne avec un personnage plus discret. Tu disposes toujours de la lettre de recommandation ?

– Oui, je ne sais pourquoi je la porte avec moi en voyage, mais comment sais-tu que je l'ai conservée après notre soirée ?

– Je ne le sais pas, mais j'ai eu raison de le supposer. Et le fait que tu l'aies conservée montre que ce projet te travaille aussi, et que Caspar a fait son chemin dans ta tête. Je te propose un petit voyage de conserve. Tu dois de toute façon repasser par Bologne pour remonter vers l'Allemagne. Ce n'est qu'à deux jours à cheval, trois au pire si nous faisons étape à Florence. Je peux faire une pause dans mon travail pour le plaisir de ta compagnie quelques jours de plus. Du reste, il se trouve que j'avais projet de me rendre à l'université de Bologne, qui est aussi connue pour sa production de livres, et où je voulais négocier mes compétences de copiste et de traducteur. Notre ami palermitain Antonio Beccadelli s'y est installé, et figure-toi qu'il a fini par y publier ses épigrammes érotiques, en deux livres qu'il a intitulés

L'Hermaphrodite.

Ainsi fut décidé. Tilmann n'était pas convaincu par la proposition de canular de Silvio, et il n'aurait certes pas fait le déplacement pour cela, mais il était vrai que sa route mettait Bologne sur le trajet et qu'il se réjouissait d'un prétexte à bénéficier de la compagnie de son ami quelques jours de plus.

L'ancienne voie romaine, qui passait par la riche Florence, était sûre et bien entretenue, malgré la rivalité séculaire entre Sienne et sa voisine. Il en a toujours été ainsi : la fidélité dans l'inimitié tisse des liens, et les routes qui permettent la circulation des armées servent également aux marchands. La chaussée large et empierrée était bordée de fossés entretenus par les communautés dont elle traversait les bans, et bien souvent plantés anciennement de platanes, de chênes ou de cyprès, qui dispensaient en ce mois d'août une ombre bienvenue. Quelque olivier, aussi, offrait parfois ses fruits.

En chemin, Silvio exposait ses motifs à faire le voyage :

– L'université de Bologne est la plus ancienne du monde chrétien. Autour de son activité d'enseignement et d'étude se sont greffés, de longue date, des métiers qui en vivent, et en particulier la production et le commerce des livres. La ville est connue pour ses parcheminiers, relieurs, enlumineurs, copistes et autres artisans du domaine. Les libraires sont fortunés, ils achètent et vendent des livres partout en Italie et de l'autre côté des Alpes. Ils les prêtent aussi, contre rémunération, pour la durée d'une scolarité, aux étudiants qui n'ont pas les moyens de les acquérir en propre. Certains professeurs poursuivent d'ailleurs une double activité d'enseignement et de commerce. Ils font crédit en apparence gracieux aux escoliers qui n'ont pas les moyens de payer les cours. Pour garantie de ces prêts, ils se font donner en gage leurs livres, qui sont les seuls biens que possèdent ces jeunes gens. Et ces livres leur reviennent souvent en fin de scolarité toutes les fois où l'étudiant n'a pas trouvé les moyens de rembourser. Les professeurs revendent ensuite les livres à un libraire, ou se font eux-mêmes libraires et vendent ou louent les livres à d'autres étudiants. Les livres gagés valant bien davantage que le loyer des cours qu'ils ont servi à payer, certains professeurs ont été poursuivis par la curie romaine pour usure, et quand ils prennent leur retraite, il leur faut faire amende honorable pour éviter l'excommunication. Mais cela n'a pas empêché quelques dynasties de professeurs de prospérer dans

le commerce, et aussi dans le conseil donné au prince. Je vais à Bologne, emportant quelques exemplaires de mon travail de copiste, pour voir, après que tu seras reparti, si je ne peux pas mettre mes compétences au service de l'un de ces dynastes, dont l'envergure est plus grande que mes commanditaires de Sienne.

L'importance ancienne de Bologne était confirmée, du point de vue de Tilmann, par le fait que l'Ordre, qui ne tenait guère d'établissements de ce côté des Alpes, y avait une commanderie relevant, comme Venise, du baillage de Lombardie. C'était un convent modeste, situé juste à la sortie de la ville, quand on passait le mur d'enceinte par la Porte Majeure pour prendre la via Emilia. La commanderie comprenait un hospice et un cimetière, attenant à l'église Sainte-Marie-des-Allemands. L'église elle-même était un bâtiment simple de dimensions modestes, avec une façade à arcades, associant trois chapelles et un campanile à l'arrière. Ne résidaient là qu'un chevalier et un prêtre de l'ordre, qui accueillaient des pèlerins allemands de passage, et quelques étudiants hébergés à l'année. Les deux voyageurs y descendirent.

À la table du souper, Tilmann sortit de sa sacoche le faux courrier de recommandation pour essayer de convaincre son ami de la faiblesse de leur posture.

– Nous n'avons aucun sceau qui vienne attester ce courrier. Comment allons-nous nous présenter avec un courrier ouvert ?

– Sans doute existe-t-il foule de bonnes raisons pour lesquelles un message n'a pu être scellé, ou l'a été mais a été inconsidérément décacheté avant sa remise. Il nous faut en inventer une qui soit plausible.

À ce moment, le commandeur de la maison qui les recevait, et connaissait Tilmann pour l'avoir accueilli plusieurs fois à l'aller et au retour de ses voyages, les rejoignit à leur table, muni de son demi-pain coupé en tranchoir et de sa cuiller. Un serviteur arriva par derrière pour le lui remplir.

– À peine arrivé et déjà en train de préparer votre tournée ? dit-il à Tilmann, qui faisait mine de replacer le courrier dans sa sacoche. Vous avez un destinataire en ville, cette fois ? Il est plutôt rare que le Grand-Maître écrive à Bologne. Est-il indiscret de demander pour qui ?

Le chevalier, qui devait se morfondre dans une petite commanderie éloignée sur des terres étrangères, montrait une curio-

sité bon-enfant pour tout ce qui pouvait rompre sa routine.

– C'est une recommandation pour l'inscription d'un étudiant à l'université.

– Je constate qu'elle n'est pas cachetée. Peut-on savoir de qui il s'agit, puisque vous-mêmes semblez en avoir pris connaissance ?

Tilmann se sentit rougir, car il était, bien sûr, contraire au serment du messager de prendre connaissance des courriers dont il était porteur. De là à ce qu'un commandeur écrive au Grand-Maître pour signaler le fait, cela suffisait, sans même parler de la falsification du courrier en question, à l'inquiéter.

Silvio vint à son secours :

– Nous en discutions justement. Notre ami ici présent, dans la presse du départ de Marienbourg, ayant à porter en priorité et urgemment un courrier du Grand-Maître à Rome, a embarqué l'ensemble des autres courriers sans s'aviser d'emblée que son auteur, le chapelain Bischofswerder, ne l'avait pas encore cacheté ou avait oublié de le faire. À la première étape, il a constaté le manquement, mais revenir en arrière eût impliqué deux jours de retard pour le courrier romain. Nous examinions la manière pour lui de se sortir de ce mauvais pas.

– Ah ah ! s'esclaffa le commandeur. Cela serait bien du vieux chapelain d'oublier une telle chose. Tout le monde le connaît pour un homme sage, mais à son âge, l'esprit commence à battre la campagne. Alors, qui est le drôle qu'il recommande ?

Il lut le courrier que Tilmann lui présenta.

– Oh, mais ce me semble là un garçon tout-à-fait prometteur, si j'en crois les propos élogieux de notre chancelier. Il est bien que notre Ordre envoie étudier des jeunes gens qui renforceront nos rangs de leurs connaissances juridiques. Je ne peux pas vous laisser dans une difficulté qui nuirait à cette vocation. Je vais apposer le sceau de la commanderie sur ce courrier, ainsi pourrez-vous vous présenter à l'université avec un document convenablement fermé.

Le commandeur se leva et partit vers son bureau avec la lettre. Silvio se tourna vers Tilmann avec un grand sourire :

– Ne vois-tu pas que le Seigneur nous envoie des signes ?

Le lendemain, ils se rendirent à la basilique San Domenico, à laquelle attenait le couvent des frères dominicains. Les inscriptions se prenaient à raison de la provenance des étudiants.

Il y avait dans les fait deux universités à Bologne, l'une regroupant les *citramontani*, les étudiants originaires de ce côté-ci des Alpes, et l'autre les *ultramontani*, soit tous les étudiants venant d'au-delà des montagnes. Chacun des deux collèges était lui-même subdivisé en nations selon leur cité ou leur langue. L'université avait été fondée pour accueillir dès l'origine des étudiants de l'ensemble du monde chrétien, et de cette ouverture résultait que les étrangers d'outre-montagnes étaient les plus nombreux, et parmi ceux-ci, la *natio germanica* était la plus considérable. Les cours et les bibliothèques étaient dispersés dans toute la ville, mais les Allemands avaient leur siège traditionnel à San Domenico, où ils se retrouvaient pour les offices et les réunions plénières. C'était également là que Silvio, suivi d'un Tilmann toujours hésitant, mais néanmoins vêtu de ses atours de messager de l'Ordre, se présentèrent au recteur pour inscrire un certain Caspar Stange.

– Tu devras parler, disait Enea Silvio, car je ne suis pas allemand, et cet acte de la farce se joue entre nationaux, d'autant que pour faire passer la chose, il y faut l'autorité que tu représentes.

Tilmann ne savait toujours pas pourquoi il se prêtait à cet étrange exercice, sans doute une expérience instructive pour son ami, mais une imposture mettant en danger sa position de messager assermenté. Le prix pouvait en être la perte de son emploi si l'on venait à découvrir la supercherie. Ce n'était certes pas la première fois qu'il jouait ainsi un rôle de composition, et il avait tenu ses personnages de messager avec succès, mais c'était tout le temps pour une cause bonne et véridique, au nom de son maître. Là, il jouait pour lui-même, et même pas pour un enjeu consistant où il y aurait quelque chose à gagner. Juste pour voir jusqu'où pouvait opérer un subterfuge. Sans doute l'éloignement de son foyer, la distance mise entre lui et les personnes qui auraient pu le juger, favorisaient-ils une émancipation des actions, stimulées par la chaleur et la couleur d'un pays où la parole était plus libre et plus volubile, plus prompte à passer de l'idée à l'action.

Mais il y avait autre chose aussi, et il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. C'était un peu comme si, ainsi que le disait Silvio, le personnage de Caspar avait commencé à prendre consistance de cette fausse lettre de recommandation qu'il portait avec lui depuis deux ans. Le personnage désigné comme recommandé

dans cette missive semblait attendre que l'on s'occupât de lui, que l'on fît ce qui lui était promis, c'est-à-dire l'inscrire à l'université. La lettre était un faux, elle était faussement signée du chapelain Gregor Bischofswerder. Mais une fois écrite et signée de ce nom, Tilmann n'arrivait pas à se représenter la réalité, qui était un Enea Silvio Piccolomini écrivant et signant à cette place. L'auteur réel s'effaçait devant le narrateur : elle était tellement bien tournée, dans le latin qui était attendu d'un vieux prêtre allemand, conseiller du Grand-Maître, que Tilmann voyait le vieux chancelier écrire cette lettre. Il n'était pas arrivé à la jeter, et il savait désormais pourquoi : un messager ne jetait pas les lettres dont il était porteur. La seule façon acceptable de se débarrasser d'une lettre était de la remettre à son destinataire.

Le couvent des Dominicains de Bologne était impressionnant, non par l'aspect du bâtiment, qui était commun aux établissements conventuels, avec ses cellules et ses salles construites autour d'un patio bien entretenu, mais par ce qu'il représentait pour les frères mendiants. C'était ici que Saint-Dominique, fondateur de l'Ordre, conscient du rôle de l'université de Bologne dans la constitution du savoir juridique, était venu s'installer jusqu'à la fin de ses jours. Il y était mort, et au rez-de-chaussée du dortoir, la cellule dans laquelle il avait vécu était désormais érigée en chapelle où l'on pouvait brièvement se recueillir, comme dans le cœur vivant, non seulement du couvent bolonais, mais de l'ensemble de l'organisation ordinale dans la chrétienté. Ce lieu était ridiculement exigu, un cube de trois toises de côté comme de hauteur, sans meuble ni décoration, signe de pauvreté et d'humilité. Cette simplicité donnait par contraste l'impression qu'en rayonnait la force pure du savoir et de la piété à l'origine d'un des ordres les plus puissants du moment. Le Saint-Siège confiait habituellement aux Dominicains le soin des tribunaux inquisitoriaux.

Tilmann et Silvio furent reçus par le recteur dans la grande salle du couvent, décorée d'une fresque représentant Saint-Dominique. Un coin de la grande table avait été ménagé pour la période des inscriptions précédant le début des cours. Un grand registre y était ouvert, accosté d'une écritoire avec tout son nécessaire.

– Je vous salue, messire recteur, dit Tilmann en avançant un pas et en s'inclinant légèrement suivant l'usage, une main sur son plastron. Je vous porte de la part du chancelier de notre Ordre une demande d'avoir à inscrire comme l'un de vos étudiants un jeune homme que nous pensons prometteur.

– Soyez les bienvenus, mes frères, répondit le recteur en prenant le courrier des mains de Tilmann. C'est toujours un honneur de recevoir le messager d'un ordre militaire de notre nation. Votre démarche est toutefois peu usuelle. L'usage veut que l'étudiant se déplace avec ses recommandations pour s'ins-

crire lui-même. C'est le cas, même pour vos frères prêtres que votre Ordre nous envoie : ils viennent en personne. Pouvez-vous m'assurer qu'il s'agit d'une candidature sérieuse ? Que ce jeune homme va venir et s'engager dans ses études ? Nous avons trop souvent des étudiants qui prennent une inscription et que l'on ne voit jamais aux cours ensuite, parce qu'ils passent leur temps à traîner dans les rues, faire la fête le soir et vivre de larcins ou du commerce des faveurs de leur concubine, ce qui n'est pas pour contribuer à la réputation de l'université.

Silvio évitait le regard du recteur. Tilmann répondit :

– Je ne suis que le messager, et ne saurais répondre à la place du jeune homme ou de son protecteur. Mais je gage que si mes maîtres ont pris la décision de financer son inscription et ses études, c'est qu'ils ont compté que l'argent de l'Ordre était bien placé. Je dispose d'ailleurs, sur leur mandement, de quelques largesses pour négocier les à-côtés de son écolage.

Et il sortit une bourse que l'on sentait lourde de pièces d'argent. La lettre de change de mille florins qu'il avait conservée depuis son premier voyage à Rome avait finalement pu être négociée pour les cinq cents qu'elle valait ici.

– Les à-côtés ? demanda le recteur en considérant la bourse d'un regard radouci.

– Il est vrai que le jeune Caspar pourrait devoir s'absenter à plusieurs reprises au cours de ses études, pour raisons de service. Je ne suis pas autorisé à vous donner les motifs et les détails, qui sont de l'intérêt de notre Ordre. Nous ne doutons pas que des absences répétées pourraient perturber la discipline des cours. Mais d'une part, nous n'intentionnons pas de lui faire poursuivre jusqu'à soutenir une thèse, simplement d'acquérir les bases. D'autre part, un ou plusieurs étudiants pourraient prendre les cours pour lui et seraient rémunérés pour cela. Et il va de soi que l'université, en votre personne, devrait être dédommagée préventivement pour la gêne à venir.

– Il est vrai, dit le recteur, que nous avons déjà quelques frères de votre ordre inscrits comme étudiants, et qui pourraient se charger de la prise de notes pour leur collègue. Les professeurs, cependant, se demanderaient qui est cet étudiant que l'on ne voit jamais.

– Oui. Peut-être serait-il plus simple, pour la discrétion des missions qui seront confiées au jeune Caspar, que les professeurs

ne sachent pas au cours de qui d'entre eux il est inscrit, et donc absent. Au fond, tout ce dont il a besoin au final, étant auditeur libre, c'est d'apprendre le nécessaire en matière de droit et de repartir avec une attestation de présence signée du recteur.

Il s'interrompit et, faisant mine de changer de position, fit nonchalamment cliqueter les pièces dans la bourse.

– Nous allons procéder à l'inscription de ce prometteur jeune homme, dit le recteur. Et régler les à-côtés.

Quand Silvio et Tilmann ressortirent, il ne restait dans la bourse de ce dernier qu'une centaine de florins, dont ils employèrent quelques piécettes à célébrer dans la taverne la plus proche l'inscription de Caspar Stange de Wandhoffen, « *alias Wandofen de Prussia, clericus Pomezianensis diocesis* ».

– L'expérience n'a pas été gratuite, dit Silvio en éclusant son gobelet, mais voilà notre graine plantée. Nous allons voir s'il en pousse quelque chose. Je ne savais pas que tu portais avec toi une pareille somme.

– Ne t'inquiète pas pour le prix. C'est une somme qui ne m'appartenait pas, que je n'aurais pas pu dépenser pour mon compte personnel sans me considérer comme un voleur, et d'une certaine manière, elle revient là d'où elle est venue. Penses-tu vraiment que ces jeux d'écriture, la lettre de recommandation, l'inscription dans un registre, suffisent à créer notre personnage ?

– Oh mais non ! Ne pense pas te reposer sur tes lauriers. Jusque-là, notre Caspar a été un « il » dans ces lignes écrites par d'autres. Il faut maintenant qu'il devienne un « je », en écrivant sa propre partition.

Dès qu'ils eurent regagné la commanderie de Bologne, et avant de se séparer, ils se livrèrent à un exercice épistolaire en s'exerçant à produire des lettres censément de la main de Caspar Stange. La première série fut datée du mois d'août 1426, le treizième dimanche après la Pentecôte, et adressée à Paul de Rusdorf, Grand-Maître de l'Ordre, et à Gregor Bischofswerder. Ces lettres, bien sûr, ne devaient jamais parvenir à leur destinataire, elles resteraient dans la sacoche de Tilmann, elles n'étaient qu'un exercice. Mais il était important de faire vivre le personnage, et pour cela, les deux compères se mettant dans sa peau, d'écrire à la première personne à l'intention d'un interlocuteur. On verrait plus tard à qui montrer furtivement ces lettres.

S'adressant au Grand-Maître, Caspar l'informait de son

installation à Bologne. Bien qu'appartenant au petit groupe de clercs prussiens dont l'Ordre finançait les études, il n'était pas un membre de l'Ordre, ce qui évitait que les autres étudiants ne se posassent des questions sur un frère dont ils n'auraient jamais entendu parler. Il ne pouvait donc pas non plus résider à la commanderie de Bologne, ce qui était aussi bien, car on se serait demandé pourquoi on ne l'y voyait jamais. Le personnage de Caspar écrivit donc que pour trois florins il avait loué une maison jusqu'à la Saint-Michel, et qu'il avait pris langue avec un docteur en droit chez qui il prendrait pension par la suite. Dans les faits, le recteur avait accepté, entre autres arrangements, de domicilier chez lui l'étudiant fantôme : il réceptionnerait à son adresse les copies des cours prises par un étudiant du groupe des frères de l'Ordre, et Caspar viendrait les y récupérer. Si ce n'était lui, ce serait le messager Tilmann en ses lieu et place.

Ces accommodements amenaient à réfléchir aux besoins en argent de l'escolier. Logiquement, un étudiant modeste envoyé par l'Ordre se devait de pleurer un peu pour obtenir de quoi manger, se loger et payer ses études. Dans la lettre, les questions d'argent prirent une importance à la mesure de la consistance de réalité que, par les précisions des chiffres, elles fournissaient à Caspar. Celui-ci signalait ainsi que son bailleur lui demandait quatre-vingt florins par an. Son service nécessiterait par ailleurs un serviteur qu'il lui faudrait payer soixante florins. Il avait, écrivait-il, acheté deux ouvrages pour vingt florins et emprunté soixante florins pour des livres ultérieurs qu'il n'avait pas encore remboursés.

Alors qu'au Grand-Maître, il écrivait en allemand, au chapelain Gregor qui était son protecteur, il rédigea sa lettre en latin, sachant que le vieil homme affectionnait d'échanger avec d'autres clercs dans la langue de l'Église. Tilmann écrivait sous la dictée de Silvio, lui-même plus compétent en latin. Dans sa lettre, Caspar citait le détail de ses achats de librairie. Silvio était inscrit dans les cours de droits, et même s'il ne s'y rendait pas, il connaissait les usuels. Caspar écrivait donc qu'il s'était procuré le *Liber sextus decretalium*, un recueil de droit canonique qui était un indispensable, ainsi que la mise à jour, sous forme d'un sixième livre, des cinq livres des Décrétales de Grégoire IX. Il se proposait d'acquérir les Décrétales elles-mêmes ultérieurement, sauf si le chapelain acceptait de bien vouloir lui prêter

ses exemplaires qu'il avait vus chez lui, dans sa bibliothèque. Il s'était également assuré des *Constitutiones clementinae*, plus légèrement appelées Clémentines, recueil des décrétales de Clément V. Il se plaignait qu'avec trente florins, il pouvait à peine vivre six semaines.

– Il est vrai, s'étonna Tilmann en se relisant, qu'à écrire ainsi en donnant les détails d'une vie d'étudiant, j'ai l'impression d'être dans sa peau. M'adressant à des êtres réels, j'acquiers de l'existence d'attendre une réponse de leur part. Et à mesure que j'écris, les précisions viennent naturellement, logiquement. La complexion de Caspar se précise. N'ayant pas d'histoire, pas d'attache, pas de maître, ses besoins sont logiquement terre-à-terre.

– Tu fais l'expérience de la magie des mots. Ton idée est bien inspirée, qui est de parler d'ouvrages que Caspar aurait vus chez le vieux chapelain. Le détail suggère que les deux hommes se sont bien rencontrés à son domicile. Tu savais que Gregor possédait ces décrétales ?

– Je ne sais s'il les possède. Cela m'a paru aller de soi, emporté que j'étais dans l'écriture.

– Et peut-être les possède-t-il effectivement, et l'écriture te communique un savoir déductif dont les décours t'échappent. Ou bien ne les possédait-il pas jusqu'à présent, et désormais, la puissance magique des mots fait qu'ils sont apparus dans sa bibliothèque.

– Tu joues les voyants ? Tu serais bien empêché de tisser ces belles théories si ces ouvrages sont en fait absents de ses étagères.

– Eh bien ! Leur absence même ne serait-elle pas la preuve de l'existence de Caspar ? S'ils ne sont pas là, c'est qu'ils ont été sortis. Et pour qu'ils aient été empruntés, il faut bien qu'il y ait eu un emprunteur.

Les sophismes n'empêchaient pas que la réalité se rappelât à eux, et Tilmann dut reprendre son voyage de retour vers la Prusse. Silvio resterait quelques jours de plus à Bologne pour tenter d'y faire affaire, logeant chez Beccadelli qu'ils avaient retrouvé avec plaisir. Les conversations avec lui portaient sur son sulfureux recueil d'épigrammes, qu'il avait dédié au puissant Florentin Cosme de Medici, et qui avait remporté un rapide succès de diffusion, moins pour la qualité de son écriture que pour les débats qu'il occasionnait. Il était apprécié des humanistes amoureux de la culture antique, qui y voyaient la renaissance d'un genre illustré par Virgile, Catulle, Ovide, Martial, et en prisaient la réussite formelle, mais qui aussi, sous ces bonne raisons, se régalaient de ses contenus tendancieux. Les moralistes ne s'y trompaient pas, qui le dénonçaient au contraire avec virulence, et parmi eux des prédicateurs religieux renommés comme Bernardin de Sienne. Tilmann comme Silvio comprenaient que le succès d'un ouvrage tient moins à son contenu qu'à sa capacité à défrayer la chronique : parlez-en en bien ou en mal, mais de ce fait, parlez-en. Nous le savons aujourd'hui, *Il Panormita* deviendrait plus tard *poeta aulicus* à la cour du duc Visconti de Milan, et bien plus tard conseiller du roi Alphonse d'Aragon, en sa cour de Naples. Il écrirait un récit des faits et gestes du roi, moins une biographie qu'un recueil de ses saillies et bons mots, dont il serait gratifié de mille écus d'or.

Tilmann emportait avec lui les courriers de Caspar comme s'ils avaient été écrits par un étudiant inscrit à l'université de Bologne à l'instigation de l'Ordre et remis, à l'intention des dirigeants de ce dernier, aux bons soins du *Romläufer* du Grand-Maître lors de son passage à Bologne. Ils resteraient dans la sacoche de Tilmann et ne seraient jamais remis, mais de même que Tilmann n'avait pu se délester de la fausse lettre de recommandation, il se sentait empêché de se débarrasser de celles-ci.

Il connaissait maintenant les routes qui menaient d'Italie à la mer Baltique, pouvait en comparer les avantages et les inconvénients et choisir celle qui serait probablement la plus appropriée

en fonction des saisons, des rumeurs de guerres et troubles dans telles contrées à traverser, du brigandage qui perturbait tel passage, de ce qu'il lui restait dans son escarcelle pour payer les ponts qui réclamaient une taxe, et pour prendre son souper et un lit dans une auberge. Il n'hésitait plus aux carrefours, s'étant donné les repères qui lui permettaient, presque sans réfléchir, de s'engager dans la bonne direction. Bien que les routes fussent toutes différentes, qu'elles offrissent les paysages les plus variés, elles n'étaient plus que le fond agréable de ses méditations de voyageur, le plus souvent solitaire. Il s'étonnait ainsi d'arriver à sa destination alors qu'il lui semblait être parti depuis peu.

Cet espèce de tour que prenait son esprit, effaçant les distances et le temps, le plongeant plus qu'il n'eût fallu dans un monde intérieur, l'éloignait toujours davantage de cet autre monde, bien concret, qui, entre Dantzig et Marienbourg, obéissait à ses propres régularités. Alors qu'il lui semblait être parti quelques jours à peine, il était étonné du plaisir et du soulagement qu'éprouvaient sa femme et ses enfants à le revoir après ce qui finissait bien par lui apparaître comme deux ou trois mois d'absence. Au début, sa femme s'était amusée de cet étonnement, puis elle avait fini par comprendre que, simplement, elle et les enfants n'avaient que faiblement manqué à son époux. Les premiers jours, il était au plaisir de les retrouver, puis, comme s'il s'était engagé, à un carrefour, sur une route bien connue qui lui permettait de lâcher la bride à son cheval et de basculer dans ses pensées, il s'absentait à nouveau de son entourage. Les disputes avec sa femme reprenaient, mais elles-mêmes faisaient partie du paysage, et suivant un rituel bien établi, il sortait de la maison et allait réparer et cirer des selles et licous dans son atelier.

Les enfants, qui grandissaient et offraient donc à chacun de ses retours un visage nouveau, étaient les seuls susceptibles de l'éveiller de ses rêveries et l'obliger à reprendre pied dans ce monde. Il est vrai aussi que les enfants surprennent toujours les adultes par leurs propos, créant des secousses salutaires pour l'esprit.

Le petit Johann, par exemple, était un garçon accommandant, quoique soucieux de son bon droit dans ses relations à ses aînés. À l'âge de six ans, alors que deux de ses frères et sœurs commençaient à se rendre régulièrement à la sacristie pour y suivre

la préparation à la confirmation des vœux de baptême, il exigea de participer lui aussi à cet enseignement. Ce n'était là, certes, que le caprice d'un enfant qui veut faire la même chose que ses aînés, l'endroit où ils disparaissent devenant désirable du seul fait qu'il lui est inaccessible. Tilmann tentait de le raisonner :

– Tu es encore trop jeune. Nous devons attendre que toi et ta petite sœur ayez quelques années de plus, et vous irez alors ensemble chez le catéchiste.

– Pff, répondait-il, avec une certaine morgue à l'égard sa cadette. Elle est trop petite, elle ne saurait même pas répondre aux questions que l'on pose au catéchisme.

– Tiens donc, dit Tilmann en souriant, parce que, toi, tu sais quelles questions l'on pose là-bas ?

– Oui, affirmait-il sans se démonter. Et après avoir brièvement réfléchi, il en proposait l'exemple suivant, dont on pourra apprécier la pertinence théologique : « Qu'est-ce qu'Il faisait, Dieu, quand Il était petit ? ».

– Ah ah, il est vrai, ce n'est pas une question facile. Et tu connais la réponse ?

– Oui. Il disait : « Quand Je serai grand, Je serai Dieu ».

Et Tilmann de se tourner vers sa femme :

– Celui-là, nous en ferons un cardinal.

L'automne passa ainsi, puis l'hiver. Tilmann repartit et fit à deux reprises le voyage à Rome. Une première fois, il s'arrêta au passage, à l'aller comme au retour, à Bologne et Sienne. Il avait accoutumé de poursuivre avec Silvio l'exercice qui consistait à rédiger des courriers au nom de Caspar. Suivant toujours le décours qu'imposait à la fois les pensées que l'on pouvait supposer de l'étudiant fantôme, et la réalité de courriers qui ne sauraient arriver à leurs destinataires, Caspar se plaignait ne n'avoir pas de réponses à ses courriers et s'inquiétait de ce qu'ils fussent bien arrivés à destination.

Le recteur de l'université des *ultramontani* avait trouvé parmi les étudiants allemands un jeune frère de l'Ordre, un certain Andreas Schönau, qui s'était inscrit dans la même année que Caspar, et qu'il rémunérait pour recopier les cours à l'intention de ce dernier. Tilmann fit sa connaissance au moment de se faire remettre le paquet des notes prises au cours du premier trimestre. C'était un garçon au cheveu et à l'œil sombres, et malgré son jeune âge, la lèvre austère déjà inclinée à l'angle

de la bouche dans une expression de volonté ambitieuse et de jugement sans concession. Il était travailleur, et il savait allier à une main rapide une écriture propre et lisible. L'exercice qui consistait à prendre ses notes en cours, puis à les rédiger en les recopiant à l'intention de son commanditaire le soir, lui donnait l'opportunité d'accroître des compétences de scribe qui seraient recherchées plus tard.

– Je n'ai pas vu Caspar de tout le trimestre, dit le jeune escolier à Tilmann. Je gage qu'il est retenu par des priorités qui retiennent toute son attention. J'ai pris soin de lui faire une rédaction digeste de ce que l'on nous a enseigné, mais vous devriez l'avertir que le métier de juriste réclame une plus grande assiduité dans la fréquentation de nos professeurs, car c'est la voie indispensable de la transmission des connaissances.

Il était clair que le jeune Schönau voyait dans Caspar un dilettante, certes affecté par l'Ordre à des missions suffisamment importantes pour l'écarter du vrai travail, mais qui passait sans doute son temps entre deux missions à fréquenter les tavernes et les maisons de plaisir au lieu de rattraper son retard dans les études. Tilmann s'abstint de commentaire, constatant qu'une personne qui n'avait jamais rencontré le personnage que Silvio et lui avaient créé, se faisait déjà une image de lui présentant une certaine cohérence. Ainsi, Silvio avait raison : la graine qu'ils avaient plantée commençait à sortir du sol et à prendre forme de plante.

Au deuxième voyage que fit Tilmann, on était au printemps de 1427, et quand, venant de Venise, il approcha de Bologne, il fut alerté par l'état de la campagne environnante. Alors que les champs auraient dû être peuplés de paysans commençant les premiers labours, tout était désert. Au-dessus des villages perchés sur leurs collines des vols de corbeaux tournoyaient. Tilmann choisit de les éviter. Quand Bologne apparut au loin, il était visible que nul n'en sortait ou n'y entrait. Des colonnes de fumées montaient de l'intérieur de la ville.

Si la cité avait été en proie à quelque sédition, on eût rencontré davantage d'animation. Ces signes confirmaient les craintes de Tilmann : la peste était dans Bologne.

Cito, longe fugere, tarde redere. Il choisit de s'éloigner rapidement et de poursuivre sa route. Évitant également Florence, il retrouva Silvio à Sienne, qui semblait épargnée. Mais la ru-

meur l'avait précédé et les autorités de la ville prenaient déjà des mesures pour prévenir la ville du fléau. Des hommes passaient dans les maisons avec des brassées d'herbes de senteur, lavande, thym, bois de résineux, et on les mettait à brûler dans les âtres en aspergeant le feu de vinaigre pour obtenir une fumigation odorante de la maison. Sur les places de la ville, on avait installé des braseros qui brûlaient en continu, sur lesquels on jetait par moments du souffre pour obtenir des fumées nitrées. Par ailleurs, illuminant les places, les flammes avaient pour vertu d'exalter les humeurs des habitants. Connu de longue date comme un moyen de prévenir le fléau, le feu a pour lui l'expérience des siècles : on sait qu'il a une vertu médicatrice, qu'il renouvelle et purifie l'air, tandis que les fumigations en étouffent la corruption

Mais il est vrai que flammes et fumées ne semblent pas avoir toujours épargné les villes de la peste, et pour finir, Tilmann ne savait trop s'il devait rester, poursuivre vers Rome au risque de se trouver captif en Italie d'une extension du mal, ou abandonner sa mission pour revenir en Allemagne.

Se saisissant d'une feuille de papier et d'une plume, il se prit à demander en quelque sorte conseil en se mettant à la place de Caspar. Qu'aurait décidé le jeune homme ? Il aurait pris des avis, lui aussi. Auprès de qui ? Sous la main de Tilmann, Caspar écrivit une lettre que l'on retrouve dans les archives datée du 28 mars 1427 et adressée au chapelain Gregor. Il commence, à son habitude, par se plaindre de n'avoir toujours pas reçu de réponse à ses précédents courriers. Il annonce ensuite que la peste sévit à Bologne. Les couvents ont fermé leurs portes et les nobles se sont barricadés dans leurs tours et leurs maisons-fortes. Le reste de la population a fui. Les professeurs et les étudiants sont répartis dans les environs ou réfugiés dans la citadelle. Lui-même envisage de se déplacer à Pérouse, à moins que le Grand-Maître souhaite qu'il revienne en Prusse, auquel cas, il demande, selon le réflexe qui fait désormais partie de ce qu'il est, que l'on veuille bien lui faire parvenir le prix du voyage. Andreas Schönau…

Oui, se dit Tilmann. Que devient le jeune Schönau ? Est-il resté à Bologne ? Est-il encore vivant ? Il fait partie de ces étudiants originaires d'Allemagne, qui ont dû fuir la ville. Si j'étais lui, je rentrerais chez moi, tout simplement. Il reprit le cours de la lettre. Andreas Schönau, écrivait Caspar, a quitté Bologne avant que la peste s'y déclare, son retour était attendu pour l'épi-

phanie, mais il n'est toujours pas revenu…

Tout cela ne l'avançait guère, mais Tilmann, en relisant ce qu'il avait écrit (ce que Caspar avait écrit), se dit qu'il avait en main un courrier qui demandait à être rapporté en Prusse. Tel était peut-être le conseil que lui prodiguait Caspar. Il décida donc qu'il était prudent de rentrer en Allemagne.

Sur la route du retour, les signes abondaient qu'il prenait la route qu'empruntait également le fléau. L'hiver avait été doux, le printemps était pluvieux, les semis pourrissaient dans la terre au lieu que de donner plante. Un vent austral soufflait constamment un air chargé d'une douceur suspecte. Les petits animaux qui s'engendrent de la pourriture, tels les puces, grenouilles et crapauds, vers et rats, pullulaient dans la campagne, attestant corruption de l'air et humidité de la terre. Au dérèglement des saisons répondait un renversement des us des bêtes : les rongeurs et serpents qui vivaient sous la terre venaient prendre leur séjour sur le sol, où ils se faisaient manger par les oiseaux qui préféraient le séjour du sol à celui de l'air.

Quand il parvint en Prusse, pris d'une inquiétude subite, il rompit avec l'usage et son devoir, qui lui commandaient de passer à Marienbourg d'abord, pour y livrer son courrier, et se rendit directement dans son foyer aux abords de Dantzig. Sa femme était déjà morte.

L'année 1427 fut éprouvante pour le pays. Les pluies diluviennes du printemps avaient gonflé la Vistule, qui avait rompu ses digues en différents endroits, inondant le *Werder* autour de Marienbourg et transformant les alentours en marécages. Il en était de même à Dantzig. Des villages furent détruits et du bétail et une grande quantité d'hommes périrent. L'été qui suivit fut au contraire chaud et si sec que pas une goutte de pluie ne tomba de Pâques à la mi-août. En revanche, l'automne suivant et l'hiver furent si doux et si humide qu'on vit fleurir une grande partie des arbres en décembre. La peste qui se déclara cette année-là emporta plus de quatre-vingt mille habitants en Prusse. Certaines régions, qui étaient pourtant des plus fertiles, furent particulièrement touchées par la contrariété du climat et par l'absence de bras pour les labours et les semis, et l'année suivante, les champs restèrent sans culture.

Dans la ville de Marienbourg, que l'on voyait depuis la fenêtre du logis du Grand-Maître, les feux brûlaient encore sur les places, diffusant une fumée lourde et âcre, aussi méphitique que l'air dont elle était supposée purifier l'infection. Par les rues désertes ne circulait qu'un chariot, guidé par deux hommes au visage entièrement couvert par leurs cagoules, et sur lequel ils empilaient les cadavres laissés devant les portes closes. Paul de Rusdorf, les traits tirés par la fatigue, amaigri, se retourna pour faire face à Tilmann, tenant contre sa bouche et son nez un bouquet de thym séché à travers lequel il respirait.

– Je ne te tiens pas grief d'être revenu sans être allé jusqu'au terme de ta mission. Je suis heureux, en fait, de te voir vivant, ce qui peut-être ne serait point si tu t'étais attardé. À ce que tu me dis et ce que j'en ai appris par d'autres sources, le fléau est violent, cette fois, et a gagné de nombreuses contrées dans l'Empire. Nous-mêmes vivons repliés dans nos bourgs et nos forteresses, sans guère de nouvelles les uns des autres. Jusqu'à ce que tu me l'apprennes, je ne savais rien de la funeste épreuve qui frappe ta famille, à une journée de trajet à peine d'ici. Mais tout en voulant te témoigner ma condoléance, je ne peux faire

semblant qu'elle soit une surprise, car nous déplorons tous les jours la perte de nouvelles personnes qui nous sont proches.

Tilmann, les yeux baissés, faisait effort pour prêter attention à ce que lui disait son maître. Les paroles lui parvenaient en un ronronnement étouffé, comme de très loin, ou plus vraiment, comme de l'autre côté de quelque mur. La peste avait touché presque tout le monde dans la famille de sa femme, et emporté celle-ci et presque tous ses enfants. Quand il était arrivé, l'une de ses belles-sœurs avait recueilli les seuls survivants, dont le petit Johann. Ses beaux-parents avaient également péri. Le beau-frère l'avait reçu en silence, avec dans le regard un mélange trouble de compassion et de reproche. As-tu bien voyagé, Tilmann ? semblait-il demander. As-tu pris du bon temps ?

Rusdorf poursuivait :

– La mort a prélevé sa dîme dans nos rangs comme au temps de la bataille de Tannenberg. Heureusement, le fléau frappe aveuglément, aussi bien nos ennemis que nous, et ne leur offre, par le fait, aucune opportunité de nous assaillir. Les frères et chevaliers isolés dans des commanderies où ils sont trop peu nombreux pour défendre une place nous ont rejoints, ce qui renforce un peu nos effectifs. Tous nos étudiants de Bologne sont rentrés dans leurs foyers. J'ai d'ailleurs pris à mon service l'un d'eux, le jeune Andreas Schönau, pour remplacer mon secrétaire, également malade. Le garçon écrit rapidement et proprement. Il me dit t'avoir rencontré quand tu étais de passage à Bologne.

Tilmann s'ébroua intérieurement. Il était trop abattu, par chance, pour réagir en tremblant ou rougissant. Il releva vers son maître un regard triste :

– Oui, j'y fais étape à chaque fois, c'est l'une des rares cités où l'Ordre dispose d'une commanderie, et j'en profite pour y déposer ou en rapporter du courrier.

– Plusieurs de nos étudiants ne sont pas rentrés. As-tu de leurs nouvelles ? Et ce Caspar Stange, dont m'a parlé le jeune Schönau ? Il n'est pas de nos frères, mais Schönau semblait croire que l'Ordre l'avait également inscrit à l'université.

– Il a dû se méprendre. C'est effectivement un clerc de par chez nous, que j'ai eu l'heur de rencontrer. Mais il a été un *familiaris* de l'évêque de Pomésanie, qui a dû l'encourager à étudier et a peut-être financé ses études.

– Gerhard Stolpmann ? Quelle tristesse et quelle contrarié-

té pour ce jeune homme. L'évêque vient d'être emporté par la peste, lui aussi. Le garçon perd ainsi son soutien.

Et quelque inquisiteur perdrait aussi sa piste, pensa Tilmann, qui, dans l'affolement de ses pensées, avait réussi à extraire de sa mémoire alanguie ce nom parmi la cohorte des personnages importants de la région dont on lui avait dit qu'ils avaient disparu cet été.

Le Grand-Maître se préparait à revenir à des sujets plus immédiats, mais il se ravisa :

– Nous devons penser d'ores et déjà à l'avenir, Tilmann. Je vais conserver Schönau à mon service ici, et il faut que nous envoyions à Bologne et dans d'autres universités de nouveaux étudiants, et surtout que nous maintenions ceux qui sont déjà en cours d'études, car nous allons avoir besoin de juristes dans nos affaires contre la Pologne ou l'archevêque de Riga. Ce Stange, penses-tu qu'il pourrait être une bonne recrue ?

Tilmann commençait enfin à s'affoler suffisamment pour s'extraire de son hébétude. C'est au bord de bredouiller qu'il répondit :

– Je ne saurais dire, mon maître. Il m'a donné l'impression d'un garçon peu scrupuleux, motivé par le gain et les honneurs davantage que par l'élévation de son âme, ce qui est bien singulier pour un futur clerc. Schönau vous aura sans doute dépeint ce qu'il en sait, et a dû vous faire part de son soupçon que le garçon fait la fête entre deux missions pour des commanditaires, dont par ailleurs il ne dit rien.

– Oui, je sais tout cela. Mais je vois aussi que Schönau est un garçon ombrageux et jaloux, y compris d'une personne qu'il admet n'avoir jamais rencontrée en face. Il n'est pas besoin d'être fin connaisseur des hommes pour constater que les deux étudiants ne sont pas fondus au même moule. Schönau est un scribe bien formé en droit, mais incapable de comprendre un collègue ambitieux. Par ailleurs, il admet que ce Caspar Stange ne s'est pas inscrit à l'université seulement pour la forme, puisqu'il se fait livrer copie des cours qu'il doit sans doute travailler à ses heures. En fait, ce portrait d'un jeune homme indépendant et ambitieux me plaît bien, car nous avons besoin, surtout à Rome, de juristes roublards. Que sais-tu de ces missions que d'autres lui ont confiées ? Il ne faudrait pas que nous nous fassions souffler un esprit brillant de chez nous par un employeur qui lui offrirait

un pont en or. Schönau avait l'air de croire que ce Stange était à notre service et que les ordres venaient de nous. Je ne sais d'où vient cette idée, mais je ne l'ai pas détrompé pour le moment.

Tilmann ne savait plus que répondre. Il fallait mettre un terme à cette histoire, détourner le Grand-Maître de l'intérêt qu'il portait à un personnage né de l'imagination de deux plaisantins un soir de beuverie.

– Mon maître, ce Caspar Stange est sans doute mort de la peste à l'heure qu'il est. Et s'il en est ainsi, je gage que ce n'est pas une grande perte. À mon sens, son esprit battait la campagne quand il parlait de ses missions. Il a effectivement tenté de me faire accroire qu'il œuvrait en notre nom, et le fol s'était mis dans l'idée de demander à l'Ordre de financer ses études. J'ai même par devers moi des courriers qu'il vous adresse et que, bien entendu, je me serais bien gardé de vous faire parvenir, mais que je conserve pour preuve de son outrecuidance dans l'éventualité où cette affaire dégénérerait.

– Ah bon ? s'étonna Rusdorf. Tu conserves les courriers que l'on te demande de livrer ? Je crois que Schönau et toi convergez dans la jalousie que vous éprouvez à l'encontre de collaborateurs prometteurs que je me fais un point d'honneur de savoir déceler, contrairement à vous. Remets-moi ces lettres.

– Mais... mais… bredouillait Tilmann en cherchant les pièces dans la sacoche qu'il avait toujours avec lui. Je n'ai tout simplement pas considéré les rédactions extravagantes du personnage comme des missives qui vous étaient réellement destinées.

– Ils le sont pourtant, s'entêtait le Grand-Maître en prenant connaissance des lettres à lui adressées. Et je vois effectivement dans ce que je lis un esprit calculateur qui fait flèche de tout bois pour obtenir ce qu'il veut, à commencer, certes, par des subsides. Je vais te dire, Tilmann, ce que cette affaire me suggère. Ce Caspar Stange a évidemment prévu que tu ne remettrais pas ces courriers, et que les petits commissionnaires casseraient du bois sur son dos, mais il a laissé entrouverte une fenêtre par laquelle, communiquant entre esprits élevés entre les lignes, un destinataire intelligent et haut placé pourrait deviner en lui une compétence cachée.

Tilmann se disait que, bien plutôt, son maître avait un tel besoin qu'existât un personnage providentiel qui l'aiderait dans l'exercice de sa charge, qu'il était prêt à l'inventer, et en tous

cas à investir de ce projet le premier venu. Mais pourquoi pas Tilmann, dans ce cas, ou tout du moins un Andreas Schönau qui, après tout, avait la formation juridique voulue ?

Parce que nous sommes trop réels, constata Tilmann.

– Passons aux affaires qui nous appellent présentement, conclut Paul de Rusdorf. Mais dès ta prochaine mission à Rome, tu passeras vérifier à Bologne que Caspar Stange est toujours en vie. Il faudra que je le rencontre.

Il faudra donc que je revienne avec la nouvelle de sa mort malencontreuse, se dit Tilmann.

L'automne et l'hiver passèrent, et un matin de printemps de l'année 1428, Paul de Rusdorf réunit dans la salle du chapitre un petit groupe de personnes qui comprenait Tilmann, Andreas Schönau, toujours aussi taciturne, et un chevalier au physique impressionnant qu'il présenta comme étant Goswin d'Aschenberg, commandeur de la place de Grobin, en Courlande.

Tilmann considérait le personnage avec quelque appréhension. Armé de pied en cap, portant une cotte de maille qui devait peser le poids d'un âne, il dépassait d'une bonne demi-tête Tilmann, qui était pourtant lui-même bien taillé en longueur, et prenait en largeur près de la moitié de sa hauteur. Sa tête en forme de billot était posée directement sur son torse, et s'y découpaient une bouche sévère et cruelle et de petits yeux porcins. Son regard passait de l'un à l'autre des hommes présents, semblant évaluer, dans une philosophie simple, qui était ami ou ennemi, et selon l'option, comment tuer vite et proprement avec les armes disponibles dans la salle ou, par défaut, à mains nues.

Tilmann connaissait ce genre de reître, que produisaient les formes de recrutement et de sélection de l'Ordre, à mesure que les guerres ou les épidémies faisaient tourner les effectifs en ne retenant que les plus aptes à survivre. À la pointe de l'épée et à force du respect qu'ils imposaient sur les champs de bataille, ils pouvaient bien devenir commandant d'une place alors que souvent ils ne savaient ni lire, ni écrire. Pour un Grand-Maître, ils étaient des exécutants idéals. Il suffisait de leur dire : « Tue ! », et ils tuaient. En fait, ils ne tuaient pas par obéissance, mais obéissaient pour pouvoir tuer. Ils mettaient leur soif de meurtre au service d'une loyauté sans faille à un maître, qui les prévenait d'avoir à penser à la légitimité de leurs actes. Que faisait un tel homme ici, dans un cercle convoqué pour entendre les enjeux, souvent subtils, d'une mission ?

– Je vous ai réuni, commença le Grand-Maître, pour préparer un voyage à Rome qui vous demandera, une fois sur place, davantage que de porter un message à notre procureur général. Il va vous falloir l'assister dans ses démarches auprès du Saint-

Siège pour contrer les entreprises que mènent en ce moment les évêques de Livonie.

Il leur expliqua que la peste avait retardé l'archevêque de Riga dans ses projets d'émancipation, mais au final, le prélat avait rassemblé un synode provincial réunissant tout l'épiscopat du pays. Johann Tiergart, évêque de Courlande, était retourné en Italie pour y exercer à nouveau ses fonctions de procureur général de l'Ordre teutonique. Ce soutien au Grand-Maître était donc absent de cette réunion. Au contraire, l'évêque d'Ösel-Wieck, Christian Kuband, et celui de Dorpat, Dietrich Resler, rejoignaient les vues de l'archevêque, qui étaient de réclamer toujours plus d'indépendance à l'égard de l'Ordre, représenté dans ces confins par le Maître provincial de Livonie. D'après les informations dont disposait Paul de Rusdorf, ils s'étaient prévalus d'une bulle secrète qui les y autorisaient, obtenue un an et demi plus tôt du pape Martin V, et s'étaient défroqués des habits conventuels de l'Ordre. Ces renégats avaient décidé de réunir les titres anciens qui attestaient que les évêchés étaient des États de l'Empire et non des fiefs du Maître livonien de l'Ordre, et de se porter avec ces pièces devant l'arbitrage du Saint-Siège.

– Nous devons faire de même, poursuivait-il, et j'ai donc fait rassembler par Schönau ici présent les titres que nous-mêmes possédons et qui attestent que les évêchés sont bien inféodés à l'Ordre. Je n'ai pas de confirmation sur cette bulle secrète dont se prévaut l'archevêque. Existe-t-elle vraiment ? Et si oui, quel est son contenu exact ? Je serais surpris que sa sainteté Martin V ait produit un décret favorable à l'archevêque alors qu'il n'était pas réjoui de la nomination de ce dernier. Mais on ne peut exclure que de l'argent ait été versé aux secrétaires et notaires de la Curie et du Palais pour renverser l'opinion du Saint-Père. Je n'ai pas non plus de détails sur les titres que les évêques de Dorpat et d'Ösel ont pu réunir.

Il se tourna vers le commandeur de Grobin :

– Je vous fais escorter par notre frère Goswin et un détachement de ses meilleurs hommes, car la cargaison de titres originaux que vous convoierez nous est précieuse : elle atteste nos droits. On ne peut ignorer qu'une pratique commune, dans ce genre d'affaire, est d'intercepter les courriers des ennemis pour en prendre connaissance et faire disparaître les titres qu'ils transportent, en même temps que leurs coursiers.

Goswin d'Aschenberg se prit à glousser comme à l'évocation d'une bonne plaisanterie. Rusdorf l'interrompit du regard, et le commandeur se recomposa un visage impassible. Le Grand-Maître reprit à l'intention de Tilmann et de Schönau :

– La méthode qui consiste à faire disparaître des preuves par la violence peut se retourner contre ses auteurs, si les victimes peuvent faire la preuve du délit. Je ne peux pas exclure une éventualité plus subtile, qui est que nos adversaires n'ont aucun titre tangible dans leurs bagages, et que dans ce cas, soit ils présenteront de fausses pièces, soit même ils prétendront qu'ils se les sont fait dérober par nous. Je vous demande de veiller à cette éventualité et de préparer notre défense contre de fausses accusations. Tilmann, quand vous passerez par Bologne, je veux que tu t'adjoignes les services de cet étudiant, Caspar Stange, qui m'a l'air d'un coquin de taille à vous prêter main forte.

Goswin d'Aschenberg leva légèrement le bras pour demander la parole. Rusdorf opina du chef.

– Une fois que nous serons rendus à Rome, n'est-il pas plus simple d'assassiner discrètement les émissaires de nos ennemis ? La ville est vaste et mal famée. Des accidents arrivent constamment, que nous ne saurions être suspectés d'avoir provoqué.

– Non, frère Goswin, répondit sèchement Rusdorf, le visage rétréci sur une expression d'agacement contenu. Je viens d'expliquer qu'une telle initiative se retournerait contre nous. Le seul fait que disparaissent brutalement des émissaires annoncés comme porteurs de documents qui nous sont défavorables suffirait à nous accuser, même sans preuve, tant il serait évident que l'auteur est celui à qui le crime profite. Je ne peux même pas exclure, en de telles circonstances, que nos ennemis fassent assassiner leurs propres émissaires pour pouvoir nous en accuser.

– Tout cela est bien compliqué, se résigna le commandeur de Grobin, avec une moue déçue, comme d'un enfant que l'on eût privé de jouer.

Sur la route, Andreas Schönau s'entretenait avec Tilmann :

– Je ne comprends pas l'intérêt que notre maître porte à ce Caspar Stange, qu'il n'a jamais rencontré. Il est, selon moi, un jeune nobliau que sa famille désargentée a dépêché dans les ordres contre son gré, faute de pouvoir lui assurer une situation à la hauteur de son rang. Mais il aura conservé les habitudes d'insouciance et de dépense de sa race, et ne consacre certainement pas aux études le soin requis pour devenir, ne serait-ce qu'un scribe ou un notaire. Notre maître me dit qu'il ne fait pas partie de notre Ordre et qu'il ne lui a confié aucune mission, mais j'en viens à me demander si ces missions ne sont pas bel et bien de fait, mais particulièrement secrètes. Et dans ce cas, elles doivent davantage ressembler aux actions dont est capable notre camarade Goswin, chevauchant ci-devant, qu'à des recherches d'érudition.

– De toute façon, répondit Tilmann, je gage qu'il n'a pas réchappé à la peste. Auquel cas, il ne vous fera pas d'ombre dans votre carrière auprès de notre maître.

– Je n'en ai cure, Tilmann. Je vois bien qu'un autre, du même tonneau, le remplacera. Je ne vous cèle pas, c'est vrai, que j'ambitionne de faire carrière à Rome, où se trouvent les vraies possibilités pour un juriste, et que le poste de procureur général m'intéresserait, à la suite du vieux Tiergart qui, tôt ou tard, prendra sa retraite dans son évêché de Courlande. Mais je n'ai pas la confiance de notre maître, qui ne voit pas à ce poste un latiniste capable en matière de droit et doué d'une belle écriture, mais un forban accoutumé des négociations et des assassinats discrets. Pour constituer ses dossiers, rédiger et écrire, le procureur général dispose de toute une équipe de procureurs, avocats et scribes. Il n'a pas besoin de s'y mettre lui-même.

– Je crois que vous nourrissez de ce Caspar une image bien surfaite. Vous voyez déjà en ce jeune étudiant le futur procureur général.

– Peu importe. Et comme vous le dites, il est sans doute déjà mort. Ce que je veux dire, c'est que je ne me vois pas non plus

végéter dans l'équipe des scribes qui entourent le procureur général. J'ai donc agité mes relations pour trouver un emploi à la Curie ou au Palais, directement dans l'entourage du Saint-Père. J'y servirai plus efficacement les intérêts de notre Ordre.

– Vous abandonneriez le secrétariat personnel du Grand-Maître ? s'étonna Tilmann. C'est pourtant un poste au plus proche du pouvoir, depuis lequel vous pouvez avoir une influence sur la politique intérieure de notre Ordre.

– Au contraire, Tilmann. Vous n'ignorez pas que notre Ordre est rongé par des dissensions internes, entre chevaliers allemands et prussiens, les uns et les autres tiraillés entre la fidélité au Pape et les tentations hussites. La corruption, la prévarication, la fornication sont diffuses à tous les étages, et notre maître a la faiblesse de ne pas y mettre bon ordre. Je crois utile que l'Ordre puisse disposer d'alliés dans l'administration pontificale, pour y faire avancer ses dossiers, mais aussi pour pouvoir, de ce dehors, imposer davantage de rigueur dans la conduite des affaires. Dans celles de la procure à Rome pour commencer.

Tilmann laissait Andreas Schönau parler, tout en s'échappant dans ses propres pensées, comme il le faisait un peu trop facilement depuis que le deuil de son épouse l'affectait. Schönau avait raison : la corruption était partout, et c'était trop souvent que l'on s'affairait en négociations ou simples conversations au cours desquelles chacun laissait voir, non plus les devoirs de sa charge, de son lignage ou de ses obédiences, ou l'aspiration à une vie digne de l'accès au paradis, mais des intérêts particuliers, triviaux et à court terme : davantage d'argent, davantage de plaisirs, davantage de dispenses, davantage d'honneurs. Les guerres, les pestes, les injustices étaient passées par là. Plus personne ne croyait aux principes que professaient les clercs et qu'imposaient les dirigeants mais qu'aucun ne s'appliquait à lui-même.

Et lui, Tilmann, où en était-il ? De quoi lui avait servi s'échapper sur les routes, découvrir des pays et des villes comme Venise et Rome, trinquer avec des étudiants dans des tavernes en refaisant le monde ? Il n'avait pas été là quand sa femme avait eu besoin qu'il le fût. Il aurait pu s'occuper de son domaine, élever des chevaux, voir grandir ses enfants, les accompagner dans leur éducation. Là avait été son centre, et il l'avait constamment fui. Il avait exploré sa périphérie, et maintenant le centre était dé-

truit. Il était comme le tronc creux d'un arbre malade : un dehors de voyageur portant beau les armes de son Ordre, et un dedans de veuf et de père de famille négligeant et indigne. Il avait passé la trentaine et se sentait déjà vieux et inutile.

Il se dit qu'il lui fallait se reprendre, car il n'avait pas le droit de s'effondrer. Pas maintenant, que les quelques fils et filles qui lui restaient avaient besoin de lui. Après tout, son travail de coursier rapportait un revenu qui justifiait qu'il continuât. Les enfants étaient au soin de sa belle-famille, et il est vrai que la disparition de sa femme avait distendu l'attache qu'il avait avec ses beaux-frères et belles-sœurs. D'une certaine manière, sa propre descendance, qu'il ne voyait que rarement, était désormais partie à cette famille-là, dont lui-même, a contrario, n'était plus. Mais du moins pouvait-il emplir son devoir de père en subvenant à leurs besoins et en préparant leur avenir.

Oui, la mort était passée par là, qui remettait les choses à leur juste place. Il fallait arrêter de jouer les *juvenes* insouciants et irresponsables. Désormais, la course, le voyage, cesseraient d'être une fin en soi pour devenir un moyen. L'idée s'imposait de constituer un *patrimonium*, quelque chose qu'il pourrait transmettre à sa progéniture. Et, de fait, cela passait par une vision plus calculatrice des choses. Gagner de l'argent, accumuler des biens, les faire fructifier. Si cela pouvait résulter de la rémunération de services rendus à son Maître et à l'Ordre, il en serait satisfait. Mais son allégeance était en train de changer : sa famille, ce qu'il en restait, prenait le pas sur le reste.

Il rejoignait Andreas Schönau dans sa vision du monde, un monde d'intérêts particuliers. Mais il comprenait que leurs choix n'étaient pas du tout les mêmes et qu'il ne trouverait pas dans le jeune secrétaire un interlocuteur compréhensif, ni maintenant, ni dans la suite.

Ils firent étape à la commanderie de Bologne, et pendant que les hommes d'armes qui les accompagnaient faisaient relâche dans quelque taverne, Tilmann et Schönau se rendirent au couvent des Dominicains. La ville avait effacé les traces du fléau, et les deux hommes trouvèrent à San Domenico le même recteur, qui avait donc échappé au mal. Il leur expliqua :

– Nous nous sommes réfugiés, professeurs et une partie des étudiants, dans le cloître dont nous avons condamné les portes et fenêtres extérieures pendant les deux mois où le fléau s'est fait le plus violent. Je ne sais si les fumigations ont un réel effet sur la maladie elle-même, mais peut-être nos feux nitrés, proches de l'enceinte, ont-ils éloigné un temps la vermine et les rats, dont on ne peut exclure qu'ils en soient les véhicules. Nous avons fini par avoir quelques cas et avons rouvert le cloître pour en sortir les cadavres et rechercher de la nourriture car nous commencions à être à court. Mais l'épidémie touchait à sa fin, et la majorité d'entre nous a été épargnée. Je n'ai pas de nouvelles de votre ami, qui n'était pas des nôtres, et qui a dû fuir dans les environs.

Tilmann commenta en revenant à la maison de l'Ordre :

– Voici qui semble devoir clore notre recherche. Caspar n'est pas revenu, c'est donc qu'il est probablement mort.

– On ne saurait en préjuger aussi rapidement, répondit Schönau. Dans son dernier courrier, que vous avez rapporté, il parlait de partir pour Pérouse, qui semblait épargnée par la peste. Je vais rester quelques jours à Bologne pour remettre en ordre mes affaires d'étudiant, tenter de rattraper le retard, et j'en profiterai pour enquêter. Je vous rejoindrai à Rome un peu plus tard, en ayant fait le détour par Pérouse.

Tilmann ne voyait pas d'un bon œil que le jeune secrétaire commence à gratter autour de l'existence de Caspar, mais il n'y pouvait opposer aucun argument et acquiesça.

La perspective de faire route en la sinistre compagnie de Goswin d'Aschenberg ne lui complaisait pas davantage. Du moins la conversation de Schönau était-elle d'un bon niveau. Avec le soudard, Tilmann avait plus de mal. Celui-ci se répandait

en histoires de combats, de tueries, d'assassinats divers et variés qu'il avait perpétrés en son nom ou celui du Maître de Livonie. S'y ajoutaient les violences adventices qui étaient aux missions ce que sont les sucreries à un plat principal : un consommé non nécessaire, mais facile sous la dent et plaisant. Aschenberg faisait en riant le détail des massacres de paysans samogites, des destructions de leurs idoles de bois, des viols de leurs femmes et de leurs filles, des tortures de tout ce qui pouvait rester de vivant. Ces récits le faisaient fort s'esbaudir, ainsi que la plupart de ses hommes, même si certains, à leur honneur, restaient sur une triste réserve. Tilmann avait beau faire semblant de ne pas écouter, le monstre était tellement persuadé que ce qu'il racontait était drôle en soi, qu'il continuait à s'adresser à lui.

Cet homme est un chevalier, se disait Tilmann, un noble issu d'une ancienne lignée dont les ancêtres ont fait les croisades. Sire Goswin n'est certes pas celui que sa famille a envisagé pour son héritier, puisqu'elle l'a envoyé faire vœu de célibat dans un ordre militaire. Mais, en un autre monde, elle eût pu l'encourager à faire sa prêtrise ou des études à l'université. Cependant qu'en ce monde-ci, la noblesse s'est faite par l'épée, et ne saurait s'abaisser, ni aux travaux des champs, ni à l'exercice d'un métier, ni même à celui des arts ou des lettres. C'est un monde qui emprisonne son élite dans la répétition de ce en quoi elle a excellé, l'exercice de la violence, dont elle fait une vertu. Voici donc ce qu'est le fleuron de la chevalerie allemande, avec quoi mon Maître et quelques autres, un peu plus lettrés que ceux-là, doivent se débrouiller pour que continuent à flotter sur nos cités les pavois de la civilisation. Et pour ce faire, nos dirigeants doivent faire appel à du petit peuple comme moi ou Schönau, sans noblesse, mais agiles de leurs mains et de leurs pieds, vifs d'esprit, et capables de lire les textes en latin que les Romains ont écrits : des traités de médecine, d'architecture, d'agronomie, des poèmes, des récits, des computations de mathématiciens, de philosophes. Depuis Charlemagne, nos chevaliers ont oublié, laissé pourrir tous ces livres, quand ils n'y mettaient pas activement le feu par conviction chrétienne pour faire disparaître une pensée païenne, considérant qu'ils étaient, eux, encore ou à nouveau, l'incarnation de l'Empire romain. Il y a là un écart grandissant entre un monde ancien qui ne cherche qu'à répéter l'identique, et un monde nouveau de gens curieux de tout, de

penseurs, d'artistes, de banquiers, d'artisans habiles et industrieux, qui fait semblant d'être au service du premier, mais qui un jour va trouver ses propres règles de gouvernement.

Quand ils furent en vue de Rome, il retint un gémissement d'aise, de ceux que l'on pousse à la fin d'une corvée. On était en mai.

Ils entrèrent dans la maison de l'Ordre près de la place Saint-Pierre, dont la cour était cependant trop petite pour une telle équipée. Tandis qu'une partie des hommes de Goswin d'Aschenberg partaient dans le Borgo rechercher des auberges où se répartir, le commandeur accompagnait Tilmann qui montait dans les étages présenter ses civilités au procureur général.

Johann Tiergart les accueillit avec un plaisir qui sembla à Tilmann mêlé de soulagement :

– Vous voilà avec des nouvelles du Grand-Maître, et je le vois, avec des coffres de titres et documents qui nous permettront de faire pièce aux tentatives de l'archevêque de Riga. Notre situation ici est catastrophique, les émissaires livoniens sont déjà arrivés et les oreilles de sa Sainteté n'arrêtent pas de vibrer au son de leurs calomnies. Mais, Tilmann, présentez-moi notre frère chevalier, que je n'ai pas l'heur de connaître.

– Sire procureur, voici le chevalier Goswin d'Aschenberg, commandeur de Grobin, à qui notre Grand-Maître a confié notre protection et celle des documents que nous convoyons. Le secrétaire de notre maître, Andreas Schönau, est du voyage, mais il nous rejoindra plus tard.

À la surprise de Tilmann, le visage de Tiergart se décomposa brusquement :

– Vous êtes Goswin d'Aschenberg ? Mais, comment le Grand-Maître a-t-il pu juger avisé de vous faire venir ici-même ?

– Je crois que notre Grand-Maître a dû vous l'écrire dans le courrier que Tilmann doit vous remettre, répondit le commandeur avec un demi-sourire énigmatique.

Déconcerté par cet échange, Tilmann remit au procureur le courrier qui lui était destiné. Tiergart le décacheta d'une main peu sûre et le lut. À mesure qu'il lisait, le teint de son visage devenait plus cireux et ses mains tremblaient davantage. Il rendit ensuite la lettre à Tilmann, avec un geste et un regard pour l'inviter à en prendre connaissance. Dans le silence qui s'installait entre les trois hommes, Tilmann lut.

Après les politesses d'usage, le Grand-Maître faisait au procureur général un tableau d'une affaire fort inquiétante. Le clergé livonien avait, comme on le savait, tenu son synode, à l'issue duquel il fut décidé d'envoyer au Saint-Siège une délégation munie des titres, dont la fameuse bulle secrète, qui devait lui servir à obtenir de sa Sainteté la confirmation de l'indépendance des évêchés et leur reconnaissance comme États non inféodés à l'Ordre teutonique.

Ce que précisait la lettre, c'est que la délégation était bien partie, mais n'était jamais arrivée à Rome. Le père Wulehavere, doyen de Reval, accompagné de quelques chanoines, avait été missionné, et les clercs avaient pris avec eux de jeunes Livoniens qui avaient pour projet de visiter l'Italie et d'y faire des études. Ils étaient en tout une quinzaine qui étaient partis au commencement du carême pour Rome. Quand ils arrivèrent aux confins de la Livonie, ils furent arrêtés par Goswin d'Aschenberg. Ce fut en vain qu'ils se prévalurent de l'immunité des gens d'église et des sanctions qui menaçaient le commandeur, celui-ci affecta de les considérer comme des traîtres, se saisit de leurs papiers et de leur argent, et leur ayant fait lier les pieds et les bras, les jeta dans un lac où ils se noyèrent.

L'histoire aurait pu être étouffée, car il n'y avait pas de témoin et les papiers en jeu avaient disparu. Mais l'archevêque, s'inquiétant de n'avoir pas de nouvelles de sa délégation, se douta bien qu'elle avait été interceptée et que ses participants avaient été trucidés. Il émit une protestation auprès du Maître de Livonie, qui leur avait accordé un sauf-conduit pour traverser les terres de l'Ordre. À quoi l'archevêque reçut une réponse, dont il transmettait copie, du commandeur de Grobin qui répondait directement. Et, plutôt que de nier les faits, il s'en ventait et écrivait à l'archevêque que c'était bien lui qui avait noyé le doyen, et que cela était une leçon pour les ennemis de l'Ordre, et plût à Dieu que l'archevêque et les autres prélats eussent été eux-mêmes directement en son pouvoir, il eût fait de même. Il précisait qu'il n'avait pas eu besoin d'en référer à ses supérieurs ou à ses frères et qu'il assumait seul cet acte. Que si l'on voulait faire des recherches sur cet événement, il ne fallait s'en prendre qu'à lui et point à d'autres. Après avoir ainsi ajouté l'insulte au crime, le scélérat s'était enfui ensuite de Livonie, échappant au supplice qu'il méritait.

Il avait cependant cherché refuge à Marienbourg, et le Grand-Maître ne savait qu'en faire. Le commandeur de Grobin était un serviteur loyal de l'Ordre, certes aux idées arrêtées et aux initiatives imprudentes, mais qu'en raison des liens de fidélité entre frères il n'était pas question de livrer à la vindicte d'un ennemi sans créer un précédent : on n'abandonnait pas l'un des nôtres. D'un autre côté, il ne pouvait le conserver à résidence à Marienbourg, ni même dans une ville des États de l'Ordre, sans encourir d'être accusé de collusion avec ce meurtre, sinon de l'avoir commandité. Au final, l'affaire, sur le fond de laquelle la vérité restait d'ailleurs à faire, devait se régler entre les ambassadeurs des deux parties et serait associée à la solution globale du différend les opposant. Et comme le dossier était désormais instruit devant le Saint-Siège, il revenait au procureur général de s'y atteler. Enjoindre le frère Goswin de faire le voyage pour protéger le convoi permettait de le faire sortir de Prusse. Par ailleurs, sous certaine lecture, on pouvait considérer que Goswin ne voyageait pas seulement avec les pièces du différend pour les protéger, mais que désormais il faisait partie de ces pièces. Paul de Rusdorf s'en remettait à la compétence de Tiergart pour faire le meilleur usage de la personne du commandeur, selon la présentation qu'il choisirait de donner de l'affaire.

Le Grand-Maître concluait en assurant le procureur général de sa confiance, précisant qu'il lui envoyait le concours de jeunes juristes formés à Bologne en les personnes de son secrétaire, Andreas Schönau, et d'un étudiant prometteur, Caspar Stange de Wandhoffen, qu'il chargeait Tilmann de prendre au passage.

Tilmann et Tiergart, détachant leurs regards de la lettre, relevant lentement leurs visages, se tournèrent vers la fameuse pièce que l'on versait ainsi à l'affaire. La tête en forme de billot de Goswin d'Aschenberg était fendue d'un large sourire amical qui faisait plisser ses petits yeux cruels.

– Comment le Grand-Maître peut-il m'imposer cela, à moi ? pleurait Tiergart, avec de grands gestes témoignant de sa trop longue familiarité avec la société méditerranéenne.

Tilmann et lui s'étaient isolés dans son bureau, le procureur général ayant prié le commandeur de Grobin de se retirer pour qu'ils pussent réfléchir. Tiergart tournait en rond autour de la table, jetant des regards effarés sur la lettre qu'il y avait laissée, comme s'il se fût agi d'une boîte contenant des scorpions.

– La délégation du clergé de Livonie est déjà ici, poursuivait-il avec des trémolos dans la voix. Et les rumeurs qu'elle répand sur nous sont donc fondées. Un chevalier de l'Ordre a massacré un groupe de clercs de la Sainte-Église, sur la route de Rome, et ce malgré un sauf-conduit délivré par le Maître de Livonie. Personne ne croira que ce chevalier a agi de son propre chef. La lettre que ce dernier a écrite, précisant bien clairement que l'on ne peut accuser ses supérieurs, a l'air tellement dictée qu'elle est une insulte pour l'intelligence. Et maintenant, l'auteur de cette scélératesse est présent ici, à Rome, au cœur du foyer des rumeurs qui nous accusent. Il suffit que nos ennemis mettent la main dessus et le confient à un inquisiteur, et après quelques questions bien posées en lui retournant quelques ongles et en lui arrachant quelques lanières de la peau, les réponses que fournira ce rustre confirmeront qu'il est bien capable d'avoir perpétré les actes, mais trop simple d'esprit pour en avoir conçu le projet et planifié l'exécution.

Tilmann, de son côté, se demandait aussi pourquoi son maître s'était ainsi débarrassé sur son personnel romain de cette affaire, en même temps que de son auteur supposé, sans avertir son messager personnel qu'il voyagerait en compagnie d'un colis compromettant et éventuellement dangereux. Paul de Rusdorf avait accoutumé de prendre conseil auprès de celui qu'il avait longtemps considéré comme une sorte d'écuyer et de secrétaire. En l'espèce, non seulement n'avait-il pas sollicité ses avis, mais il ne s'était même pas ouvert à lui de l'affaire, le laissant la découvrir une fois sur place. Qu'est-ce qui changeait dans l'esprit

de son maître à son égard ? Andreas Schönau exerçait-il une influence au détriment de Tilmann ? Ce ne pouvait être cela, en tout cas pas directement, car le nouveau secrétaire du Grand-Maître ne semblait pas davantage avoir été informé des précédents de l'encombrant personnage qu'ils avaient convoyé. Et d'après ce que son maître disait de son secrétaire, les avis de ce dernier étaient, tout autant que ceux de Tilmann, entendus de travers : plus le scribe lui conseillait, par exemple, de se méfier d'un Caspar Stange, plus Rusdorf était tenté de faire connaissance avec le personnage. Quelque chose troublait son maître jusqu'à pervertir son entendement : Tilmann ne le reconnaissait plus.

Il se demandait si l'exercice du pouvoir dans des conditions difficiles, entouré de trop d'ennemis, n'était pas à la source de cette corruption. Le Grand-Maître se méfiait de tous, et il avait fini par se méfier même de celui qu'il tenait pour son écuyer, de façon irrationnelle, du simple fait, sans doute, que Tilmann était loin la plupart du temps, que ses actions étaient invisibles et incontrôlables, qu'il ne pouvait en rendre compte au moment où il les accomplissait mais seulement deux mois plus tard, lorsqu'il était de retour. Paul de Rusdorf ne concevait plus le monde que comme peuplé d'individus malveillants, et il devait se plier à cette loi en devenant lui-même méfiant et calculateur. La confiance n'était plus possible car elle menaçait d'être un point aveugle dans la perception qu'il avait du présent comme d'un champ de bataille.

Tilmann n'était pas certain de son interprétation. Il lui vint à l'esprit que lui-même, à son tour, était en train d'effectuer des calculs, à une vitesse accrue qui l'étonnait, pour essayer de démêler le vrai du faux, lister l'ensemble des éléments assurés ou hypothétiques et en déduire les solutions possibles d'un problème dont plusieurs issues se présentaient déjà comme fatales. Il n'était, par chance, pas lui-même menacé par les aboutissants de l'affaire : c'était le malheureux Tiergart qui était en première ligne. Sa propre position de simple messager lui permettait de n'avoir pas la pensée complètement obstruée par la panique, et de surplomber un tant soit peu les choses. Peut-être même que le Grand-Maître, summum de la finesse stratégique, avait anticipé que son envoyé réfléchirait plus vite dans une situation de crise que s'il avait été préalablement averti. Mais Tilmann en doutait.

Son maître ne lui avait pas fait confiance, cela était patent, et il le ressentait tristement comme une trahison. Le venin du doute se propageait désormais dans son propre esprit. Tilmann avait accoutumé de réfléchir, de mettre en question ce qui semblait acquis, pour imaginer des solutions à des problèmes là où d'autres ne les voyaient pas, pour inventer des ruses qui se jouaient des angles morts dans le champ de vision de l'adversaire. Mais il réfléchissait néanmoins à l'intérieur d'un espace où il pouvait se reposer sur des choses sûres, invariantes, et sa foi en son Maître en avait fait partie. Il découvrait que cette fidélité était son propre point aveugle, l'endroit d'où peuvent venir les coups que l'on ne voit pas arriver. Ce constat lui causait une douleur indicible, car il était orphelin à nouveau.

Cependant, le Grand-Maître restait un homme, qui comme tout homme aspirait, en dépit de tout calcul, à se reposer sur quelqu'un en qui il pût faire confiance. Et c'est pourquoi il semblait s'abandonner à des fantasmagories comme cette figure d'un collaborateur providentiellement intelligent qui existerait quelque part pour l'assister. Quelque part, oui, mais ailleurs, car ce personnage idéal ne pouvait être l'un de ses proches. Il était forcément un être éloigné, caché, et que ses proches lui dissimulaient, dont on cherchait à l'écarter. C'est pour cela que le personnage, totalement imaginaire, de Caspar, l'avait séduit. Schönau avait, selon toutes probabilités, d'abord occupé cette place dans l'esprit troublé de son maître : il était également un obscur étudiant venant de loin, qu'il avait pourtant désigné comme son secrétaire. Mais, de lointain, le scribe était devenu proche et avait du même coup perdu son aura. Et, plus son secrétaire lui parlait de cet autre étudiant qui restait au loin, dans des termes péjoratifs dont il ne mesurait pas les contre-effets, plus cet énigmatique personnage intéressait Rusdorf, qui l'investissait des qualités d'un collaborateur idéalement adéquat. L'absence même de Caspar renforçait sa brillance, et l'élevait en objet désirable.

Johann Tiergart, en proie à un affolement grandissant, continuait à lister les conséquences possibles de la situation :

– Nous n'arriverons pas à démontrer la légitimité de notre position contre l'archevêque de Riga, quelle que soit la force des documents que vous avez apportés avec vous. Il suffit maintenant que nos ennemis présentent la lettre d'aveu de Goswin

d'Aschenberg pour que le Saint-Siège soit convaincu que nous avons fait disparaître des titres que nous savions de nature à démontrer notre absence de droits sur les évêchés livoniens, et la cause sera entendue. Même si la délégation adverse ne dispose que de quelques piètres éléments à son avantage dans ses dossiers, elle pourra prétendre que les pièces solides étaient dans le coffre que nous avons noyé dans les eaux d'un lac livonien en même temps que ceux qui le convoyaient. Mais le pire, c'est que si l'on découvre que j'héberge l'auteur de cette scélératesse, je suis moi-même passible d'un tribunal inquisitorial, qui se fera un pressant devoir de me soumettre à la question avant de me faire dépouiller de mon ministère, de me faire excommunier et de me livrer au bras séculier.

Il se tourna vers Tilmann :

– Tilmann, je n'en puis plus. J'ai bientôt cinquante ans et je suis usé par ces années passées à élaborer et gérer des intrigues et à contrer celles des autres dans ce cloaque que sont le palais pontifical et la curie romaine. Et cette affaire dépasse les bornes, elle montre que la corruption qui ronge la Cité Sainte finit par atteindre comme une peste le gouvernement de notre propre Ordre, parce qu'il doit s'y adapter. Cela fait des années que je postule pour quelque sinécure dans nos États de la côte baltique, où l'air froid est bien plus respirable. Les revenus de mon évêché m'ont paru insuffisant, et le château de Pilten dans son bourg campagnard me paraissaient un exil, aussi ai-je voulu revenir à Rome et manger aux deux râteliers de mes revenus épiscopaux et de la charge de procureur général. Mais je vois bien que j'ai commis une erreur, et j'aspire désormais à la tranquillité bucolique de mon petit évêché.

Tilmann s'alarma de cette attitude :

– Vous ne pouvez fuir votre charge à l'heure où se présente une difficulté qui met notre Ordre dans le plus grand péril. Si vous démissionnez maintenant et quittez Rome, cela confirmera les accusations de nos ennemis, et non seulement précipitera notre déconfiture, mais ne vous épargnera pas les poursuites des inquisiteurs, à qui vous aurez au contraire donné toutes raisons de croire à votre implication.

– Mais que pouvons-nous faire ? gémit le procureur. Les conseillers en matière juridique que nous annonce le Grand-Maître, ce Schönau et ce Stange, ne sont même pas avec vous.

– Nous devons penser, répondit Tilmann.

Et, de fait, formé par toutes ces années de lecture silencieuse, son esprit avait pris coutume de ne pas suivre qu'un seul fil de raisonnement, comme on fait quand on ne lit qu'un seul livre à la fois, à voix haute, pour apprendre son contenu plutôt que pour y réfléchir. Il lisait souvent plusieurs livres à la fois, revenait en arrière sur certains passages ou en sautait d'autres pour aller directement à la fin. Et, semblablement, il manipulait la présente affaire dans tous ses aspects, la traitant dans sa tête comme un ensemble de livres dont il consultait simultanément différents passages pour les comparer.

– Nous devons penser, reprit-il, car vous n'ignorez pas que la panique et le découragement sont les émotions par lesquelles le Malin s'introduit dans notre esprit et en bloque les ouvertures par lesquelles entre la lumière. L'étouffement de la pensée est le signe que le diable est là, et nous empêche de voir ce qui pourtant existe et peut nous être rendu visible à nouveau par l'effort et la discipline auxquels nous devons soumettre notre esprit.

Le procureur le considéra avec espoir, se souvenant de l'épisode de la terre du cimetière des Allemands, où s'était révélée l'imagination fertile de Tilmann.

– En cette affaire, que pouvons-nous tenir pour certain ? poursuivait Tilmann, comme s'adressant à lui-même plutôt qu'à son vis-à-vis. Et que peuvent tenir nos adversaires pour certain ? Et au final, que pourront tenir pour certain le Saint-Père et son administration ? La présence à Rome du commandeur Goswin n'est connue que de nous, et il faut continuer qu'elle le soit, en lui trouvant une cachette. Son forfait n'est attesté que par lui. Il en est peut-être l'auteur, mais on ne saurait exclure d'autres possibilités. Et s'il en est le bras armé, alors, qui a commandité le crime ? Après tout, le forfait nous profite en apparence, mais si l'on considère ses conséquences, il profite surtout à nos ennemis qui le dénoncent. L'évènement lui-même a-t-il bien eu lieu ? Se peut-il qu'il soit une invention de nos adversaires ? Le doyen de Reval, les membres du chapitre et les fils de familles qui ont disparu en Livonie, à mille lieues d'ici, sont-ils bien morts ? Il nous faut en demander confirmation, au besoin diligenter une enquête là-bas, qui nous fera au moins gagner du temps.

Johann Tiergart, écoutant Tilmann, découvrait que le monde atroce et univoque dans lequel l'avait précipité la lettre du

Grand-Maître, était en train de se diluer, les certitudes dont il était maçonné s'effritant sous la truelle des mises en question de Tilmann, et que surgissait, à toutes les bifurcations ouvertes par ce dernier, une multitude d'autres mondes possibles, d'autres réalités virtuelles qui ne demandaient qu'à accéder à la consistance des choses prouvées, et auxquelles en tous cas il ne demandait qu'à croire.

– Il nous faut gagner du temps, répéta Tilmann, pour construire notre version de l'histoire. Il se peut que la réalité de ce qui s'est passé, ou non, ne nous soit jamais connue, et qu'elle ne le soit pas davantage, ni de nos adversaires, ni du Saint-Siège. Auquel cas, ce n'est pas la réalité qui compte, mais l'affrontement de deux histoires qui vont chercher à s'imposer. Et celle qui gagnera, ce n'est pas seulement parce qu'elle aura convaincu Rome de sa plus grande vraisemblance, mais qu'elle aura jeté le doute chez l'adversaire lui-même.

Il se leva.

– Toutefois, la vraisemblance s'accommodera volontiers d'un peu plus d'ingrédients. Nous manquons d'informations.

Tilmann rejoignit le chevalier d'Aschenberg au réfectoire, où il était en train de mâchonner un en-cas avant l'heure du dîner. Il découpait avec son poignard des tranches dans une miche de pain, avec une espèce d'aisance dans le geste qui inspirait une étrange pitié pour la miche. Il commença à tartiner une purée d'olives sur l'une des tranches.

Tilmann s'assit sur le banc en face de lui, et lui demanda :

– Messire commandeur, il me faut vous demander si vous avez effectivement occis les quelque quinze personnes de la délégation des épiscopats de Livonie, au cours de l'hiver passé.

Le commandeur parut un peu étonné que la question lui fût posée sans détours, mais après un court temps de réflexion, il répondit avec un certain détachement :

– Je ne suis pas autorisé par le Grand-Maître à en parler à d'autres que le procureur général, mais comme je vois que vous en avez discuté avec lui, je vous réponds : oui, et ce n'a pas été une mince affaire. Je veux dire que noyer quelques vieux chanoines et de jeunes freluquets est chose facile, c'est presque déshonorant car ils n'offrent pas beaucoup de résistance. Mais la glace, c'est une autre affaire. Nous étions à la fin de l'hiver, et le lac était encore bien pris par une couche épaisse de glace dans laquelle il a fallu scier un trou. Cela dit, c'était amusant de les faire entrer dans le trou. Il fallait les pousser contre ceux qui avaient déjà plongé et qui essayaient de sortir. Il eût fallu que vous les vissiez sous l'eau cogner contre la glace. Mais nous ne sommes pas des bêtes insensibles à la douleur d'autrui : le froid vous saisit vite dans l'eau glacée, et vous vous endormez quasiment avant de vous noyer. En quelques minutes, c'en était fini.

– Je suis troublé de vous découvrir une telle compassion pour nos ennemis. Agissiez-vous sur mandat ?

– Oui, j'en avais reçu mission de sa seigneurie Francis de Rutenberg.

– Le Maître de Livonie. Et c'est donc aussi lui qui vous a demandé d'écrire la lettre par laquelle vous vous accusez du fait ?

– Quelle lettre ? demanda le chevalier.

Tilmann, interdit, considéra Goswin d'Aschenberg, qui avait l'air sincèrement tout aussi étonné que lui.

– À la suite de votre signalé fait d'armes, l'archevêque de Riga a produit une lettre qu'il disait signée de vous, vous attribuant l'entière initiative des assassinats. Êtes-vous en train de me dire que vous ne l'avez pas écrite ?

– Ces cancrelats en soutanes, qui s'étaient défroqués de leur surplis de frères de l'Ordre, étaient des traîtres. Cela fait des années que ces vers rongent le fruit et divisent la Livonie dans l'intérêt particulier de leurs petits évêchés. Je n'ai eu aucune hésitation à jouer les bras de justice, et cela ne me dérange pas si, dans l'intérêt de l'Ordre, nos dirigeants m'en font assumer seul la responsabilité. Mais le fait est que je n'étais point informé de cette lettre, et que je n'ai tout bonnement pas pu l'écrire.

– Et pourquoi cela ?

– Maître Tilmann, dit le commandeur, en inclinant légèrement la tête de côté comme l'on fait pour faire comprendre aux enfants que ce que l'on dit devrait aller de soi, maître Tilmann, je ne sais ni lire, ni écrire.

Le visage du commandeur était toujours aussi impavide. Tilmann n'aurait su dire si le rude guerrier avouait là un défaut honteux ou s'il affichait une fierté à ne pas se commettre dans des activités de donzelle. Après un temps de réflexion, il reprit :

– Je gage que si vous reconnaissez être l'auteur du massacre, vous n'avez pas de motif à me mentir sur la lettre. Il nous resterait à savoir si elle existe vraiment, et dans l'affirmative, qui l'a écrite.

Et cela, pensait Tilmann, nous ne pouvons en avoir qu'une connaissance indirecte. Voyons cela. Que l'annonce de l'existence de cette lettre émane de nos ennemis ou de nos maîtres, le fait que l'archevêque en parle, ou, pour être rigoureux, le fait que le Grand-Maître écrive que l'archevêque invoque cet aveu, signifie que tôt ou tard un faux, prétendument signé de Goswin d'Aschenberg, peut effectivement apparaître sur la table.

– Messire commandeur, si vous n'écrivez pas vous-même vos courriers, rapports et instructions, qui le fait, et comment les validez-vous ?

– Je m'en remets à un frère prêtre de ma commanderie, qui m'a dessiné un élégant monogramme avec lequel je signe. Mais souvent, il signe lui-même, et il dispose de mon sceau.

Tilmann reprit sa rumination sous l'œil désormais intéressé du chevalier. Goswin d'Aschenberg n'était pas un penseur, mais c'était un chasseur. Il observait Tilmann comme un prédateur qui étudie les mouvements d'un animal ; un animal dans lequel, toutefois, il reconnaissait, non une proie, mais un autre prédateur. Parfois les pisteurs coursant un gibier surprennent un renard ou un lynx en train de flairer la trace de la proie qu'ils sont ainsi deux à se disputer. Le carnassier renifle le sol, puis l'air, alternativement, semble identifier une piste, mais ne s'y précipite pas d'emblée. Il suppute la possibilité d'une ruse de la proie, une fausse piste que celle-ci aurait dessinée jusqu'à un ruisseau où elle se perdrait, revenant ensuite sur ses pas. Il considère les lieux environnants, en fait le tour pour vérifier que n'en repart pas, dans une toute autre direction, une piste du même animal, différente et dissimulée. Et sa dissimulation indique qu'elle est la vraie. Le chasseur qui a l'heur de tomber sur un tel manège observe ainsi son collègue prédateur aller et venir selon des détours de pensée qui lui échappent en partie, à lui humain, car il ne dispose pas des mêmes sens, mais qu'il respecte car ses conclusions sont souvent pertinentes. Ainsi Goswin observait-il Tilmann à la chasse, qui suivait manifestement des pistes de lui inaperçue, mais indiquant l'existence d'une proie là où il ne pensait même pas qu'il y eût matière à chasser.

Tilmann se disait que si un faux venait à être produit dans l'affaire, il serait probablement revêtu du seing et du sceau certifiant que le commandeur en était l'auteur. Et comme le sceau était à la commanderie, il y avait toute chance que la falsification fût l'œuvre de qui en disposait. On ne pouvait écarter une traîtrise du frère secrétaire, mais cela impliquait beaucoup de malchance, surtout pour le commandeur, que ce fût lui, d'une part, à qui le Maître provincial eût confié cette mission, et que ce fût, d'autre part, précisément dans son entourage que le clergé livonien eût trouvé les ressources de traîtrise pour lui faire porter le chapeau. Il était bien plus vraisemblable que la lettre avait été conçue et rédigée par le prêtre à la demande de la même autorité qui avait aussi missionné Goswin. Cela venait donc des dirigeants de l'Ordre lui-même.

Mais dans ce cas, pourquoi rédiger un tel courrier, aux conséquences si catastrophiques, plutôt que de s'abstenir simplement de toute revendication ? L'ordre d'intercepter la délégation des

évêques, et la conception de la lettre, émanaient-ils de deux sources distinctes et concurrentes au sein du gouvernement de l'Ordre ?

– Messire commandeur, que diriez-vous des rapports entre le Grand-Maître et le Maître de Livonie ? Nos maîtres sont-ils en bonne intelligence ?

Les yeux porcins de Goswin d'Aschenberg s'étrécirent un peu plus, s'il était possible. Il en était resté à la précédente question, sur qui pouvait signer et sceller son courrier, et le bond vers cette question suivait un cours qui lui échappait. Mais il n'en conçut que davantage de respect pour un Tilmann qui, cela lui était confirmé, était sur la piste d'un gibier qui lui avait échappé, à lui Goswin. Il ne comprenait pas tout, mais il savait reconnaître un exercice qui avait toute sa faveur et son attention : on était en train de chasser.

– Sa seigneurie Francis de Rutenberg a été nommé Maître provincial de Livonie alors que notre Grand-Maître était déjà dans l'exercice de sa charge. Vous n'ignorez pas que les chevaliers teutoniques en Livonie forment un chapitre qui élit lui-même le Maître provincial, lequel est ensuite confirmé par le Grand-Maître. Le Maître provincial est le représentant du Grand-Maître dans les commanderies livoniennes, mais les chevaliers de par chez nous n'oublient jamais complètement qu'ils ont formé par le passé leur propre Ordre, celui des chevaliers Porte-glaive. Ils se ménagent une certaine indépendance, dont les particularités de la Livonie nous rappellent constamment la nécessité. En Prusse, les évêchés sont entièrement inféodés à l'Ordre, le territoire est unifié. En Livonie, le territoire est découpé entre les États de l'Ordre et les enclaves des évêques qui prétendent y exercer leur autorité souverainement. Sur ce point, il faut une attitude ferme, et notre Grand-Maître, éloigné de la réalité du terrain, est trop indulgent envers ces renégats. Le Maître de Livonie est plus prompt à user de la latitude dont il dispose pour ordonner des actions concrètes.

Tilmann n'avait jamais entendu le commandeur s'exprimer aussi longuement sur un point de politique. Celui-ci lui confirmait une ligne de dissension au sein de l'Ordre. Cela ne faisait pas avancer la réflexion, car le courrier pouvait avoir été rédigé par le Maître de Livonie pour forcer le conflit avec l'archevêque de Riga, aussi bien que par Paul de Rusdorf pour mettre à jour la

folie d'une initiative qu'il désapprouvait. Dans aucun des deux cas, l'auteur du faux, focalisé sur des règlements de compte interne, n'avait anticipé les effets catastrophiques de cette opération sur l'ensemble de l'Ordre. On risquait l'éclatement de la Livonie, et par la suite sa perte, car les Lituaniens ou les Moscovites ne manqueraient pas de prendre appui sur l'un ou l'autre des petits États ainsi créés pour combattre les autres et s'inféoder l'ensemble. *Divide et impera*.

Surtout, trop souvent et trop longtemps absent de Prusse, Tilmann s'avisait tardivement que, pris dans ces divisions, son Maître s'était peu à peu replié dans une pensée fondée sur l'encerclement par de multiples adversaires, à l'intérieur comme à l'extérieur, avec qui il tentait d'atermoyer, de négocier des compromis. Et la faiblesse des ressources de l'Ordre l'empêchait de bâtir une politique plus brutale, qui aurait été plus familière à un ordre de chevalerie.

Tilmann devait également prendre en compte cet état de choses dans l'invention de solutions à la situation présente, ici à Rome.

Dans l'immédiat, la première chose à faire était de dissimuler la présence du commandeur Goswin d'Aschenberg. Où cacher à Rome un colosse ne parlant que l'allemand, et donc aisément reconnaissable ? Leur seul atout était que, parmi tous les endroits où un fugitif prussien eût pu s'exiler, une ville italienne, et Rome a fortiori, était le dernier où l'on penserait le chercher.

Ils trouvèrent une solution en la personne d'Hermann Dwerg, un compatriote notable qui s'était élevé dans la cléricature jusqu'à la position respectée de protonotaire apostolique du Saint-Siège, et qui était un ami de l'Ordre, dont il facilitait souvent l'instruction des requêtes auprès de la curie. C'était un vieil homme, dont on doit comprendre à son nom (qui veut dire « nain ») qu'il tenait de ses ascendants une taille plutôt trapue. Il avait par ailleurs amassé une fortune importante et vivait dans une résidence spacieuse, mais à l'écart du Borgo, dans ce quartier de friches et de jardins potagers entre le Pont Saint-Ange et le Capitole, que traversait la *via Florea*. Pour la protection de sa résidence et celle de sa personne contre les vagabonds et bandes armées de toutes sortes, sur le parcours peu sûr entre chez lui et le Vatican, le respecté vieil homme s'était entouré d'une petite garde personnelle, mais qui elle-même partageait les travers et tentations des brigands du quartier où elle avait été recrutée. Pour la diriger, il lui fallait un homme sûr, rompu à la discipline et à même de la faire respecter. On lui recommanda Goswin, que, pour la forme et par habitude, il entendit d'abord en confession.

La confession dura une heure, à l'issue de quoi, le vieil homme, un peu pâle, n'aurait pu accorder d'absolution pour tant de crimes, en raison du défaut de contrition de leur auteur, même s'il les avait commis dans le cadre de missions pour un ordre monastique. Il était, a contrario, convaincu des compétences du gaillard. Il comprenait aussi que la fidélité de celui-ci avait pour contrepartie la protection que devait lui accorder le protonotaire, et pour commencer, son silence, du reste judicieusement scellé par le secret de la confession.

Tiergart continuait à tourner en rond comme une bête aux abois. Il avait confirmé qu'il avait écrit au Grand-Maître pour lui annoncer qu'il était malade et fatigué, et qu'il voulait revenir s'occuper de son diocèse. On pourra vérifier que cette lettre figure effectivement dans les archives de l'Ordre et est datée du mois de mai 1428, le dernier jour des rogations.

Il fallut attendre l'arrivée d'Andreas Schönau pour élaborer un plan pour la suite. Celui-ci se présenta accompagné d'un autre frère de l'Ordre, un jeune clerc comme lui qu'il présenta comme étant Johann de Niklosdorf, étudiant à Pérouse. Schönau, comme l'on pouvait s'y attendre, n'avait pas trouvé trace de Caspar Stange, ni à Bologne, ni à Pérouse. Et comme Tilmann se préparait à en conclure qu'on pouvait estimer défunt ledit Caspar, Schönau l'interrompit pour annoncer que, cependant, le frère Niklosdorf ici présent pensait l'avoir entrevu à l'université de Pérouse à l'automne dernier, quoique très fugacement, et qu'il devait en être reparti, car il ne l'avait pas revu. Toujours était-il, en déduisait Schönau, que Caspar semblait bien vivant, même s'il restait toujours aussi insaisissable.

Tilmann considéra le nouveau venu en essayant de ne pas trop plisser les yeux sous le coup de la méfiance.

– Ainsi, demanda-t-il à Niklosdorf, vous avez cru entrevoir Caspar Stange à Pérouse. Mais comment l'avez-vous reconnu ? Vous le connaissez donc ?

– Certes, répondit le jeune homme avec un aplomb tranquille. Si c'est bien du même Caspar Stange que nous parlons, nous nous sommes connus à Marienwerder, étant tous deux originaires de Pomésanie. Par la suite, nous nous sommes perdus de vue quand je suis entré dans l'Ordre, car j'ai été envoyé à Frauenburg pour y tenir l'église paroissiale. J'ignorais qu'il s'était depuis inscrit à l'université de Bologne.

Tilmann ignorait si le quidam se trompait de bonne foi sur la personne ou s'il était en train d'inventer cette histoire. Et dans ce cas pour quelle raison ? Caspar n'était évidemment pas originaire de Prusse, et cela n'avait jamais fait partie de la fable imaginée par Silvio et Tilmann. Mais ce dernier ne pouvait manifester ouvertement ses doutes sans éveiller les soupçons des autres, qui se demanderaient ce qu'il y avait d'invraisemblable à ce que quelqu'un pût connaître Caspar. Il était obligé de faire semblant d'accepter pour le moment cette confirmation de sa survivance.

Johann de Niklosdorf se présenta plus avant. Issu d'une famille de la noblesse prussienne, mais désargentée, il avait choisi d'entrer dans l'Ordre, non pas comme chevalier, mais comme clerc, avec le projet de s'illustrer dans l'administration plutôt que sur les champs de bataille. Curé de Frauenburg, où il avait postulé il y avait quatre ans pour un bénéfice de chanoine de la cathédrale, mais sans succès, il l'avait été brièvement de Strasburg, que Tilmann connaissait bien pour avoir impliqué cette place dans l'un de ses stratagèmes une dizaine d'années plus tôt. Il s'était inscrit à l'université un an après Caspar, mais avait choisi Pérouse plutôt que Bologne, car il n'avait pas de soutien financier. L'année précédente y avait été fondé le *Collegio di San Girolamo* par Benedetto Guidalotti, évêque de Recanati, avec l'approbation de Martin V qui avait étudié en son temps à Pérouse. C'était une résidence pour étudiants impécunieux qui voulaient étudier le droit et la médecine. À l'approche de l'été, les cours étant suspendus, Niklosdorf se proposait de mettre également ses compétences au service du procureur général, en attendant que son ami Caspar réapparût.

– J'ai pris l'initiative d'accepter de vous le présenter, renchérit Schönau, car si Caspar Stange continue à être absent, et si je me vois confirmer l'opportunité d'intégrer le cercle des scribes pontificaux, il nous faudra ici un secrétaire.

Tilmann opina du chef. Il n'avait pas d'objection plausible à opposer. Il se doutait bien que Niklosdorf était au mieux un étudiant en droit obscur qui profitait d'une proximité supposée à Caspar, soit qu'il se trompât de personne, soit qu'il l'inventât en misant sur le fait qu'un étudiant disparu depuis plusieurs mois en période de peste avait peu de chances de réapparaître pour le contredire. Les candidats, y compris allemands, aux postes de rédacteur, secrétaire, avocats, procureurs, ne manquaient pas, mais comment ne pas donner la priorité à un frère de l'Ordre ?

Caspar semblait insister pour exister réellement. Quand Tilmann retrouverait Silvio pour lui raconter les deux années écoulées, celui-ci se tiendrait les côtes de rire.

Andreas Schönau confirma au début de l'été qu'il avait obtenu un emploi de scribe au palais pontifical. Ses appuis et la qualité de son écriture avaient contribué à emporter la décision. Désormais, l'Ordre pouvait compter sur la présence de l'un des siens à l'intérieur même de l'administration pontificale. Cette opportunité décida Tilmann à proposer au procureur Tiergart la stratégie suivante, sur trois fronts.

Le premier front les opposait, sur le terrain des tribunaux apostoliques, à la délégation du clergé livonien, qui avait fini par produire la fameuse lettre faussement signée du commandeur, par laquelle il avouait son épouvantable forfait. Comme prévu, les avocats de l'archevêque de Riga eurent beau jeu de dénoncer le caractère manifestement factice d'une revendication aux termes de laquelle l'auteur prétendait être seul responsable. Il fallait y voir la main du Maître provincial de Livonie, que l'on savait partisan des solutions expéditives, voire du Grand-Maître de l'Ordre. Le procureur Tiergart, sur les instructions de Tilmann, fit répondre par ses propres avocats que l'Ordre, devant la gravité de faits qu'il déplorait en les découvrant, souhaitait faciliter la recherche des coupables. Ils ne retarderaient pas la procédure en demandant une enquête sur place en Livonie pour attester les faits prétendus : ils assumeraient que l'archevêque était de bonne foi et montreraient la leur en admettant que l'accusation était suffisamment grave pour que les faits, s'ils restaient à prouver, n'étaient du moins pas simplement inventés par leurs adversaires. Partant de là, la lettre produite par le clergé livonien posait problème, car il était de notoriété publique que le commandeur ne savait ni lire, ni écrire. Son secrétaire pouvait au besoin être appelé depuis Grobin pour en attester. La signature, qui n'était qu'un simple monogramme, était facile à falsifier, et le sceau, puisque la lettre était ouverte, était malheureusement rompu, donc non reconnaissable.

On était donc manifestement en présence d'un crime sordide dont l'auteur n'était pas avéré. Et il était d'évidence que quelqu'un, qu'il en fut l'auteur ou non, manipulait ce crime

pour en tirer avantage. Précisément, répondaient les avocats de l'archevêque, il fallait considérer à qui le crime profite. À quoi les avocats de l'Ordre rétorquèrent que le crime et une lettre de revendication que tous s'accordaient à reconnaître comme grossièrement fausse, avaient pour résultat de compromettre l'Ordre : à qui profitait vraiment que l'Ordre fût de la sorte sali ? Les avocats de l'archevêque levèrent les bras au ciel dans de grandes manifestations d'offuscation face à l'accusation que déguisait cette question, mais les clercs de la délégation livonienne se mordillèrent les lèvres, incertains de la vérité, et donc de la justesse de leur propre cause.

On en vint donc au fond, et la délégation produisit la bulle de Martin V, datée de décembre 1423, qui annulait celle de Boniface IX soumettant l'archevêque et l'Église de Riga à la règle et à la juridiction de l'Ordre. Fort bien, répondirent les avocats de l'Ordre, revenant sur le massacre de la délégation. Si l'original était ici, que contenait le coffre noyé ? N'était-on pas en train de montrer que les malheureux ne transportaient rien et que leur délégation n'avait pas d'autre fin que d'être sacrifiée pour qu'on prétendît que l'Ordre avait cherché à intercepter leurs documents ? Les membres de la délégation livonienne se mordillaient de plus en plus les lèvres et se grattaient la tonsure.

Le second front était diplomatique. En personne et par ses vice-procureurs, Tiergart demandait, en marge de l'affaire pendante au tribunal, des entrevues avec le Saint-Père. Il argua de son souci de trouver une issue diplomatique à cette scandaleuse affaire. L'Ordre prouvait sa bonne volonté par une position conciliante au tribunal. Alors que le courrier produit par l'archevêque était un faux manifeste, insultant l'honneur de l'Ordre, on ne s'était pas élevé en invectives, évitant de monter le ton, ce qu'aurait sans doute souhaité l'archevêque. Le fond du problème, on le savait, était les manœuvres répétées de l'archevêque pour rompre l'équilibre des choses existant en Livonie, ce qui ne profiterait à personne, sinon, par la faiblesse qui en résulterait pour tous, aux Lituaniens et aux Moscovites, dont on savait qu'ils étaient païens pour les uns et chrétiens d'obédience grecque pour les autres, et donc non soumis à Rome. L'Ordre assurait le Saint-Siège qu'il ferait tout pour trouver, par un accord avec le clergé livonien, malgré l'hostilité patente de l'archevêque, une solution qui préservât la force de l'Église romaine

sur ses frontières septentrionales.

Sur ce terrain, l'Ordre pouvait compter sur le peu d'aménité avec laquelle Martin V considérait l'archevêque Henning de Scharpenberg, dont l'élection par le chapitre lui avait déplu. Il avait, certes, signé cette bulle cinq ans auparavant, à la demande de Johannes Ambundi, le prédécesseur de Scharpenberg. Mais il voyait bien que ce texte avait été préparé à l'époque par Scharpenberg, alors secrétaire. Et ce qu'il avait fait, il pouvait le défaire.

Se faufilant dans cette ouverture, Tilmann demanda à Andreas Schönau de rédiger un projet de bulle, qui servirait à l'ouverture d'un troisième front, plus retors, celui de la guerre des ombres.

L'idée était d'envoyer cette rédaction par courrier à destination du Grand-Maître, en prétendant qu'il s'agissait, non d'un brouillon, mais d'un décret effectif du Saint-Père, mais secret, annulant sa bulle de 1423, et favorable cette fois à l'Ordre. On en ferait grand bruit à Rome peu de temps avant le départ du courrier, pour amener leurs adversaires à intercepter ce dernier et mettre la main sur ce texte. On démontrerait ainsi les mauvaises pratiques de l'adversaire.

Le stratagème supposait que l'on sacrifiât un coursier, ce qui était une pratique à laquelle ni Tilmann, ni le procureur, n'étaient disposés. Ils pensèrent sans doute, un temps, à l'encombrant Goswin d'Aschenberg, mais en faire un coursier officiel revenait à reconnaître qu'il était à Rome et qu'on l'avait hébergé jusque-là.

D'un autre côté, il n'était pas obligé que le courrier fût attaqué réellement. Il suffisait de prétendre qu'il avait été attaqué et avait disparu. Bien sûr, il faudrait que jamais il ne réapparût. Tilmann pensa : quoi de plus aisé que de faire disparaître quelqu'un qui, dès le départ, n'existait pas.

– J'ai l'homme de la situation, dit-il à Tiergart.

Il expliqua qu'il était temps d'utiliser cette constante invisibilité de Caspar. Celui-ci serait le messager censé porter la bulle à Marienbourg. On fit courir le bruit que Caspar avait enfin donné des signes de vie au procureur général et s'était présenté à lui à Rome. Le procureur l'avait cependant maintenu caché en vue de lui confier une mission secrète. Tilmann, de son côté, partit au cours de l'été pour le nord sans grande discrétion, accompagné pour sa sécurité du chevalier Goswin, tout heureux d'en-

fin faire prendre l'air de la campagne à sa carcasse. L'équipage avait dans ses sacoches l'habituel lot de messages à destination de la Prusse, ainsi que la bulle. Le remue-ménage qui entoura volontairement leur départ, associé aux rumeurs des informateurs parlant d'un personnage au contraire discret auquel serait confiée une mission semblablement discrète, firent que Tilmann ne fut pas inquiété. On voyait dans son départ une mise en scène, une tromperie qui cachait une autre tromperie, et c'était bien au messager secret qu'il fallait s'intéresser. L'ennemi attendrait donc que sortît de la maison de l'Ordre un seconde équipage, qui ne viendrait jamais, ce qui lui ferait perdre du temps. Il y avait ainsi moins de chance que Tilmann fût attaqué de ce côté-ci des Alpes, où leurs ennemis disposaient de moins de contacts utiles pour une embuscade, et où, ayant pris du retard à les poursuivre, ils manqueraient également de temps pour les rejoindre, les dépasser, se porter en avant d'eux et organiser une interception. Les risques commenceraient en Allemagne, et plus sûrement encore à l'approche de la Prusse.

En chemin, la petite troupe, comprenant Tilmann, Goswin et quatre hommes de confiance de ce dernier, évitait néanmoins les étapes urbaines, ménageaient des crochets par des villages où elle se procurait des vivres, et faisait halte la plupart du temps dans des bosquets à l'écart de la route pour bivouaquer. Or, ces détours et l'état des chemins de traverse ralentissaient leur voyage et ils prenaient le risque de se faire dépasser sur la grand-route sans que ni eux, ni leurs éventuels poursuivants, ne s'en rendissent compte.

Lors d'une de ces haltes, le soir tombant, alors qu'ils profitaient de la chaleur pour s'abstenir d'un feu et qu'ils se sustentaient de quelques saucissons et olives, Goswin se fit confirmer par Tilmann qu'ils étaient bien porteurs d'une cargaison convoitée par l'ennemi. Tilmann, qui avait épargné à l'entendement rudimentaire du chevalier le récit du subterfuge dans son entier, faisait cependant confiance à son dévouement aveugle à l'Ordre et préférait le prévenir d'un danger réel d'attaque.

– Ainsi, conclut Goswin, plutôt fier d'être investi d'une mission périlleuse, nous sommes les réels porteurs de cette bulle, et l'équipage de ce Caspar ne partira pas de Rome.

– Rien ne doit être tenu pour certain. Nous devons faire comme si Caspar était parti également et nous suivait pour mé-

nager nos arrières.

Goswin le considéra en plissant les yeux. Les « comme si » ne faisaient pas partie de ses cadres de pensée habituels, sauf à considérer à nouveau qu'il avait en face de lui un renard ayant levé une piste que lui, chasseur, avait manqué. Mais le chasseur ne peut pas demander au renard ce qu'il a senti, et le pourrait-il, qu'il ne comprendrait pas le langage des renards.

– Je n'ai pas relevé que nous étions suivis, ni par un ennemi, ni par l'un des nôtres. Et je suis pourtant assez fort à cela. Mais je dois tenir que, par quelque savoir que je n'ai pas, vous voyez un suiveur que personne d'autre ne voit, comme s'il se promenait dans votre tête.

– C'est exactement cela, et je vois que vos déductions sont plus fines que celles de nombre de lettrés que je connais, dit Tilmann.

Et il était sincère.

À l'approche des Alpes, plusieurs jours après avoir quitté Rome, ils retrouvèrent le réseau serré et rassurant des commanderies de l'Ordre, et firent halte à celle de Bolzano. Le commandeur de la maison locale, le chevalier Gottfried Niederhauser, les y reçut. Tilmann ne révéla pas l'identité de Goswin d'Aschenberg, que la rumeur à l'intérieur de l'Ordre faisait déjà passer pour un félon en fuite. Il le présenta comme étant Caspar de Wandhoffen, un étudiant de l'Ordre inscrit en droit à l'université de Bologne. Le commandeur envisagea en clignant des yeux l'armoire bardée de fer et d'armes qu'on lui faisait passer pour tel. L'improbabilité de cette identité fleurait bon la mission secrète.

Il se vit confirmé dans ses soupçons, quand Tilmann lui expliqua qu'ils étaient porteurs d'un colis d'importance, et qu'au-delà de la passe du Brenner, leur équipage se scinderait en deux pour répartir le risque, comme cela se faisait souvent. Le commandeur avait lui-même du courrier pour la Prusse, qu'il répartit pour moitié entre eux, en même temps qu'une lettre au Grand-Maître, qu'il rédigea en double exemplaire, où il précisait qu'il envoyait l'ensemble réparti entre Tilmann et ce Caspar « Wandofen » qui remontaient tous deux à Marienbourg.

Ainsi l'existence de Caspar, son passage par Bolzano, est-il attesté par ce double courrier que l'on retrouve cité à nouveau dans une lettre datée des ides d'octobre de l'an 1428, signée du

commandeur de Bolzano qui s'inquiète, comme cela est souvent le cas, de n'en avoir pas réponse.

Dans la montée du col du Brenner, Tilmann expliqua à Goswin qu'ils allaient effectivement se séparer, et que lui, Tilmann, partirait par l'Allemagne, tandis que Goswin et ses hommes, prenant avec eux la bulle, iraient sur Vienne et remonteraient par la Bohême. Goswin continuerait à se faire passer pour Caspar aux étapes, muni qu'il était de la lettre du commandeur de Bolzano qui en attestait, de manière à éviter que sa propre identité lui nuisît.

– Et qui de nous le vrai Caspar suivra-t-il ? demanda Goswin, qui décidément continuait à attribuer à cet être invisible la consistance d'un prédateur particulièrement doué pour la traque et la dissimulation.

– Vous êtes porteur de la bulle, vous devez considérer qu'il continue à vous suivre et à assurer vos arrières.

Tilmann était un peu honteux de tromper ainsi le chevalier. Il était tenté de lui raconter, à lui au moins, la vérité sur l'inexistence totale de ce Caspar. Mais c'était entrer dans une explication bien trop alambiquée pour Goswin, qui eût jeté le trouble, et peut-être la méfiance, dans son esprit à l'heure où il fallait se concentrer sur la mission. Et il était clair que Goswin avait besoin de se convaincre de l'existence de ce personnage qui le suivait, dans un monde où il n'y a que des prédateurs et des proies et où il se découvrait avec excitation être une proie dans un jeu avec un joueur à sa mesure.

Tout cela était de peu d'importance, et Goswin avait mérité de s'amuser, car à partir de ce point, celui-ci accomplirait après tout le destin auquel le promettait ses vœux de chevalier autant que sa disposition à en découdre à tout prix avec un ennemi, pour le service de l'Ordre. Et tel était bien le moins que l'on pût attendre de lui.

Tandis que Tilmann, s'écartant de leur convoi entre deux étapes et voyageant discrètement seul, passerait inaperçu, les ennemis finiraient par rattraper l'équipage du pseudo-Caspar (il existait donc un pseudo-Caspar indiquant qu'un vrai existait !) dont ils avaient manqué le départ mais dont ils retrouveraient la trace à partir de Bolzano. De là, deux issues étaient possibles, également favorables à la conclusion du plan élaboré avec Tiergart. Soit Goswin et ses hommes s'en tiraient et pour-

raient témoigner avoir été attaqués par des hommes de l'archevêque dont ils rapporteraient, avec un peu de chance, les lettres de crédit s'ils en portaient, et à défaut les oreilles. Soit ils se faisaient occire, et leur disparition, alors qu'ils étaient porteurs d'une bulle défavorable à l'archevêque, ne pouvait que désigner celui-ci comme suspect. En sus, le contenu de la bulle, dont ils prendraient connaissance, découvrant qu'il ne s'agissait que d'un projet, mais d'un projet assez avancé pour avoir été rédigé par un scribe du palais, les porterait à négocier. Et en sus encore, on se débarrassait de deux personnages encombrants, Goswin et Caspar.

Mais toutes les histoires que l'on invente n'orientent pas toujours les événements dans les directions espérées. Les histoires, parfois, ont leur propre vie.

Prenant moult détours pour se faire invisible, Tilmann mit au total deux mois pour, partant de Rome, rejoindre Marienbourg. Sur place, il découvrit que Goswin était déjà arrivé depuis plusieurs jours, indemne, n'ayant nullement été inquiété au cours de son périple, un peu déçu même de cette absence d'obstacle.

Par la suite, on apprendrait que la stratégie déployée par Tilmann sur plusieurs fronts à Rome s'était avérée presque trop efficiente, et que les succès remportés sur les deux premiers avaient fait céder le troisième avant même qu'il fût ouvert, tandis que Goswin et lui caracolaient à grand bruit, pensant être suivi par l'ennemi. L'affaire au tribunal se perdait dans les échanges d'accusations insuffisamment étayées, tandis que dans les coulisses du Palais, la délégation de l'archevêque apprenait qu'une bulle défavorable était en préparation. Pressentant leur cause perdue, le clergé de Livonie était disposé désormais à négocier. Il n'avait pas même tenté d'organiser l'interception du courrier porteur de la bulle en question, tant il était sûr qu'une telle opération ne ferait pas avancer leur affaire.

Tilmann était donc dans le bureau du Grand-Maître, où était également présent Goswin d'Aschenberg. Il avait remis l'autre moitié du courrier. Paul de Rusdorf résumait ainsi les événements :

– J'ai appris par notre frère Goswin que nos affaires se portent bien, à en juger par le projet de bulle que vous apportez. Bien entendu, l'affaire du lac dans lequel les émissaires épiscopaux ont été noyés nous oblige à continuer de cacher Goswin, pour le moment sous l'identité que lui prête Caspar de Wandofen. L'affaire, en tous cas, ne va pas nous affaiblir dans les négociations à venir avec l'archevêque de Riga. Je crois aussi que toute cette aventure nous a permis d'évaluer plus justement la contribution de cet évanescent personnage qu'est Caspar.

– Ainsi que je l'ai toujours soutenu, s'empressa Tilmann, il n'est jamais là quand on a besoin de lui.

– Allons Tilmann, se fâcha le Grand-Maître, tu refuses décidément de voir la vérité là où elle se manifeste. Pour commen-

cer, Tiergart m'a écrit au mois de mai une lettre que j'ai reçue au début de l'été, dans laquelle il se déclare fatigué et souhaite rentrer en Prusse. Pour prendre sa succession, il fait la suggestion de puiser parmi les jeunes juristes dont nous disposons, et il cite Caspar de Wandofen en exemple. Tiergart serait-il, avec toute son expérience, un si mauvais connaisseur des hommes ?

Ainsi, se dit Tilmann, le procureur général était à ce point aux abois en mai dernier que, non content de solliciter qu'on le déchargeât de son poste, il voulait en accélérer la passation en proposant le premier venu, même quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré.

– Je vois bien, poursuivait Rusdorf, que le retournement de situation dont nous bénéficions résulte d'une stratégie habilement montée qui n'est pas le fait de notre pauvre Tiergart, effectivement épuisé.

Tilmann, un peu vexé, aurait voulu dire quelle avait été sa contribution, mais il constatait que son maître, désormais, entouré qu'il était d'ennemis, n'écoutait plus ses proches en chair et en os et n'accordait plus de valeur qu'à des êtres qu'il façonnait à sa convenance, d'autant plus crédibles pour lui que leur absence les rendaient plus plastiques. Il renonça :

– Il est vrai que nous avons bénéficié de ses conseils, et bien qu'il ne fût pas physiquement présent, j'ai suivi ceux qu'il me dictait par écrit. Wandofen regrettait qu'au départ de cette affaire, messire le commandeur d'Aschenberg ne soit pas simplement parti sans rien dire, plutôt que d'avouer de manière aussi simpliste son forfait. Sa culpabilité aurait été difficile à prouver s'il ne l'avait pas reconnue aussi clairement, et en plus sans le regretter. On ne pouvait que se demander à qui profite un tel courrier. Il nous a décrit comment convaincre la cour papale qu'un aveu aussi grossier ne peut être qu'une manipulation visant à jeter le soupçon sur l'Ordre.

Goswin intervint à ce moment pour renchérir :

– Je ne connais pas l'homme pour l'avoir rencontré, mais je tiens qu'il ne manque pas de courage, car il s'est proposé pour attirer sur lui l'ennemi pendant que je vous portais la bulle. Nous avions le parchemin avec nous, mais Caspar de Wandofen assurait constamment nos arrières, et je dois dire que je n'ai jamais eu affaire à un pisteur aussi doué, car il ne m'a offert aucune opportunité de repérer sa présence. Peut-être même n'avons-nous

pas été attaqués parce que c'est lui qui s'est discrètement occupé de nos ennemis. C'est désormais comme un jeu entre nous. Je l'imagine à l'heure actuelle en ville, à Marienbourg, je ne sais dans quelle hôtellerie, mais il saura se signaler dès que nous aurons besoin de lui ou que lui aura besoin de nous, comme cela est le cas depuis le début.

Tilmann considérait avec des yeux ronds le commandeur, qui attribuait à cette figure imaginaire un courage qui, en réalité, avait été le leur tout au long de ce périple. On eût dit que Goswin avait rencontré son maître, et l'incapacité dans laquelle était son esprit de concevoir ce qu'était une fiction l'obligeait à considérer un personnage inventé comme une entité réelle, logiquement invincible.

– Bien, bien, conclut le Grand-Maître. C'est un grand soulagement de savoir que la relève est là au moment où, dans l'adversité, les anciens doivent nous quitter.

– Je vous demande pardon, mon maître ? s'étonna Tilmann, de plus en plus déconcerté.

– Johann Tiergart souhaite se retirer, et nous avons trouvé son successeur au poste de procureur général à Rome. N'êtes-vous pas de mon avis ?

– C'est un choix excellent, approuva Goswin.

– Euh…, tenta Tilmann. Mais il est bien jeune pour la fonction, à peine la trentaine. Et il n'est pas membre de l'Ordre, ai-je cru comprendre.

– C'est vrai, admit le Grand-Maître, nous allons donc le faire chevalier.

Ainsi fut fait. Tilmann finit par comprendre qu'il s'était fait remplacer par un fantôme dans l'amour paternel que lui vouait jadis le Grand-Maître. Il ne pouvait se plaindre de quelque trahison, car il s'avisait qu'il était le premier à avoir trahi les attentes de son maître en refusant par le passé d'entrer dans la prêtrise de l'ordre. Il n'était donc que justice que n'importe quel jeune homme brillant qui avait embrassé la carrière fût susceptible d'être considéré comme digne de cette place.

Dans les jours qui suivirent, on s'interrogea sur les origines familiales de Caspar. Mais le patronyme Stange, originaire d'Altenbourg en Saxe, était répandu, au point qu'on le trouvait également porté par une lignée noble originaire lointainement de cette ville, et dont une branche avait produit un rameau en Prusse. Le

Grand-Maître lui-même hésitait pourtant, car il ne connaissait pas de nobles Stange à Wandhoffen, village de sa propre région d'origine, en Rhénanie. Là-dessus, des chevaliers qui ne lui étaient pourtant pas favorables, originaires de Prusse, lui firent remarquer un peu vertement que la Rhénanie n'était pas seule à produire des souches nobles et qu'en Prusse existait des Stange de Wandau, un domaine dans les environs de Marienwerder. L'écriture « Wandofen » (dont on faisait judicieusement tomber le « h » aspiré) n'était sans doute qu'une déformation. De ce fait, la nomination de Caspar comme procureur général à Rome ne souleva pas d'objection quand elle fut présentée à l'assemblée du Chapitre, les chevaliers prussiens se trouvant satisfaits qu'un des leurs ait été choisi par les cadres allemands de l'Ordre.

Quand, longtemps après, le cas de Caspar de Wandofen soulèverait des critiques et ferait l'objet d'une enquête, Tilmann découvrirait que son maître soutenait le bien-fondé de sa décision jusqu'à lui inventer une position antérieure pour justifier son ascension rapide, car on trouve une archive du Grand-Maître antidatée d'août 1423, la veille de l'Assomption, citant Caspar Wandofen comme son écuyer-tranchant.

Ainsi entra en fonction le plus jeune procureur général que l'Ordre eût connu. Tilmann fut chargé de mettre la main sur lui et de l'accompagner à Rome.

La solution du conflit entre l'Ordre et l'archevêque de Riga fut d'emblée mise au crédit du nouveau procureur général. Par la suite, le pape Martin V édicta une bulle tout à fait contraire à celle qu'il avait accordée cinq ans plus tôt. Il autorisait que l'archevêque de Riga et les membres de son chapitre suivissent de leur vivant la règle augustinienne, mais commandait que leurs successeurs, ainsi que l'ensemble du clergé de Livonie, reprissent par la suite l'habit de l'Ordre teutonique. L'archevêque devait demander pardon d'avoir enlevé les habits de l'Ordre de son propre chef, car ce geste séditieux avait été la cause des troubles dans le pays, favorisant les exactions des Hussites au cours desquelles de nombreux chevaliers livoniens avaient perdu la vie. Le clergé devait célébrer tous les ans, le lendemain du quatrième dimanche de carême, un office solennel pour le repos de ces guerriers, en réparation du désordre occasionné. Enfin, il ne pouvait être fait grief à l'Ordre ni aux chevaliers livoniens de l'assassinat des députés car ils n'y avaient eu aucune part, et

si des griefs étaient à faire pour la perte de leurs biens, c'était à Goswin d'Aschenberg et ses complices qu'il les fallait adresser. Chacun était autorisé à rechercher ces derniers pour que justice fût rendue, et l'Ordre donnerait le cas échéant l'aide voulue aux poursuivants et investigateurs.

On ne retrouva cependant jamais Goswin d'Aschenberg, qui avait été prié d'accompagner à nouveau Tilman à Rome et de s'y faire oublier.

Tilmann était complètement dépassé par la tournure que prenait cette histoire, sur laquelle il n'avait plus guère de prise, sinon à retarder par toujours davantage de manipulations l'inévitable moment où l'on finirait par découvrir l'imposture et livrer sa malheureuse personne à l'exécuteur des hautes œuvres. Dans l'immédiat, il devait se trouver chanceux que la présence de Goswin au cours du voyage de retour à Rome justifiât que Caspar, poursuivant avec lui son jeu, eût déclaré par la bouche de Tilmann vouloir par caprice faire la route séparément d'eux, sans doute en les suivant ou en les précédant, ce qui mit Goswin en joie. Paul de Rusdorf, qui avait légitimement demandé à rencontrer Caspar en personne avant son départ, se vit opposer cette explication. Sur quoi il ne fit que s'extasier :

– Et en plus, dit-il, c'est un meneur d'hommes, qui sait comment les motiver.

Tilmann fut à nouveau à Rome à la veille de Noël.

Passées les fêtes de la nativité et de l'épiphanie, le début de l'année 1429 fut d'un ménagement plus aisé qu'il ne l'avait craint. Le personnage, toujours aussi absent, toujours aussi invisible, de Caspar, commença sa vie publique de procureur général sans que sa volatilité parût étrange à ceux qui formaient son entourage.

Déjà, le terme d'entourage crée sa propre substance, car si l'on parle ainsi d'un alentour, c'est qu'existe bien quelqu'un à entourer. Caspar n'était jamais là, toujours affairé à quelque secrète mission qui requérait sa présence ailleurs. Mais, par Tilmann interposé, il donnait ses instructions, distribuait le travail, et chacun vaquant à ses occupations au sein d'une ruche où le travail ne manquait pas, personne n'avait l'occasion de s'interroger sur ce que faisaient les autres, et le *patronus* en particulier.

Tilmann eût été dans l'incapacité de diriger l'administration d'une ambassade, mais il s'avérait que pour l'essentiel du quotidien, et en tous cas pendant une période qui ferait illusion, elle était un appareil qui fonctionnait très bien tout seul. Il était loisible au procureur général de très aisément s'absenter, voire, tels les rois faisant-néant de jadis, d'être constamment en congé des affaires, car il pouvait se reposer sur une équipe d'attachés et de domestiques, ainsi que sur des collaborateurs extérieurs. Le personnel commis aux affaires travaillait, partie sur place, et partie à l'extérieur où il effectuait les démarches auprès des trois tribunaux de la Curie pour le juridique, et auprès de l'administration du Palais pontifical et des cardinaux pour le diplomatique. Il comprenait des procureurs qui, en pratique, se répartissaient le travail d'entregent du procureur général. Trois avocats préparaient les dossiers juridiques et plaidaient devant les tribunaux. Tilmann savait pouvoir également compter sur les envoyés permanents à Rome des deux maîtres provinciaux de l'Ordre. Le Maître de Livonie était représenté par Johann Sobbe, un chevalier livonien qui entretenait une équipe d'informateurs et d'assassins, et avait tendance à apporter aux différends

avec leurs adversaires des solutions brutales et définitives. Le Maître d'Allemagne avait pour résident romain un certain Johann Hoffheim, un docteur en droit aussi compétent que retors. L'opportunité de recourir à leurs services était cependant difficile à estimer, car ils défendaient les intérêts de leurs maîtres respectifs, lesquels entraient régulièrement en concurrence avec ceux du Grand-Maître, et ils se jalousaient mutuellement, aussi bien qu'ils jalousaient les proches du procureur général dont ils auraient volontiers pris la place. On ne pouvait faire usage de leurs compétences en s'appuyant sur leur zèle qu'autant qu'on les utilisait les uns contre les autres.

Le personnel attaché de manière permanente à la domesticité comprenait un solliciteur, Jacob Mund ; un secrétaire, Felix Pechwinkel, qui tenait lieu au procureur de scribe, évitant à Tilmann d'avoir à écrire au nom de Caspar tous ses courriers et instructions ; un intendant, Nikolaus Lubicz ; un palefrenier et un cuisinier.

Tilmann pouvait user de tout ce petit monde en confiant à chacun des missions particulières, ignorées des autres. Il le faisait au nom du procureur, prétextant que celui-ci était pris par les affaires qu'il traitait avec tel autre de leurs collègues, ou directement lui-même : la recherche d'un nouvel hôtel pour l'Ordre, les réceptions, les rendez-vous, et surtout les voyages qui fournissaient la meilleure explication d'une absence prolongée. Personne ne rencontrait jamais le procureur général, mais personne ne l'aurait jamais avoué, car il était évident que celui-ci était parfois en rendez-vous avec les autres : si quelqu'un avait admis qu'il ne voyait jamais le sire de Wandofen en personne, il aurait par là-même affiché qu'on le mettait à l'écart, sanction d'autant plus honteuse qu'elle était inexplicable, et jamais explicitement prononcée. On cherchait donc au contraire à rester dans les grâces de ce maître inaccessible en déployant tout le zèle possible. Entre-temps, l'on inventait pour la galerie les occasions que l'on avait eu de le croiser, certes rapidement, et l'on glosait sur l'impression forte qu'il laissait à ses interlocuteurs. Une impression énigmatique, car elle se soustrayait aux descriptions précises.

Le stratagème assurait sa propre longévité, sous contrainte que certains membres du personnel, ceux qui commençaient à montrer trop de curiosité, fussent régulièrement remplacés. On

constate dans les archives de cette époque une rotation assez rapide de collaborateurs dont on connaît les noms. L'avocat Byrago fut remplacé par un Caspar de Florence, et celui-ci assez vite par un Andreas de Santa Cruce. Les procureurs Thomas Rode, Johannes Rodenheim et Johann Wachtendung semblent s'être succédé dans des temps rapprochés. Ces congédiements maintenaient le personnel dans le respect d'un maître que l'on devinait exigeant, inflexible, ne laissant passer aucune faute sans la sanctionner, et la discipline régnait dans le travail.

Au demeurant, on s'en doutera, le nouveau procureur général laissait à tous une très grande liberté d'exécution et encourageait les initiatives. La charge de travail était importante mais assumée avec plaisir, l'ambiance au sein de l'équipe était plutôt bonne, sous cette devise que l'on prêtait à Caspar de Wandofen lui-même : « *Leben und leben lassen* », vivre et laisser vivre.

Les qualités d'organisateur du jeune procureur finirent par nourrir la rumeur au-delà des murs de la maison de l'Ordre, d'abord à la Curie et au Palais, puis dans les chancelleries, et enfin dans les palais et maisons-fortes des grandes familles romaines. Certes, les gens dont on parle nourrissent aussi bien les mauvaises langues, et l'on composa de Caspar le tableau d'un homme entretenant ses relations, travailleur infatigable, invisible parce que courant sur tous les fronts, dur mais juste avec son personnel, dont il savait tirer le meilleur. Mais on disait aussi de lui que, s'il était toujours absent, c'était que son tempérament énergique devait trouver à se dépenser en d'autres lieux, qu'il fréquentait les maisons de tolérance ou visitait des amantes malgré ses vœux monastiques, qu'il négociait des rentrées d'argent douteuses, pour payer les sommes nécessaires à des assassinats. Ces écarts ne choquaient pas la société romaine, qui y voyait les dehors d'un homme moderne, ayant compris l'air du temps, à la recherche des plaisirs et ménageant son intérêt personnel, fût-ce au prix de la subornation. Caspar apprenait donc très vite à devenir le miroir à la mode de la société romaine. D'autant plus vite que, ne pouvant opposer à ce que l'on disait de lui la résistance ou la déception qu'aurait manifesté un être réel une fois rencontré en chair et en os, il n'avait effectivement pas davantage de substance qu'un reflet dans un miroir.

Le procureur général devait éviter les rencontres directes, notamment les audiences à la Cour pontificale : il devint un person-

nage de l'ombre. Pour faire avancer les affaires, Il recommandait régulièrement la corruption, la concussion, l'interception au besoin violente des messagers de l'adversaire. Ces méthodes lui permettaient d'éviter d'avoir à se montrer. Mais l'achat d'alliés, d'espions et d'hommes de main pesait sur les finances. Il s'en plaignait dans ses demandes d'argent adressées au Grand-Maître à Marienbourg.

L'argent s'avéra de fait assez vite pour Tilmann le nerf de l'activité théâtrale qu'il devait déployer pour maintenir sur tous les fronts l'imposture dont il était, avec sa marionnette, le prisonnier. L'activité diplomatique impliquait, bien avant la nomination de Caspar, de payer des passe-droits, de faire des cadeaux à des cardinaux ou fonctionnaires bien placés, mais également à ses propres collaborateurs. Caspar nourrissait nombre de questions dans son entourage, mais on les formulait d'autant moins directement à Tilmann et on sollicitait d'autant moins d'entrevues directes avec le procureur général, que celui-ci payait bien. Les caisses se vidaient à grande vitesse.

Au début, le nouveau procureur n'innova pas en matière politique. Il poursuivit les pratiques en cours telles qu'il les comprit (par Tilmann interposé) à son arrivée. Il payait des taxes, remboursait des frais, faisaient les cadeaux d'usage à intervalle régulier. Mais dès les fêtes de Noël, il comprit que ces dépenses impliquaient des sommes non négligeables, ainsi qu'il ressort de l'un des courriers qu'il adresse au Grand-Maître pour demander son aide : deux ducats pour des cadeaux à l'un des avocats, vingt-deux pour l'autre, cent pour le cardinal-protecteur Lucido Conti, trente pour l'huissier du Souverain Pontife afin qu'il lui garde sa porte ouverte, dix pour chacun des deux procureurs du moment, et même trois pour le sommelier du Pape dont on dit qu'il a l'oreille de Sa Sainteté. Il dispose, précise cette quémande, de six chevaux qui sont nécessaires à ses équipages, et se plaint qu'il lui a fallu y renoncer pour en offrir un au cardinal-protecteur, un au cardinal Ardicus de Novare, pour le remercier de ses services en tant que procureur dans le passé, un à Johann Tiergart, un au protonotaire apostolique Hermann Dwerg, et deux aux prieurs qui l'introduisent auprès du Pape.

Les courriers adressés au Grand-Maître au cours de cette période se signalent par l'importance des demandes d'aide en espèces, étayées par une comptabilité minutieuse des dépenses que

le procureur général devait assumer pour tenir son rang et faire pièce aux manœuvres des ennemis de l'Ordre. Les représentants de la Pologne, de la Lituanie, de l'archevêque de Riga, consacraient eux aussi des sommes importantes pour soudoyer les services du Souverain Pontife en vue d'en obtenir des décisions allant dans leur sens. Caspar de Wandofen décrit ses dépenses de l'année 1429 dans un rapport particulièrement argumenté. Le Grand-Maître, se plaint-il, ne lui a pas encore fait parvenir le salaire de sa charge, alors qu'il a dû, de son côté, payer cinq cents livres pour amadouer le Pape, se faire des amis à la Cour, et s'acheter pour quatre-vingt-trois livres de vêtements de cérémonie pour les audiences pontificales. Il est supposé recevoir mille deux cents livres par an alors qu'il a calculé qu'il lui en faudrait deux mille pour maintenir son train de vie.

Tilmann, anticipant les besoins futurs d'un homme du monde, dont il faudrait par surcroît financer l'absence physique en recourant à des tiers le représentant, multipliait les demandes de financement de sa marionnette en les justifiant par les besoins courants qui sont ceux d'un courtisan affrontant la cherté de la vie à Rome. Alors que ses prédécesseurs avaient mené des vies austères et respectables de membres d'un ordre monastique, il fallait à Caspar de Wandofen un chambrier, un barbier personnel pour entretenir sa chevelure et sa barbe tous les jours, un sommelier pour le service de son vin à table, un commis pour son cuisinier et un garçon d'écurie pour assister son palefrenier. Tilmann espérait, avec l'argent des gages versés à des commis qui ne pouvaient en aucun cas rencontrer leur maître, financer en réalité les cadeaux d'excuse pour toutes les fois où Caspar aurait à décliner des invitations ou des convocations à audiences.

Tilmann n'aurait pu durablement, et sans susciter de soupçons, rester le seul collaborateur servant d'unique intermédiaire avec le procureur général. Après tout, il restait un simple messager, même s'il était l'envoyé du Grand-Maître, et souvent il n'était pas à Rome. Il fut finalement assez heureux d'être secouru par Niklosdorf, qui commença à seconder Pechwinkel dans ses activités de scribe, ce qui permettait à Tilmann de répartir les instructions de Caspar entre deux porte-voix.

L'aide de Niklosdorf était aussi zélée qu'ambigüe. Le jeune homme, comme les autres membres de l'entourage du supposé procureur général, se piquait de dire qu'il était en contact avec

ce dernier. Mais, davantage que les autres, il affirmait la régularité de ces relations, y compris en présence de Tilmann qui aurait pu le contredire. Avec Tilmann, il semblait tâter le terrain, prêchant le faux pour obtenir le vrai, racontant des anecdotes de son passé en Pomésanie avec Caspar, semblant se souvenir de mieux en mieux que, finalement, ils ne s'étaient pas seulement rencontrés étant adolescents, mais qu'ils avaient été bons amis.

Il y avait là un jeu perfide qui donnait des sueurs à Tilmann et troublait souvent son sommeil. Il savait désormais que le coquin mentait, mais ne pouvait déterminer si Niklosdorf pensait à Caspar comme à quelqu'un existant vraiment mais se cachant, ou s'il avait deviné que Caspar n'était qu'une fiction. Et il se doutait que Niklosdorf savait qu'il savait.

La mise en place de l'appareil théâtral qui donnait consistance au personnage de Caspar prit à Tilmann toute l'année 1429. Il revint à Marienbourg et repartit pour Rome à deux reprises, puisqu'il lui fallait également jouer son rôle de messager, mais il ne restait que peu de temps en Prusse, ayant le souci de revenir pour vérifier que tout se passait bien dans la maison de l'Ordre au Borgo. Les choses ayant commencé à y trouver leur rythme, il pouvait cependant quitter Rome et visiter son ami Silvio sur le trajet vers l'Allemagne qui passait par la Toscane. Il le retrouva à l'approche de l'hiver, non à Sienne, mais dans la cité rivale de celle-ci, Florence, où le jeune homme, fuyant décidément les cours de droit, avait décidé de venir suivre les enseignements des philosophes et hommes de lettres les plus renommés de la péninsule.

Il logeait au couvent des Dominicains attenant à l'église Santa Maria Novella. C'était, autour de l'imposante église de marbre qui venait d'être consacrée par le pape Martin, un ensemble considérable de salles, de dortoirs, ainsi qu'un réfectoire, distribués autour de trois cloîtres magnifiquement décorés de fresques. Les Dominicains en avaient fait l'un des centres de la vie intellectuelle de la ville, où étaient dispensés les cours d'un *studium generale*, et où les échanges se poursuivaient, au réfectoire et dans les jardins des cloîtres, avec les frères théologiens, juristes, philosophes, artistes et prédicateurs.

Il faisait beau, et le soleil de cette fin d'automne accordait sa clémence à ceux qui, sortant par les rues, profitaient encore de sa chaleur tant qu'il faisait jour. Les deux amis devisaient, assis sur le muret du déambulatoire de l'un des cloîtres, celui que l'on appelle le « cloître vert », en raison de ses fresques monochromes peintes à la *terra verde*, racontant l'histoire d'Abraham.

– Je ne fais cependant que loger ici et y prendre mes repas, précisait Silvio, car les enseignements des Dominicains sont un peu trop empreints de théologie et de vieilles idées, même s'ils sont assez tolérants à l'égard de certaines nouveautés, surtout dans le domaine des arts. Je passe mes journées en ville, à suivre

les conférences que donnent les érudits laïques qui nous font connaître les travaux des Anciens. Je fréquente en particulier les cours de langue et de littérature grecque de Francesco Filelfo, qui commence à se faire connaître ici. C'est un homme aux connaissances remarquables, qui a passé près d'une dizaine d'années comme chancelier du baile des Vénitiens à Constantinople, et en est revenu les bras chargés de manuscrits. Il est rentré à Venise il y a deux ans, mais c'était l'année de cette peste qui a emporté ta femme, et dans une ville ravagée, il avait peu d'espoir de réunir beaucoup d'élèves, alors que le revenu d'un professeur dépend de son audience. Il est passé par Bologne, mais s'est finalement installé cette année à Florence. En semaine, il enseigne les principaux auteurs grecs et latins, et le dimanche, il commente notre fameux Dante devant un public populaire dans la cathédrale.

– Tu sembles l'avoir pris en affection, remarqua Tilmann.

– Disons que j'ai un grand respect pour lui, mais il a une complexion de sanglier blessé, toujours à chercher querelle avec ses concurrents et à critiquer le gouvernement de la cité. Il m'a proposé de loger chez lui pour un modeste loyer, ou en échange de travaux de copie des traductions qu'il fait de textes grecs. Mais je préfère garder mes distances. Je le soupçonne d'être un peu pingre, et de vouloir essayer de se faire de l'argent en sous-louant le logement que son riche protecteur met à sa disposition. Tu sais, Tilmann, cet univers de lettrés est bien étrange, car on s'attendrait que des hommes ayant acquis tant de connaissances soient les plus sages d'entre nous : or, ils se disputent les postes et les rentes en se décriant les uns et les autres comme des poissonniers sur un marché.

Silvio suivait aussi l'enseignement du vieux Leonardo Bruni, qui avait été nommé chancelier de Florence deux ans plus tôt : un poste de prestige, sans poids politique réel, mais dont le revenu permettait à cet historien et traducteur de continuer sa chasse aux ouvrages anciens. Tilmann le connaissait de renom, car il avait été l'un des maîtres de Poggio Bracciolini, un des secrétaires du Pape, un homme travailleur, acerbe, à la langue venimeuse, et lui aussi découvreur de plusieurs manuscrits d'importance, dont le *De rerum natura* de Lucrèce, par lequel le monde avait redécouvert la philosophie épicurienne.

Tilmann voyait en Florence une ville sans guère de charme ni d'élégance, au contraire de Sienne. La cité affirmait sa

conscience républicaine dans l'architecture de son hôtel de ville et sa place centrale. Alors que Sienne avait ostracisé ses nobles, Florence était une oligarchie, divisée par la rivalité de ses grandes familles, lesquelles n'étaient unies que par le souci de ne pas se laisser déposséder du pouvoir par le peuple et par celui de préserver une institution qui, bon an, mal an, empêchait que l'une d'elles fût seule à l'accaparer. Derrière ses murs d'enceinte, une population nombreuse s'entassait dans des maisons surplombant de leurs étages en saillies les ruelles étroites qu'elles enserraient. Le ponte Vecchio enjambant l'Arno était lui-même bâti et couvert, envahi sur ses tabliers par les échoppes des bouchers et tripiers qui faisaient couler le sang et les viscères le long des murs dans le fleuve. Ces boutiques étaient surmontées d'étages d'habitation en surplomb sur le fleuve, qui rendaient l'édifice du pont incertain. Les maisons-fortes en grosses pierres sombres, surplombées par de hautes tours, des familles nobles avaient l'aspect brutal et efficace d'ouvrages militaires. Seuls les cours et les patios des grands monastères offraient quelques espaces verts, précieusement enclos, dans cet univers minéral.

Silvio le détrompait pourtant :

– Florence est une ville en chantier, en devenir. Il ne lui faudra que le temps d'une génération pour changer de visage. Prends la cathédrale, Santa Maria del Fiore. La cité en a décidé la construction au siècle dernier pour se doter d'un édifice digne d'elle, à l'imitation de Sienne et Pise, et il est vrai qu'aujourd'hui encore, l'élévation de la coupole reste sans solution, parce que l'on s'est concentré sur le campanile. Mais le chantier a été confié à un architecte de génie, le vieux Filippo Brunelleschi. Il est l'exemple même, dans ce domaine, de ce que sont les érudits pour la littérature : quelqu'un qui va chercher les modèles des Anciens, se rend à Rome pour prendre les mesures des édifices antiques, et ne se contente pas de les copier, mais les adapte à l'esprit nouveau de notre temps, étudie la géométrie du nombre d'or, utilise ses connaissances dans l'horlogerie pour concevoir des grues et treuils, et surtout, redessine le bâtiment antique dans des proportions harmonieuses, pour l'insérer dans la cité. C'est un homme sans concession, qui a dû lutter pour imposer ses projets, mais qui y a réussi en démontrant leur pertinence. Pour le dôme de la cathédrale, il a présenté, à l'époque du concours, un projet sans échafaudages, qui n'avait pas convaincu d'emblée le jury. Il en a

alors prouvé la justesse en construisant à San Jacopo Sopr'Arno une chapelle couverte par une coupole bâtie sans cintre, et il a fini par obtenir la direction du chantier de la cathédrale. Je ne te le cache pas, bien que je sois citoyen de Sienne, qui est sa rivale, Florence est en train d'évoluer vers un régime seigneurial qui va profiter à la magnificence de cette cité.

Il se leva.

– Viens, dit-il. Allons faire un tour.

Ils quittèrent le cloître par le couloir menant vers la place du parvis, et de là, entrèrent dans l'église. La nef en était très longue et haute, et sur les côtés, des chapelles étaient décorées d'œuvres peintes. Sur l'une des colonnes était un christ souffrant, peint et doré sur un panneau de bois, destiné aux processions, et dont Silvio précisa à Tilmann qu'il était de la main de Giotto.

Le Toscan se dirigea sur la gauche, vers un autel surmonté d'une fresque, manifestement récente.

– C'est un travail de l'artiste que l'on surnomme Masaccio. Il vient de l'achever il y a quelques mois. Il faut contempler la scène depuis une certaine place. Voilà.

Il fit prendre position à Tilmann en face de l'œuvre, à une certaine distance. La fresque était une Trinité, représentant Dieu le Père soutenant la croix de son fils, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe entre eux. De part et d'autre étaient Marie et Jean, et en contrebas étaient agenouillés deux personnages en prière qui devaient être les commanditaires de l'œuvre. Tilmann cligna des yeux. La Trinité était peinte sur un fond en trompe-l'œil, une voûte en berceau, tracée en perspective, dont le plafond était divisé en caissons ornés de rosaces qui allaient en diminuant, de sorte que l'on eût dit que la voûte s'enfonçait dans le mur. L'illusion de profondeur était telle que, de là où il se trouvait, Tilmann avait l'impression que le Christ en croix faisait irruption hors du mur pour le surplomber.

– Remarquable, n'est-il pas ? commenta Silvio en souriant à l'expression perplexe de son ami. Masaccio s'est inspiré du traité de Brunelleschi sur la perspective, et l'on m'a dit que l'architecte lui-même était venu tracer les lignes de fuite. Mais pour bien comprendre en quoi cette œuvre est une révolution, il faut que tu te souviennes que l'effet en est le plus sensible quand on la contemple depuis un certain point et un seul, celui où tu te trouves. Maintenant, poursuivons notre démonstration.

Silvio les fit sortir à nouveau sur le parvis, et de là, par les rues qui menaient vers le centre de la cité, ils se rendirent à la cathédrale, où les travaux d'érection de la coupole étaient en cours, effectivement sans échafaudage aucun. Devant le parvis, un petit groupe de gens faisaient la queue pour participer à ce qui semblait une attraction. Chacun des curieux, l'un après l'autre, se plaçait en un point précis situé sur le sol, à l'aplomb du portail de la cathédrale, et regardait vers la place, en direction du baptistère situé à une portée de jet de pierre, en tenant un panneau dans une main et un miroir dans l'autre.

– C'est un divertissement, expliqua Silvio, que propose Brunelleschi aux citoyens et visiteurs de passage, pour leur faire comprendre les principes de la perspective.

Quand vint le tour de Tilmann, celui-ci se saisit du panneau, un carré qui faisait une coudée de côté. Brunelleschi y avait peint le baptistère San Giovanni tel qu'on le voyait à partir de l'intérieur du portail central de la cathédrale, avec ses alentours. La partie du tableau correspondant au ciel était une surface argentée. La représentation obéissait aux lois de la perspective formalisées par l'architecte.

On pria Tilmann de regarder, non pas l'image, mais l'arrière du panneau, en se positionnant vers la place. Dans cette position, l'image du baptistère, dans la main de Tilmann, faisait face à son modèle, le baptistère réel. Il y avait un trou dans le panneau, par lequel Tilmann regarda : il voyait le baptistère par le trou.

On lui mit alors un miroir dans l'autre main, qu'il fit passer devant le panneau. À sa grande surprise, en regardant, de derrière le panneau, défiler la surface du miroir, un effet d'illusion se produisit. Il n'y avait pas de différence entre l'image du tableau réfléchie dans le miroir et le baptistère réel. C'était comme si le miroir qu'il faisait défiler n'était qu'une vitre. La surface argentée sur le tableau réfléchissait le ciel et ses nuages, accentuant l'effet de réalité.

S'étant éloigné pour laisser passer les personnes suivantes, les deux amis se mirent à discuter de l'expérience.

– J'ai déjà eu l'opportunité de contempler des représentations en perspective, dit Tilmann, mais les travaux des artistes, ici, produisent une image qui est, au plus près qu'il soit possible, conforme à la réalité. J'entrevois cependant dans tout cela un étrange paradoxe. Note bien que pour représenter un carré ou un

cercle en perspective, il faut que tu en fasses un trapèze ou une ellipse. Autrement dit, la semblance du vrai est rendue au prix d'une fausseté de l'image elle-même. Le réalisme de la perspective recèle ainsi un message, qui est que l'image n'est qu'apparence. Je crois d'ailleurs que nos frères Dominicains n'auraient pas autorisé la fresque de Masaccio sur leurs murs, si ce message ne leur était pas apparu comme évident.

– Ce n'est pas la leçon la plus importante à laquelle je voulais t'amener, répondit Silvio. Le petit divertissement de Brunelleschi rejoint, par un autre chemin, certaines de nos discussions. En effet, quand tu contemples une œuvre peinte en perspective, il y a, comme tu viens d'en faire l'expérience, un seul point d'où une seule personne peut observer l'image pour que celle-ci produise son plein effet d'illusion. Cela veut dire, qu'en ce point précis, tu fais partie de l'expérience complète qu'est l'observation du tableau. À partir d'un tableau, tu peux déterminer le point exact d'où il peut être observé, et qui est la place de l'observateur. Brunelleschi, en formulant les lois de la perspective, a placé l'œil du spectateur dans le tableau. Il introduit ainsi dans le monde imaginaire du tableau une place pour une présence virtuelle que le spectateur, à son insu, est incité à occuper.

Tilmann rumina cette démonstration.

– Ce n'est pas le spectateur qui entre ainsi dans le tableau, dit-il finalement, c'est l'œil du spectateur, et plus exactement le point précis d'où il regarde, et qui est ce lieu d'où nous ne pouvons pas nous voir nous-mêmes. Le tableau montre ce qui ne peut pas être représenté.

Il essayait de trouver les mots pour une idée que tout ce qu'il avait appris jusqu'à présent ne lui permettait pas de formuler clairement.

– Le peintre. Ce n'est pas le spectateur, mais le peintre qui est premier, dans cette histoire. Il est lui-même spectateur de ce qu'il réalise, certes, et c'est en quoi il nous fait participer à son expérience, par cette position d'observateur que nous partageons avec lui. Mais c'est d'abord le peintre qui s'affirme là, en ce que l'image dans son entier, ordonnée par les lois de la perspective, définit un point virtuel, et un seul, qui le représente, lui, en tant qu'origine de l'œuvre. C'est bien sûr un point qui est à l'extérieur du tableau, le lieu d'où il faut l'observer, mais il est en même temps partie intégrante de l'œuvre. Les êtres dans le

tableau, s'ils étaient vivants, tourneraient la tête autour d'eux, cherchant ce lieu qu'ils ne peuvent voir, puisqu'il n'est pas de leur monde. Ils auraient pourtant l'intuition de son existence, en raison des lois qui semblent gouverner ce qu'ils sont et ce qui les entoure, et qui sont pour nous, de leur dehors, les lois de la perspective. Il se peut même que l'un d'eux, un peu plus savant, arrive à formuler à partir de son expérience les lois en question, et en déduise l'existence nécessaire de l'artiste, hors du monde et pourtant dans le monde. Certes, ils ne pourraient pas voir leur créateur de là où ils sont, car l'artiste n'est présent qu'indirectement dans sa peinture. Mais ils pourraient se représenter très exactement, par la connaissance, le point d'où leur créateur les regarde, et qui est aussi le point d'origine de leur univers. Il m'apparaît là que, dans les œuvres de Brunelleschi et Masaccio, l'artiste se rapproche d'un dieu créateur, à la fois invisible et néanmoins présent dans sa création.

Étrangement troublé par le blasphème qu'il venait d'énoncer, comme en transe, Tilmann se reprit, et ajouta :

– Le tableau devient le miroir du peintre : ce qui lui permet de se voir lui-même là où l'on ne peut pas se voir. Et ce lieu en nous-même est un vide, celui que constamment nous nous exerçons à combler en nous faisant regarder par d'autres, ou en nous agitant devant un miroir pour nous assurer de notre consistance. Ne t'es-tu pas avisé, Silvio, que ces œuvres nous parlent, pas seulement parce qu'elles sont belles, mais parce que cette beauté est une plénitude qui s'origine d'un vide ? Toutes les œuvres d'un peintre le font exister comme origine, et tous les contemplateurs de toutes ces œuvres y voient le peintre, invisible, même s'ils ne comprennent pas clairement par quel procédé il se rend présent, et ce faisant, s'assure de son existence dans leurs regards. Est-ce que Dieu ne nous aurait pas créés pour que nous soyons pareillement le tableau-miroir grâce auquel il se donne consistance ?

Silvio haussa un sourcil en souriant.

– Je crois, conclut-il, qu'une discussion qui s'engage sur les chemins d'une théologie de l'âme requiert un bon repas arrosé d'une cruche de Chianti. Du reste, le soir vient, et déjà le temps fraîchit.

Ils étaient installés au chaud dans l'une des tavernes du quartier qui entoure la place de la Seigneurie. Le ciel automnal était encore bleu et clair, mais l'après-midi avançant vers la soirée, les hautes silhouettes des maisons-tours imposaient déjà leur ombre à la rue. Telles étaient les cités de la Toscane, se disait Tilmann en regardant par les culs de bouteille de la fenêtre les sommets des façades, où les dernières lueurs du jour faisait encore resplendir la pierre. Les villes de ce pays étaient hérissées de centaines de ces tours érigées par les familles nobles à l'intérieur des enceintes. Autrefois bâties pour un usage militaire, elles permettaient à leurs propriétaires de se défendre, mais aussi de s'affronter entre eux à l'intérieur même de la cité. Des expéditions étaient menées d'une maison à une autre, on entrait dans la cour d'un clan rival pour assassiner ceux qui s'y trouvaient, puis on se repliait entre ses propres murs. Aujourd'hui, leur destination était de prestige et leur appareil fortifié était surtout là pour afficher la puissance de ceux qui les possédaient. Les familles s'en étaient fait ériger, toujours plus élevées les unes que les autres, certaines atteignant deux cents coudées de haut, sur une emprise au sol parfois ridicule, qui ne dépassait pas la taille d'une petite salle. Le bâti en était d'une stabilité incertaine, et leur ménagement, consistant en une superposition d'étages ne comportant qu'une pièce à chaque fois, était impropre à l'habitation. La Seigneurie avait fini par imposer des limites à leur hauteur et enjoint leurs propriétaires d'y habiter une partie de l'année, pour contrer ce jeu, fait de défis permanents des familles entre elles et envers l'autorité de la cité.

Silvio suivit le regard de son ami :

– Cela aussi est en train de changer. Les grandes maisons s'affrontent toujours, mais d'une part, certaines, comme les Medici, sont assez puissantes pour commencer à s'imposer, même seules, à l'ensemble des autres, et d'autre part, les luttes de prestige tendent à se dérouler sur le terrain des arts et des lettres plutôt que sur celui des insignes de la force militaire. Lorsqu'une tour est démantelée parce qu'elle menace de s'effondrer, ses

propriétaires la font maintenant remplacer par un palais gracieusement dessiné. Je te l'ai dit, d'ici quelques décennies, si se perpétue la fortune de son industrie et de ses banques, Florence aura complètement changé d'aspect.

Le regard de Tilmann restait perdu dans le vague.

– Tu m'apparais décidément bien pensif, lui fit remarquer Silvio.

Tilmann s'ébroua.

– Je repense à l'appareillage de Brunelleschi et à tout ce qu'il implique. Certains lieux, comme les églises, sont habités d'une présence invisible, que nous pensons être celle de Dieu, et l'on ne peut exclure que cette impression soit renforcée par l'ingéniosité des architectes qui ont savamment conçu les proportions du bâti et la distribution de l'ombre et de la lumière. Mais certains objets aussi, comme les reliques saintes, pour rester dans ce domaine, diffusent autour d'eux cette aura qui est celle des lieux sacrés, même quand ils ne reposent pas dans des églises. D'ailleurs, c'est pour cela qu'on peut les en sortir pour les porter en procession vers un autre endroit, le sommet d'une colline, une grotte ou un chêne millénaire, dont ils activent la sacralité. D'où vient l'intuition que nous avons de leur essence en quelque sorte magique ? Je garde dans une vieille caisse, par chez moi, de vieux objets. Il y a un bréviaire qui appartenait à ma mère et que j'ai emporté avec moi, étant enfant, quand mon père m'a amené à Cologne. C'était comme si j'emportais ma mère, qui n'était plus. Il y a aussi cette poupée de chiffon que je tiens de mon enfance et que je ne me résigne pas à jeter. Si je le faisais, je perdrais une partie de moi-même qui disparaîtrait avec elle. Il y a des objets qui opèrent comme des présences qui représentent des absences. On les pense habités, mais ce n'est pas exactement cela. Il faudrait plus justement formuler qu'ils fabriquent autour d'eux l'espace dans lequel eux-mêmes sont contenus, et c'est cet espace qui est habité. Autour de ce petit bréviaire, je vois, imprécise et diaphane, ma mère qui le tient, et autour de celle-ci la maison qui était celle de mon enfance, et je suis dedans. Ou plutôt, la partie de moi qui est perdue, qui est le souvenir de l'enfant que j'étais, s'y trouve revivre. L'objet et moi, nous sommes ensemble dans deux réalités, celle du jourd'hui, et celle du jadis que l'objet produit virtuellement autour de nous et qui nous parle.

Ces considérations amenèrent naurellement Tilmann à aborder le sujet d'un certain Caspar de Wandofen, personnage qui, lui aussi, semblait susciter autour de lui un espace qu'il habitait et qui parlait aux gens, alors qu'il était, non seulement de pure invention, mais, à la différence des reliques que l'on exposait, complètement invisible. Il exposa à son ami les derniers développements de l'histoire qu'ils avaient initiée ensemble, et qui se rédigeait désormais presque toute seule. Silvio l'écoutait en ouvrant la bouche, esbaudi par la portée de ce qui avait été au départ un simple exercice de pensée. Alors que Tilmann se demandait comment il était possible que l'on pût croire à ce point à l'existence d'un personnage fictif, Silvio fit le rapprochement avec le thème d'un certain conte que l'on disait en Italie à la veillée :

– J'ai moins d'appétit pour les histoires de grands-mères que pour les livres des Anciens, peut-être parce que je suis subjugué par mes maîtres, qui n'accordent une valeur qu'à ce qui est écrit, alors que les contes à la veillée se transmettent usuellement de bouche à oreille. Mais, après tout, certains de ces récits sont sans doute aussi anciens que les fables d'Ésope ou de Phèdre, et quelqu'un, un jour, devrait simplement les mettre par écrit, car ils sont presque toujours porteurs d'un enseignement. C'est le cas en l'espèce, de ce conte qui rapporte l'histoire d'un Grec d'Alexandrie, un certain Karabas, un simple d'esprit qui vivait misérablement, errant dans les rues, et servant de jouet aux enfants désœuvrés.

– Je t'écoute, dit Tilmann. Je devrais être écœuré par les histoires, mais je vois bien qu'il est dans ma nature d'aimer m'y laisser prendre.

– Karabas avait un chat, lequel était un animal protecteur pour les Égyptiens, du temps du roi Pharaon. Toujours est-il que ce personnage se plaint de la triste situation où l'a placé une fortune peu favorable. Il n'a pas un sou vaillant, et ne possède, outre les hardes qu'il porte sur lui, que ce chat qui, une fois qu'il l'aura mangé, ne lui fera qu'un manchon de sa peau avant qu'il meure de faim. Ce qu'entendant, le chat se met à parler et lui propose, plutôt que se faire rôtir, de chasser pour lui. Le maître du chat accepte, comprenant que le chat est savant à cet ouvrage, et les voilà régulièrement nourris de petits animaux. Le chat, ayant fini par récupérer un sac, y piège des animaux un

peu plus grands, des lièvres dans la garenne et des perdrix dans le blé, en y mettant du son et en faisant le mort jusqu'à ce que les animaux, peu instruits des ruses de ce monde, y entrent pour s'y faire enfermer.

« Ayant pu un jour attraper davantage de gibier qu'il n'en faut à leur faim, le chat demande à son maître de le troquer auprès d'un cordonnier contre une paire de bottes. Il chausse les bottes et se présente alors à la cour du roi, à qui il fait cadeau de lièvres et perdrix en disant : « Mon maître, le baron de Karabas, serait heureux que vous acceptiez ce présent, car les terres qu'il possède son tant giboyeuses qu'elles donnent moitié outre que ce que requiert de nourrir ses serfs, et ce serait grand dommage de jeter le surplus ». Le roi le remercie, et intrigué par la richesse apparente de ce vassal qu'il ne connaît pas, décide de partir en carrosse avec sa cour se promener dans la direction que le chat lui a indiqué être celle du domaine de Karabas, aux confins de son royaume. Le chat presse alors son maître de jeter ses hardes et de se baigner dans une rivière qui longe le parcours, et comme la troupe du roi vient à passer, il s'écrie : « Au secours, au secours, mon maître le baron de Karabas se noie ! ». Les hommes du roi repêchent Karabas, et le chat explique que des voleurs l'ont agressé et ont volé son carrosse, ses chevaux, et jusqu'à ses habits. Le roi fait quérir pour le jeune baron des habits dignes de son rang, et comme, une fois vêtu, il a belle allure, la fille du roi en tombe amoureuse. Je te passe les détails par lesquels le chat, toujours lui, et toujours chaussé de ses bottes, va au-devant de l'équipage royal, convainc les paysans qui fauchent au bord de la route de dire que les terres alentour appartiennent au baron de Karabas, confirmant au roi, qui s'en laisse ainsi conter, l'aisance de ce fameux personnage. Le chat, par ruse, défait un ogre qui habite le château dont dépendent ces terres et y reçoit le roi, sa fille et le fortuné Karabas. Celui-ci épouse la donzelle, ils se marient et ont beaucoup d'enfants.

– Je saisis le rapprochement que tu établis avec notre histoire, dit Tilmann. Le personnage de Karabas est construit de toute pièce par le discours du maître chat. C'est son paraître, dans le récit du chat, qui fait de lui un gentilhomme, puis un prince, alors que derrière ce paraître, au départ du récit, il n'y a rien : un homme sans biens, et même nu, si l'on veut bien considérer qu'au moment où il rencontre le roi, il n'a aucun vêtement.

– Dans certaines versions du conte, il est même sans nom aucun, au début de l'histoire. C'est le chat qui lui invente ce nom de Karabas en l'affublant d'un titre, et on ne sait même pas comment le jeune homme s'appelle vraiment. Il conserve par la suite ce nom d'emprunt comme si c'était le seul qu'il ait jamais porté, tant il définit sa personne. Jusqu'au bout du récit, le jeune homme est un imbécile muet, qui n'a l'initiative de rien et ne fait que profiter du résultat. C'est le chat qui invente, qui ruse, qui parle et qui agit. Le garçon, lui, est tout-à-fait creux.

– Mais il existe physiquement pour tenir son rôle. Dans le cas de notre Caspar, il n'y a même pas de jeune homme que le roi et sa fille pourraient rencontrer. Je suis obligé d'inventer des histoires pour justifier qu'il ne soit jamais présent. Derrière le personnage de Karabas, il y a un homme bien vivant, qui est tout simplement un imposteur, alors que le personnage de Caspar ne se soutient même pas de quelqu'un physiquement existant qui en endosserait le rôle.

– Je pourrais contester les deux affirmations contenues dans ta comparaison. D'une part, concernant l'inexistence de Caspar dans la réalité : tu ne l'as pas construit à partir de rien, c'est un jeune garçon qui a un corps en chair et en os quelque part à Cologne où tu l'as connu. D'autre part, concernant Karabas et l'idée que sous les habits de l'imposteur il y a forcément un être en chair et en os : dans le temps qui précède l'arrivée du roi, le chat botté prépare le personnage, le construit, de sorte que pour ceux qui écoutent, le baron existe déjà bien avant qu'ils le rencontrent en chair et en os. Ils pourraient continuer à croire à son existence, si le chat racontait qu'au dernier moment le baron a décidé de ne pas faire le détour par chez eux. Peut-être même la déception, le désir de voir le baron se renforçant, celui-ci acquerrait-il davantage d'importance encore. L'essentiel, c'est le récit, pas le substrat de réalité sur lequel il peut ou non reposer. C'est là où je veux en venir : le conte nous enseigne plusieurs autres leçons. Et la première, c'est que le personnage central de cette fable, c'est celui qui raconte.

– Le chat ?

– Oui. Intéressons-nous à ce dernier. Pour commencer, le jeu des apparences ne porte pas que sur Karabas, mais aussi sur le chat. On peut dire que l'habit fait le moine dans leur deux cas. Certes, le jeune homme profite de la réputation que lui brode son

félin valet. Mais celui-ci, également, n'est crédible que pour autant qu'il donne dans le faire-comme-si. Pour se présenter au roi, et pour ensuite débiter ses boniments à tous ceux qu'il rencontre, il lui faut chausser des bottes. Et note bien que le déguisement est ridicule, pour ainsi dire transparent, puisqu'il n'est habillé que de cela : le chat est botté, mais pour le reste, il n'est vêtu que de son pelage. Que veulent dire ces bottes, dans le récit ? Elles suggèrent que, dès lors qu'il les enfile, le chat ne marche plus à quatre pattes, mais sur deux pieds. Il n'est donc plus un animal, mais un être bipède, dont on peut alors admettre qu'il parle, et que ce qu'il dit est crédible. L'apparence de l'humain, voilà la première des ruses de maître chat. Il déguise son maître, mais pour cela, il lui faut se déguiser lui-même.

– Tu as parlé de plusieurs leçons à tirer du conte.

– Oui. La seconde résulte de la première. Ils sont donc deux personnages à profiter de ce que leur fournit le jeu des apparences, l'un fabriquant la réputation de l'autre. Et c'est là que le conte m'évoque la situation où te place l'histoire de Caspar. On pourrait penser que le chat, une fois chaussé de ses bottes, qui lui assurent crédit quand il parle, pourrait abandonner son maître et faire ses affaires tout seul, pour son propre compte. Après tout, il ne doit rien à cet idiot qui se préparait à le manger, et devrait-il le rédimer de ne l'avoir pas fait, tu admettras qu'il l'a remboursé largement en lui procurant plusieurs repas issus de ses chasses. Mais le chat reste au service de son maître, comme s'il était de son état d'être l'animal bénéfique qui pourvoit au bonheur des imbéciles. Et c'est sans doute ainsi que l'entendaient les Égyptiens idolâtres qui avaient fait des chats leurs dieux, ce dont le conte est peut-être une païenne réminiscence. Je crois toutefois qu'il y a autre chose là-dessous.

– Le chat et son maître sont inséparables, comme je le suis de Caspar.

– Ils forment un couple de larrons, oui. Et même si le chat est le plus intelligent des deux, ses bobards ne seraient pas crédibles s'il était seul à les raconter à propos de lui-même et pour son propre compte. Peut-être parce qu'il est un chat : tout de même, on peut admettre qu'un chat parle, mais acceptera-t-on qu'un être qui n'a pas apparence humaine puisse devenir un prince ? Le fait que l'humain crétin puisse devenir un prince mais que le conseiller, l'assistant, le laquais, le secrétaire soit

un chat, est là pour rappeler que certains naissent pour rester dans leur condition, quelles que soient leurs aptitudes. C'est la condition du chat, son métier, que de rester en retrait et ne faire que conseiller. Toutefois, la vraie raison pour laquelle le chat ne serait pas crédible s'il travaillait pour lui-même, c'est qu'il a besoin de son maître pour que celui-ci tienne le rôle de personnage de ses histoires. Le chat négocie pour le compte d'un tiers, non pour lui-même. Or, un négociant vendra plus aisément un bien s'il prétend qu'il n'est qu'un intermédiaire, que si ce bien lui appartient : on jugera qu'il n'est que secondairement intéressé à la vente. Une histoire tient mieux la route si on la rapporte à propos de quelqu'un d'autre, plutôt que pour se mettre en avant soi-même, en la contant à la première personne. L'auditeur ou le lecteur peut de la sorte se dire qu'elle ne sert pas directement les intérêts de celui qui la raconte.

– Tu es en train de me dire que l'histoire de Caspar a commencé à être crédible quand on a pensé que moi, qui la racontais, je n'avais rien à y jouer, ni rien à en retirer. Mon maître, le chevalier de Rusdorf, en est venu, il est vrai, à croire que je me défiais de ce Caspar, ce qui a donné à la position de ce dernier, et donc à son existence, d'autant plus de consistance. Plus je m'efforçais d'éloigner les gens de cette histoire, plus je les convainquais que je n'avais aucun intérêt à ce qu'elle fût crue, et qu'il n'y avait donc pas de motif qu'elle fût mon invention. Et maintenant, je suis comme le chat du conte : je suis le laquais du personnage que j'ai inventé.

– Il y a encore quelque chose dans ce conte, ajouta Silvio. Il dit quelque chose sur lui-même, comme le font sans doute toutes les histoires dans lesquelles les personnages racontent des histoires dans lesquelles d'autres personnages racontent d'autres histoires. À sa façon assez simpliste, le conte du maître chat est une fable qui explique comment opèrent les fables. En effet, dans le récit du conte est enchâssé le récit que fait le chat des qualités de son maître. On peut donc rapprocher la position du chat, qui raconte l'histoire de son maître, de la position du conteur, qui raconte l'histoire du chat.

– Les positions ne sont pas les mêmes, car les intentions diffèrent. Le chat raconte une histoire avec le projet de la faire croire à qui l'écoute, et d'ainsi tromper son monde. Alors que ceux qui écoutent le conteur savent que ce qu'il dit n'est qu'un

conte.

– Précisément. Le conte délivre des signes qui permettent à ceux qui l'écoutent de s'immerger dans le récit, d'y prendre peur ou plaisir, tout en sachant, en toile de fond, que ce n'est pas vrai, ce qui permet de garder ainsi un pied dans la réalité. Alors que l'escroc raconte une histoire que ses dupes tiennent pour vraie, car ils ne disposent pas de ces indices. Dans le conte du maître chat, comme dans les fables d'Ésope ou de Phèdre, l'indice de la fiction est que le personnage principal est un animal qui parle.

– Beaucoup de récits de fiction s'écrivent de nos jours, qui se déroulent dans notre monde, et non dans un monde où les animaux parlent. Même les récits de chevalerie, où le héros rencontre des dragons, affirment s'être réellement déroulés dans un temps ancien, où la magie était possible. Ce ne sont donc pas les créatures invraisemblables qui indiquent dans l'histoire qu'elle est une fiction.

– Certes, ce sont alors des indices liminaires qui annoncent que le récit est un faire-semblant proposé pour le divertissement ou l'éducation. L'indice le plus connu, c'est le « Il était une fois… » rituel qui débute les contes, ou le frontispice de l'ouvrage sous-titrant l'extravagance du récit. Ou alors, les indices sont extérieurs au texte : c'est le conteur, l'auteur, ou le libraire qui te vend l'ouvrage, qui te préviennent qu'il s'agit d'une fiction. Il y a toujours une sorte d'emballage, de texte d'avertissement plus ou moins explicitement formulé, qui annonce que l'histoire n'est pas vraie. Si tel n'est pas le cas, le faire-semblant serait monté à dessein pour tromper le lecteur.

Silvio réfléchit brièvement, et ajouta :

– Mais parfois, c'est aussi que l'auteur croit lui-même à ses propres boniments. Après tout, les historiens pensent rapporter des faits à partir de témoignages, mais quand ils remontent aux origines, l'exposé des faits se mêle indistinctement aux légendes. Où en étais-je ?

– Tu voulais faire le rapprochement avec la fable que nous avons construite autour de Caspar.

– Oui, c'est cela. Considérons maintenant la position du maître chat. Il sait, lui, que ce qu'il raconte est une tromperie. Par contre, il ignore qu'il est lui-même le personnage d'une fable. Pourtant, les indices de la fiction sont là, qui devraient l'avertir de sa propre invraisemblance : un chat qui parle et qui

marche sur deux pattes dans des bottes. Mais non, cela lui paraît naturel, dans le monde qui est le sien. Il a renoncé à chercher les indices de fiction qui sont pourtant présents sous ses yeux. Il est donc dupe du récit que fait de lui le conteur.

– Pur sophisme ! s'exclama Tilmann.

– Je n'en disconviens pas, répondit Silvio. Il faudrait que je réfléchisse plus avant. Mais tu reconnaîtras qu'il y a quelque chose, dans les débordements de la fable que nous avons inventée, qui indique que nous avons perdu le fil qui faisait de nous ses seuls auteurs. D'autres la racontent en même temps que nous, car la tromperie, on le voit bien, les avantage également. Au départ, il est patent que nous avons joué les maîtres chats fabriquant un baron de Karabas. Le problème que j'entrevois, c'est celui de notre place désormais, la tienne surtout, dans cette fiction. Es-tu le chat conteur de fable qui raconte l'histoire de Karabas ? Ou es-tu le chat d'un conte raconté par d'autres en ce moment même ? En d'autres termes, es-tu toi-même un personnage de fiction ?

Il y a cette ombre en moi, qui m'est devenue familière. Je n'y insiste pas, jusqu'à présent, dans les commentaires que je fais de l'histoire que rapporte mon narrateur. On pourrait penser que, pendant toutes ces années, elle a fini par me quitter. Mais il n'en est rien. Je n'en fais pas chronique, tout simplement parce que parler des fantômes, c'est finir par leur donner consistance, ce que je préfère éviter.

Mais elle ne me quitte pas. Toute les fois où je me suis trouvé à une croisée de chemins, il me paraît maintenant qu'elle était là, attentive, muette. Inactive ? Je ne sais. Le problème, c'est que souvent, on ne sait pas que l'on a été à une croisée de chemins. C'est seulement une fois engagé dans un quartier de notre vie qui s'avère malheureux, que l'on se dit avoir pris la mauvaise direction. Et l'idée d'une route qui serait mauvaise amène celle d'un embranchement qui a dû exister auparavant et que l'on aurait manqué : là où il aurait fallu bifurquer intelligemment. On recherche alors, dans nos souvenirs, ce moment où nous aurions pu prendre une autre décision. Et peut-être que mon ombre était derrière mon épaule, à ce moment-là, qu'elle m'a dit quelque chose, que j'ai écouté ou non, mais que je n'aurais pas entendu. Et je ne m'en souviens pas.

Je vois cette ombre comme une ombre, parce qu'il fait gris en moi, mais c'est une image que je me donne à défaut d'une autre.

Ce n'est pas forcément une entité inamicale. On parle d'anges gardiens. On parle aussi de démons, et ceux-là ont mauvaise réputation, mais pour les anciens Grecs, le daímôn *était une divinité comparable à nos anges gardiens. C'est pour Socrate, nous confie-t-il, une voix qui le retient alors qu'il s'apprête à commettre une erreur ou à se mettre en danger.*

Ce peut être aussi la trace en nous-même, sous une forme fantomatique, des conseils que nous ont prodigués nos parents, et avant eux, nos ancêtres. En présence de situations concrètes où ils ont à trouver application, ces conseils s'activent dans notre tête et nous parlent.

Ou bien, c'est cet autre moi-même, l'adversaire de Jacob

dans le récit du gué du Yabboq. Jacob est à la croisée des chemins, dans cette histoire, et il se scinde alors en deux : les deux versions de lui-même s'affrontent, exprimant, l'une, le lâche qu'il a été, faisant usage de ruse pour arriver à ses fins, l'autre l'homme bon, le patriarche qu'il va devenir. Certes, dans le récit, on ne sait pas si l'adversaire de Jacob, homme ou ange, représente le bien ou le mal. Et je ne sais pas si mon ombre est là pour me conseiller ou m'induire en erreur.

Je me dis parfois qu'il y a en moi plusieurs versions de moi-même, dormantes, mais qui s'éveillent et se mobilisent à l'occasion de certains évènements, et qui représentent ce que j'aurais été si j'avais fait d'autres choix, ou ce que je serai un jour, selon les choix futurs qui se présenteront à moi. Ces autres moi-même tentent d'attirer mon attention pour que je choisisse la voie qui leur permettra de s'accomplir. Ils m'appellent, tentant de crier plus fort les uns que les autres, chacun me disant : « Viens par ici, pour que je prenne corps, que je sois ce que tu vas devenir, et que je devienne ce que tu seras ».

Peut-être, aussi, toutes les croisées de chemin où nous nous trouvons créent-elles autant de mondes possibles que de choix à faire. Nous ne connaissons que le monde des choix que nous avons faits, mais dans d'autres mondes, d'autres versions de nous-mêmes existent qui ont fait d'autres choix. Et en certaines occasions, les parois entre ces mondes se font moins étanches, et nous entendons en sourdine nos autres versions, qui dialoguent avec nous.

Il y a aussi cette idée qu'ouvre l'interrogation de Silvio : si je suis le personnage d'une fiction écrite par un autre, est-ce que je suis susceptible de sentir en moi la présence de mon auteur ? Est-ce lui qui me parle ?

Tilmann fit aussi, à plusieurs reprises au cours de cette même année 1429, le voyage entre Rome et Marienbourg pour porter les courriers signés de Caspar, informant le Grand-Maître du déroulement des affaires, en particulier de la conclusion du conflit avec l'archevêque de Riga. En quittant la maison romaine de l'Ordre, il annonçait au personnel qu'il accompagnait le procureur général en déplacement, fournissant ainsi la meilleure excuse à l'absence de ce dernier pour une logue durée. Tandis qu'à Marienbourg il présentait les courriers comme provenant du procureur resté à Rome. Avec insistance, ces courriers commençaient ou finissaient par le décompte des dépenses que le procureur avait dû engager et des dettes qu'il était tenu d'honorer, au titre desquelles il demandait instamment des subsides. Tilmann était là pour soutenir en personne ces demandes.

Il revenait à Rome, après moult grincements de dents du Grand-Maître et de son trésorier, avec une partie au moins des sommes demandées. L'Ordre était appauvri, irrémédiablement affaibli par les guerres interminables avec la Pologne, mais Tilmann jouait de la menace d'une démission de Caspar.

C'est dans cette période très tourmentée par les besoins d'argent que survint le décès du protonotaire Hermann Dwerg, chez qui Goswin d'Aschenberg, ancien commandeur de Grobin, avait trouvé refuge.

Tilmann se demandait avec qui négocier un autre refuge où transférer l'encombrant chevalier, dans l'issue très probable de l'arrivée d'un nouveau propriétaire de la résidence Dwerg. Niklosdorf porta à sa connaissance que la résidence, comme le reste de l'héritage du protonotaire, serait confiée aux soins de deux exécuteurs testamentaires nommés par la Curie. La réputation de bon administrateur du nouveau procureur général de l'Ordre teutonique avait conduit à ce que son nom fut avancé parmi d'autres, et Francesco Condulmer, qui, sur l'appui de son oncle le cardinal Gabriele Condulmer, avait succédé à Dwerg dans sa charge de protonotaire apostolique, était disposé à pousser à sa désignation.

Ce genre de proposition impliquait qu'il y aurait un jour à rendre un service comparable à cette famille vénitienne, en parenté avec l'ancien pape Grégoire XII, et qui recherchait des appuis à Rome, où elle était en concurrence avec les maisons patriciennes locales, traditionnelles pourvoyeuses de cardinaux, les Orsini et les Colonna. Sa Sainteté le pape Martin V était elle-même un Colonna.

Le secrétariat du procureur général ayant fait savoir qu'il était honoré de cette marque de confiance, Caspar Wandofen fut nommé exécuteur testamentaire, conjointement avec Johann Schallermann, un Allemand également, chapelain du Souverain Pontife et auditeur à la Rote romaine, l'un des trois tribunaux de l'Église.

Leur position interdisait aux exécuteurs testamentaires de mettre la main sur l'héritage, qu'ils étaient seulement chargés de liquider en réglant le passif et en distribuant les biens, dans le respect des volontés testamentaires du défunt. Mais rien n'empêchait, dans les cas où les disponibilités viendraient à manquer pour payer les taxes ou rembourser les dettes, que pour faciliter la réalisation des actifs, les exécuteurs achetassent en leur nom, mais pour le compte de tiers, les biens non dédiés, de manière à fournir les sommes liquides nécessaires.

Le patrimoine de Dwerg comportait quantité d'objets en argent, qui furent achetés par Caspar Wandofen pour un prix forfaitaire global, qu'il s'engageait à honorer après les avoir vendus, et qui était inférieur à celui du marché. Les objets furent par la suite revendus séparément, avec une plus-value qui permit de renflouer les caisses de l'Ordre.

Le palais du défunt protonotaire, où Goswin d'Aschenberg exerçait la fonction d'huissier, ne fut pas mis en vente publique. L'Ordre teutonique proposa de le racheter pour la somme de huit cent livres. Le procureur général ne disposait pas de cette somme et ne pouvait pas, comme cela avait été pour l'argenterie, acheter un tel bien contre une promesse de règlement ultérieur. Mais depuis quelques années déjà, les précédents procureurs se plaignaient de l'exiguïté de la vieille maison qui les hébergeait dans le Borgo. Il fit mettre la maison du Borgo en vente, et sur la foi de ce projet, obtint d'un banquier vénitien proche des Condulmer un prêt du montant nécessaire. On procéda donc à la cession à l'Ordre teutonique du palais Dwerg, qui devint la

nouvelle résidence des procureurs généraux.

L'ancienne maison mit un certain temps à être cédée au prix qu'en demandait Caspar de Wandofen. Mais on tint bon sur le prix, car Tilmann avait été informé que des projets urbains se dessinaient. L'état de la vieille basilique constantinienne était à ce point dégradé qu'une restauration était devenue inenvisageable : elle était fissurée profondément et menaçait de tomber en ruine. On savait donc qu'un jour ou l'autre le Pape ou l'un de ses successeurs déciderait sa démolition et la construction d'un ouvrage encore plus grand et plus beau. Un tel projet nécessiterait d'étendre la place du parvis en mordant sur les premières maisons, qu'il faudrait acquérir et démolir. La valeur de la maison de l'Ordre tenait paradoxalement à ce qu'elle gênait, étant sur un emplacement d'où elle devrait, comme d'autres, disparaître. L'Ordre put ainsi en négocier la vente à un bon prix. Le produit de la vente permit d'effectuer un certain nombre de travaux dans la nouvelle résidence.

Le palais Dwerg était situé idéalement à l'écart des quartiers concentrant le pouvoir. De même qu'il avait discrètement hébergé le chevalier en fuite Goswin d'Aschenberg, il se révélerait un havre convenant à un personnage énigmatique comme Caspar de Wandofen. Les courtisans vivant dans les ruches du Borgo, du Capitole ou du Latran ne viendraient pas les déranger dans ce quartier où les masures aux enclos protégeant des jardins de fleurs et de légumes alternaient avec des champs de ruines antiques envahies par des friches où broutaient les chèvres. À mi-chemin entre le pont Saint-Ange et le Capitole, la *via Florea* s'évasait en une esplanade de terre battue qu'en raison de cet environnement champêtre on appelait simplement le « champ de fleurs ». La famille Orsini y avait, avec les années, racheté nombre de parcelles et édifié sur les ruines du théâtre de Pompée leur maison-forte, surplombée d'une tour, qui intégrait quelques pans de l'ancien auditorium dans ses murs. De là, on pouvait prendre, à la perpendiculaire de la *via Florea*, une rue qui descendait vers le Tibre, et sur laquelle donnait la résidence.

La rue était tantôt nommée *via San Tommaso de Spanis*, en raison d'une église dédiée à Saint-Thomas qui y était tenue par des clercs espagnols, tantôt rue de la Chaîne, ou rue Saint-Thomas-de-la-Chaîne. Cette dernière appellation venait, soit de ce qu'autrefois les nobles propriétaires des maisons riveraines se

fussent accordé la liberté de fermer la rue par une chaîne, la considérant comme leur domaine privé, soit, et plus vraisemblablement, de ce que la rue débouchait sur une petite place, en bordure du Tibre, où était ancrée l'une des extrémités d'une chaîne assurant le passage d'un bac vers l'autre rive. C'était là, commodément, un autre chemin possible pour se rendre, par le quartier du Trastevere, au Vatican.

Le palais lui-même, large de façade, asymétrique, réunissait deux corps de maison, que l'on avait réorganisés autour d'une cour et d'un patio intérieurs. Les salles et pièces étaient hautes de plafond, l'ensemble était spacieux et pouvait désormais abriter, à la fois, les dépendances habituelles d'une maison conventuelle de l'Ordre : chapelle, salle d'assemblée, cuisine et réfectoire, dortoirs, écuries, dépendances, mais également la suite particulière d'un prince romain.

Tilmann s'était réservé une pièce personnelle, attenante à la fois à la chambre du procureur général, et à un escalier isolé qui débouchait par une porte séparée dans une rue arrière. Ces commodités lui permettaient de retrouver une vie privée qu'il adonnait à la recherche de compagnons de beuverie et de charmantes Romaines, dans ce quartier éloigné du cœur politique de l'Église.

Caspar de Wandofen n'en était pas à une rumeur près, et puisque l'on ne prête qu'aux riches, on lui attribua assez vite l'usage de ces commodités, qu'il passait pour avoir choisies lui-même.

Les dispositions testamentaires de Dwerg prévoyaient la distribution de ses biens, une fois les dettes apurées, à différents bénéficiaires. Un très grand nombre de donations étaient faites à des églises de Rome et à des monastères. Le plus gros de la succession revenait cependant à une fondation destinée à promouvoir l'enseignement du droit, que les exécuteurs testamentaires devaient mettre en place, mais dont ils confieraient la gestion aux collèges ainsi financés. Il était, en sus, créé une douzaine de bourses pour des étudiants prometteurs, deux par an dans chacune des villes de Cologne, Herford, Lübeck, Deventer, Breslau et Lüttich. À Herford, ville natale de Dwerg, les frères de la Vie Commune qui venaient d'installer une maison se virent attribuer une somme de quatre mille florins d'or pour construire un collège, dans lequel les étudiants commençaient par passer quatre ans à étudier les bases de la grammaire, c'est-à-dire l'étude du latin et des auteurs classiques, qui était le premier des sept arts libéraux. Ils y vivaient en compagnie des frères, lesquels étaient des laïcs qui n'avaient pas fait vœu monastique : ils se consacraient à une vie d'humilité dans la relation intime au Christ, mais également à un engagement pratique dans la vie séculière, vivant notamment de la copie et de la reliure d'ouvrages spirituels précieux. Les escoliers pouvaient ensuite partir pour Cologne où ils passeraient cinq autres années à l'université, où la fondation finançait de même, pour six mille florins, l'ouverture d'un collège dans lequel les étudiants, recevant sur place des cours quotidiens, seraient également hébergés, nourris et vêtus. L'importance de la fondation était telle que les fonds, correctement gérés, devaient assurer son autonomie financière pendant des siècles.

Tilmann était pris de vertige à la lecture des chiffres dont il manipulait, avec l'aide de Niklosdorf, les écritures comptables. Le sentiment d'une grande abstraction le saisissait. Mille livres permettaient de se faire construire un petit palais à Rome. Le patrimoine du vieux protonotaire apostolique pesait l'équivalent de dizaines de palais. L'écart entre ces sommes et ce qu'il lui

aurait fallu, à lui, pour vivre toute une vie, simplement, sans rien faire, enfonçait un coin de tentation dans sa probité. Il devinait qu'un clerc n'amasse pas une telle somme sans détournements de fonds, manœuvres de concussion, prévarications diverses, commissions pour entremise, et dessous-de-table dans les diverses affaires traitées à la Cour et au Palais. Voler un petit peu à un grand voleur ne passerait pas seulement inaperçu, ce serait jouer les bras temporels d'une justice immanente.

Tilmann se disait qu'il était de la sorte en cohérence avec son souci de constituer un patrimoine pour ses enfants. Mais la vérité était qu'il devenait romain : il commençait à se laisser contaminer par l'air du temps. Il essayait bien de se convaincre qu'il n'agissait pas pour lui-même, dans son intérêt égoïste, mais dans l'intérêt de l'Ordre et, pour la partie sur laquelle il prélevait son écot, dans l'intérêt de sa famille. Cependant, il n'ignorait pas que les prélats et cardinaux, et jusqu'au Pape lui-même, raisonnaient de même : ils étaient les représentants de leurs clans dans les hautes sphères de l'Église. Cadets de leurs fratries, célibataires condamnés par leurs vœux à ne pas pouvoir transmettre personnellement leurs biens à des fils et, en eussent-ils, à ne pas même pouvoir les reconnaître et leur donner leur nom, ils se faisaient par compensation patriarches : l'oncle dans les ordres était souvent celui par qui la puissance vient aux neveux et à la parentèle toute entière.

Il y avait aussi cette jeune femme, Rita, qui motivait quelques dépenses.

Tilmann l'avait rencontrée à l'hospice de l'église *Santa Maria dell'Anima*, quelques semaines plus tôt.

Cette église était, avec le cimetière des Allemands du Vatican, l'autre établissement où venait prier la colonie des commerçants et artisans allemands établis à Rome, et où se retrouvaient aussi les pèlerins arrivant d'au-delà des Alpes. Elle avait été fondée au siècle précédent par un commerçant de Dordrecht, Johannes Peters, qui était propriétaire, avec son épouse Katharina, de plusieurs commerces dans le Borgo. Ayant acheté trois maisons avec jardins et dépendances dans le *Parione*, un quartier de rues étroites et enchevêtrées serpentant autour des restes du stade de Domitien (dont un mur monumental auquel il devait son nom), ils y avaient fondé cinquante ans plus tôt un hospice avec un oratoire pour les pèlerins de nation allemande. L'établis-

sement faisait face à la longueur du stade, dans les ruines duquel s'étaient nichées, avec le temps, une fourmilière de masures faites de planches et de pierres de récupération. Ces habitations de fortune, accrochées à ce qui restait du monument comme des coquillages à un navire, s'étendaient, de l'autre côté, autour de ce qui avait été l'imposante arène et qui était maintenant une vaste place de terre battue, nommée en souvenir *In agones*, « le lieu des combats », mais que les gens du peuple contractaient en *piazza Navone*.

La chapelle avait été baptisée Sainte-Marie-des-Allemands-de-l'Âme. La fondation avait été confirmée et soutenue par une bulle du pape Boniface IX au tournant du siècle, et était régie par une fraternité dirigée par un proviseur. Exemptée de toute juridiction autre que pontificale par une autre bulle, d'Innocent VII, elle était placée sous l'immédiate protection du Saint-Siège. Elle s'était enrichi des donations d'un notaire allemand de la Cour, Dietrich de Nieheim, qui avait également fondé le Collège teutonique attenant à l'église, dédié à la formation des prêtres.

La succession d'Hermann Dwerg prévoyait une donation à l'église Sainte-Marie, ce qui conduisit Tilmann, agissant comme il en avait accoutumé au nom du procureur Caspar Wandofen, à se présenter au proviseur de la fraternité pour en négocier la destination. La donation était bienvenue, car elle permettrait de complémenter un certain nombre de dons pour la construction que l'on venait de décider, d'une église de style gothique, en lieu et place de l'ancienne chapelle. Il fut également convenu qu'une partie de la somme financerait un tableau ornant l'autel.

Alors qu'il faisait le tour de l'établissement, passant de la chapelle à l'hospice qui était à l'arrière, pour évaluer l'ampleur des transformations qu'impliquait cette construction, Tilmann entrevit une jeune femme qui brossait les sols, accroupie à côté de son seau. Il fut frappé par la grâce de ses formes, et par un charme qui irradiait d'elle malgré l'effort qui agitait son corps et déformait son visage concentré sur la tâche. Une mèche rebelle s'échappait de sa chevelure retenue dans un linge noué sur la nuque. D'un geste, elle la rejetait de temps à autres derrière son oreille.

Tilmann ne prêtait plus attention aux explications du proviseur. Il était comme saisi par cette vision. La jeune fille devait avoir entre seize et dix-huit printemps. Tilmann en avait plus

du double. Il se sentait un peu honteux d'ainsi constater en lui, comme souvent, et de plus en plus, un désir dont les objets lui étaient rendus progressivement inaccessibles par son âge. Tilmann savait qu'il était un homme mûr, maintenant. Son poil blond s'était assombri vers le châtain et quelques fils d'argent commençaient déjà à apparaître dans ses cheveux. Bien sûr, il séduisait encore, mais désormais, approcher des tendrons tout fraîchement sortis de l'enfance ne procédait plus de ce mouvement fluide et spontané du jeune prédateur qui emporte le gibier d'un seul mouvement de ses belles paroles pour le conduire à des curées rapides. Spontanément, les jeunes filles préféraient envisager des hommes jeunes. L'homme mûr ne laissait pas dupe quant aux chances d'en faire un amant régulier et un éventuel mari, et si on y cédait, c'était pour la curiosité d'une expérience exotique, plutôt que pour tomber dans le panneau d'une vraie passion à laquelle s'abandonner. Or, Tilmann avait toujours besoin de cet abandon de la part de l'autre. Il lui fallait rechercher chez les femmes, non une simple curiosité à son égard, mais ce regard qui faisait que, le temps d'une rencontre, il se découvrait être celui qui est tout pour elle. Alors, le temps de cette rencontre, elle aussi était tout pour lui.

Il lui fallait déployer d'autres avantages que ceux d'une jeunesse qu'il n'avait plus. La chasse prenait les allures d'une patiente observation de la proie et de ses us, d'une prudente approche par des voies contournées, et du recours à divers appeaux et appâts de nature à susciter le désir chez l'autre. Plus souvent que les serveuses, Tilmann commençait à approcher les femmes des patrons, moins distantes de lui en âge. C'était un terrain de chasse plus accidenté, même si dans l'ensemble, le temps de l'affût et la qualité du gibier contribuaient à des transports plus intenses, plus goûteux que les approches rapides et faciles. Mais ce n'était pas un exercice qu'il pouvait mener sur la route, dans les auberges où il ne passait qu'une nuit. Cela demandait du temps et, de chasseur nomade parcourant les pistes, il était devenu un éleveur sédentaire faisant le tour d'un domaine bien arpenté, à Dantzig ou à Rome. Or, Dantzig et Rome étaient aussi le lieu où il exerçait son métier, et il avait une image à tenir qui ne pouvait être ternie par une réputation de fornicateur. Encore davantage de temps était requis, et encore plus de ruses.

Comment, en la circonstance, trouver prétexte à approcher,

dans une institution charitable, sous les yeux et avec l'accord d'un clerc honorable, une jeune femme d'un âge et d'une condition différents des siens ? Saisissant à nouveau la conversation alors que celle-ci revenait sur les dispositions testamentaires de Dwerg, Tilmann dit au proviseur :

– Je fais profit d'être ici dans l'une des fondations de notre nation à Rome, par lesquelles passent nombre de pèlerins nécessiteux, pour vous demander conseil sur une autre des dispositions du testament de notre regretté compatriote et bienfaiteur.

Tilmann lui exposa, ce qui était vrai, que l'un des fonds créés, dont la gestion était dans l'immédiat attribuée à l'Ordre, devait servir à verser annuellement une somme de trente livres aux villes de Deventer, de Cologne, et de Herford. Les villes en question devaient, avec cette somme, faciliter chaque année le mariage d'une jeune fille méritante dont la famille était sans ressources. Le proviseur connaîtrait-il, parmi les pèlerins qu'il accueillait, des jeunes filles à marier originaires de l'une de ces villes, ce qui exonérerait le procureur général, au moins pour cette année, d'avoir à se déplacer *ultra montanes* pour s'en faire présenter et les sélectionner ?

– Allons, maître Tilmann, vous pensez bien que si des femmes viennent à faire le pèlerinage à Rome, c'est qu'elles sont mariées et accompagnées de leur mari, ou bien qu'elles sont dans les ordres.

– Je le craignais, certes. Aussi, la question qui me vient ensuite vise-t-elle une approche plus indirecte. Parmi les hommes que vous hébergez ici, en est-il des célibataires et recommandables, également originaires de l'une de ces villes, qui ont une promise qui les attend là-bas ?

– Oh ! Votre question est de nature à répondre au problème, c'est vrai. Je vais m'enquérir auprès de nos confesseurs qui, sans trahir le secret de la confession, nous feront une sélection de célibataires dont ils sauront s'ils sont nécessiteux, de pensée honorable, ont une promise à Deventer, Herford ou Cologne, dont la famille est peu argentée et qui, bien entendu, n'ont pas profité du pèlerinage pour trousser les femmes italiennes.

– Si vous me permettez, mon père, sur ce dernier point, j'ai quelque doute que nos pèlerins vous confessent tout. Pour nous assurer de leur moralité, je vous propose une ruse. Il serait plus sûr pour notre information de demander à des jeunes femmes

accortes qu'ils côtoient régulièrement dans vos murs si elles ont été l'objet d'avances de la part des célibataires en question. Je vois par exemple là-bas une jeune fille de simple condition qui ne doit pas manquer d'être la cible de fréquentes tentatives de la part des pécheurs. Nous pourrions commencer par lui demander.

Le proviseur rougit subitement, et il vint à la compréhension de Tilmann que, sans l'avoir recherché, il venait de tomber sur l'un des pécheurs en question. Il espérait que cela ne freinerait pas son stratagème, et précisa :

– Nous ne lui poserons la question qu'à propos des hommes que vous aurez sélectionnés. Nous ne sommes pas un tribunal inquisitorial.

– Hum, grommela le proviseur. Il est vrai que Rita est souvent dérangée dans son travail et que j'ai eu à veiller qu'elle ne le soit plus. Mais elle est très sûrement une source d'information sur les hommes qui mériteraient de compléter leur confession.

Ils s'approchèrent de la jeune femme, qui se releva, un peu effrayée, en voyant que c'était après elle qu'ils en avaient. Tilmann eut, en voyant ses yeux noisette, à la fois doux et volontaires, la confirmation d'une vision qu'avait laissé entrevoir son corps jusque-là penché sur son travail.

La jeune fille présentait une troublante ressemblance avec Ise, une Ise dont l'image restait fixée à la souvenance qu'il en avait d'il y avait vingt ans. N'étant pas revenu à Cologne depuis tout ce temps, il ne l'avait pas revue. Si elle était encore vivante, elle approchait la quarantaine comme lui. Devant lui, il avait une image d'une Ise qui n'aurait nullement vieillie.

Rita résidait sur place, en compagnie de sa mère, Florella, qui était veuve d'un cordonnier nommé Simon. Le veuvage de la mère avait précipité les deux femmes dans le dénuement, et elles faisaient les ménages de l'hospice. Tilmann lui proposa, contre une petite rémunération, de venir s'entretenir avec lui à la nouvelle maison de l'Ordre, qui n'était pas loin, juste de l'autre côté de la *via Florea*, sitôt que le proviseur lui aurait communiqué la liste des célibataires sur lesquels enquêter.

La nuit qui suivit, alors qu'il s'était couché tard et passablement ivre, revenant de l'une de ses tournées dans une taverne des quais du Tibre, Tilmann se réveilla dans son premier sommeil, alors que les cloches de quelque couvent proche appelaient à l'office des vigiles. Une inquiétude coupable l'étreignait. Il voulut se lever pour dépenser dans l'action d'une promenade nocturne ce surcroît d'humeur bilieuse qu'il sentait obstruer sa respiration.

– Ne bouge pas, dit une voix dans l'obscurité.

Quelqu'un, assis sur la chaise dans un coin de la chambre, semblait avoir patiemment attendu son éveil. La silhouette, vêtue d'un manteau dont on devinait les amples étoffes, se fondait dans la partie la plus sombre de la pièce, encore obscurcie par la masse du rideau faisant contraste avec la faible lueur entrant par la fenêtre. L'ombre dissimulait son visage sous une capuche. C'était lui. Il était de retour.

– Que me veux-tu ? demanda Tilmann, qui se doutait que bouger, sauter sur l'homme, pouvait ne servir de rien, sinon, peut-être, le faire s'évanouir.

– Ne m'as-tu pas convoqué ? répondit l'homme, et l'on sentait dans sa voix comme un sourire. Ne suis-je pas là toutes les fois où tu te poses des questions, parce que les questions doivent être posées à quelqu'un, et que certaines, tu redouterais de les poser même à un confesseur, de peur des pénitences qu'il pourrait t'imposer ?

– Il est des actes dont je ne sais s'ils sont des péchés, et s'ils le sont, je ne sais quelle pénitence j'aurais à craindre, qui existerait dans les catalogues pour de tels actes.

– Les actes aux frontières du discernement, dont on ne sait s'ils sont bons ou mauvais, sont les plus susceptibles d'être utilisés à notre détriment par le Malin. Et la pénitence dont on ignore la nature est celle que l'on attend avec le plus d'angoisse. C'est pour cela que tu ne dors pas, et que j'apparais pour que tu me parles.

– Je ne sais si tu es le fruit de mon ébriété ou de ma folie, se

fâcha Tilmann. Le vin du tavernier devait être un peu trop coupé de je ne sais quel jus de piment. Mais puisque tu es là et que tu sembles toujours aussi bien averti de ce qui est bien ou mal pour moi, ne peux-tu me dire où me conduit cette histoire, s'il en sortira du bon ou du mauvais, et pour qui, et si j'ai quelque choix à faire qui me donnerait prise sur elle pour aller dans une direction ou une autre ?

L'homme dans l'ombre sembla hésiter.

– Tant de questions, dit-il, et qui sont de bonnes questions. Tu n'aurais même pas eu besoin de me les adresser : ce sont celles que tu te poses déjà et dont tu détiens seul les réponses. Je ne saurais les formuler, car de multiples possibles sont ouverts par chacun des choix que tu pourrais faire, et je ne puis dire s'il en est de vraiment mauvais ou de vraiment bon. Moi-même, comme tout le monde, je n'ai parcouru qu'un seul des chemins qui nous sont offerts, même si j'apprends aussi, par l'observation des chemins que parcourent d'autres pérégrins, comme toi. Non, attends !

Sa main sortit de l'ombre de son manteau, en un geste pour prévenir Tilmann d'avoir à rester allongé. Celui-ci, que les tergiversations de l'inconnu agaçaient, avaient fait mine de se lever. La dextre, qu'éclairait seule la clarté tombant de la fenêtre, était celle d'un homme âgé : une main on ne pouvait plus humaine, et qui pourtant semblait étrangement ancienne.

– Je ne tourne pas autour du pot, poursuivit l'ombre, mais tu n'as pas appelé ma présence pour répondre à ces grandes questions éthiques. Ta vraie question, celle qui te travaille en ce moment, est plus petite, plus précise et plus triviale. À l'intérieur de ces grands mouvements cosmiques et politiques qui agitent le monde, l'Ordre monastique que tu sers, la ville de Rome, et même l'ordonnancement de ta propre fortune, ta question est : l'équilibre entre le bien et le mal va-t-il basculer si je prélève dans le plateau de la balance de quoi me payer le petit cul de la donzelle ?

Tilmann restait interdit. Comment, par le diable (et sans doute était-ce bien par lui), l'homme arrivait-il à formuler une question qui n'avait pas encore pris corps en lui, à propos d'un choix qui ne s'était pas encore présenté, mais dont il reconnaissait qu'il l'appelait confusément de ses vœux ?

– C'est parce que je sers à cela, dit l'homme comme s'il avait

lu dans ses pensées. Je suis là pour formuler les questions que tu n'oses pas te poser clairement. Car une question posée clairement porte déjà en elle la moitié de sa réponse. Tout ce que je peux te dire, c'est que le corps ne vit qu'une fois. L'âme est peut-être éternelle, je ne saurais entrer dans ce débat. Et peut-être ton âme vivra-t-elle plusieurs vies dans différents corps successifs. Mais celui dans lequel tu vis présentement, tu n'en useras qu'une seule fois, il est appelé à se corrompre et à revenir un jour à la poussière. Il ne te sert de rien de le bousculer, de le contraindre, de le fustiger pour essayer d'élever ton âme. Il restera le même, avec ses désirs, ses inclinations, ses faiblesses, ses lâchetés, ses convoitises, et renoncer à ce à quoi il aspire ne satisfera pas ton esprit. Au soir de ta mort, tu pleureras seulement les occasions manquées. Dès lors que tu ne lèses pas autrui, ou plutôt, dès lors que, quels que soient tes choix, tu ne nuis ni moins ni davantage à personne, laisse-toi conduire par ton corps. Il faut que le corps se dépense, s'épuise, se dissolve, pour que l'âme finisse par s'en détacher, et peut-être, enfin, s'élever au sortir de la vie.

Le spectre fit une pause. On ne pouvait capter son regard, à supposer qu'il en eût un, mais il semblait pourtant perdu dans une brève rêverie.

– Il nous faut quitter le donjon, murmura-t-il, et sa voix était appesantie par une fatigue infinie.

– Un donjon ? Quel donjon ? s'étonna Tilmann.

– Cela est une question que tu ne te poses pas encore.

L'air sembla vibrer silencieusement, floutant les formes de l'inconnu, et l'instant d'après il avait disparu.

Tilmann céda donc à la tentation des pratiques vénales qui étaient celles du monde. Une fois la jeune fille attirée dans la nasse qu'il avait installée dans la maison de l'Ordre, il n'eut pas trop de mal à se présenter comme le protecteur dont elle et sa mère avaient besoin dans une ville de perdition où tous les dangers, la faim, la maladie, le labeur, et surtout le vice des hommes les menaçaient, alors qu'il pouvait leur fournir des emplois de domestiques bien mieux payés ici qu'à l'église Sainte-Marie. Il se convainquait lui-même qu'il jouait les sauveurs de ces pauvres femmes et, se grandissant à ses propres yeux, il se remplissait d'humeur virile.

La belle et pauvre souillon fut même plutôt bien disposée à se laisser convaincre, ce qui le conforta, et peu de temps suffit à ce qu'elle fût dans son lit, où par surcroît elle manifesta un entrain qui le surprit et le contenta. Ses formes généreuses, quand il en découvrit la nudité, ne démentaient pas les promesses d'une silhouette que dissimulaient mal ses hardes. Elle avait pris un bain, les yeux pétillant au confort qu'on lui prodiguait, et sa nuque gracile, ses seins fermes et ronds, fleuraient bon les essences rares. La main de Tilmann se posa sur la hanche de la nymphe, parcourut la ligne souple de la fesse, et de là, glissa par la vallée ombreuse en frôlant le pertuis d'une caresse, pour arriver dans la forêt soyeuse où frissonnaient des lèvres roses et humides, et où se dressait un bouton de fleur qui l'attendait. Elle fut parcourue d'un soupir. Et son entendement à lui sombra dans l'abîme que lui ouvrait cet abandon.

Inassouvie, elle en redemandait. Elle lui fit comprendre au bout de quelques jours qu'il serait plus pratique, pour être à sa disposition, qu'elle résidât sur place, plutôt que de prétendre n'y officier que le jour, sortir par la grande porte le soir, le rejoindre par l'entrée personnelle qu'il avait dans la rue arrière, pour repartir à l'aube, faire le tour du bâtiment et revenir. De toute façon, plusieurs personnes avaient déjà repéré le manège et le quartier entier jasait sur les mœurs du procureur général de l'Ordre teutonique.

Tilmann se sentait retenu par la règle d'un convent monastique qui interdisait habituellement que des femmes y fissent le ménage, et a fortiori qu'elles logeassent sur place. Mais on était à Rome, son esprit était brouillé par les odeurs de lavande, de sel et de musc de Rita quand il avait le nez et la bouche dans ses seins, dans son cul et dans son sexe, et ce même esprit était pareillement obscurci par le manque de ces odeurs quand ses appâts étaient loin. Il fit aménager deux pièces dans les combles pour les deux femmes, et lui-même finit par recevoir son amante dans les appartements mêmes du procureur général, bien plus spacieux et confortables, et dont, de toute façon, un Caspar immatériel n'avait pas l'usage. À tout le moins, les draps fatigués et souillés par des nuits de folie témoignaient que quelqu'un avait été de passage, ce qui prouvait bien que ce procureur si invisible avait une enveloppe charnelle.

Andreas Schönau, qui abandonnait parfois son service au palais pontifical pour venir prendre ses instructions rue de la Chaîne, ayant appris la présence scandaleuse de la jeune femme dans les appartements du procureur, était de ceux qui ne décoléraient pas devant la réputation que cette pratique faisait à l'Ordre dans la Ville Éternelle. Le teint jaune et le propos amer, il n'avait toujours pas été payé des soixante livres que lui avait promis Caspar Wandofen par l'entremise de Tilmann pour la rédaction de la bulle pontificale de l'année d'avant, et il voyait que des sommes qui auraient pu être employées à régler de justes dettes fondaient en sels de bain, menus repas, et parfois (innovation sybarite s'il en était, dans un couvent, tout de même), concerts de chambre.

Rita, de son côté, se plaignait :

– Je n'ai pas meilleur statut qu'une hétaïre, et tu n'es, au fond, que mon miché. Si tu m'aimais un peu, je ne serais pas, ainsi que ma pauvre mère, dans le sentiment de ne survivre que par ton bon vouloir. L'amour ne s'achète pas, il est affaire de don. Si tu avais quelque considération pour moi, tu assurerais mon lendemain pour les jours de tristesse où tu me rejetteras parce que mes seins tombent et que mes fesses ont perdu leur fermeté juvénile. Tu me ferais une rente.

Tilmann commençait à comprendre que le chasseur était devenu la proie, et qu'il était une petite souris entre les pattes de sa jolie chatte. Mais il ne pouvait se déprendre des filets qu'il avait

lui-même tissés, car le désir, comme on le sait, au bout de trois mois de mélange des sucs et des odeurs entre deux amants, soit s'épuise et appelle au changement, soit au contraire verse dans l'assuétude. Il lui était assujetti comme à quelque drogue dont font cuisine les sorcières.

Il n'était pas assez fou pour créer un bénéfice permanent au nom de son amante. Mais il lui fit un cadeau d'importance qui permettrait à sa mère d'installer un petit commerce dans le quartier. Il utilisa pour cela le fameux fonds qui devait être remis aux trois villes d'Allemagne pour financer le mariage chaque année, d'une jeune fille méritante et impécunieuse. Rita était italienne, mais on la ferait passer pour allemande, de la ville de Cologne que lui-même connaissait bien : après tout, elle le serait *de jure*, si elle était mariée à un brave homme de Cologne. Dans la liste que lui avait fournie le proviseur de *Santa Maria dell'Anima*, il choisit au hasard le nom d'un pèlerin dont on pouvait penser qu'il était depuis remonté en Allemagne (et plût au diable, qui l'avait entraîné cette nuit-là dans cette affaire, que l'heureux élu, comme cela arrivait souvent, eût disparu sur les routes peu sûres des Alpes suisses). Il retira la somme en l'inscrivant dans les livres d'écriture au nom de Leonhard, un boulanger de Cologne, fils de Johann Underkoper. Comme Rita était juridiquement mineure et qu'elle ne pouvait être représentée par son père, défunt, il était légitime que le boulanger touchât la somme en ses lieu et place.

Rita, de son côté, ne laissait pas de s'interroger sur ce procureur général dont elle et son amant abusait si libéralement des commodités.

– Qui donc est ce fameux seigneur de Wandofen que l'on ne voit jamais ? J'ai entendu sur lui le pire et le meilleur. Ce doit être un impressionnant personnage. Je ne doute pas que tu es son secrétaire le plus proche, puisqu'il te laisse profiter de son lit. Peut-être pourrais-tu me présenter ?

Tilmann se doutait bien que la jolie et ambitieuse Rita convoitait de grimper dans la hiérarchie de ses michetons. Déjà, il soupçonnait qu'elle avait fait du gringue à Niklosdorf pour tenter d'obtenir la même entremise. Sans résultat, on pouvait s'en douter, car comment le secrétaire eût-il pu arranger un rendez-vous avec son maître dont il n'avait pas l'agenda ? Si elle avait pu mettre le grappin sur Caspar, nul doute qu'elle eût jeté

Tilmann aux oubliettes le jour même. Il se surprit à être jaloux d'un personnage de fiction.

– Tu oublies quelle est ta place, répondit-il, et j'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour t'assurer, ainsi qu'à ta mère, un confort dont vous étiez dénuées il y a encore un mois. Tu pourrais me témoigner un peu plus de gratitude et modérer tes appétits.

– Vois comme tu es, Tilmann : un ladre qui compte ce qu'il offre et qui en attend rétribution. Si tu te comportes toi-même comme un client qui n'a plus un sou à offrir à sa pute, alors j'ai fait le tour de toi. De toutes façons, mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à l'une de ses créatures.

Tilmann ne pouvait lui répondre que c'était précisément ce qu'elle était en train de faire, sans le savoir, en s'adressant au créateur de Caspar. Il se retint de rire à tout ce qu'emportait la remarque de la jeune fille. Voyant cependant pétiller les yeux de son amant là où elle avait voulu le faire réagir, elle se fâcha et retourna dans la chambre. Lui-même quitta les appartements du procureur et passa la nuit dans sa propre chambre. Il était temps de mettre fin à cette folie.

Le lendemain, toutefois, quand il tenta d'entrer dans les appartements privés du procureur depuis sa chambre, il en trouva la porte fermée. Faisant le tour par les bureaux des secrétaires, il fut intercepté par Niklosdorf.

– Tilmann, le procureur général m'a fait demander de vous interdire l'entrée de ses appartements.

Et comment aurait-il fait cela ? fut tenté de s'exclamer Tilmann. Mais il demanda simplement :

– C'est lui-même qui vous l'a dit ?

– Non, certes, puisque nous le voyons rarement ces temps-ci. Mais la demoiselle m'a dit qu'elle s'était plaint auprès de lui que vous la dérangiez, et qu'il avait répondu que, dans ce cas, elle pourrait considérer ses appartements comme les siens, y trouver refuge et y recevoir qui elle voudrait. Je n'ai pas de motif à douter qu'elle tienne bien de lui cette autorisation, puisque après tout, elle a déjà l'autorisation d'y pénétrer librement. Et ce ne peut être que notre maître qui la lui a donnée, n'est-ce pas ?

Il appuya cette remarque d'un petit sourire entendu.

– Y recevoir qui elle veut, hein ? demanda Tilmann.

Niklosdorf hocha la tête d'un air satisfait.

Plus tard dans la journée, Tilmann essuyait à nouveau les

grincements de dents d'un Schönau qui lui annonçait qu'il avait décidé d'écrire au Grand-Maître pour l'informer de la dépravation qui minait l'ambassade permanente de l'Ordre à Rome.

– Le comportement du procureur général est comme un siphon dans l'eau qui va aspirer tout ce qui l'entoure. Si nous n'y prenons pas garde, ses proches, par cercles concentriques, vont être contaminés par le vice.

– Je ne peux que vous donner raison, répondit un Tilmann morose.

Tilmann fut heureusement distrait de ses problèmes de cœur par la sollicitation qu'exigea de son attention l'administration de leurs conséquences, et il n'eut pas trop du temps que lui laissait son célibat, car l'année 1431 fut marquée par plusieurs évènements importants. Cela commença par la convocation du concile de Bâle au début de l'année, dont l'ouverture fut cependant reportée en raison du décès brutal du Pape peu après qu'il l'eût décrétée. L'élection d'un nouveau pontife entraîna ensuite des troubles dans Rome. Enfin, ces troubles n'étaient pas calmés que Tilmann dut également revenir à Marienbourg, et passa avant cela à Cologne pour y mettre en place la fondation Dwerg à l'université.

La conduite scandaleuse du procureur général de l'Ordre teutonique finissait par faire jaser. Il n'était pas rare que les clercs pratiquassent les maisons de plaisir, mais on y mettait les formes. Héberger ouvertement une amante dans une maison couventuelle était pour un homme d'église davantage qu'un irrespect des règles : un irrespect des apparences. Il était en effet possible de transgresser à condition que tout le monde convînt de détourner le regard. Si l'on était obligé de regarder, alors il n'était plus possible de feindre de ne pas voir.

Andreas Schönau était par ailleurs de ceux qui forçaient tout le monde à regarder. On lui en voulait, car personne ne souhaitait voir chez le procureur une attitude que tôt ou tard on pourrait aussi bien dénoncer chez la plupart des prélats. Mais on ne pouvait éviter que la question des mœurs de Caspar de Wandofen vînt à être posée à la Cour ou au Palais. Schönau eût souhaité que la cause fût portée devant le tribunal, mais elle arriva d'abord aux oreilles du Saint-Père, dont l'entourage lui conseilla de ne pas en faire une affaire publique. Le Palais fit donc savoir à la résidence de l'Ordre teutonique que le procureur était désormais *persona non grata* et que le Pape ne voulait plus le voir.

Cette apparente disgrâce eut trois effets. Le premier fut que l'affaire ne vit pas le jour au plan juridique, elle se contenta de prendre les apparences d'une réprimande sans autres consé-

quences, ce dont Schönau ne décoléra pas. Le deuxième fut que Caspar, étant interdit de scène publique, fut exonéré de paraître en personne, ce qui arrangeait bien les affaires de Tilmann. Le procureur devint davantage encore un personnage de l'ombre, prêtant à d'autant plus de suppositions sur son charme et sa puissance qu'ils étaient invisibles. Le troisième effet était que l'on ne pouvait soupçonner un personnage en disgrâce d'être à la solde du Pape et de ses proches. Les ennemis de Martin V et des Colonna tentèrent donc de se rapprocher de Caspar de Wandofen. On voyait en lui quelqu'un qui ne dissimulait pas ses mœurs dissolues, qui n'avait donc pas l'ambition d'occuper une fonction de représentation qui eût exigé de paraître. Personne n'avait réussi à l'atteindre pour l'acheter, tout le monde craignait que ses ennemis l'eussent approché et déjà corrompu, mais son absence de fait dans toutes les réceptions qui se donnaient en ville plaidait pour d'autres explications. Il était éloigné des intrigues du Palais, et à égale distance de tous. Le jour venu, il était celui à qui l'on ferait appel pour imposer une autorité que tous pourraient accepter.

Ce moment survint alors que le pape Martin V, ayant fini, malgré qu'il en eût, par convoquer ce nouveau concile comme l'y obligeait le décret *frequens*, mourut, comme on l'a dit, un matin de février 1431, le dixième jour des calendes peu avant l'aube, d'une apoplexie brutale qui prit au dépourvu son entourage, bien qu'on le sût faible et malade depuis le début de l'hiver.

Le Pape avait placé quantité de membres de sa maison, les Colonna, à des postes clés de la hiérarchie ecclésiastique : cardinaux, évêques, hauts fonctionnaires de l'administration pontificale à Rome, gouvernement des villes et places-fortes des États pontificaux, les faisant profiter de privilèges, exemptions, bénéfices de tous ordres. Son neveu Prospero avait été fait notaire apostolique étant enfant, et chanoine de la cathédrale de Liège à l'âge de onze ans, archidiacre de Canterbury à quatorze ans, et était cardinal depuis l'âge de seize ans. Les Colonna avaient peu à peu verrouillé leur emprise sur les États de l'Église. Mais leurs positions tenaient à un seul des membres de leur famille, le pape Oddone Colonna, dont on n'avait pas prévu qu'il pût décéder si brutalement. Il résulta de la rapidité de l'évènement qu'une bonne moitié des cardinaux élevés à cette dignité par Martin V, et qui constituaient le parti des Colonna, furent dans l'impossibi-

lité de rejoindre le conclave qui devait élire son successeur. Les uns étaient éloignés de Rome par les titres qu'ils détenaient ou les légations dont ils étaient chargés. Pierre de Foix était légat en Provence et en Aragon. Giuliano Cesarini avait été envoyé en tant que légat à la Diète de Nuremberg en Allemagne, pour diriger au nom du Saint-Père une nouvelle croisade contre les Hussites. Niccolo Albergati était administrateur de Bologne et légat du Pape en France. L'anglais Henry Beaufort était administrateur de Winchester. D'autres avaient été nommés *in pectore* et leur nomination rendue publique tardivement, comme le catalan Domingo Ram et le gouverneur de Pérouse et de Spolète Domenico Capranica. Les cérémonies d'investiture n'ayant pas été achevées, ils se trouvèrent formellement exclus du conclave. La nomination également secrète de Juan Casanova, administrateur d'Elne, et de Guillaume Ragenel de Montfort, évêque de Saint-Malo, bien qu'elle fût connue des cardinaux, ne fut rendue publique que par la suite, et ils ne furent pas considérés comme faisant partie du Sacré Collège. Les partisans des Colonna se trouvaient ainsi en position affaiblie dans un conclave ne réunissant que quatorze cardinaux. Prospero Colonna, neveu du défunt Pape, n'avait que vingt-deux ans, ce qui était rédhibitoire pour en faire un candidat à la succession.

Le décès du Pape déclencha le rituel propre à la période *sede vacante* du pouvoir pontifical. Il revenait au cardinal camerlingue de la Sainte-Église de prendre en main les opérations relatives au décès et à l'inhumation du défunt pontife, et surtout, de veiller, en sa qualité de chef de la Chambre apostolique, à ce que fût assurée la continuité de l'administration des finances et des biens temporels de l'Église : il fallait, en particulier, éviter que les titulaires de charges essentielles ne partissent avec la caisse. Le camérier en titre était l'archevêque d'Arles, Louis Alleman, qui tenait du défunt pontife toute sa carrière d'évêque, puis d'archevêque, ainsi que la pourpre cardinalice et ladite fonction de camerlingue.

Conformément à la tradition, il se rendit au chevet du Pape défunt, frappa trois fois avec un marteau d'argent le front de Martin V en l'appelant par son nom de baptême, et se retourna vers ses assistants, notaires et scribes de la Chambre apostolique, en déclarant : « *Vere papa mortuus est* ».

Le même jour, les cardinaux tinrent une congrégation, à la-

quelle assistèrent également les gouverneurs militaires et les autorités de la ville de Rome. Le camerlingue brisa officiellement l'anneau du pêcheur qu'il avait retiré du doigt du défunt, ainsi que la bulle de plomb qui servait à sceller les documents officiels. Les représentants de la ville de Rome se mirent à la disposition du Collège des cardinaux et promirent de tenir la ville dans l'obéissance à l'Église, ce qui n'était en réalité jamais acquis, compte tenu d'une longue tradition de conflits entre le Saint-Siège et la municipalité. Les Colonna détenaient de longue date un ascendant sur Rome, et les envoyés du prince Antonio Colonna, un autre neveu du défunt Pape, assurèrent qu'ils remettraient aux cardinaux le château Saint-Ange et les portes de la cité, ainsi que les forteresses qu'ils contrôlaient. Rassurés en partie par les déclarations pacifiques des édiles municipaux et des Colonna, le Collège des cardinaux put organiser les cérémonies funéraires et l'inhumation du Pape, observèrent les *Novendiales*, et préparèrent le conclave.

L'incertitude de la succession faisait néanmoins peser un doute sur les intentions des Colonna. Leurs séides détenaient la plupart les villes et places-fortes des États de l'Église, ainsi que les positions stratégiques dans Rome même, dont le château Saint-Ange, verrou de l'enceinte défensive du Borgo.

À leur retour d'Avignon, les Papes avaient redonné à l'ancien mausolée des empereurs romains sa fonction de forteresse, et le formidable tumulus à demi en ruines avait été augmenté d'une large rampe permettant le transport de vivres et de munitions. Des meurtrières avaient été creusées dans les murailles. Enfin, des logements étaient aménagés pour le Pape. Dans les cas où Rome aurait été menacée par des envahisseurs, le Pape pouvait se réfugier dans son palais du Vatican, enceint avec le Borgo dans la muraille léonine. Et si le mur devait menacer, alors le Pape avait la possibilité de quitter son palais et, sans sortir sur la place du parvis de la basilique, passant par la galerie protégée du mur léonin, se réfugier dans le château Saint-Ange.

Présentement, toutefois, le palais n'abritait pas le Pape, qui avait accoutumé de vivre et recevoir dans ses appartements de la basilique des Saints-Apôtres, au pied du Quirinal, contigu au palais des Colonna, et qu'il avait fait restaurer. La forteresse Saint-Ange n'avait donc à protéger aucune des instances du pouvoir. Mais dès que serait connu le nom du nouveau Pape, celui-ci

n'assiérait son pouvoir qu'en se faisant remettre les clés de cet appareil militaire hautement symbolique.

Or, il était présentement détenu par les Colonna. Et il abritait, donnée non moins sensible et à même de susciter tous les appétits, le trésor pontifical, dont il était avec le temps devenu difficile de le distinguer du trésor de la famille Colonna elle-même.

Le cardinal Lucido Conti, d'une maison rivale des Colonna, et qui en tant que camerlingue lui aussi, mais du Sacré collège, défendait les intérêts des cardinaux, proposa que les bonnes dispositions du prince Colonna fussent mises à l'épreuve, qu'on leur remit effectivement les clés du château et que les hommes des Colonna fussent placés sous le commandement d'un gouverneur nommé par le Collège. Le cardinal était cardinal-protecteur de l'Ordre teutonique, et le nom de son procureur général, un homme de poigne et toutefois habile, fut évoqué. Le fait que le personnage ait été disgracié par le défunt Pape plaidait en sa faveur chez les adversaires des Colonna. Le cardinal Condulmer, qui avait précédemment contribué à la désignation de Caspar de Wandofen comme exécuteur testamentaire de la succession Dwerg, soutint cette suggestion, disant que c'était là l'occasion pour le chevalier de se racheter. Dans le parti des Colonna, on se mordillait les lèvres. On ne pouvait se déjuger face à une proposition désignant un personnage renommé, qui n'était, semblait-il, pas aussi nettement aligné sur leurs adversaires qu'ils pussent le craindre, et vraisemblablement assez souple pour pouvoir ultérieurement être acheté.

Niklosdorf et Tilmann étaient ensemble à se quereller à propos de Rita quand ils reçurent le coursier du Sacré Collège. Tilmann reprochait vainement au secrétaire de profiter de l'absence du procureur général pour avoir une liaison avec sa maîtresse, mais il n'osait le menacer de rapporter le tout à Caspar. Niklosdorf lui répondait qu'il avait bien vu Tilmann, lui aussi, entrer et sortir des appartements du procureur, et qu'à tout prendre ils étaient deux *Lochschweier*, des « parents par le trou » en quelque sorte, complices du même forfait.

Quand ils eurent pris connaissance du mandement du collège des cardinaux nommant Caspar de Wandofen gouverneur de Saint-Ange, Niklosdorf et Tilmann s'entre-regardèrent brièvement. Décliner l'offre en raison de l'absence manifeste du procureur le disputait à la nécessité de ne pas manquer une telle

opportunité. Ils mirent sous le boisseau leur animosité concernant la belle Rita et rédigèrent au nom du procureur un courrier par lequel ce dernier acceptait cet honneur, dépêchait dans l'immédiat ses capitaines à la forteresse, où il les rejoindrait aussitôt qu'il se serait assuré par lui-même de la sûreté du reste du quartier du Borgo.

Tilmann et Niklosdorf se rendirent ensuite à cheval au château, accompagnés de tous les hommes de main dont la maison de l'Ordre disposait, dirigés par Goswin d'Aschenberg, ce dernier armé et bardé de fer de pied en cap. Leur équipage, une dizaine d'hommes, se présenta à la porte de la citadelle et Niklosdorf remit au capitaine de la garde leur lettre de mission. Celui-ci avait été averti par les Colonna d'avoir à s'exécuter devant la décision revêtue du sceau du camerlingue. Après tout, les hommes des Colonna restaient sur place, formellement sous le commandement des nouveaux venus, mais bien supérieurs en nombre en cas de mésentente ou de contrordre.

Aussitôt dans la place, Niklosdorf exigea de se faire remettre les clés de la chambre du trésor. Le capitaine tenta de protester, mais Niklosdorf fit un geste. Goswin d'Aschenberg s'avança, masse imposante faisant grandir l'ombre autour de lui. Il saisit d'une seule main le capitaine par la gorge et le souleva de terre en lui disant :

– Les choix de l'homme de guerre sont simples quand commandent les règles de l'honneur : tu obéis en respectueux et fidèle soldat à un ordre des instances de notre Sainte-Église, ou tu meurs frappé d'anathème, blâmé des tiens pour ton manque de jugeote, et par surcroît dans de pénibles souffrances.

Le capitaine s'étant rendu à ces puissants arguments, leur indiqua où se trouvaient les coffres, cachés sous des dalles de pierre à secrets.

Les nuits qui suivirent, par petits équipages pour diviser les risques d'attaque par des bandes armées, des coffres quittaient le château pour rejoindre les caves de la maison de l'Ordre.

Entre-temps, les cardinaux entrèrent en conclave le premier jour de mars au couvent des Dominicains attenant à la basilique *Santa-Maria-sopra-Minerva*. Le choix du lieu répondait à un souci de sécurité, car la place du parvis était assez aisée à fermer et à défendre contre une éventuelle sédition des Romains. Des travaux furent également effectués dans les dortoirs des moines

pour accueillir confortablement les cardinaux, avant qu'ils fussent emmurés.

Gabriele Condulmer proposa le texte d'une capitulation destinée à limiter les pouvoirs du futur Pape. Aux termes de cet accord électoral, le collège des cardinaux se partageraient pour moitié avec le Pape les revenus de l'Église, et le Pape élu s'engageait à consulter les cardinaux sur toutes les questions d'importance, spirituelles comme temporelles. Fort de ces garanties, le conclave ne prit qu'une journée pour élire à l'unanimité le même Gabriele Condulmer, qui prit le nom d'Eugène IV. Il fut solennellement couronné le quatrième dimanche de la quadragésime, ce qui relevait officiellement Caspar de Wandofen d'une charge de courte durée, dont il fut cependant remercié par un luxe de témoignages de reconnaissances, que Schönau, grinçant des dents, donna par la suite en exemple du goût du procureur pour le faste.

La disparition d'une moitié du trésor pontifical fut cause de troubles dans Rome, dans les mois qui suivirent. Le pape Eugène ayant demandé à se faire remettre, en même temps que les clés de Saint-Ange, le trésor de son prédécesseur, les Colonna ne trouvèrent à lui fournir que la partie restante avant d'évacuer le château. Une méfiance réciproque et des accusations furent lancées, le Pape jugeant que les Colonna tentaient d'escamoter à leur profit une partie du trésor, tandis que les Colonna, s'étant fait dire que les hommes du nouveau pontife avaient subtilisé les coffres, jugeaient les accusations particulièrement hypocrites et sans autre fin que de ternir leur réputation.

Incité par les cardinaux Giordano Orsini et Lucido Conti, le Pape réclama le reste du trésor, fit emprisonner Oddone Poccio, vice-camérier et évêque de Tivoli, parent et confident de son prédécesseur, et initia une enquête criminelle conduite avec une extrême rigueur. Enfin il exigea la remise des localités concédées aux Colonna sous Martin V. Alors, le jeune cardinal Prospero Colonna et deux autres clercs de sa parenté quittèrent Rome. Étienne Colonna et d'autres les suivirent et se réfugièrent auprès du prince de Palestrina qu'ils convainquirent de les défendre, car on cherchait à faire disparaître toute la famille. Plusieurs barons firent cause commune, et ils avaient en outre dans l'intérieur de la ville bien des intelligences. Le lendemain du troisième dimanche après Pâques, sous la conduite d'Antonio

Colonna, prince de Salerne, ils surprirent les défenses de Rome et pénétrèrent jusqu'à Saint-Grégoire et Saint-Marc. Mais ils ne rencontrèrent pas chez le peuple l'appui auquel ils s'étaient attendus, et, attaqués par les soldats du Pape, ils durent se retirer avec de grandes pertes. Les barricades construites près de leur palais furent prises d'assaut par les pontificaux. Malgré cet échec, ils tinrent, un mois durant, la porte Appienne. Alors commencèrent de part et d'autre les représailles accoutumées. Le Pape fit piller les maisons des rebelles et de leurs amis, pendant que ceux-ci pillaient et incendiaient tout ce qui tombait sous leurs mains dans la campagne romaine. Ils furent excommuniés, et on les déclara dépouillés de leurs fiefs et dignités. La paix ne fut conclue qu'à la fin de l'été, par la soumission des Colonna, qui acquittèrent de lourdes redevances.

La victoire du Pape le laissa cependant avec une ville durablement divisée entre les partis familiaux.

Tilmann s'en fut de Rome aussitôt que le Pape, une fois élu, eût relevé Caspar de Wandofen de sa charge de gouverneur de Saint-Ange. Il ne tenait pas à poursuivre ses échanges acrimonieux avec Niklosdorf à propos de Rita. La complicité avec le secrétaire dans l'opération du château Saint-Ange avait du reste effacé quelque peu leur antagonisme. Et vivre à proximité des coucheries de l'intrigante était déprimant. Il avait besoin de prendre du champ et de revoir les routes d'Allemagne. La convocation d'un concile à Bâle lui en donnait l'opportunité, car, ayant repris la décision de son prédécesseur, avec guère plus d'enthousiasme, le pape Eugène avait mandé aux princes de l'Église et de l'Empire de s'y rendre, et Tilmann était porteur de la convocation destinée au Grand-Maître de l'Ordre et aux évêques de Prusse et de Livonie. Il en profiterait pour passer également à Cologne mettre en place la fondation créée par la succession d'Herman Dwerg.

Quand Tilmann approcha des tours et clochers de Cologne, il fut pris d'une poignante nostalgie. Cela faisait vingt ans qu'il avait quitté ces lieux pour n'y jamais revenir depuis. Comme il entrait dans la ville par la porte Saint-Séverin, il eut le sentiment d'être un intrus que tout s'efforçait de repousser hors les murs. L'impression d'une menace immanente s'infiltrait en lui, une menace qui l'attendait et n'était pourtant pas devant lui mais derrière lui : une menace qui ne le guettait pas à l'angle de la rue, mais à l'intérieur de lui-même, au détour de ses pensées pleines d'ombre.

Remontant comme jadis par la rue Saint-Séverin, il fut bientôt devant la commanderie de l'Ordre. Des personnes entraient et sortaient, la cour dont il avait foulé le sol étant enfant était emplie du bruit qu'y faisaient de complets inconnus. La façade des bâtiments avait été rafraîchie, il ne retrouvait pas ses souvenirs.

Il poursuivit son chemin. Il avait décidé de ne pas passer la nuit à la commanderie, profitant de ce qu'il n'avait pas de courrier à y remettre. L'aisance dans laquelle il vivait désormais lui permettait de prendre une chambre dans une auberge proche des

marchés du centre ou de la cathédrale. Il descendit dans une hôtellerie de la place du Vieux Marché, en face de l'hôtel de ville.

Les autorités qu'il devait rencontrer résidaient à trois pâtés de maison de là, près de la cathédrale. L'université de Cologne était de fondation assez récente et remarquable. Il existait depuis le temps de Charlemagne une école liée à la cathédrale, et chacun des quatre ordres mendiants, Franciscains, Carmes, Augustins et Dominicains, en établissant leurs monastères dans la ville, avaient ouvert leur *studium generale*. Le plus réputé était, comme souvent, celui des Dominicains, qu'avait fondé et où avait enseigné le fameux Albert le Grand. Mais une quarantaine d'années plus tôt, en fait peu avant la naissance de Tilmann, la création d'une université dotée des premières chaires permanentes d'enseignants, avec ses statuts propres indépendants des congrégations, avait été le fait, non de l'Empereur ou du Pape, ou de quelque initiative princière, mais de la ville elle-même. Avec près de mille étudiants, c'était aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Empire. Les étudiants étaient souvent d'origine modeste et vivaient sur les bourses et fondations instituées par des mécènes, et étaient hébergés par les quatre ordres mendiants. Les cours étaient répartis dans des établissements dispersés aux alentours de la cathédrale.

Tilmann avait rendez-vous dans une maison dite *Frechen*, dans la rue de l'Oiseau, contre le cloître des Franciscains. C'était un bâtiment de formes cossues sur trois niveaux, le dernier sous le toit, donnant par le pignon sur une cour assez grande et sur l'arrière sur un jardin arboré. À l'angle gauche de la façade, elle était accointée d'une tourelle hexagonale qui abritait l'escalier montant aux étages, elle-même devancée d'une petite remise. Le bâtiment était vide et sa voix résonna quand il appela pour demander s'il y avait âme qui vécût.

Deux hommes descendirent des étages pour le recevoir. L'un était plus âgé que l'autre, mais tous deux avaient l'embonpoint avenant de ceux qui n'ont pas besoin de vivre de leurs bras. Celui qui s'annonça comme le recteur, Johannes van de Brede, et qui était docteur en médecine, présenta son jeune collègue Heymeric van de Velde, vice-chancelier, qui l'assisterait dans l'entretien, car il était docteur en théologie, et donc davantage versé dans les questions auxquelles touchait la donation de Dwerg.

Ses interlocuteurs étaient réjouis comme on peut l'être quand

un bienfaiteur vient vous confirmer un bénéfice et discuter des détails de sa mise en place. L'université avait fait tout récemment l'acquisition de cette maison grâce au don d'un collègue, le Docteur Johannes Vorbur. Actuellement, les cours de droit étaient dispensés dans un quartier plutôt éloigné du centre, dans une maison *Am Waidmarkt*, mais cette acquisition permettrait l'an prochain, ou sous deux ans au plus, d'installer ici la *Rechtschule*, l'école de droit. La donation d'Hermann Dwerg permettrait de financer un enseignement de droit canonique, et un *Collegium Hervordianum* pour accueillir les étudiants venant de Herford, qui y seraient logés, nourris et vêtus. Le collège serait hébergé dans une aile à l'arrière, en attendant la construction d'un bâtiment définitif.

Tilmann visita les lieux que l'on proposait à son appréciation. Il aurait été bien en peine de porter un jugement, que ce fût d'architecte ou d'intendant, sur l'adéquation du bâtiment à sa future destination. Mais il appréciait d'être investi de cette aura qui entoure le porteur de bonnes nouvelles et de cadeaux mirifiques.

Le recteur avait à faire, mais Tilmann fut retenu à dîner à l'heure de midi par le vice-chancelier van de Velde. À l'auberge, ils sympathisèrent, et le théologien, qui semblait avoir presque le même âge que Tilmann, fut heureux de découvrir que le messager de l'Ordre était assez lettré pour deviser sur les classiques grecs et latins, auxquels il ajoutait les auteurs toscans ici inconnus. Tilmann apprit qu'Heymeric avait en fait d'abord étudié la philosophie et la théologie à Paris, puis à Diest, avant de venir à Cologne pour y reprendre des études de théologie et y obtenir son magistère trois ans plus tôt. Le professeur de théologie fraîchement nommé était une étoile montante de la jeune université. On le pressentait comme le futur recteur, et il s'impliquait dans les débats que relançait l'ouverture du concile à Bâle. Ici, l'on était assez majoritairement favorable à la position qui voulait que l'assemblée des clercs fût l'instance suprême de l'Église, au-dessus du Pape. Un vent de fronde, mais aussi d'espoir, animait les croyants, car ce concile devait être celui du renouveau de l'Église, ainsi que de sa réunification, non seulement à l'intérieur, mais avec l'Église d'orient. Tilmann pressentait de son côté que ce concile ne serait pas aussi aisément expédié que celui de Sienne, sept ans plus tôt. Le Pape qui venait d'être élu ne

renoncerait pas à sa prééminence, mais aurait fort à faire pour s'y imposer.

Les deux hommes se quittèrent en espérant avoir l'opportunité de se revoir, si Dieu le voulait, soit à Cologne dans le cadre du suivi de l'exécution testamentaire d'Hermann Dwerg, soit même à Bâle, dont décidément le théologien semblait penser que, bien davantage que Rome, Cologne ou Paris, ce serait dans les années à venir l'endroit du monde où beaucoup de choses se décideraient et par où il faudrait passer pour respirer l'air de son époque.

Tilmann se retrouva ainsi à vaguer dans les rues de Cologne, à l'heure chaude de cet après-midi d'été. Il lui fallait également s'entretenir avec le magistrat de la ville au sujet de la mise en place de cette donation annuelle de trente florins pour aider au mariage d'une jeune fille méritante et impécunieuse. Il ferait cela le lendemain, se disait-il en pensant avec quelque ironie à certaine jeune fille méritante et impécunieuse qui avait bénéficié de la première donation et répandait maintenant son parfum dans les appartements princiers de l'Ordre à Rome.

Son choix de loger au Vieux Marché n'était pas tout-à-fait innocent, car pour revenir du quartier universitaire vers son hôtellerie, il était incité à faire le détour par le quartier Saint-Laurent, la rue *Unter Goldschmied* et la juiverie. Dans cette cité où il avait pourtant vécu, il se sentait comme un étranger, rejeté, un peu misérable, et c'est sans doute à la recherche de quelque rivage d'un bonheur passé qu'il se porta, par les rues de la ville, dans le quartier qui avait été celui d'Ise.

La rue où elle résidait avec son époux était animée. Les artisans et les commerçants exposaient leurs marchandises sur les éventaires de leurs boutiques. Les passants s'y arrêtaient pour considérer tel objet, négocier un prix. Ses pas le portèrent devant la maison, dont tous les volets étaient ouverts. Le couple vivait-il toujours ici ? Ise était-elle seulement vivante ? Et pourquoi cette question le travaillait-il avec cette insistance, alors qu'il avait rompu avec elle il y avait vingt ans, sèchement, sans rien dire, et sans rien ressentir à l'époque, et que, selon toute vraisemblance, elle l'avait oublié comme s'effacent nos amours de jeunesse.

Il fit le tour du pâté de maisons et repassa à nouveau dans la rue. C'était idiot. Que cherchait-il ? Se promener en tournant autour d'un souvenir enfoui n'était certes nullement interdit par

la loi. Cela pouvait tenir du pèlerinage. Mais était-ce bien prudent pour son esprit et pour son âme ? Qu'impliquait de roder ainsi comme autour d'un bien à dérober ? Comme si le souvenir, d'appartenir à un autre âge, à un autre Tilmann, lui était désormais interdit ? Garde-toi, mon garçon, de faire comme la femme de Lot qui, se retournant sur son passé dans l'espoir d'y revenir, fut transformée en statue de sel.

S'il continuait à tourner ainsi dans le quartier, revenant dans un sens, puis dans l'autre, par la même rue, on finirait par le remarquer et se demander si cet inconnu, quoique bien vêtu, n'était pas quelque monte-en-l'air en reconnaissance de maisons à visiter. Il s'arrêta devant l'une des boutiques, à l'angle de la rue, un maroquinier qui proposait, parmi d'autres articles de cuir, des éléments de sellerie auxquels il fit semblant de s'intéresser. De là où il se trouvait, il pouvait voir l'entrée de la maison d'Ise.

Il s'interrompit dans son examen d'un harnais ouvragé quand il vit la porte s'ouvrir. Ise en sortit. Il la voyait d'assez loin, à cinquante pas, mais il la reconnut d'emblée. Elle était vêtue d'un bliaud qui semblait de bonne étoffe, de couleur grise, et ses cheveux étaient ramenés sous une coiffe blanche. Sans doute avait-elle pris quelques rides que la distance l'empêchait de distinguer. Mais le port de sa tête, le geste délié, le sourire doux qu'il devinait étaient bien les siens. Comment, de loin, fait-on pour reconnaître quelqu'un dont on ne distingue pas les traits, dont les cheveux sont cachés sous une coiffe ? Faut-il que notre envie de voir porte notre âme à discerner quelque détail que les yeux ne voient pas ? Pourtant, il le savait, ce ne pouvait être qu'elle. Son cœur battait plus qu'il ne l'aurait voulu.

Comme il hésitait encore à quitter son poste d'observation pour aller au-devant d'elle, elle se retourna vers l'intérieur de la maison, semblant attendre quelqu'un. Parut alors un garçon d'une dizaine d'années, qu'elle prit par la main en souriant plus largement encore. Elle ferma la porte et s'engagea dans la rue, venant dans sa direction.

Tilmann se détourna, faisant semblant de s'intéresser à nouveau aux articles de sellerie. La mère et l'enfant passèrent derrière lui, sans qu'Ise le reconnût. Il sentait avec un désespoir douloureux sa présence toute proche dans son dos, entendit sa voix, pleine des rires qu'il lui connaissait, dire à l'enfant les banalités que l'on dit aux enfants. Un parfum fugace, dont Tilmann n'au-

rait su dire s'il venait vraiment d'elle ou de ses souvenirs cherchant à se frayer un chemin vers le jour, arracha en lui comme une vieille serrure qui fermait le coffre d'émotions oubliées. Ils tournèrent à l'angle de la rue, et Tilmann, qui déjà s'effondrait doucement à l'intérieur de lui-même, les laissa s'éloigner.

Dans l'obscurité de la chambre où il s'était enfermé, Tilmann était allongé, les yeux grand ouverts. Dormait-il, et était-il en train de rêver qu'il était éveillé ? Ou la voix, dans sa tête, lui parlait-elle si distinctement qu'il l'entendait, non du dedans, mais à ses oreilles, comme venant d'un lieu insituable à proximité de son lit ?

– Jamais il ne faudrait se retourner sur son passé, Tilmann. Le temps est la dimension du monde que Dieu invente pour faire que ce qui a été noué une fois ne puisse être dénoué, pour faire que les choix qui ont été faits, on ne puisse revenir dessus et choisir une autre option.

– Cela, j'aurais pu le dire moi-même. Donc, sans doute est-ce moi qui parle, ou qui rêve que je parle.

– Tu te demandes si Dieu est assez omnipotent pour te faire revenir en arrière, en un certain point de ton passé, et te permettre de prendre une autre décision, une autre direction. Tu pourrais alors avoir décidé de ne pas rompre aussi sottement ta liaison avec Ise il y a vingt ans. Tu ne serais pas parti sur les routes de Prusse avec ton maître. Tu serais allé frapper à sa porte bien qu'elle te l'eût interdit, au risque de te faire prendre par les sbires de son mari. Tu lui aurais montré la force d'un désir qui va contre ce que la femme demande, mais pas forcément contre ce qu'elle attend.

– Oui, je me le demande. Donc c'est moi qui me le demande, et non une voix dans ma tête. Et je me demande même si Dieu m'accorderait de remonter plus loin dans le temps, pour que j'embrasse Ise ce fameux soir où je ne l'ai pas fait. Peut-être que j'aurais juste fait partie de la kyrielle de ses amants, j'aurais joui d'elle, puis je me serais lassée d'elle, et tout serait bien, qui finit bien.

– Mais Dieu a-t-il lui-même le pouvoir de défaire ce qu'il a fait ? Oui, sans doute, car il est omnipotent, il est donc hors du temps. Le temps n'est que ce qu'il impose à ses créatures pour qu'elles fassent des choix irrémédiables. Sinon, tout serait possible, tout serait équivalent et il n'y aurait plus ni bien, ni mal.

– Je vais donc à nouveau passer à côté d'elle. Elle a un enfant, peut-être plusieurs, elle a une autre vie avec son mari. Il m'aurait été possible de défier cet homme, de lui disputer Ise. Mais je ne peux lui disputer, à elle, le choix qu'elle a fait d'avoir un enfant. Je ne peux pas entrer en concurrence avec ce choix. D'abord parce que ce serait interférer avec son bonheur, et que si j'ai de l'amour pour elle, alors je dois pouvoir l'aimer jusqu'à abandonner l'idée de vivre avec elle, jusqu'à l'idée de seulement la revoir. Car cela pourrait nuire à son bonheur dont je suis visiblement absent, dans lequel je n'ai pas de place.

– Ta douleur vient de ce que tu as été enfant toi-même, et que tu ne peux qu'envier le quotidien d'un enfant qui vit ainsi entouré de l'amour d'une mère.

– Mais je me souviens que, moi aussi, j'ai des enfants, et qu'ils attendent de moi un peu plus que de courir après des rêves chimériques.

– Tu repars donc sur les routes. Est-ce ta décision ?

– Es-tu donc ma conscience ?

– Ah ah ! Ou ton ange gardien ? Ou ton démon ? Faut-il que ton discernement moral soit bien faible pour que ce soit la voix d'un autre qui te guide, et non ta voix intérieure. Penses-tu avoir tant muselé ta conscience qu'elle s'échappe pour te revenir par l'extérieur ? Mais alors, si j'ai à ce point consistance d'une personne réelle, réponds à cette question abyssale : qui est ma conscience, à moi ? Qui est la conscience de ta conscience, l'ange gardien de ton ange gardien, le démon de ton démon ? Et surtout, de qui es-tu toi-même la conscience ? De Caspar, dont tu tiens les ficelles ?

– Caspar n'est pas un être véritable. C'est une créature, une invention.

– Nous y voilà ! Tu es bien présomptueux de poser que tu es, toi, un être véritable. Qui te dit que tu n'es pas un personnage de fiction, une marionnette que son artisan doterait d'une conscience l'accompagnant sur les chemins, comme les grillons qui te parlent constamment quand tu dors à la belle étoile ? Je serais ton double, ou ta doublure, comme on dit de cette pièce d'étoffe à l'intérieur d'un vêtement, dont on peut le détacher pour en faire un autre vêtement. Une conscience, c'est ce qui te guide dans le choix entre deux options bien claires. Moi, je viens quand les questions ne sont pas encore posées, quand l'esprit

est nébuleux, dans cet état incertain où ce qui pourrait être n'est pas encore advenu, et où ce qui est pourrait ne pas être, quand les idées doivent prendre forme précise, quand elles ne sont pas encore une question, un problème, mais seulement l'intuition de quelque chose dont l'informe provoque l'inquiétude. L'entité que l'on nomme conscience, ange gardien ou démon est là pour guider les réponses. Moi, j'aide à formuler les questions.

Tilmann arriva à Marienbourg au début de septembre, pour y découvrir que les nouvelles provenant d'Italie l'y avaient précédé, et que la vie scandaleuse de Caspar de Wandofen y prenait des proportions amplifiées par l'écho de rumeurs et rapports contradictoires. Andreas Schönau, qui était monté de Rome à deux reprises au cours de l'année, pour informer le Grand-Maître des troubles qui s'y déroulaient, n'avait pas peu contribué à l'épaississement des doutes qui pesaient sur le jeune procureur général de l'Ordre. Ayant rapporté, lors de son premier déplacement, ce qu'il savait des dépenses fastueuses et de la lubricité de Wandofen, il avait, en sous-main, lui-même alimenté la rumeur. Il était reparti avec pour mission d'enquêter et établir un rapport, puis était revenu pour annoncer que ragots et on-dit n'étaient que partiellement vrais. En fait, la vérité était bien pire.

Caspar de Wandofen avait, selon ce rapport, fait venir une prostituée et sa mère dans la maison de l'Ordre, et cette *Metzchen*, que l'on disait de Cologne, était tombée enceinte de ses œuvres. Schönau avait enquêté auprès d'un scribe de Wandofen qui, pressé de questions, avait fini par dire que lui-même était en désaccord avec cette situation, qu'il avait pris son courage à deux mains et suggéré au procureur que la femme fût déménagée, en raison de la réputation qu'elle allait donner à leur Ordre en demeurant ici, mais il avait essuyé un refus empreint de colère. La femme avait accouché peu après d'une petite fille. Le vrai scandale commençait à ce moment-là. Pour des raisons inconnues, le procureur avait fait arrêter la mère de la prostituée. La *Metzchen*, prenant sa fille de deux semaines avec elle, s'était alors rendue à la résidence pontificale, puis à celle du camerlingue et celles de différents courtiers, pour y crier, selon les cas dans les bâtiments ou depuis la rue, que le procureur général de l'Ordre teutonique lui avait fait un enfant et arrêté sa mère. Dans des circonstances qui restaient incertaines, que la jeune femme eût été malmenée par la garde ou qu'elle fût hors de son état normal, l'enfant était morte des suites de cet épisode. Le procureur aurait alors saisi les biens de sa maîtresse et les aurait retenus,

jusqu'à ce qu'un ordre émanant de Sa Sainteté lui eût enjoint de les restituer. Traîné devant la Cour, Wandofen avait été réprimandé et le Pape avait déclaré qu'il ne voulait plus jamais le voir. En conséquence de quoi, lors de plusieurs évènements officiels impliquant les représentations des princes de l'Empire, des dignitaires de l'Église, et la présence des ordres monastiques et militaires, le procureur général s'était vu interdire l'accès aux audiences, ce qui n'était jamais arrivé à un représentant officiel d'un ordre religieux. Châtié mais non contrit pour autant, il avait pris par la suite dans son lit une prostituée bavaroise, puis une jeune romaine.

Tilmann était catastrophé à l'énoncé de ce tableau d'horreurs. Le récit comprenait de nombreuses zones d'ombres autour de certaines circonstances, qui indiquaient qu'il était excessif et par endroits fortement romancé. Caspar n'avait pas pu être présenté physiquement devant un tribunal, et son exclusion des manifestations officielles de la cour pontificale n'était pas forcément le résultat d'une disgrâce : il se trouvait qu'il ne pouvait tout simplement pas s'y rendre en personne. Mais Tilmann était bien placé pour savoir qu'un récit n'a pas besoin d'être véridique pour être cru. Il fallait seulement qu'il fût vraisemblable Et celui-ci reposait, il le savait aussi, sur des faits probablement réels qu'il devinait entre les lignes. Qu'est-ce que Niklosdorf avait tramé pendant qu'il n'était pas là ? Avait-il engrossé Rita ? Avait-il multiplié les rencontres galantes dans le lit du procureur général ?

Interrogé à ce sujet par le Grand-Maître, Tilmann ne cacha pas que le procureur menait une vie peu conforme aux vœux de célibat et de chasteté d'un Ordre religieux, mais il en fit un témoignage plus modéré, exprimant ses doutes sur le récit étonnant que transportait la rumeur. Il brossa le tableau d'un homme séduisant, peut-être séducteur, ce qui l'exposait à la tentation. Mais ces défauts étaient le revers de leurs qualités car, comme il était avenant et avait de l'entregent, Wandofen avait su se faire de nombreux amis, il était apprécié par les grandes familles romaines, les Orsini et les Conti, aujourd'hui principaux supports du nouveau Saint-Père. Sinon, comment eût-il été désigné par les cardinaux comme gouverneur du château Saint-Ange pendant la période délicate du *sede vacante* ? La confiance qu'on lui avait accordée requérait une certaine unanimité. S'il n'avait pas

efficacement défendu le trésor des Papes, il n'aurait pas été félicité par le cardinal Orsini et le Souverain Pontife lui-même. Et si la famille du défunt pape Colonna le savait désormais, sinon dans le camp de ses ennemis, du moins fidèle au Saint-Siège par le devoir auquel le tenait son appartenance à un Ordre religieux, du moins respectait-elle le procureur, et peut-être même le craignait-elle un peu.

Paul de Rusdorf se lissait la barbe et se tordait la moustache d'un air agacé. Il finit pas décider l'envoi d'un enquêteur sur place, et désigna à cet effet Andreas Pfaffendorf, le curé de Thorn.

Tilmann avait entendu parler du curé, qui s'était fait connaître par ses récents exploits dans la lutte des Teutoniques contre les tentations hussites à l'intérieur même de leurs États prussiens. C'était un prêtre de l'Ordre, docteur en droit canon et curé de la paroisse de la cathédrale Saint-Jean de Thorn. Originaire de Heilsberg en Varmie, il avait dans sa jeunesse étudié à Prague, Vienne et Bologne, et c'est pendant cette période que, comme beaucoup d'étudiants originaires de Prusse, il avait été recruté par les Teutoniques, après la bataille de Tannenberg et en prévision des futurs conflits avec la Pologne, pour renforcer les rangs des juristes de l'Ordre. Détenteur d'un titre de docteur en droit canon en 1421, il avait entamé une carrière ecclésiastique dans l'évêché de Sambie, sur la Baltique, d'abord comme chanoine du chapitre, puis comme prévôt. À l'arrivée au pouvoir de Paul de Rusdorf, il était entré à son service. Il était formellement curé de la paroisse cathédrale de Thorn, mais plus souvent occupé à des missions diplomatiques pour le compte du Grand-Maître.

Il n'était cependant pas réputé pour sa souplesse. Ayant, comme d'autres, sollicité des bénéfices auprès du Saint-Siège, il avait été investi par le Pape d'une mission de prédication dans la croisade contre les Hussites et contribuait par ses prêches à la lutte contre l'hérésie. Mais son exaltation le conduisait à dénoncer également les excès de l'Église. À Thorn même, il avait si bien animé le peuple qu'il en obtint que les Dominicains fussent chassés de l'église Saint-Nicolas qu'ils desservaient. Il fallut l'intervention du commandeur de Thorn pour les réinstaller dans leur église. La haine qu'il s'attira des Dominicains, qu'il avait également provoqués à une joute oratoire à Dantzig, à l'occasion de la Saint-Dominique, fut telle que Peter Wichmann, un

moine de leur obédience, mandaté comme inquisiteur, tenta de le faire comparaître pour suspicion d'hérésie devant son tribunal. Il avait fallu l'intervention des autorités des deux côtés pour que chacun restât dans les limites de sa juridiction.

On ne pouvait contester le bien-fondé du choix du Grand-Maître, qui envoyait ainsi à Rome l'équivalent d'un inquisiteur. Pfaffendorf était un homme grand de taille, maigre et sec, au nez aquilin et à l'œil sévère. Il ne donnait pas l'impression que l'on pût l'atteindre par des cadeaux ou de belles paroles. Tilmann craignait qu'il fît bonne entente avec un Schönau qui lui ressemblait beaucoup. Il anticipait avec inquiétude leur arrivée dans le pandémonium qu'avaient dû provoquer Niklosdorf et Rita, et dont il devait bien admettre que lui-même était la cause première.

Le Grand-Maître écrivit à Caspar de Wandofen une lettre l'informant de la mission d'enquête dont il avait investi Andreas Pfaffendorf. La lettre, qu'il envoya en deux exemplaires, l'un par Tilmann, l'autre par le curé de Thorn en personne, est datée du sixième jour des ides d'octobre 1431. La réponse qu'y fait Wandofen, datée dans les archives du troisième jour de janvier 1432 et se référant aux deux envois, indique que Tilmann fit galoper ses montures à bride abattue pour arriver à Rome vers la fin novembre, avant Pfaffendorf, qui n'arriva qu'un mois plus tard, peu avant Noël.

À Rome, Tilmann se fit expliquer par Niklosdorf qu'effectivement le procureur avait pris du bon temps avec différentes courtisanes qui s'étaient succédé dans ses appartements. Tilmann ne commenta pas : il pouvait déduire de ce mensonge que le secrétaire avait effectivement profité des commodités de la maison. Niklosdorf avait pris sur lui, par souci de faire respecter la rigueur monastique des lieux, de mettre à la porte les femmes en question toutes les fois où il sentait que le désintérêt du procureur lui en laissait la possibilité. Rita et sa mère avaient posé problème, prétextant avoir obtenu l'autorisation du procureur pour tenter de s'incruster, mais il avait déjoué l'imposture.

– On ne peut tout de même pas monter un tel boniment à des proches du procureur, n'est-ce-pas ? dit-il à Tilmann en le regardant avec un sourire équivoque.

La mère avait causé un tel désordre qu'il avait fallu l'enfermer, et la fille, tenant un paquet emmailloté dans ses bras, avait alors fait le tour de la ville avec cette annonce scandaleuse d'un bébé qui serait celui du procureur. Il était difficile de savoir si cela était vrai, puisque le fruit prétendu de ces amours illégitimes avait rapidement disparu quand on s'en était inquiété. Toutefois, pour étouffer l'affaire, Niklosdorf avait cru plus avisé de puiser, dans les coffres nouvellement remplis, de quoi faire une situation aux deux femmes en échange de leur silence.

Le ménage étant fait, il restait donc à préparer la visite de l'envoyé du Grand-Maître, ce à quoi s'attacha Tilmann. Il commença par prendre des nouvelles de la situation générale à Rome. Niklosdorf lui confirma que la ville était sous contrôle, les Colonna s'étant incliné. Dans le cadre des accords qui avaient été négociés avec les rebelles, le jeune cardinal Prospero Colonna, qui avait été destitué au début des hostilités, et comme tous les siens excommunié, avait été depuis réintégré.

Par contre, on s'était engagé dans un conflit avec l'assemblée conciliaire à Bâle. Le concile était prévu s'ouvrir en mars dernier, à l'époque où Martin V l'avait convoqué. Celui-ci étant mort peu avant, le nouveau pape Eugène avait maintenu la dé-

cision, mais traînait les mules pour s'y rendre en personne, voulant éviter d'avoir à affronter une majorité qui voulait lui imposer la prééminence de l'assemblée sur son pouvoir. Le cardinal Giuliano Cesarini, qui avait été absent de Rome au moment de l'élection, car occupé par la croisade contre les Hussites, devait présider le concile mais était toujours absent de Bâle, où l'assemblée le pressait de se rendre. Finalement, le concile avait été officiellement ouvert en juillet dernier par Jean de Palomar, chapelain du Pape, et Jean de Raguse, procureur général des Dominicains, tous deux délégués par le cardinal Cesarini. Et celui-ci avait rejoint l'assemblée au début de septembre. Les débats étaient houleux, et les prélats romains étant absents, la majorité était nettement en faveur d'un décret réaffirmant, dans la continuité du concile de Constance, la prééminence du concile sur le Pape.

Tilmann s'entretînt avec Schönau, qui n'avait pas de mots assez acides contre le procureur, et était très satisfait à l'idée de rencontrer l'envoyé du Grand-Maître pour lui dire ce qu'il en pensait.

– Le frère Andreas sera sans doute à votre entière écoute, le rassura Tilmann. C'est un homme d'une grande probité qui manifeste la plus grande sévérité dans ce genre d'affaire. Il vous ressemble beaucoup, sur ce point.

– J'ai entendu parler de lui comme d'un prédicateur efficace contre les excès des ordres religieux. Nul doute qu'il nettoiera les écuries d'Augias.

– Je vois que vous vous entendrez bien, et il est pareillement important qu'il y ait une bonne connivence entre le procureur ici et vous, qui suivez nos affaires dans l'entourage du Souverain Pontife.

– Je ne vous entends pas bien, Tilmann. Vous savez bien que je suis en complet désaccord avec le procureur.

– Oui, mais je parle d'un probable futur procureur, si nous devions nous faire confirmer la déchéance de Wandofen. Comme le curé de Thorn a la confiance de notre Grand-Maître, il est assez logique de penser qu'il vient à la fois comme juge et comme éventuel remplaçant.

Schönau pinça les lèvres, ce qui confirma Tilmann dans l'idée qu'il se faisait des ambitions du scribe.

– Vous allez vite en besogne, dit ce dernier, en faisant un gros

effort pour paraître ne pas s'intéresser à la question. La charge de procureur général devrait être confiée à quelqu'un qui connaît le sérail.

– Vous voulez dire : quelqu'un comme notre jeune collègue Johann Niklosdorf ? Il est vrai qu'il traite la plupart des dossiers de Wandofen, lequel se contente souvent de signer.

– Non, non, répondit Schönau en tordant le nez, car il n'appréciait pas davantage Niklosdorf.

– Oh ! Pardonnez mon aveuglement. Vous pensez peut-être à vous-même, frère Andreas. Mais il me semblait que vous étiez promis à une carrière plus ecclésiastique, du fait de votre familiarité avec le Saint-Père. Ne parle-t-on pas de vous à propos d'un bénéfice de chanoine en Prusse ?

– Ah bon ? s'étonna Schönau, soudain intéressé. Vous avez entendu parler de cette possibilité ?

– Il me paraît bien que le Grand-Maître était disposé à soutenir une candidature de votre part, mais je n'ai pas connaissance de quelle charge il s'agit.

– Il doit s'agir du chapitre de Varmie, car le doyen est âgé. Vous pensez que je devrais demander à en devenir chanoine ?

– C'est la voie naturelle, si l'on vise le doyenné, confirma Tilmann, notant pour lui-même que le scribe avait déjà identifié les postes susceptibles de se libérer dans les prochaines années.

Ils se quittèrent sur cet échange, chacun entraîné dans ses pensées, qui suivaient toutefois des cours différents.

Andreas Pfaffendorf arriva à Rome trois jours avant Noël. Entre-temps, le conflit entre le Pape et le concile venait de franchir une nouvelle étape. Quatre jours plus tôt, on apprenait qu'Eugène IV dissolvait le concile. C'était là engager l'épreuve de force, car la question était de savoir si les évêques présents à Bâle pousseraient leur résolution et leur opposition au pouvoir romain jusqu'à passer outre à un décret pontifical, ou si par crainte d'un nouveau schisme ils se plieraient à cette décision.

Pfaffendorf assista, en compagnie de la représentation de l'Ordre, à la messe de Noël célébrée par le Saint-Père lui-même. La délégation de l'Ordre, dans les stalles qui lui étaient réservées, comprenait, outre l'envoyé du Grand-Maître, les représentants des maîtres provinciaux d'Allemagne et de Livonie, Johann Menchen et Johann Sobbe, ainsi que Tilmann et Niklosdorf. Tilmann s'était arrangé, en l'absence du procureur général

qui jouait toujours la *persona non grata*, pour que le curé de Thorn occupât sa place, indiquant à qui voulait y voir signification qu'il était investi de son autorité et qu'il était peut-être celui qui prendrait sa succession. Sur les sièges qui avaient été réservés aux *familiares* du Pape, à quelques distances de là, Andreas Schönau jetait des regards fâchés vers leurs rangs.

Pfaffendorf n'attendit pas les fêtes de l'an nouveau pour demander à voir le procureur général. Tilmann dut lui expliquer que celui-ci faisait pénitence depuis le début de l'avent dans un couvent retiré du Latium, à l'écart du faste mondain de Rome, accompagnant par l'esprit les célébrations liturgiques de la venue du Seigneur sur terre, et qu'il en reviendrait après l'épiphanie. La lumière du monde était apparue, non dans le temple de Jérusalem, mais dans une étable d'un village écarté, indiquant que l'humilité était la condition d'une vue claire sur soi-même et sur les décisions à prendre. L'inquisiteur hocha la tête, un peu impressionné, et admit que ce retrait était l'indice d'une louable contrition du procureur, si toutefois il devait se confirmer qu'il avait des péchés à se faire remettre. En attendant, il entendrait donc le personnel de la maison, ainsi que les partenaires de l'Ordre orbitant autour du Palais et de la Curie, le cardinal-protecteur, etc. et bien entendu le scribe et *familiaris* du Pape, Andreas Schönau, à qui l'on devait ces rapports désobligeants.

Le cardinal Lucido Conti était toutefois absent de Rome, étant retourné à Bologne, qu'il gouvernait au nom du Pape.

Andreas Pfaffendorf reçut les uns et les autres dans la salle de réception de la maison de l'Ordre, où l'une des tables du réfectoire avait été installée. Les tapisseries qui décoraient les murs avaient été intentionnellement décrochées, dépouillant la vaste salle de l'apparat auquel tous étaient habitués. En dehors de deux porte-candélabres, l'ameublement se résumait à la grande table et à trois chaises. Assis à l'une des extrémités, il invitait les personnes interrogées à s'asseoir à l'autre bout. Sur le long côté de la table, à quelque distance de l'inquisiteur, était assis le scribe qui prenait en note les minutes de l'entretien. Connaissant Tilmann comme un proche de l'Ordre mais qui n'en faisait pas partie, et avait néanmoins la confiance du Grand-Maître, Pfaffendorf lui avait demandé d'officier à cette place comme témoin. Il serait donc présent à toutes les auditions. Les dimensions de la salle, vide de gens comme de meubles, la nudité des murs, le

bois de la grande table sur laquelle n'était posé que le cahier où serait inscrit ce qui se dirait, formaient un environnement qui est bien connu de tous les inquisiteurs de toutes les époques, et qui vise, chez celui qui est introduit dans les lieux, un tremblement général du corps, suivi d'un relâchement brutal des sphincters.

Les collaborateurs du procureur, Niklosdorf en tête, les procureurs, les avocats, les scribes et jusqu'aux domestiques, confirmèrent leur opinion positive de leur maître : il était quelqu'un d'à la fois exigeant dans le travail, qui en demandait beaucoup, mais faisait confiance pour l'exécution, et payait régulièrement les appointements. Oui, il était vrai qu'ils avaient vu passer l'une ou l'autre jeune femme qui n'avait rien à faire dans une maison conventuelle, mais ils n'étaient pas juges de ce qui était nécessaire à un homme actif et viril pour se distraire des tensions d'une telle charge. Niklosdorf se dit qu'en l'absence de leur maître, en retraite depuis des semaines, ces gens ne subissaient sans doute pas de pression directe de sa part, et étaient donc probablement sincères.

Johann Menchen, le représentant du maître provincial d'Allemagne, un jeune docteur en droit, dont on savait qu'il n'aimait pas Wandofen, en fit un tableau critique : c'était, selon lui, un homme rusé, peu fiable, ne reculant pas devant l'achat d'informations et d'appuis, le financement d'espions, voire l'usage de la violence. Mais il n'y avait là rien que l'on put considérer comme étranger à l'activité d'un ambassadeur résident. Et ses propos n'allaient pas jusqu'à décrire ses mœurs sybarites. Pfaffendorf savait aussi qu'en Prusse le maître d'Allemagne était de ceux qui commençaient à dégoiser des vilenies sur le Grand-Maître lui-même. Il n'était pas étonnant que les hommes du *Landmeister* à Rome soient eux-mêmes malveillants à l'égard des hommes du Grand-Maître qu'ils voisinaient. Tout cela était de politique courante. Si le maître d'Allemagne devenait un jour Grand-Maître, Johann Menchen, son représentant à Rome, serait bien placé pour devenir procureur général : on voyait quel pouvait être son intérêt à tailler des croupières au procureur en place.

Johann Sobbe, le représentant du Maître de Livonie, donna une image pratiquement inverse. Les intérêts du Maître de Livonie étaient étroitement liés à ceux du Grand-Maître, surtout depuis l'affaire du clergé livonien. Son représentant était habituel-

lement à la disposition du procureur général, surtout s'il fallait diligenter des mesures concrètes de basse besogne. Il brossait de la cour pontificale un tableau cynique, précisant que sans argent, aucune action n'y était possible. Il trouvait Wandofen trop scrupuleux à cet égard, regardant à la dépense là où il fallait payer des espions, des passe-droit et des hommes de main, réticent à utiliser la violence alors qu'elle aurait été, de son point de vue, souvent nécessaire et plus expéditive. Pfaffendorf comprit qu'à côté des Livoniens, Wandofen était un administrateur subtil, et que sans lui, on aurait eu à gérer à Rome, et sur les chemins entre Rome et la Prusse, les conséquences d'une quantité incontrôlée d'assassinats.

Pfaffendorf entendit Johann Karschau, un prêtre de l'Ordre qui était depuis de nombreuses années désigné par le conseil de la ville de Dantzig comme son procureur à Rome. Il n'était pas suspect d'être un ami du procureur général, mais dans un rapport écrit dont on a la trace, daté de l'année 1431, le jour de la Saint-Sylvestre, ce Karschau décrit Wandofen comme un bel homme, affable, d'un grand tact, apprécié et écouté de tous. Il s'est bien imprégné des mœurs de la cour pontificale. Il s'est nécessairement fait des ennemis, mais on peut parier que ceux qui disent du mal de lui cherchent surtout à prendre sa place. Il ne désigne pas explicitement ces prétendants, ne donnant les noms, ni de Menchen, ni de Schönau.

Le curé de Thorn reçut Andreas Schönau pour terminer, non sans s'être préalablement enquis, auprès de ses précédents interlocuteurs, de ce qu'il y avait à connaître de lui.

– Le frère Andreas est un agent important de notre Ordre au Palais, avait prudemment commenté Tilmann. Sa fréquentation des cercles les plus proches de Sa Sainteté nous permet de faire avancer nos affaires en ayant l'oreille de celle-ci. Dans nos démêlés avec l'archevêque de Riga, nous n'aurions rien pu faire sans son aide. C'est lui, en particulier, qui a rédigé le projet de la bulle qui nous est finalement favorable.

– Je dois en savoir un peu plus sur lui que sur les autres, puisque c'est lui qui a rédigé un rapport à charge sur notre procureur. Le fait-il dans l'intérêt de l'Ordre ou dans le sien ? Diriez-vous qu'il est inconditionnellement dévoué à notre Ordre ?

– Il ne faut pas oublier qu'il est désormais aussi, et peut-être d'abord, au service du Palais. Du reste, il n'oublie pas de se faire

rétribuer pour les dossiers qu'il place au-dessus de la pile. Nous lui devons encore soixante livres pour la rédaction de la bulle, et il est possible qu'il en veuille au procureur de n'avoir pas encore été payé.

– J'ai été informé de cela par le Grand-Maître, car il lui a écrit directement pour les lui réclamer. Diriez-vous donc qu'il est vénal et contaminé par l'esprit du temps et du lieu, qui fait bonne place au trafic des bénéfices et des influences ?

– Certes non, assura Tilmann. Mais il doit, comme tous les clercs qui occupent des postes rémunérés à la tâche, rechercher pour ses vieux jours l'assurance d'une rente. Les membres de notre Ordre qui ont exercé à Rome n'ont-ils pas tendance à en revenir chanoine, ou même évêque, dans les diocèses qui dépendent de nos États ?

– Vous faites allusion au frère Tiergart, le prédécesseur de Wandofen ? Pour réussir son retour, Schönau aurait donc intérêt à devenir d'abord procureur général, ce que, pour les mêmes raisons, convoitent quelques-unes des personnes que j'ai rencontrées. Voilà qui motiverait un zèle visant à accélérer la libération du poste.

Tilmann s'abstint de renchérir. L'inquisiteur, dont le raisonnement était affûté par la pratique de ses missions, n'avait pas besoin qu'on l'aide à éclairer les mobiles de ses contemporains, dont il avait manifestement une connaissance dénuée de toute illusion, mais également de tout a priori. Il ne se risqua pas, comme il l'avait d'abord envisagé, à attiser une aversion mutuelle entre les deux Andreas en les mettant en concurrence dans la convoitise du poste de procureur ou d'un bénéfice ecclésiastique en Varmie, pays natal du curé de Thorn. Tilmann n'arrivait pas à savoir si celui-ci était un chasseur de prébende. Il y avait toutes les chances, au contraire, que Pfaffendorf, élevé dans sa charge par Martin V, prédicateur des croisades contre les Hussites, pourfendeur des vices ecclésiastiques, se sentît davantage investi de sa mission divine que motivé par la recherche de biens matériels. Et surtout, il semblait assez intelligent pour déceler une tentative grossière de manipulation.

L'audition de Schönau, à laquelle Tilmann assista également, sembla donc se dérouler comme les autres, si ce n'est que le scribe pontifical fut desservi par son attitude chafouine, qui lui donnait un air plus parcheminé et recroquevillé que d'habitude.

Schönau brossa le tableau attendu d'un Wandofen débauché, aimant le faste, ne poursuivant que son intérêt personnel. L'excès du trait isola le caricaturiste.

L'enquête de Pfaffendorf avait duré davantage qu'il n'était initialement prévu. Tilmann lui fit savoir que Caspar de Wandofen avait décidé de prolonger pénitence et réflexion, en se calant sur la période liturgique de la Nativité, qui couvrait toute l'enfance du Christ. L'épiphanie ayant été suivie de la fuite en Égypte, il avait décidé d'aller jusqu'à la présentation au temple, début février, qui était en même temps une fête de la lumière au cours de laquelle on allumait des chandelles. Le curé de Thorn était de plus en plus impressionné par une retraite aussi longue, et y reconnaissait en même temps l'habileté d'un diplomate qui savait se faire absent dans une période de trouble politique où il était urgent de ne pas choisir son camp.

Entre-temps, en effet, on avait appris que le concile avait refusé sa dissolution, et intimait au contraire le Pape et les cardinaux de se rendre à Bâle. Le pape Eugène n'ignorait pas qu'un tel voyage eût présenté les dangers les plus grands, car plus d'un concile avait démis un pontife, et il était arrivé plus d'une fois que tel qui s'était déplacé sur le site conciliaire se retrouvât arrêté et jeté en prison. Le conflit entre le Saint-Siège et l'assemblée conciliaire suscitait les interrogations de l'Ordre sur la politique à suivre. Les services rendus au nouveau Pape par le procureur général faisaient qu'en ce domaine, ce dernier était bien considéré du Souverain Pontife, malgré les excès qui obligeaient à sa disgrâce du moment. En contrepartie, cette situation impliquait une certaine fidélité à l'évêque de Rome contre le concile. Caspar de Wandofen, sous la plume de Tilmann, avait d'abord suivi la pente naturelle qui voulait que l'on conseillât d'attendre de voir ce que feraient les autres souverains, de n'être pas les derniers, mais pas les premiers non plus, à envoyer des délégués à Bâle. Paul de Rusdorf hésitait donc à y envoyer une délégation, le Pape et les cardinaux ayant refusé de s'y rendre, et le concile étant désormais déclaré dissout. D'un autre côté, l'Ordre devait se ménager l'appui de l'Empereur, lequel soutenait les évêques allemands, majoritairement favorables au concile. Les faveurs du Pape n'étaient jamais une donnée stable, et si l'on n'obtenait pas de résultats dans une affaire soumise à la Cour ou au Palais, on avait intérêt à la porter aussi devant le concile.

Or, les ennemis de l'Ordre ne s'en privaient pas. Les Polonais ayant porté leurs plaintes et revendications devant les pères conciliaires, il devenait opportun d'envoyer une mission à Bâle pour répondre à ces attaques, car, comme dit, le concile avait l'appui de l'Empereur, et une décision défavorable à l'Ordre prise là-bas pouvait avoir force exécutive si l'Empereur s'en faisait le bras temporel. C'est ainsi qu'un certain nombre de différends que l'Ordre avait par ailleurs avec des évêques au sujet de ses bailliages en Allemagne étaient également présentés, à la fois devant la curie à Rome, et devant l'assemblée conciliaire. Le conflit avec l'évêque de Coire, en Suisse, était l'un, particulièrement représentatif, de ces cas de figure. Ce dernier possédait une partie du Tyrol, et disputait à l'Ordre la paroisse que ce dernier possédait à Schlanders, dans le Haut-Adige. Dans cette affaire, les choses se compliquaient, car non seulement l'évêque se portait devant le concile, mais le commandeur de l'Ordre à Bolzano avait pris l'initiative de faire de même. Dans le contentieux qui l'opposait à l'évêque, le commandeur avait cherché l'appui du seigneur territorial du lieu, le duc d'Autriche Frédéric, et avait participé à une campagne contre Fürstenburg, la résidence des évêques de Coire. Pour se défendre, il avait directement appointé ses propres avocats à la curie romaine sans passer par le procureur général, et il se préparait à envoyer à titre personnel des émissaires également à Bâle, alors qu'aucun représentant de l'Ordre ne s'y trouvait pour contrôler ses agissements. C'était là un exemple parmi d'autres de la confusion à laquelle conduisait les échanges entre deux autorités spirituelles contradictoires, le Pape et le concile, et l'autorité temporelle de l'Empereur, qui jouait de leurs antagonismes.

Dans une telle conjecture, Tilmann, après en avoir discuté avec le curé de Thorn, avait pris la plume au nom de Wandofen pour finalement conseiller au Grand-Maître de dépêcher un représentant au concile. Lui-même, Wandofen, resterait à Rome tant que le Pape s'y trouverait, affirmant donc la permanence de la représentation auprès du Saint-Siège, et donc sa fidélité, mais il était judicieux d'envoyer à Bâle quelqu'un comme Andreas Pfaffendorf, qui avait la confiance du Grand-Maître.

Pfaffendorf repartit donc sans avoir rencontré Wandofen, mais avec des sentiments partagés sur le personnage. Aucun des témoignages recueillis n'autorisait à décider que Wandofen ne

fût pas l'homme de la situation dans une période délicate. Ses prédécesseurs avaient certes vécu dans l'austérité d'un train de vie que commandait leur appartenance à un ordre religieux, mais ils étaient des hommes d'âge mûr. Wandofen était jeune, sans doute tenté par les vices du temps, mais sa jeunesse était un mal nécessaire dans un monde lui-même jeune, et le résultat montrait qu'il avait su rapidement répondre aux exigences d'un poste élevé et difficile à tenir, et que son esprit était adapté aux mœurs de la cour romaine. La retraite de Wandofen témoignait d'un personnage complexe, corrompu en apparence, mais non soumis à cette apparence, sans doute humble et austère dans les faits. Le pragmatisme de la diplomatie s'alliait à une rigueur morale qui continuait à guider l'action. Lui-même, Pfaffendorf, ne se voyait pas baigner aussi habilement dans la puanteur babylonienne de Rome comme savait manifestement s'en débrouiller Wandofen, sans y perdre son âme. Le curé de Thorn était assez intelligent pour comprendre que l'Ordre avait besoin, pour le moment, d'hommes comme lui à des places comme celle-là. L'idée de répartir les missions entre quelqu'un comme Wandoffen à Rome et quelqu'un comme lui-même à Bâle était judicieuse. Le concile était un autre milieu, une autre philosophie, où se cherchait le renouveau de l'Église, sa réforme, et il se voyait bien plutôt à cet endroit pour représenter également l'aspiration de l'Ordre à un pareil renouveau.

Il rendrait donc un avis tempéré sur Wandofen. Il ne pourrait cependant dissimuler qu'il avait bien reconnu, dans la cour de la maison, Goswin d'Aschenberg et certains des hommes qui étaient recherchés par le Saint-Siège, et officiellement par l'Ordre lui-même, pour le massacre, quatre ans plus tôt, des délégués du clergé livonien.

Tilmann et Andreas Pfaffendorf quittèrent Rome, sans doute ensemble, pour revenir à Marienbourg, toujours suivant l'usage qui était de profiter de deux messagers pour porter les missives, en double copie, par des trajets différents. Les archives de l'Ordre contiennent plusieurs lettres dont Tilmann est porteur, la dernière datée de février 1432, le neuvième jour des calendes. Dans l'une d'elles, Caspar de Wandofen tente de s'expliquer de la présence, signalée par plusieurs personnes, d'un des hommes de Goswin d'Aschenberg, Eberhard Stibur. On sait par une autre lettre, datée à Bolzano du cinquième jour des nones de mars, et que Tilmann récupère avec du courrier supplémentaire, qu'il passe par la commanderie à cette date. C'est donc entre ces deux dates que nous le supposons faire, comme il en avait accoutumé, étape à Sienne.

La Toscane était en proie aux troubles, comme le reste de l'Italie. Le conflit entre le Pape et le concile, ce dernier soutenu par l'Empereur, réveillait les vieilles querelles entre Guelfes et Gibelins. Florence était traditionnellement alliée du Pape et Sienne de l'Empereur. Le duc de Milan en profitait pour se rapprocher de l'Empereur contre les Vénitiens, et attaquait les États du Pape.

Cet état de guerre dans le pays importunait Sigismond, roi de Hongrie et de Bohême et duc de Luxembourg, qui avait été élu Empereur, mais n'avait pas encore été couronné par le Pape. Or, le couronnement était indispensable s'il voulait porter officiellement le titre. Tout en ayant invité les sujets de ses États à envoyer des députés au concile de Bâle, il était donc parti pour Rome dans les derniers jours du mois d'août 1431 avec une suite de deux mille cavaliers, qui était moins une armée qu'un cortège de gentilshommes de sa cour. Accueilli par le duc Visconti de Milan, il avait été traité avec les plus grands honneurs et avait reçu en novembre, le vingt-septième dimanche après la Pentecôte, la Couronne de Fer dans la basilique Saint-Ambroise. À cet insigne était attaché le titre honorifique de roi des Lombards, qui était une étape vers la confirmation du titre d'Empereur. De

là, il s'était rendu à Parme où, ayant appris la décision du Pape de dissoudre le concile, il restait à séjourner en raison du blocage provoqué par l'aggravation du conflit. Il tentait de négocier avec le Saint-Siège, qui opposait toutes les difficultés à son couronnement et faisait pression pour qu'il renonçât à soutenir l'assemblée conciliaire.

Silvio était revenu de Florence, sur les objurgations de son père, pour y achever ses études de droit. Il ne faisait pas bon, du reste, être Siennois à Florence par les temps qui couraient. Ses parents le pressaient de renoncer à ses humanités qui ne serviraient en rien les intérêts de la famille. Le jeune homme avait près de trente ans, il était temps de mettre fin aux études et de trouver un emploi. Il avait fini, à force de travail, par être l'un des plus instruits dans ce domaine qu'il n'affectionnait pas, de sorte qu'on lui avait confié des cours dans lesquels il excellait à interpréter les lois. Contraint, mais conscient de ses devoirs, il avait commencé à démarcher des protecteurs au service de qui il pourrait entrer en qualité de secrétaire, car si ses connaissances en droit étaient basiques, son écriture et son style rédactionnel étaient lumineux et sa culture impressionnante.

Francesco Filelfo lui avait écrit en novembre 1431 une lettre de recommandation à l'intention du maître des Requêtes extraordinaires milanais Nicolò Arcimboldi, et il revenait de faire le déplacement à Milan, qui s'était malgré cela avéré infructueux. Tilmann trouva pourtant son ami de fort bonne humeur et animé d'une grande énergie, qu'il consacrait à des préparatifs de départ, cette fois pour une destination plus lointaine.

– Le cardinal Domenico Capranica est depuis peu en ville, où il a trouvé refuge, et j'ai eu l'opportunité de faire sa connaissance. Lui ayant montré la lettre de recommandation de Filelfo, il m'a proposé d'entrer à son service comme secrétaire, et de l'accompagner au concile de Bâle, où je serai son procureur dans les demandes qu'il porte devant le concile. Il est vrai que, dans sa situation, il n'a pas trop le choix de son entourage, et que de mon côté, l'exil du parti noble hors de Sienne m'est une épine au pied dans mes recherches ici : je ne ferai carrière qu'en pays étranger.

Tilmann avait connaissance des déboires du prélat. Guère plus âgé que Silvio, issu d'une famille au service des Colonna, Capranica avait comme ses deux frères embrassé la carrière ec-

clésiastique et connu une ascension rapide sous le pontificat de Martin V. Il était l'un de ces clercs qui n'ont de religieux que les habits et exercent en fait des responsabilités politiques et militaires. Il s'était fait connaître dans son administration d'Imola et de Forli et sa réduction réussie de la rébellion de Bologne. Il avait été fait évêque de Fermo, et élevé comme cardinal secret. Malencontreusement pour lui, il n'était pas passé par les cérémonies publiques de la remise du chapeau avant que Martin V ne décède. Au moment de la réunion du conclave, le collège des cardinaux, dont les partisans des Colonna s'étaient trouvés absents en raison de leurs charges et légations, avait refusé de l'accepter. Par la suite, il avait été emporté par la vague de persécutions dont les Colonna faisaient l'objet et s'était vu retirer sa dignité de cardinal sur la base de sa non-officialisation. Craignant pour sa vie, il avait disparu.

– Il est considéré comme fugitif, dit Tilmann. Je le pensais mort.

– Il a failli être assassiné, à ce qu'il dit, ce qui l'a conduit à se cacher au mont Soracte. Quand il a appris que son palais de Rome avait été pillé, et dispersée sa précieuse collection de livres, il est venu se réfugier à Sienne. Son projet est de demander au concile de le reconnaître comme cardinal sur la base de la décision de Martin V, et de le rétablir dans ses prébendes.

– Tu sais que tu montes un cheval boiteux sur un chemin incertain, car ton employeur t'embarque dans le conflit entre le Pape et le concile. En choisissant le concile, tu deviens un membre du clan ennemi du Pape.

Silvio haussa les épaules :

– Sans doute, mais le temps est aux choix. Tout le monde va à Bâle, les évêques et les princes d'Allemagne, d'Angleterre, et de France, tous dans l'éventualité très égoïste que le concile fasse gré à leurs doléances dans les affaires qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a, de ce côté des montagnes, que les cités alliées du Pape qui hésitent. Le concile est une instance de médiation, un tribunal qui, n'ayant pas de bras temporel, ne s'impose que par le débat raisonné et la sagesse de ses décisions. Il y a donc du travail pour des avocats et des rédacteurs. On attend de ce rassemblement un renouveau de l'Église, et de même qu'à Constance il y a quelques années, on va y retrouver tous les grands esprits du temps, juristes et théologiens, mais aus-

si philosophes, érudits, chasseurs de manuscrits. Le concile est en train de s'instituer comme assemblée suprême de l'Église, et tant qu'il se tiendra à Bâle, cette cité, en plein cœur de l'Europe, va devenir la capitale du monde. Si je dois faire carrière, c'est là que sont mes meilleures chances.

– Aurons-nous alors le plaisir de faire route ensemble ? Je dois passer par Bolzano, mais nous pouvons nous rendre de conserve jusqu'au col du Brenner, et alors tu prendras par l'ouest en rejoignant la haute vallée du Rhin, tandis que je continuerai vers le nord.

– Hélas non. Ton appartenance à un Ordre qui ne s'est pas encore clairement prononcé te permet de circuler par Florence, les villes des États du Pape ou Venise, mais le cardinal et moi devons éviter ces cités, où nous serions considérés comme des ennemis. Nous allons embarquer à Piombino pour Gênes, en passant par la mer, et de là, remonter par Milan.

L'enquête sur les excès de Caspar de Wandofen connut un rebondissement par un détour inattendu. Le décompte des objets en argent dont disposait le procureur général, provenant tant de la succession d'Hermann Dwerg que des caves du Château Saint-Ange, avait révélé l'absence d'une partie d'entre eux. L'enquête menée par Niklosdorf confirma qu'ils avaient été volés par l'un des hommes de main préposés à la garde de ce trésor, et qui avait également fait partie de l'équipe qui avait nuitamment effectué les transports de fonds. Certains des objets furent retrouvés dans l'une des chambres des combles de la maison de l'Ordre qui avait servi à accueillir Rita et sa mère, et avait hébergé ensuite une série de créatures toutes plus belles et plus sulfureuses les unes que les autres. La dernière en date, une femme d'une grande beauté, dénommée Odile, déclara que ces objets lui avaient été offerts par son amant du moment. On finit donc par confondre un dénommé Eberhard Stibur, que Niklosdorf fit arrêter et jeter en prison en attendant de le faire juger.

L'instruction de son dossier fit circuler le nom du prévenu, parmi de nombreux autres en attente d'être jugés. Il s'avéra qu'il figurait sur une liste de personnes recherchées depuis plus de trois ans : les membres du groupe d'assassins qui, cinq ans plus tôt, sous la direction de Goswin d'Aschenberg, avait intercepté près d'un lac gelé, pour les y noyer, la mission de clercs livoniens envoyés à Rome par l'archevêque de Riga.

Tilmann ne s'était jamais intéressé de trop près à la manière dont l'ex-commandeur de Grobin avait recruté et dirigeait les hommes de l'escorte les ayant accompagné à Rome à l'époque, non plus que de la garde de Dwerg qu'il avait réorganisée. C'était une troupe bigarrée, partageant le même humour morbide et la même absence de considération pour la souffrance humaine que leur chef, mais ils étaient redoutablement efficaces et dévoués. Cela suffisait à Tilmann, qui était trop occupé par l'échafaudage de ses histoires, alibis et autres mensonges, pour ne pas devoir déléguer cet aspect de la vie de la maisonnée à d'autres. Il se rendit compte, à l'occasion de cette révélation, que Goswin était

resté entouré, depuis le début, par une équipe dont faisait partie ses hommes de main de la première heure. Ce qui revenait à dire que l'Ordre dissimulait à Rome, non seulement le chef des meurtriers de cette affaire, mais une bonne partie, sinon l'ensemble de leur troupe.

Tilmann était à peine revenu de Prusse à Rome en novembre dernier, précédant à l'époque l'arrivée de Pfaffendorf, que l'affaire, ayant quitté le domaine privé de la maison conventuelle, faisait déjà ses petits dans les officines des tribunaux. La belle Odile, que Tilmann prenait pour une aventurière comme les autres, avait été priée de libérer les lieux pour n'être pas vue de l'enquêteur attendu. Ce faisant, on s'était privé de pouvoir contrôler cet élément, qui était revenu sur la table en bois de la salle d'audience dépouillée de ses tapisseries, sous la forme d'un dossier préparé par Schönau. On découvrait que la belle Odile, originaire de Riga, n'était pas moins que la maîtresse du précédent maître provincial de Livonie, Siegfried Lander de Spanheim, qui l'avait dotée et pourvue à son mariage avec Albert Stockmann, l'un des membres du conseil de cette ville. C'était il y avait une quinzaine d'années. Veuve en 1420, elle avait, avec ses enfants, essayé de recouvrer ses biens, dont elle était héritière. Le conseil de la ville n'avait pas donné suite à ses demandes, et après s'être portée devant le Grand-Maître de l'Ordre, au bout de six ans de procédures, elle était finalement descendue à Rome pour invoquer le recours du Pape. Il n'était pas étonnant qu'une fois sur place, elle eût été demander asile à la maison de l'Ordre, où résidait également le représentant du maître provincial de Livonie. La veuve Stockmann était également connue du Grand-Maître qui l'avait reçue à Marienbourg, ce dont il s'était ouvert à Pfaffendorf : « une femme remarquable qui avait connu une vie aventureuse », déclarait-il. Elle avait pris pour amant le renégat Stibur, et voilà qui était bien préjudiciable au confortable anonymat de ce dernier. Pfaffendorf avait auditionné à Rome, tant la veuve que son amant, et avait reconstitué la tapisserie à partir du fil dont il tenait là une extrémité.

Davantage que les mœurs dépravées des chevaliers d'un Ordre monastique, qu'elle ne faisait que confirmer, l'affaire révélait un crime grave au plan judiciaire et gênant au plan politique, alors que l'on venait de faire rentrer dans les rangs le clergé livonien : l'Ordre avait organisé le recel des assassins d'un

crime commandité, ce qui les désignait à nouveau comme les vraisemblables organisateurs du crime en question.

Tilmann, en arrivant fin mars en Prusse, était porteur d'un courrier de Caspar de Wandofen, qui tentait de mettre cette faute sur le compte d'un quiproquo au moment de la passation de fonction entre Tiergart et lui. Le Maître de Livonie, à la suite de l'affaire du lac, avait condamné les responsables, conformément aux accords passés avec l'archevêque de Riga, et demandé par courrier à Tiergart d'arrêter ces hommes s'ils venaient à se réfugier en Italie. Mais dans la presse du changement d'administration, cette instruction avait été perdue. Wandofen ignorait que résidaient ici, à Rome, les criminels recherchés pour un forfait commis à des centaines de lieues. Il admettait avoir engagé Stibur, un Allemand rompu à l'exercice des armes, sans s'être inquiété de son passé : les serviteurs efficaces et dévoués étaient difficiles à trouver.

La défense écrite de Wandofen était acceptable par des dirigeants qui n'ignoraient rien de ce qu'exigeaient les à-côtés de l'activité diplomatique, mais elle était de peu d'effet concret. On pouvait reconnaître à Caspar de Wandofen les qualités d'un ambassadeur efficace, admettre qu'il était l'homme que réclamait l'emploi, il n'en restait pas moins que cette erreur serait utilisée par les ennemis de l'Ordre, qu'ils ne laisseraient pas passer cette opportunité, et que s'il fallait faire peser l'erreur sur le dos d'un responsable, le procureur général serait le premier à être sacrifié.

– Cette affaire me désole, disait Paul de Rusdorf, en présence de Tilmann et de Pfaffendorf, qu'il avait convoqués pour faire le point sur l'affaire. Les résultats obtenus par ce jeune procureur, pourtant inexpérimenté au départ, dans le peu d'années qu'il a tenu la charge, montrent que je ne me suis pas trompé en le choisissant. S'il pouvait vieillir sous le harnais, il acquerrait davantage encore d'expérience et promettrait de devenir un animal politique remarquable, peut-être un futur Grand-Maître. Ce serait une perte énorme si nous devions le sacrifier pour preuve de notre bonne foi. Et sans doute, hélas, remplirait-il à merveille cette dernière mission, précisément parce que nous prouverions notre bonne volonté en nous séparant d'un de nos meilleurs éléments pour prix de notre rédemption.

Tilmann s'empêcha d'abonder dans ce sens, ayant pourtant au bout des lèvres l'envie d'ajouter que Caspar de Wandofen,

pour le service de l'Ordre et la préservation de son honneur, serait sans doute très disposé à se sacrifier, et même heureux, soulagé, reposé d'être enfin retiré de la scène. Il réfléchissait aux commodités d'une telle procédure, somme toute très commune dans le genre humain. Les règles de l'honneur voulaient traditionnellement qu'un groupe fut entaché tout entier par la faute d'un seul, lequel devait donc, soit réparer, soit mourir, soit disparaître. Il s'en déduisait souvent, *post hoc propter hoc*, qu'un groupe inquiété par une faute que l'on eût dû attribuer à ses dirigeants, pouvait s'en laver en désignant l'un de ses membres comme agneau sacrificiel, même s'il n'y était pour rien. Le sacrifié était une monnaie d'échange.

En l'occurrence, Caspar semblait fonctionner ainsi depuis le début : comme un être fiduciaire, un peu comme la lettre de change que Tilmann avait un jour utilisée comme gage pour obtenir un prêt, lequel prêt avait servi à payer un maçon, dont le travail avait rapporté de quoi rembourser le prêt et récupérer la lettre, tout en dégageant un bénéfice. Pourtant la lettre qui avait permis tout cela n'était qu'un bout de papier. Un bout de papier que la plupart avaient oublié, une fois sa destination accomplie, mais qui, si l'on voulait bien s'en souvenir, avait encore permis de payer l'écolage de Caspar, et pour ainsi dire, contribué à l'invention de celui-ci. Le cycle fiduciaire de Caspar s'achevait-il ?

Tilmann se souvint d'une petite histoire que lui avait racontée le prêteur juif à l'époque, après qu'il eut récupéré chez lui la lettre de change. Un homme entre dans une taverne et commande un cruchon de vin. Le tavernier lui apporte le vin, mais l'homme change d'avis et décide qu'il prendra plutôt un broc de bière. Le tavernier repart avec le cruchon et revient avec la bière. L'homme boit la bière et se prépare à partir. Le tavernier le retient en lui faisant observer qu'il n'a pas payé sa bière. « Bien sûr, puisque je l'ai échangé contre le vin », répond l'homme. « Mais vous n'avez pas payé le vin non plus », se fâche le tavernier. « Bien sûr aussi, répond l'homme, puisque je ne l'ai pas bu ». Tilmann restait intrigué par cette histoire, depuis qu'il la connaissait : où était passée la dette, dans cet échange ? Caspar était-il appelé à disparaître dans un semblable paradoxe ?

Tilmann demeura deux mois à Marienbourg, où il en profitait pour se donner au ménagement de ses affaires avec sa belle-famille, et constater combien ses enfants grandissaient. Le jeune Johann avait une douzaine d'années, maintenant, et confirmait le même goût que son père pour les exercices oiseux de l'esprit : on reconnaît par là que le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre. Un jour que le père accompagnait le fils à l'école du village proche où ce dernier apprenait à lire et écrire ses premiers rudiments de latin, il s'avisa que le gamin semblait perdu dans ses pensées. La rumination est le foyer de tous les vices, Tilmann en savait quelque chose. Il demanda à son fils ce qui sollicitait ainsi sa cogitation. Le jeune Johann leva la tête pour regarder son père, le sourcil froncé comme par quelque effort de concentration :

– Père, demanda-t-il, vous êtes-vous déjà penché sur la conjecture suivante : quand je ferme les yeux, je ne vois rien, n'est-ce pas ? Ou plutôt, je ne vois que du noir.

– Certes, l'encouragea Tilmann. Et ensuite ?

– Comment se fait-il que ce qui se trouve derrière ma tête, et que je ne vois pas non plus, cela ne m'apparaisse pas noir ? Je n'ai, de ce qui est derrière ma tête, pas d'image du tout.

Tilmann resta interdit. Il aurait pu balayer la question en la qualifiant de pur sophisme, et les instructeurs de son fils ne se seraient pas privés de la donner en exemple de la manière dont le Malin peut entraîner notre esprit hors des raisonnements qui servent utilement au bon chrétien. Mais la vérité était que c'était là un genre de question, sans doute de peu d'usage, mais que, tout simplement, personne ne se posait, à commencer par lui, Tilmann. Il devenait donc intéressant de se la poser, non pas parce qu'elle était peut-être pertinente en dépit des apparences, mais parce que notre premier mouvement était de la balayer d'un geste nonchalant : c'était cette nonchalance en nous, dont il fallait se défier. Face à une question, n'importe quelle question, nous devrions être alertés par notre propension à d'emblée l'écarter et à l'oublier.

En l'occurrence, il lui apparaissait, sans doute comme à son

fils, à travers cette question, qu'il y avait deux catégories de choses que l'on ne voit pas : celles que l'on occulte, parce que l'on ferme les yeux ou que l'on est dans l'obscurité ; et celles qui nous sont invisibles, et dont on pourrait dire que nous ne voyons pas que nous les voyons pas. Ces dernières ne sont pas vues comme un champ noir dans notre vision : elles ne sont pas vues du tout.

Tilmann n'était pas sûr, en définitive, que l'on ferait un jour du jeune Johann un cardinal. Il montrait un peu trop de prédispositions pour l'étude en soi. Mais il était heureux de retrouver dans son fils un peu de l'enfant qu'il avait été lui-même, tout en lui souhaitant de ne pas trop ressembler à l'adulte qu'il était devenu. Et bien que son rejeton fût très jeune, il essaya de l'entretenir sur la portée morale de la question qu'il posait : qu'il y a pareillement en chacun de nous des régions que nous ne pouvons pas connaître, de même que nous ne voyons pas ce qui est derrière nos têtes parce que le Seigneur a voulu que nous n'ayons d'yeux que d'un côté ; mais que nous pouvons user de la médiation de tiers secourables qui voient ce que nous avons dans le dos, et qui nous informent de ce que nous sommes là où nous ne nous voyons pas ; et qu'au final, cela voulait dire que seuls, nous sommes incomplets, et que nous ne nous saisissons jamais en entier que par quelque truchement extérieur à nous-même.

Le garçon, bien qu'il manifestât une intelligence précoce, avait-il vraiment tout saisi de ce dialogue ? Cela importait peu, se disait Tilmann. Du moins son père l'avait-il considéré comme un interlocuteur digne d'une conversation avec un adulte, et cela, espérait le père, était beaucoup. *Tempus fugit*, et il avait si peu de ce temps à consacrer à ses enfants. Il fallait qu'il disposât de celui qui lui était compté pour, rapidement, planter des graines dont il espérait qu'elles pousseraient d'elles-mêmes en son absence. Un jour, le fils, se souvenant que le père lui avait parlé en postulant son intelligence, reviendrait peut-être sur ce qui avait été dit, trop vite à l'époque, pour se mettre en devoir d'y chercher ce qu'il y avait à comprendre.

Tilmann repartit au début du mois de juin pour Rome, sans qu'une décision concernant le procureur général eût été prise. Mais il savait que ne saurait tarder une convocation à l'attention de Caspar de Wandofen, l'appelant à venir s'expliquer en personne devant le Grand-Maître.

Il eut le plaisir de faire le voyage avec son vieux mentor, le frère Andreas Slommow, qui l'avait accueilli, du temps qu'il était jeune palefrenier, dans sa bibliothèque de l'église Sainte-Marie de Dantzig. Le curé, malgré ses soixante-dix ans, était encore bien alerte. Il reconnaissait que les dernières années, il n'avait guère eu le temps de s'occuper de sa cure. Participant, comme le frère Pfaffendorf, aux prédications contre les Hussites, il avait parcouru les États de l'Ordre, et le Grand-Maître lui avait également confié plusieurs missions diplomatiques. Il était d'ailleurs envoyé à Bâle comme observateur, en attendant que l'Ordre y dépêchât une députation officielle. Paul de Rusdorf avait demandé à Tilmann de faire partie de l'escorte, et celui-ci portait lui-même un certain nombre de courriers pour des destinataires participant au concile. On était au début de l'été, et de Bâle, il pourrait ensuite passer sans problème par le col du Saint-Gothard pour regagner l'Italie.

Le voyage à travers l'Allemagne prit plus de temps que Tilmann ne s'en accordait habituellement comme coursier. Le vieux Slommow tenait la route, mais il voyageait désormais en chariot. Il avait l'usage d'une voiture d'une conception nouvelle, dont la caisse, au lieu d'être directement posée sur les essieux, était suspendue par des chaînes, ce qui amortissait les cahots, réduisant à un balancement plus ou moins régulier les effets des accidents de la route. Il était de ce fait aussi plus rapide. Tilmann montait parfois à ses côtés, bien qu'il appréciât peu le balancement de la caisse, qui lui rappelait le tangage des navires. Ainsi pouvaient-ils échanger sur divers sujets. Slommow constata que son jeune protégé avait bien mûri et s'était enrichi d'un imposant savoir dans le domaine des lettres, ce qui donnait matière à de stimulantes discussions pendant les longues journées du voyage.

Le curé de Dantzig ne se cachait pas de son espoir d'acquérir à Bâle, dans une ville conciliaire où ils seraient nombreux et négociables à bon prix, quelques manuscrits pour sa bibliothèque.

Ils arrivèrent à Bâle par l'orient, entrèrent par la porte Saint-Blaise dans le Petit-Bâle, qui est, dans le coude que fait la Rhin à cet endroit, une tête de pont de la ville sur la rive droite, puis franchirent le long pont de bois qui enjambait le fleuve pour entrer dans la cité. Ils furent presque d'emblée sur la place de l'hôtel de ville, qui était envahie de monde, bien que ce ne fût pas jour de marché. Aux terrasses des tavernes et des auberges, profitant du soleil de juillet, des clercs et des laïcs, des nobles et des marchands, tous mêlés, discutaient d'abondance en buvant du vin et de la bière. Parfois l'on élevait la voix, on se levait pour se lancer des imprécations. Ailleurs, on s'esclaffait, ou plus loin, un groupe attentif écoutait l'un des buveurs exposer longuement un argument. Tilmann ne voyait pas qu'en aucun endroit l'on en vînt aux mains, comme cela est souvent l'usage pour conclure prestement une altercation et emporter l'assentiment.

La commanderie locale de l'Ordre était située à proximité de la cathédrale, sur la colline en surplomb de la place de l'hôtel de ville, à l'arrière de celui-ci. Leur équipage grimpa le long de rues en pente jusqu'à la place du parvis, au sommet, et de là, rejoignit la commanderie, à proximité de la *Kunos Tor*, une des portes de l'ancienne enceinte.

Ils y furent reçus par le commandeur local de l'Ordre, Marquard de Königsegg, un chevalier d'âge mûr à la panse généreuse et à la barbe fournie, en qui l'on pouvait sentir l'homme d'expérience. Il était en fait bailli provincial de l'Ordre, habituellement établi à Altshausen, au nord du lac de Constance, mais il avait rejoint Bâle où, en l'absence lui aussi de mandat explicite, il assistait aux séances du concile comme observateur. Il avait déjà été représentant de l'Ordre au concile de Constance, ce qui permettait de s'appuyer sur la connaissance qu'il avait des affaires en semblable conjecture.

L'équipage prit ses marques dans un dortoir manifestement bien rempli. Les couloirs étaient encombrés de ballots contenant les affaires personnelles des résidents, présents en grand nombre. Au repas du soir, le réfectoire et la cuisine se révélèrent une ruche bourdonnante de conversations. La commanderie hébergeait de nombreux hôtes, principalement des clercs qui

avaient demandé l'hospitalité.

Le chevalier de Königsegg, s'étant installé à leur table, leur annonça que l'un de leurs invités de marque avait été rien moins que le cardinal-prélat Giuliano Cesarini, représentant du Pape, au nom de qui il avait ouvert et présidé le concile. Ce geste d'hospitalité était une manière de marquer l'attachement de l'Ordre au Saint-Père. Le cardinal avait cependant déménagé, depuis, à la fondation Saint-Léonard. Cesarini faisait partie de cette jeune génération d'hommes nés avec le siècle, qui croyait aux vertus de la négociation. Il pensait sincèrement que le Pape et le concile pouvaient être rapprochés. Après son échec dans la croisade contre les Hussites, il s'était aussi engagé, un peu rapidement, à inviter ces derniers à venir négocier à Bâle. Cette initiative avait déplu au pape Eugène. Et quand celui-ci, en novembre dernier, avait envoyé à Bâle la bulle de dissolution, le pacifique Cesarini s'était trouvé en porte-à-faux.

– Je n'aurais pas aimé être dans ses sandales, commenta le chevalier. L'évêque de Parenzo qui était porteur du courrier, le lui avait remis en secret, en lui laissant le soin de l'annoncer à l'assemblée, et de peur d'en subir quelque désagrément, avait quitté Bâle sans s'attarder.

Cesarini n'avait pas tout de suite démissionné après avoir lu la bulle. Il était pressé par le concile et par l'Empereur de rester à Bâle et d'exhorter le Pape à revenir sur sa décision. Il avait donc écrit en ce sens au pontife. Mais dans un courrier ultérieur, en décembre dernier, le pontife lui intimait de quitter la présidence et de s'efforcer d'agir d'autre façon et plus efficacement contre les Hussites. Cesarini interpréta cela comme une instruction qui le destituait de la présidence mais ne l'empêchait pas de rester pour y poursuivre « plus efficacement » les négociations commencées avec les Hussites. Il quitta donc la présidence, mais le concile le maintint comme expert pour la rédaction des documents, ce qui lui permettait d'assister aux séances. Il essayait de ménager les deux partis, dans un souci louable de conciliation, et s'était opposé à des motions explicitement hostiles au Pape, comme l'examen de la légalité formelle de son élection. Mais il se déclarait désormais en faveur de la prééminence du concile, et on était en train de négocier avec lui pour qu'il reprît la présidence. Sa présence à la commanderie était devenue gênante pour l'Ordre, qui était toujours, à défaut de s'être clairement pronon-

cé dans un sens ou dans l'autre, au service du Pape. Le prélat avait donc assez vite, et de lui-même, déménagé.

La ville accueillait tous les jours de nouveaux arrivants. Ils devaient être environ trois mille résidents étrangers à devoir se distribuer à l'intérieur des murs, dans les couvents et hospices, les auberges et les chambres chez l'habitant. Tilmann se demandait si, avant de repartir, il arriverait à trouver dans cette foule son ami Silvio. La place du parvis de la cathédrale, toute proche, était le lieu obligé où tout ce monde se retrouvait à la sortie de l'office quotidien pour prendre les nouvelles des réunions de congrégation du concile. Celles-ci avaient lieu dans une salle attenante à la nef, à l'étage au-dessus du déambulatoire reliant les deux cloîtres. Dans la foule, des groupes discutaient entre eux sous les statues équestres, montées sur deux pilastres de part et d'autre du portail de la façade, de Saint-Georges terrassant le dragon d'un côté, et Saint-Martin sur son cheval de l'autre. C'est là qu'il finit par tomber sur son ami, surpris et heureux de le voir là.

– Nous sommes installés au cloître des frères mineurs, lui dit Silvio, une fois qu'ils furent installés à la terrasse de l'une des tavernes de la place. Ah, Tilmann ! Comment t'exprimer la ferveur et la liesse qui m'étreignent depuis mon arrivée. Regarde autour de toi. Toute la jeunesse pensante d'Europe se retrouve ici. Les vieux caciques, les cardinaux empêtrés dans leurs vices et leurs intrigues de palais sont trop gras, trop avides et trop craintifs pour quitter Rome ou leurs archevêchés et évêchés, et faire le voyage. Il n'y a ici que les pauvres et les ambitieux, ceux qui ont quelque chose à demander, à espérer, et des jambes pour se déplacer. Ils ont pris sur eux de franchir des centaines de lieues pour se retrouver ici, au cœur de la chrétienté. J'en veux pour exemple notre périple. Avec le cardinal, après t'avoir quitté, nous nous sommes rendus à Piombino. Là, déjà, il nous a fallu ruser avec le seigneur du lieu, Jacopo Appiano, qui essayait de nous retenir, avec, je pense, l'intention de nous livrer aux soldats du Pape. Nous avons finalement pu embarquer, mais nous avons essuyé une tempête qui nous a fait dériver au sud, et crois-moi, j'ai bien cru entrevoir, quand elle s'est calmée, les rivages de l'Afrique. Nous avons pu regagner Gênes sans croiser de galéasse mauresque, qui se serait fait autrement une joie de nous rançonner. Arrivés ensuite à Milan, nous avons été accueillis par

le duc Visconti, et son ambassadeur s'est mis du voyage, avec son escorte, pour traverser les Alpes par le col du Saint-Gothard. Dieu m'en est témoin, nous étions au début du printemps, mais je n'ai jamais eu aussi froid, et pourtant les aubergistes suisses chez qui nous descendions nous recevaient en bras de chemise et se moquaient gentiment de nos carcasses grelottantes de méridionaux.

Tilmann souriait aux exagérations de son ami, retrouvant la verve narrative qu'il lui connaissait. En l'écoutant conter le premier périple outre-montagnes qu'eût jamais effectué le jeune Toscan, il se souvenait de ses propres premières impressions, bien des années plus tôt, quand il avait parcouru, au même âge, la route transalpine dans l'autre sens. Silvio découvrait, autrement que par les livres, l'étrangeté des climats et des mœurs d'un autre monde.

– Tu me parlais de ton pays, poursuivait-il à ce sujet, mais je ne réalise que maintenant, ici, ce que tu m'en disais, et combien diffèrent les us et coutumes de part et d'autre des Alpes. Tu te plais à prendre le soleil au bord de la Méditerranée toutes les fois où tu viens, mais je crois que je m'installerais bien ici pour quelques années, car ce n'est pas le climat qui fait le pays, mais l'esprit des nations. Ceux qui sont ici depuis l'an dernier m'ont averti que, si le concile dure jusqu'à l'hiver, j'aurai à me préparer à avoir froid. Les maisons sont petites et basses de plafond, et la lumière y pénètre peu. Mais elles sont confortables, leurs fenêtres sont fermées d'huisseries avec de vraies vitres, et sont chauffées par de remarquables appareils à feu de bois couverts de carreaux de faïence qui retiennent et diffusent la chaleur dans toutes les pièces. Et regarde cette ville où les habitants semblent heureux de vivre, dans leurs maisons aux façades décorées, sous leurs toits tous couverts de belles tuiles peintes de toutes les couleurs et vernissées, au milieu des jardinets et des fontaines, le long de petits remparts à l'intérieur desquels les prairies offrent encore de l'espace pour les fêtes improvisées où un orchestre fait danser les belles Bâloises. Aaah ! Les Bâloises…

Silvio, le gobelet de vin dans la main posée sur la table, sembla un instant perdu dans quelque rêverie qui le faisait sourire d'un air bienheureusement imbécile. Il reprit :

– Tilmann, tu sembles ne t'être jamais avisé que tu étais né au paradis, ou dans une région qui doit en être peu éloignée.

Nous, les Toscans, comme les Romains, les Piémontais, mais sans doute aussi les Espagnols et les Français, qui avons gardé dans nos parlers les traces du latin, nous vivons dans les ruines et les souvenirs de l'Empire romain, empreints que nous sommes par sa civilisation millénaire. Tandis que vous, Allemands, vous essayez certes d'en endosser le costume, puisque l'Empereur est dit germanique *et* romain. Mais votre langue, le génie de votre nation, vous le tenez anciennement de vos ancêtres sortis des forêts d'au-delà du *limes*, et vous avez dû garder de cet héritage barbare une proximité à l'état de nature que vous seriez en tort d'oublier. Figure-toi que nous nous sommes donnés le temps d'aller pendant quelques jours prendre les bains à Badenweiler, qui est à une demi-journée de cheval de Bâle. Imagine ma confusion quand je découvris que les hommes se baignaient en compagnie des femmes, les uns et les autres sans aucune honte ou hésitation. Tous entraient nus dans l'eau ou se promenaient dans de légères chemises qui ne cachaient rien. Tu peux imaginer que j'ai dû rester immergé autant pour me baigner que pour dissimuler les effets de mon émotion. Mais au lieu de se sauter les uns sur les autres, comme le feraient des animaux, femmes et hommes devisent paisiblement. Ce qui causerait assurément scandale chez nous est ici accepté comme allant de soi. Les Allemands ne s'en troublent pas, et c'est avec une simplicité de manières et une absence de jalousie qu'en toute innocence, les maris laissent leurs femmes discuter dans le plus simple appareil avec des étrangers. C'est l'Eden perdu et retrouvé, ou plus vraiment, la République de Platon où tout est mis en commun.

Tilmann écoutait son ami lui faire redécouvrir son propre monde par ses yeux d'étranger. Silvio avait raison. Il y avait quelque chose de spontané, de sain dans les rencontres entre ses compatriotes, qu'il n'avait pas retrouvé au-delà des Alpes, où les femmes latines étaient mystérieusement attirantes, indépendantes tout en jouant la soumission, mais bien complexes d'approche, car pétries de contradictions. Silvio continua à décrire son expérience des thermes, les baigneurs chantant dans l'eau, tandis que les jeunes filles, à la peau si claire, se mouvaient au rythme de la musique. Le lendemain, il avait dû soigner avec des applications d'infusion de camomille une conjonctivite dont on lui avait assuré qu'elle était due à l'excès de bains et aux passages du chaud au froid, mais dont il avait craint que le Seigneur

voulût le punir de sa lubricité en lui faisant pourrir les yeux au dehors de leurs orbites.

– Mais ce que j'en retiens, c'est cet esprit bon-enfant qu'il y avait là-bas, et que je retrouve ici dans l'esprit conciliaire. Il y avait dans les thermes quantité de monde dans un espace restreint, quantité d'opportunités pour des hommes d'en venir aux mains, ne fût-ce qu'à propos de leurs femmes, et nombreux étaient ceux qui buvaient, mais il n'y avait pas de querelle, pas de jurons ni de mots dits plus haut que d'autres. J'envie cette paix, cette manière de goûter à des plaisirs simples, qui ont été professées par Épicure et que pourtant nous avons perdues. Nous nous tourmentons le corps et l'âme, nous courons après les richesses et les honneurs tout en nous fustigeant et en nous privant d'en bénéficier tout de suite. Nous sacrifions le bonheur du présent à des promesses de lendemain que nous reportons. Alors que ces Allemands vivent en se contentant de peu, en faisant une fête de tous les instants sans se perdre dans les excès, soit du dénuement, soit de l'abondance. C'est ici, Tilmann, et non à Rome, que se bâtit le monde de demain.

Tilmann repartit de Bâle, se faisant l'observation que son ami avait clairement embrassé la cause du concile, et pressentant que lui-même était désormais en train de faire la navette entre les pôles de tension d'un monde en changement.

Il portait avec lui plusieurs courriers, ceux qu'il avait dès son départ de Prusse, mais aussi ceux qu'il avait réuni à Bâle : un rapport de Slommow informant le procureur à Rome de la situation dans la cité conciliaire, mais également des missives à destination de Venise, Florence et d'autres destinataires dans Rome. L'employeur de Silvio, le cardinal exilé Domenico Capranica, était un ami de Cesarini, et quand les deux prélats eurent appris que le messager romain de l'Ordre teutonique était de passage par Bâle, ils le chargèrent, ainsi que quelques autres évêques, de différentes commissions, dont certaines pour la curie romaine et le palais pontifical.

D'autres de ces courriers étaient pour l'empereur Sigismond, qui était toujours en Italie. Il était resté cinq mois à Parme où il s'était employé à négocier avec le Pape son couronnement, et les dernières nouvelles le disaient depuis le mois de juin à Lucques, qui était, avec Sienne, en guerre contre Florence. Mais quand Tilmann arriva en Toscane début août, le cortège impérial avait déjà quitté Lucques de longtemps, et le messager se rendit directement à Sienne, où Sigismond s'était installé depuis le mois de juillet. La situation dans le pays était confuse. Tilmann passait entre les fumées de campements qu'il apercevait au loin, ne croisant que des soldats en maraude dans des villages abandonnés, à l'écart de bourgs enfermés dans leurs enceintes. Les Florentins n'avaient pas entravé la route de l'Empereur de Lucques à Sienne. Le général siennois Lodovico Colonna s'était porté à sa rencontre sur l'Arno pour l'escorter. Et si les Florentins avaient suggéré au général du Pape, Niccolo da Tolentino, de disputer le passage à l'Empereur, ledit général n'y avait mis aucun empressement, s'attardant si durablement en route à piller et rançonner qu'il était arrivé à son tour près de l'Arno alors que Sigismond était déjà dans Sienne.

La raison de cette danse des sabres dans laquelle les cavaliers mimaient le combat en évitant de se toucher trop directement était que, comme dans tous les conflits, les parties cherchent avec empressement les voies d'en sortir. Si les généraux, dans leurs cuirasses brillantes et filigranées d'or, gesticulaient devant l'adversaire en posant la main sur le pommeau ouvragé de leur épée et en lissant de l'autre leurs moustaches cirées, la guerre n'en apportait pas moins son lot coutumier de souffrances, tant aux paysans dont les récoltes étaient saisies et les femmes violées, qu'aux marchands qui ne pouvaient prendre la route sans être rançonnés. Les républiques urbaines ne trouvent rien de plus insupportable que le ralentissement des affaires. Tout le monde préférait que les voies de circulation soient à nouveau employées au trafic des marchandises, plutôt qu'au transport des troupes.

Sienne n'était pas assiégée, mais les portes en étaient fermées et les ponts levés. C'était là des dispositions symboliques dans un état de guerre qui consistait à attendre l'ennemi, et Tilmann n'eut pas de difficulté à entrer. Mais l'Empereur et sa suite étaient comme prisonniers. Étant l'allié du duc de Milan, qui était en guerre contre les Vénitiens et les Florentins, lesquels étaient en guerre contre Lucques et Sienne, il ne pouvait sortir des murs de la ville sans risquer de tomber sur un parti ennemi.

Tout le monde était disposé à négocier. Mais dans un jeu impliquant un si grand nombre de partenaires, aucun ne voulait être en présence de tous à la table des négociations. Les pourparlers, par émissaires interposés, s'épuisaient en prises de contact bilatérales. Les Florentins insistaient pour que le duc de Milan ne fût pas compris dans les traités, alors que celui-ci jouait de son avantage sur le terrain, ses troupes étant menées par un général habile qui savait danser cette danse des sabres, tout en ne se privant pas de tailler quelques croupières aux autres danseurs quand il le pouvait. Les alliés, faut-il ajouter, s'avèrent souvent plus difficiles à traiter que les ennemis, et l'Empereur finissait par s'irriter de l'intransigeance du duc de Milan, à qui il devait cependant la Couronne de Fer. Sigismond était donc en train de prolonger son séjour à Sienne. Son souhait de se faire couronner à Rome semblait bien une des clés de la paix, et les réticences du Pape l'un des verrous.

Il était étrange à Tilmann de revenir à Sienne alors que son

ami n'y était plus. La ville était marquée par les signes des festivités organisées en l'honneur de l'arrivée de l'Empereur. La façade du *Palazzo Pubblico* sur le *Campo* avait été repeinte fraîchement, les armes de Sigismond accostant celles de la ville. Les pavois étaient encore nombreux dans les rues et sur la place centrale. Les habitants devisaient longuement sur la cour de deux mille Allemands qui accompagnaient leur illustre visiteur, et dont l'aspect physique, le port altier, la peau blanche, les cheveux souvent blonds et les yeux clairs, apportaient en ville le charme de l'exotique. La résidence de l'Empereur, autour de laquelle s'était distribué son entourage, dans les couvents et hospices, créait un nouveau centre d'attraction et un nouvel axe de fréquentation entre celui-ci et la vieille ville.

Sigismond était hébergé au *Palazzetto di Santa Marta*. Ce qui était aujourd'hui une élégante résidence avait été un hospice fondé près d'un siècle plus tôt par Donosdeo Malavolti, patriarche de l'une des plus riches et puissantes familles de Sienne, pour offrir le gîte aux clercs faisant étape dans la ville sur leur chemin de pèlerinage vers Rome. Elle avait également servi d'hôpital pour les pauvres et d'école pour les clercs, où officiaient en permanence un médecin, un maître de musique et un grammairien. Mais elle avait assez vite été aménagée par les héritiers de son fondateur pour y permettre l'accueil de visiteurs plus conséquents, et était devenue l'une des institutions renommées de la ville, hébergeant les princes et cardinaux de passage. Elle était située immédiatement à la sortie de la *Porta all'Arco*, percée dans l'enceinte intérieure de la vieille ville. On y montait depuis le Campo par une rue en pente douce qui contournait la colline de la cathédrale jusqu'à la porte en question. Au-delà était un quartier neuf qui descendait vers la *Porta Tufi* et l'enceinte extérieure. Le palazzetto donnait sur la place du couvent des Augustins. À l'arrière était un paysage de jardins s'étendant jusqu'au mur extérieur, qui convenait à un quartier résidentiel. Le palais avait fait l'objet de travaux, on y avait construit une nouvelle cuisine pour nourrir l'entourage nombreux de l'hôte, et apporté des meubles et des tapisseries et peintures. Le maître ébéniste Domenico di Niccolo dei Cori avait réalisé un mobilier à panneaux décorés d'intarsia.

Tilmann fut reçu dans la salle de réception, décorée d'un tapis à la mode française et d'une douzaine de remarquables ta-

pisseries, dépeignant les hauts faits d'Alexandre, de Salomon et d'autres grands prédécesseurs de l'Empereur. La munificence de l'accueil des Siennois, alors qu'il se souvenait de leur pingrerie lors du concile de Sienne, indiquait clairement les espoirs qu'ils entretenaient, qu'en retour la ville bénéficiât d'une perpétuation de ses statuts, de l'exemption de certains impôts d'Empire, et que la paix entre l'Empereur et le Pape apportât la paix entre Sienne et Florence. Tilmann s'était fait prêter pour l'occasion un costume de cérémonie des hérauts de la ville de Sienne, mi-parti sable et argent, les couleurs de la cité se trouvant par bonheur être les mêmes que celles de l'Ordre teutonique. Il se tenait aux côtés des seigneurs de la ville, de l'évêque, du recteur de l'hôpital *Santa Maria della Scala* et des délégations des corporations, qui patientaient le long de l'allée centrale, attendant leur tour en assistant aux auditions les uns des autres.

Sigismond, assis dans un grand fauteuil, était un homme âgé, il avait passé soixante ans depuis quelques temps déjà, mais il conservait un port altier. Grand de taille, il était légèrement voûté. Son visage était long et mince, souligné par un nez aquilin, et animé par des yeux vifs et écartés. Il portait une barbe grise également longue, taillée en double pointe, et sa chevelure argentée tombait en masse bouclée sur ses épaules.

Quand vint son tour de s'avancer, Tilmann se fit connaître comme messager du Grand-Maître de l'Ordre, dont il présentait les hommages et les félicitations à sa Majesté pour son couronnement à Milan. Il était par ailleurs porteur de plusieurs courriers en provenance de Bâle.

– Salutations à vous aussi, messager, l'accueillit Sigismond. Je vous envie de pouvoir courir les routes du pays, passant aussi bien par les terres des Florentins que par celles des Siennois, profitant de l'immunité d'un ordre qui est aussi bien attaché à l'Empire qu'à l'Église. Vous avez sur ce plan bien plus de pouvoir qu'un empereur engoncé dans ces murs.

Il se fit remettre les courriers qui lui étaient destinés et les passa sans prendre la peine de les décacheter à son secrétaire. Il poursuivit :

– Il me vient, maître Tilmann, que vous êtes l'une des rares personnes qui peut voyager seule entre la Toscane et Rome sans être inquiétée, et qui donc peut le faire rapidement. Vous avez vu l'état du pays en venant : tout le monde essaie de discuter avec

tout le monde deux à deux par messagers interposés, mais si le courrier reliant deux personnes passe à proximité d'une troisième qui se trouve intéressée à l'affaire dont elle est exclue, le porteur se fait intercepter. Je pense à vous charger de diverses lettres pour Rome où vous vous rendez, et vous prierai donc de revenir les prendre dans trois jours, après que je les aurai rédigée. J'en écrirai une pour le pontife, mais également une pour le procureur général de votre ordre. Je souhaite user de son entremise pour rendre le Pape à de plus raisonnables pensées.

– Sire, notre procureur sera honoré de négocier avec le pontife pour vous.

– Non, non. L'objet de mon courrier est que je veux d'abord que votre procureur vienne ici à Sienne, car je souhaite le rencontrer en personne. Sa réputation de capitaine et de diplomate est venue à mes oreilles, et je ne veux pas seulement le mandater, mais solliciter ses conseils.

Sigismond se tourna légèrement vers ses plus proches courtisans pour leur adresser un sourire en coin, et tout en échangeant avec eux un regard de connivence, il ajouta :

– Je crois savoir qu'il est également, comme moi, un connaisseur des femmes, et je veux converser avec lui à ce sujet.

Aimablement congédié sur ces royales paroles, qui ne souffraient évidemment pas de discussion, Tilmann s'en fut, décidément convaincu qu'il était temps que Caspar disparût, tout en se demandant comment l'éliminer sans que lui-même finît par en faire les frais.

Niklosdorf avait devant lui, décachetée et dépliée sur son bureau, la lettre signée de Sigismond qui convoquait à Sienne le procureur général Caspar de Wandofen.

– Tilmann, nous ne pouvons pas laisser échapper cette opportunité de renforcer la position de l'Ordre en assurant cette médiation entre les deux autorités les plus hautes de la chrétienté, l'Empereur et le Pape. Les deux trônes seront reconnaissants aux chevaliers teutoniques d'avoir contribué à la paix qu'ils recherchent sans pouvoir la trouver. Il faut que le procureur se rende à Sienne, en personne, puisque l'Empereur le requiert.

– Le procureur n'est pas là, répondit sombrement Tilmann. Il n'est jamais là, ce qui nous arrange bien tous les deux, habituellement, et je ne sais pas où il est.

Niklosdorf le regarda sans répondre. Tilmann croisa son regard et soupira :

– Vous n'avez jamais cru à son existence, n'est-ce pas ?

Le secrétaire haussa un sourcil, puis il sourit :

– Le jour où Andreas Schönau m'a parlé de lui, quand je l'ai rencontré à l'Université de Pérouse, j'ai tenté ma chance. Je me disais que certainement cet étudiant était mort de la peste qui avait sévi, à Bologne comme ailleurs, puisque dans le dernier endroit où l'on pouvait encore le penser vivant, à Pérouse où je me trouvais, il n'était jamais venu. Vous savez que les espoirs d'un jeune étudiant de faire carrière sont faibles quand il n'est pas de noble lignage, et du reste, ils sont faibles même quand il porte blason, mais que sa famille est désargentée. J'ai prétendu que j'étais noble mais pauvre. En vérité, je ne suis que pauvre. Si je suis entré dans l'Ordre comme prêtre, c'est que précisément je n'ai pas les titres pour être chevalier. Suggérer que je connaissais quelqu'un qui était recherché par nos dirigeants me permettait de mettre un pied dans les hautes sphères. Si d'aventure il était réapparu, j'aurais encore pu prétendre m'être trompé de personne. Par la suite, ne voyant jamais venir ce Caspar que, pourtant, on m'annonçait désormais être le procureur général de l'Ordre, j'ai pensé qu'il était bel et bien mort mais qu'on utilisait

son identité. Il me suffisait de suivre qui prétendait le représenter et transmettre ses messages pour savoir qui était intéressé à bâtir cette fable. Quand je me suis mis à broder à mon tour sur ma prétendue amitié passée avec notre prétendu employeur, et que personne ne m'a contesté ces prétentions, je me suis confirmé dans mon idée. Mais il m'a fallu tout de même un an pour me dire que, peut-être, il n'avait même jamais existé. Je dois dire que la fable est très forte, même si je ne saisis pas tous ses tenants, comment elle a été construite, et quel est son mobile initial. Mais il me suffit de savoir que, tant que dure la supercherie, elle sert également ma carrière.

– Il faudra pourtant que la fable connaisse sa conclusion. Nous devrions tôt ou tard recevoir une convocation du Grand-Maître intimant le procureur de faire le déplacement à Marienbourg pour y être entendu en personne sur l'affaire Stilbur.

– Je n'étais pas dans tous les secrets de cette affaire, j'ignorais que nous hébergions tout un parti d'assassins.

– Toujours est-il que l'histoire tire à sa fin et que, tôt ou tard, elle va nous éclater à la figure comme un fruit trop mûr. Je m'étonne qu'il n'y ait que vous qui ne soyez pas dupe jusqu'à présent, mais cet état est anormal, et vous êtes le signe avant-coureur que d'autres douteront un jour.

– Détrompez-vous sur ce point, Tilmann. Je suis certes l'exception, le borgne dans un royaume d'aveugles. J'ai été, comme vous, ébahi que tant de gens pussent ne même pas se poser de questions sur l'absence constante du procureur. Mais si l'on y regarde de plus près, ils font ce que nous faisons constamment avec des êtres inactuels dont on nous enjoint de faire comme s'ils existaient. Nous connaissons tous des personnages dont nous admettons la réalité sans jamais les avoir vu, ou alors de loin. Je n'ai moi-même jamais vu le Saint-Père qu'à l'occasion de messes où il officiait de loin : son rôle aurait aussi bien pu être tenu par un acolyte lui ressemblant. Si j'ai d'emblée douté de l'existence de Caspar, c'est que j'étais moi-même, comme vous, dans l'imposture, à ce moment-là. Je crois que quand on ment et que l'on déguise, on se figure, par symétrie, que les autres font nécessairement de même. Le monde auquel les autres croient sans l'interroger devient pour nous une pièce de théâtre dont nous savons bien qu'elle n'est qu'une apparence et propose un récit de fiction. Alors que tout le public a les yeux fixés sur ce qui

se passe sur la scène, captés que sont leurs regards par toute la lumière focalisée sur ce seul endroit, nous sommes, nous, portés à chercher et à repérer ce qui reste dans l'ombre et que personne ne voit ou ne veut voir : les décors et la machinerie, les câbles et poulies qui retiennent et déplacent les décors, le carton peint qui dessine de fausses fenêtres donnant sur de faux paysages en arrière-fond, le trou du souffleur, les costumes et maquillages des acteurs. Nous savons qu'il y a des coulisses, des dialogues rédigés par quelqu'un d'autre que celui qui les énonce. Et notre divertissement à nous, c'est d'observer du coin de l'œil nos semblables s'esbaudir du spectacle, en nous demandant, toujours surpris par l'humaine nature, comment ils font pour s'y laisser prendre.

– Ils n'y croient pas vraiment. Quelqu'un me rappelait récemment qu'il y a une différence entre la tromperie et la fiction. Le public d'une pièce de comédie peut s'autoriser à s'immerger dans le récit parce qu'il sait, en toile de fond, qu'il a encore un pied dans la réalité.

– Allons donc, Tilmann. Il n'est que d'observer les gens qui sortent d'une représentation théâtrale pour voir, au papillotement de leurs paupières, qu'ils ne sont pas juste en train d'accommoder à la lumière, mais qu'ils ont besoin d'un temps pour revenir à la réalité. C'est bien parce qu'ils ont quitté cette dernière le temps du spectacle. Si celui-ci durait plus longtemps, ils ne verraient plus la différence entre fiction et réalité. Le public d'un spectacle obéit aux mêmes mobiles que la dupe d'un aigrefin : il croit parce qu'il a envie de croire. Il croit parce que l'histoire qu'on lui raconte est bien plus plaisante, attrayante, que la réalité. Les acteurs eux-mêmes, qui ne font qu'interpréter un rôle, s'ils veulent être bons, doivent s'identifier à leur personnage. Ils ne lisent pas leur texte, ils l'interprètent. Bien qu'ils sachent qu'ils ne jouent qu'un rôle, la frontière entre leur être et leur paraître devient incertaine, et souvent ils jouent le mieux quand ils incarnent dans le personnage une partie d'eux-mêmes. Et bien malin qui pourrait dire ce qui tient d'eux et ce qui tient du rôle à ce moment-là, peut-être parce que nous tous, même dans la vie réelle, n'existons que comme des personnages pour quelqu'un d'autre.

Tilmann revint à la question du moment :

– Comment allons-nous pouvoir maintenir cette fiction,

maintenant que Caspar de Wandofen ne peut plus éviter de se montrer physiquement, que ce soit au roi des Romains ou à notre Grand-Maître ?

– Il est probable que le temps est venu qu'il disparaisse. Mais ce ne peut être avant qu'il ait accompli le destin d'importance auquel il est promis : concourir à la paix entre l'Empereur et le Pape. Son problème n'a jamais été de se cacher. Ceux qui veulent le voir le verront, précisément parce qu'ils ont envie ou besoin de le voir. La vraie question est de savoir, non pas quel acteur ou personnage notre public a envie de voir, mais à quelle pièce de théâtre il veut assister.

Quelques mois plus tard vint enfin de Marienbourg la lettre qui faisait obligation au procureur Caspar de Wandofen de prendre ses dispositions à Rome pour se faire remplacer, car il était convoqué en Prusse pour y être entendu sur les suites de l'affaire de l'assassinat de la délégation du clergé livonien, et sur les raisons pour lesquelles il avait hébergé des criminels.

Le procureur général, sous la plume de Niklosdorf, donna acte de la convocation et déclara s'y soumettre bien volontiers, mais se justifiait d'avoir à y surseoir quelques temps, car il était retardé par la mission d'entremise que lui avait confiée le roi des Romains. L'intérêt que trouvait l'Ordre à cette position d'intermédiaire était suffisamment important pour que le procureur supposât que le Grand-Maître agréerait.

C'était effectivement le cas : Paul de Rusdorf ne fut pas fâché d'avoir à faire traîner cette affaire, et obtint même l'assentiment de l'archevêque de Riga qui, comme tout le monde, attendait une réconciliation de l'Empereur et du Pape, dont par surcroît on pensait qu'elle ferait aussi avancer la solution du conflit entre le Pape et le concile.

Tilmann et Niklosdorf employèrent le délai ainsi accordé à approcher l'entourage du Pape pour sonder ses sentiments à l'égard de l'Empereur. Le pape Eugène était fâché du soutien que Sigismond apportait au concile, mais il était conscient qu'il ne pouvait lutter contre trop d'ennemis à la fois : l'Empereur, l'assemblée conciliaire, et plus près de lui et donc plus immédiatement, le duc de Milan dont les troupes ravageaient ses États. Les deux complices convainquirent donc l'entourage pontifical qu'il fallait traiter séparément les questions pour, écartant les inimitiés les unes après les autres, les ennemis se retrouvassent de moins en moins nombreux et plus faciles à éliminer isolément qu'ensemble. L'adversaire le plus commode était l'Empereur, car après tout il ne demandait pas grand-chose pour lui-même, et la paix valait bien une messe. L'Empereur étant satisfait, il modérerait à son tour le duc de Milan, et une fois la paix ramenée en Italie, on pourrait s'attaquer au concile.

Ayant de la sorte mis le Saint-Siège en de bonnes dispositions, Niklosdorf et Tilmann s'apprêtèrent à partir pour Sienne. Ils rassemblèrent tous les objets en argent dont ils purent charger une demi-douzaine de chevaux de bât, ayant prévu de liquider ce qui restait du trésor du château Saint-Ange, et se firent escorter par Goswin d'Aschenberg et ses hommes, qu'il fallait faire disparaître de Rome. Ils confièrent à Johann Menchen, le représentant du Maître provincial d'Allemagne, le soin de diriger la boutique en l'absence de Wandofen qui, lui dirent-ils, était déjà en route pour Sienne.

Ils prirent avec eux un certain nombre de missives de la curie à destination aussi bien de l'Empereur à Sienne que du Grand-Maître à Marienbourg, en assurant que le procureur général en personne les remettraient à leurs destinataires. Le fait que le Pape et les cardinaux les lui confiassent indiquait, au besoin, la haute estime dans laquelle la cour pontificale tenait Wandofen. On était maintenant au début de l'année 1433. Ils partirent dans les premiers jours de février.

Arrivés à Sienne, ils furent reçus en audience privée par l'Empereur, qui leur demanda où était le procureur Wandofen et pourquoi ce n'était pas lui qui se présentait.

Tilmann, sommé de répondre de l'absence de sa marionnette, n'avait toujours pas réussi à élaborer une excuse diplomatique suffisant à justifier la désobéissance à un ordre direct. Il tenta d'expliquer, suivant son protocole habituel, qu'incessamment le procureur se présenterait, mais que les négociations avec l'entourage du Pape l'avait retenu, etc. L'Empereur l'interrompit sèchement :

– N'essayez pas de me divertir par le spectacle de vos ronds de jambes, messager. J'avais expressément mandé sa présence, et je ne vois pas qui il peut rencontrer de plus important que moi, ni de quoi il pourrait lui parler, dont nous ne nous serions pas préalablement entretenu pour que j'y donne mon aval. Viendra-t-il ou faut-il que je le fasse chercher ?

Tilmann commençait à sentir la sueur couler dans son dos. Niklosdorf, qui était resté jusque-là en arrière de lui, avança d'un pas pour intervenir :

– Votre majesté, pardonnez mon outrecuidance, mais je me dois de secourir le frère Tilmann, qui ne fait que maladroitement, mais fidèlement, protéger notre maître de votre colère en

élaborant un piètre mensonge.

Tilmann regarda Niklosdorf d'un air hagard. Que signifiait cette sortie ? Le secrétaire était-il en train de poser la tête de Tilmann sur un billot, pour sauver sa peau de traître, comme le perfide qu'il le soupçonnait d'être ?

– Un mensonge ? s'étonna l'Empereur. Vous n'ignorez pas que se moquer de ma royale personne peut vous coûter cher.

– Si fait, poursuivit Niklosdorf. Et nous aurons à implorer votre clémence pour dédommagement de la vérité que je m'apprête à narrer à votre majesté, car le mensonge n'est là que pour tenter de dissimuler une histoire bien plus turpide.

Tilmann se sentait envahi par une immense fatigue, par laquelle se disait un soulagement paradoxal. Enfin, on y était : *acta est fabula*, la farce était jouée, et la certitude de son arrestation prochaine épuisait l'angoisse de l'attente, il allait pouvoir se reposer de toute cette histoire. Il se demandait si, avant de se faire saisir par les gardes pour être conduit au cachot dont il ne ressortirait que pour le gibet, il aurait le temps, pour dernier plaisir, d'étrangler Niklosdorf.

– Le procureur est à Sienne, en fait. La seule excuse que nous pouvons avancer à sa conduite indigne, c'est qu'il n'a plus tous ses esprits. Et notre seul espoir que vous serez magnanime à son égard tient à la compréhension que vous aurez de sa folie, en raison de votre expérience des objets qui, trop souvent, la déclenchent.

– Et qui sont… ? demanda l'Empereur, intrigué.

Tilmann considérait Niklosdorf en roulant des yeux, lui aussi désarçonné par le tour que prenaient les propos du secrétaire.

– Les femmes, répondit celui-ci en soupirant et en écartant les bras.

– Ah haaa ! fit l'Empereur. Voilà bien, il est vrai, motif à folies, et cela sied bien à la réputation qui est celle de votre procureur. Je ne sais si je vais l'excuser de négliger l'Empereur pour la gaudriole. Mais écoutons vos explications.

– Alors que nous étions, ce jour même, en train de nous rendre à votre résidence en compagnie de notre maître, voilà que passant par la rue qui est bordée de ces maisons qui n'ont de fenêtres qu'à l'étage, il voit, accoudée à son oriel, une femme d'ici, d'une beauté qui est à couper le souffle. Mais il n'est pas utile que je la décrive, il suffit de savoir que notre maître en reste

comme interdit d'aller plus loin, les yeux sortant de sa tête et la mâchoire lui tombant pendante. Il nous dit qu'il lui est impossible d'aller au-devant de votre majesté dans l'état d'encombrement où se trouve alors son esprit : il vous écouterait sans vous entendre, et ne vous serait d'aucun conseil ; il lui faut rentrer à la résidence, se vêtir d'un cilice et se flageller au moyen d'un fouet pour clarifier son entendement. Toutefois, il nous demande de prendre toute information sur la damoiselle pour qu'il puisse lui écrire plus tard. Vous voyez, Sire, que c'est pure insanité, qui se nourrit d'un combat entre un embrasement fatal des sens et une volonté morbide de se punir. Il vous faut lui pardonner, car une sanction ne ferait qu'accorder à cette peccadille une valeur qu'elle n'a pas.

– Oui, oui. J'imagine que la donzelle était assez attirante pour causer un tel désastre chez un homme pourtant expérimenté. Que pouvez-vous m'en dire ?

– Elle est de haute stature, plus grande que ne sont en général les femmes d'ici. Sa chevelure est dorée comme les blés et abondante, non pas lâche et rejetée sur les épaules, mais ainsi que le font les pucelles, arrangée en tresse et liée d'un ruban de fil d'or entremêlé de pierres précieuses. Le front haut, les sourcils fins soulignent des yeux dont le regard d'olive noire fait s'entrechoquer les genoux des vivants, les font débiliter et mourir, tandis qu'une bouche petite et bien ourlée semble faite pour les ressusciter l'instant d'après d'un simple baiser. Elle se penchait légèrement à la fenêtre, une main gracile posée sur la pierre du rebord, et certainement a aperçu notre maître, car elle semblait dans un état semblable au sien : sa poitrine dont l'atour cachait la blancheur, mais non les formes, se soulevait, en proie à un rapide halètement. Mais je ne vais pas vous endormir avec ces détails, Sire. De toutes façons, c'est un dérèglement qui n'ira pas plus loin que l'instant fugace qui l'a vu naître, et nous n'allons même pas chercher plus ample renseignement sur la belle. Nous dirons à notre maître que nous n'avons rien trouvé, espérant que le cilice et le fouet auront saigné ses humeurs bilieuses d'ici demain.

– Hmmm ? fit l'Empereur, s'éveillant de quelque pensée où il semblait s'être égaré. Euh, non, frère Niklosdorf, vous avez bien fait d'en appeler à mon expérience de ces choses. Je crois que le mieux est que vous aidiez au contraire votre maître à aller

jusqu'au bout de cette affaire, ce qui est le meilleur moyen de lui en purger l'esprit. Partez donc en quête des renseignements, et rapportez-les lui, mais je veux que vous m'informiez de ce que vous saurez de la belle et de ce que le procureur décidera pour entreprendre cette forteresse. Revenez sous trois jours.

– Il sera fait comme votre majesté l'ordonne, dit Niklosdorf.

Étant ressorti de la salle d'audience, ce dernier dit à Tilmann :

– Pardonnez-moi de vous avoir subtilisé le premier rôle, mais ainsi que je vous l'avais dit à Rome, l'important, pour qu'une histoire soit crédible, est de reconnaître ce que l'auditoire a envie d'entendre et de croire, et vous l'avez perdu de vue pour une fois. Sigismond à soixante ans passés et est au sommet de sa gloire. Il s'ennuie des histoires de petite politique. Nous le savons passionné des femmes, dont il a fait excès quand il était plus jeune. Il a souffert des turpitudes de sa femme Barbe, qui accueillait tous les hommes dans son lit et a même attenté à son pouvoir, mais il aime les histoires d'amour. Aujourd'hui les courtisanes ne manquent pas qui se jetteraient dans son lit s'il lève le petit doigt en ce sens, mais précisément, il en a vu d'autres, n'est pas dupe des manifestations de désir que des femmes peuvent avoir pour un homme âgé. Par contre, il est prêt à écouter les histoires des autres pour les vivre par procuration. Nous devons suivre ce filon jusqu'à épuisement de la veine.

Ils revinrent donc le troisième jour et l'Empereur leur demanda si le procureur avait pu mouvementer son affaire.

Tilmann s'avança et, ayant incliné la tête, commença par exprimer les remerciements et la reconnaissance de son maître pour la mansuétude du monarque à son égard. Puis il précisa que lui-même s'était enquis du statut de la belle. Les mensonges n'étant jamais meilleurs que quand ils contiennent une part de vérité, il s'inspirait pour cette histoire de ses propres souvenirs d'aventures passées. Il conta que la jeune femme était mariée à un homme fortuné, d'une famille patricienne de la ville, que ses affaires retenaient trop souvent à l'extérieur, le conduisant à négliger ainsi son épouse. Se souvenant à temps que l'Empereur était âgé, il se retint de préciser qu'il voyait le mari vieux et indigne d'avoir en sa maison une telle beauté, mais bien du genre que son épouse le fasse cornu comme un cerf. Ce qu'apprenant, le procureur avait entrepris d'écrire une lettre enflammée à la dame, lui déclarant que, touché par la flèche de Cupidon, il était nuit et jour à souffrir du mal d'amour pour elle, lui ôtant l'usage, et du boire, et du manger, et qu'il priait qu'elle eût charité chrétienne de bien vouloir, ne fût-ce que lui accorder de lui parler. Puis il avait confié la lettre à Niklosdorf ici présent, son secrétaire, qui s'était mis en recherche d'une vieille versée dans les entremises pour la porter à la belle. L'entremetteuse revint, porteuse de nouvelles prometteuses, qu'elle présenta au procureur Wandofen.

– Réjouissez-vous, mon prince, disait-elle, vous êtes heureux en amour, car j'ai trouvé la jeune femme toute triste et esseulée, mais incontinent que j'eus parlé de vous et lui eus donné votre lettre, elle en fut toute joyeuse et s'est mise à serrer le papier contre sa poitrine et à le presser contre ses lèvres. Elle vous remarqua lorsque vous passâtes dans sa rue. Ne doutez pas qu'elle vous enverra sa réponse bientôt.

À ces nouvelles, l'Empereur se réjouissait de la tournure de l'histoire :

– Voilà donc qui s'annonce bien et facilement réglé. Nous

pouvons donc passer aux affaires pour lesquelles j'ai mandé votre maître, et je m'étonne qu'il ne soit pas venu lui-même nous raconter la chose.

Niklosdorf s'avança à son tour :

– Hélas, sire, son humeur était exaltée à cette nouvelle, comme vous le pensez, mais les choses ne sont pas aussi simples. N'étant pas de la ville, j'ignorais que la commère que je trouvai pour entremetteuse était en réalité une mère maquerelle. Celle-ci nous avait raconté un boniment pour pouvoir toucher son salaire. La jeune femme, recevant la lettre de notre maître de mains aussi diffamées, le prit en très mauvaise part et lui fit effectivement une réponse, mais dans des tons très éloignés des espoirs laissés par la vieille, ce qui plongea notre maître dans un profond désespoir.

En substance, poursuivait Niklosdorf, la belle avait déchiré la lettre en menu morceaux sans l'ouvrir et avait jeté les papiers au feu. En suite de quoi elle lui avait répondu que l'invocation de Cupidon ne suffisait pas à dissimuler les intentions coupables d'un personnage dont on devinait les fréquentations, à en juger à qui il confiait ses affaires, mais qu'elle-même n'était pas du nombre de celles qui se vendent ou s'abandonnent, et qu'il devait chercher ailleurs. Le procureur avait noyé son chagrin dans une outre de mauvais vin, puis avait ajouté des crochets supplémentaires aux lanières de son fouet, pour mieux sentir la douleur, que l'ébriété tendait à amortir. Il dormait depuis lors dans des draps imbibé de son vomi et du sang de ses mortifications.

– C'est la conclusion la plus rapide et la plus sensée de cette histoire, commenta Tilmann. Car une fois réveillé, il aura repris ses esprits et se précipitera à vos pieds pour vous demander de lui pardonner cet égarement qui lui fait négliger ses devoirs.

L'Empereur semblait toutefois pensif :

– Allons, ce n'est pas là l'homme dont on me raconte les exploits. Il ne peut abandonner le combat alors qu'il n'a pas même débuté. La passion aveugle son âme. N'est-il pas dans la règle du jeu que la jeune femme, mariée qui plus est, oppose une résistance ? Sans quoi il n'y aurait pas de mérite pour l'amant. Et l'amante qui s'offrirait, comme elle le dit elle-même, n'aurait pas de valeur à ses yeux. Il faut savoir entendre ce que dit une femme quand elle dit non.

– Sire, dit Niklosdorf, vous avez demandé le conseil de notre

maître, mais nous voyons bien que c'est de vous qu'il est en train d'apprendre. Nous faut-il donc lui suggérer de se ressaisir et de poursuivre la bataille ?

– Assurément, et maintenant que j'y réfléchis, nous voyons bien dans votre récit les indices de cette contradiction des femmes : la dame répond au courrier de votre maître, alors qu'elle aurait dû l'ignorer tout simplement. Et comment pourrait-elle évoquer Cupidon sans avoir lu la lettre qu'elle prétend avoir déchiré sans l'ouvrir ? Je gage qu'elle ne l'a pas jetée au feu si vitement qu'elle le dit. Allez préparer un bain à votre maître et qu'il se remette en selle. Je ne veux pas le voir avant qu'il ait emporté cette place forte.

Sortant des appartements de l'Empereur, Niklosdorf confirma à Tilmann :

– Le roi commence à participer à l'affaire en rédigeant sa partition dans les trous de la fable. Il n'est de meilleur auditoire que celui qui invente lui-même l'histoire, car alors, il en est l'un des héros. Il attend désormais que se présente en face de lui un homme viril, un guerrier et conquérant de femmes, un reflet de lui-même étant jeune, et dont il sera fier, car il l'aura par ses conseils fabriqué de ses mains. Il ne voudra pas le recevoir tant qu'il offrira les dehors d'un déchet.

Niklosdorf et Tilmann poursuivirent les jours suivants, venant à deux ou chacun à son tour, en général tous les trois ou quatre jours, mais parfois accélérant la prosodie du récit par des séquences quotidiennes qui soulignaient une subite intensité, ou au contraire faisant lanterner le roi en excuses dilatoires, généralement faites de la description de leur maître rongé par les affres du désir et de l'amour, mais aussi plongé dans l'effort d'apprendre le toscan pour dicter lui-même ses lettres et finir par pouvoir parler avec son aimée. Les premiers rapports portèrent sur les échanges de missives, Wandofen ayant repris la plume pour prier la belle de lui pardonner, et elle lui répondant pour accepter ses excuses et ses présents, lui rappeler cependant qu'elle était mariée ; qu'elle était aimée de bien des hommes ; qu'elle s'était refusée par honneur, mais se sentait flattée d'être désirée d'un gentilhomme de terre lointaine ; que, de toutes les manières, sauf à être une hirondelle pour se poser sur sa fenêtre, comment arriverait-il jusqu'à elle qui vivait dans une maison haute et fortement gardée par un mari jaloux ? Le procureur répondait qu'hirondelle, il le deviendrait avec joie, et même puceron s'il le fallait, pour passer par sa fenêtre, si elle venait à être fermée.

Caspar de Wandofen était servi par les dispositions dans lesquelles était la belle, car celle-ci était contrainte en sa maison, et l'on ne désire jamais plus fortement que ce qui nous est interdit. La presse insistante du procureur finissait par faire miroiter la tentation dans le cœur de quelqu'un qui vivait en cage, et effritait les résistances de la dame. Mais lui-même n'était pas immunisé contre la douce lumière qui nimbe l'objet désirable : l'enfermement de la belle faisait d'elle à la fois une proie inaccessible et une malheureuse princesse à sauver.

Le va-et-vient épistolaire, par le jeu du monde d'images qu'il tissait entre les amoureux, attisait le désir, car la dame, courrier après courrier, éprouvait le manque de la lettre suivante, qui lui livrerait une élégie dont elle était à la fois l'adresse et le personnage. Tilmann n'avait pas de difficulté à décrire le processus,

qu'il avait connu lui-même, et le fait même d'inventer une histoire similaire faisait revenir presque douloureusement à la vie des sentiments et souvenirs oubliés. Il acheminait le récit vers un dénouement qui serait davantage conforme aux attentes de son auditeur que ce que lui-même avait connu, mais les atermoiements, les difficultés, les délais des différents épisodes portaient la marque des choses vécues.

Les deux amoureux avaient désormais un grand désir de se rencontrer, et les échanges écrits quittèrent le registre des justifications que l'on se donne pour passer à celui des arrangements concrets. Mais c'était chose fort difficile, car la belle était sous bonne garde à la maison, et ne sortait jamais seule. Tilmann en vint à raconter qu'il avait trouvé à se faire employer dans la garde du mari, et s'étant fait connaître de sa jeune épouse, il pouvait lui apporter directement les lettres de Wandofen et porter à ce dernier les réponses.

Ils convinrent d'un premier stratagème. La dame rendait régulièrement visite à sa mère, qui n'habitait pas loin et qu'elle passait prendre pour aller à l'office divin. Il lui suffisait d'arriver trop tard, alors que sa mère était déjà sortie, et elle prétendrait avoir attendu son retour. Wandofen viendrait à ce moment-là et ils auraient, d'ici que la mère revînt de la messe, le temps de célébrer leur propre office. Malencontreusement, quand la jeune femme arriva, sa mère n'était pas partie : elle l'attendait et la fustigea pour son retard. Elles allèrent ensemble à l'office et Wandofen trouva porte close. Une deuxième fois, ayant convaincu sa mère de ne pas l'attendre si elle était en retard, elle patientait après son soupirant, qui vint. Mais la mère revint inopinément car elle avait oublié son missel et le prétendant n'eut que le temps de s'échapper par la porte de derrière. Les fois suivantes, ayant vu que sa fille était toujours en retard, la mère verrouilla par prudence sa porte et c'est sa fille qui la trouva close. Ils abandonnèrent cette solution.

Il y avait, mitoyenne du logis de la dame, une taverne dont les étages, en saillie sur la venelle séparant les deux maisons, se rapprochaient à mesure qu'ils montaient. D'une fenêtre des étages supérieurs, on pouvait tendre le bras vers la fenêtre d'une des chambres de chez la dame, et se toucher la main. Caspar de Wandofen fit louer cette chambre à la taverne, et trouva ainsi le moyen de voir enfin son aimée depuis la fenêtre d'en face.

Il l'appela et elle fut toute surprise de son apparition. Ils commencèrent à parler. Leur manège fut cependant surpris par l'un des gardes du mari et ils durent l'interrompre. Le récit des négociations entre Tilmann et le garde pour que ce dernier oubliât l'affaire fut l'occasion d'un épisode adventice étoffant la ligne narrative principale.

Ils reprirent donc leurs échanges par coursier interposé. Elle fit dire à son soupirant que sous quatre jours les villageois qui travaillaient sur les terres de son mari à la campagne apporteraient leur fermage en grains : qu'alors Wandofen se déguise en portefaix, couvert d'un sac, et monte parmi les autres le froment au grenier. La chambre de son aimée étant au bas de l'échelle, il lui suffirait d'attendre d'être le dernier à redescendre pour pousser l'huis et la rejoindre.

– Songez, sire, commentait Niklosdorf, à la folie de mon maître, chevalier d'un ordre renommé, un homme de bon lignage que vous appelez à vos côtés pour être votre conseil, et qui pour les yeux de la belle, ainsi que, bien sûr, pour ses autres appâts, est prêt à obéir à ses commandements, ne se plaignant que d'avoir à attendre une nouvelle fois (comme vous attendez vous-même, par voie de conséquence), et ne rechignant pas à se vêtir d'une vilaine souquenille et à se noircir le visage pour se bailler à louage comme un vulgaire tâcheron. Ainsi accepterez-vous, sire, qu'il n'ait point profité de ces quatre jours de délai pour venir devant vous, car il lui fallait ce temps pour s'enlaidir et s'encrasser. Le jour venu, il se joint donc à la compagnie des crocheteurs et entre dans la maison de la dame, se charge de froment et, ayant déchargé le dernier sac, est le dernier à descendre l'échelle. Sur le palier de l'étage, il pousse la porte et entre dans la chambre, où il se trouve enfin en compagnie de son aimée.

– Nous y voilà enfin, s'exclama l'Empereur. Ne me racontez pas que la belle l'a jeté dehors parce qu'elle ne le reconnaissait pas et qu'il sentait la bête. Je veux les détails de leurs effusions.

– Le fait est, sire, que Tilmann, qui était de guet, l'a vu entrer, et que si elle a bien poussé un cri de frayeur, il n'en est pas ressorti. Mais ensuite, Tilmann a été appelé ailleurs et a dû quitter son poste d'observation. Et voilà que nous sommes sans nouvelle de notre maître depuis deux jours. La dame vaque à ses affaires, mais le procureur n'est pas dans les parages. Nous sommes inquiets.

Le lendemain de ce rapport, leur maître ayant réapparu, on put servir au roi l'épisode suivant. Les amoureux allaient s'étreindre, et déjà Wandofen se dépouillait de ses vieux drapeaux, quand on frappa à la porte : c'était le mari. La dame poussa son amant sous le lit, et s'étant arrangée, lui ouvrit. Le maître de maison était en quête de certaines cédules que, n'ayant pu les trouver dans les coffres de la maison, il supposait être dans celui qui était sous le lit. L'intrus n'en menait pas large, et se voyant déjà découvert, bastonné et jeté à la rue dans ses oripeaux, pleurait la perte, sous les lazzis de la foule, de son honneur, de son rang de procureur, de la considération de votre majesté, et maudissait la passion qui l'avait jeté dans les rets de la dame. Mais la dame, qui n'est pas en faute de ruse, fait remarquer à son mari un petit coffre près de la fenêtre, où il lui souvient qu'il a serré quelques écritures. Et courant pour l'ouvrir, elle le fait comme par maladresse tomber dans la venelle. « Descendez vitement le quérir, mon mari, de peur que les papiers ou les joyaux qu'il contient ne soient perdus ! ». Le mari s'en court dans la rue et remonte avec le coffret, ce qui lui prend quelque temps car la maison est haute, laissant à Wandofen de pouvoir sortir de la chambre. Mais le voilà seul dans la maison et, surpris par un garde, déguisé comme il l'est, il se fait poursuivre pour voleur. Il passe l'heure qui suit à courir les rues, pourchassé par la garde. Devant se cacher, toujours vilainement vêtu et regardé de travers par tout le monde, lui semble-t-il, il hésite à s'approcher de sa propre résidence de peur d'être reconnu et passe une première nuit dans un tonneau, se fait bastonner à son réveil par un parti de canailles qui lui volent ses habits. Ce n'est que le surlendemain, qu'ayant pu trouver un sac pour s'en vêtir et ayant attendu discrètement la nuit pour rejoindre son logis, il se fait reconnaître de ses hommes, quasi nu, sale et affamé.

Une autre fois, il profite de l'étroitesse de la venelle séparant la maison de la taverne pour entreprendre d'y monter en s'appuyant des jambes contre les murailles. Ne pouvant le faire que de nuit, quand le mari est aux champs, il attend caché sous une botte de foin qui est entassée là pour les chevaux. Mais l'un des serviteurs du mari vient à chercher du foin pour les râteliers et il aurait planté sa fourche dans la botte si Tilmann ne l'avait arrêté, lui proposant de le remplacer pour qu'il aille voir si le souper est chaud. « Il faut se réjouir que le maître soit aux champs car notre

maîtresse nous traite bien mieux que lui. Va-t-en nous quérir ce qu'elle nous a sorti de la réserve car il s'y trouve sans doute quelques anguilles et chopines de vin ». Dès que le laquais est parti, Wandofen s'extrait de sous le foin, monte alors à l'étage par la muraille et passe par la fenêtre. Voilà les amants enlacés et quasiment dans le lit, quand ils entendent grand équipage dehors : c'est le mari qui revient des champs en pleine nuit, et les serviteurs, se croisant dans la rue et la cour, éclairent la venelle de leurs lanternes, empêchant le procureur de ressortir par là. La dame descend à la rencontre de son mari et lui fait fête de son retour inopiné. Il aimerait aller se coucher, ayant déjà soupé, mais elle se plaint qu'il la délaisse, et le voilà sommé de manger et boire, le temps que son soupirant trouve à se faufiler dehors.

Le récit de ces échecs formait autant d'épisodes qui étaient servis au roi d'un jour sur l'autre, d'une semaine sur l'autre. Les absences intermittentes de Tilmann permettaient de mettre en scène, à l'occasion, des récits enchâssés, multipliant les intermédiaires d'un discours rapporté : Niklosdorf disait qu'il tenait l'information de Tilmann, présentement bloqué dans la maison de la dame, et que lui la tenait d'elle, mais parfois seulement d'une chambrière, ce qui ralentissait la transmission des rapports, ou suspendait judicieusement le récit à une suite à venir le lendemain ou le surlendemain. Le roi levait les bras au ciel de déception, mais à la vérité, était absorbé par ces rebondissements, demandant toujours davantage de détails.

Le manège dura tout le mois de février. Au final, le récit satisfit aux exigences du genre en magnifiant l'épisode ultime de l'accomplissement de la rencontre. Le mari, ayant de grands soupçons sur sa femme, l'enfermait toujours plus étroitement, et avait renforcé les huis en ferrant la porte et y faisant fixer deux serrures et un verrou, ainsi qu'une grosse barre de fer, telle qu'il fallait deux hommes pour la soulever. Il partit un matin pour ses terres avec tous ses équipages, laissant sa femme avec ses servantes et deux gardes, l'un surveillant l'autre. Wandofen fit alors grand bruit dehors, la nuit, ce qui fit sortir les gardes, et il se glissa dans leur dos à l'intérieur, refermant l'huis et faisant basculer la barre. Comme les deux hommes glapissaient à la porte, la dame vint dans l'entrée où elle aperçut son aimé, et elle cria aux gardes à travers la porte que le vent avait dû la faire claquer et que la barre avait dû retomber, qu'elle était trop faible, ainsi que

ses servantes, pour la soulever, mais que l'on attendrait au matin pour trouver une solution. Les deux hommes, se doutant que le vent était peut-être moins en cause qu'un larron entré dans leur dos, voulurent enfoncer la porte, ou prévenir du monde, mais elle les en prévint, leur laissant entendre qu'il valait mieux pour eux être discrets sur l'affaire, car son mari ne manquerait pas de leur faire payer leur légèreté et le bris de la porte, et qu'à attendre calmement le matin, elle n'avait rien à craindre, étant protégée de toute intrusion par la solidité de l'huisserie. Ils se le tinrent donc pour dit.

Les deux amants profitèrent enfin de leur première nuit et eurent tel déduit que celui de Mars et Vénus n'y peut être comparé. Le roi exigea les détails. Tilmann et Niklosdorf, ensemble ou alternant au gré de leur inspiration, tout en secouant la tête de l'air chagrin de celui que l'on force à décrire le péché, dirent les habits que l'on arrache, les lèvres et les langues qui s'entremêlent, dévorent, lèchent, sucent, avalent, mordent toute forme douce, tendre, ferme qui se présente à leur passion, visage, bouche, oreille, épaule, sein, fesse, vulve, pénis. Ils racontèrent le nouage des corps l'un à l'autre, la pénétration des orifices permis et interdits, les gémissements du lit sous le rythme de l'estoc, l'effondrement dans le sommeil, le réveil dans l'heure qui suit et la reprise des effusions.

Le roi, enfin satisfait à la mesure de sa longue attente, souriait béatement, comme épuisé par procuration. Puis il se ressaisit et demanda pourquoi le procureur, cette fois, n'avait pu venir raconter lui-même l'issue de l'aventure.

– C'est, votre majesté, qu'il a dû pressément et en secret s'absenter pour négocier à Florence une rencontre entre vous et sa Sainteté.

Cette nouvelle fit revenir l'Empereur aux réalités du moment, et il fut content de découvrir que le procureur n'avait pas complètement oublié ses devoirs. De fait, entre deux histoires, Tilmann et Niklosdorf s'étaient fait confirmer que les affaires avançaient. Le condottiere Niccolò Piccinino, qui commandait si habilement les armées du duc de Milan, avait été blessé au cours d'une récente bataille, et le duc craignait tellement de perdre son général et d'alors connaître des revers, qu'il était désormais disposé à négocier avec toutes les autres parties. Le Pape, de son côté, acceptait une rencontre directe avec le roi des

Romains pour lever leur différend.

– Et de là, il lui faudra, hélas, rejoindre directement la Prusse, car il y est convoqué depuis plusieurs mois maintenant pour y être entendu par le Grand-Maître sur les forfaits dont on l'accuse, et il ne saurait davantage reporter cette audition.

– Comment de telles accusations sont-elles possibles ? se scandalisa l'Empereur. Je vais vous confier un courrier que j'ai préparé il y a une semaine, que vous lui donnerez, Tilmann, pour qu'il le remette en mon nom au concile de Bâle. Ainsi vos maîtres verront-ils la marque de confiance que je lui témoigne. Et je demanderai au cardinal de la Rochetaillée d'écrire au Grand-Maître pour excuser le retard de Wandofen, dont le séjour s'est prolongé ici et à Florence parce qu'il négociait pour moi et me conseillait.

Le cardinal Jean de la Rochetaillée, à près de soixante-dix ans, faisait partie des dignitaires qui n'étaient pas de l'entourage du Pape. Créé cardinal par son prédécesseur Martin V, il avait été une figure influente du pontificat de ce dernier, mais étant de ce fait assimilé au parti des Colonna, il avait été écarté par le pape Eugène. Il n'avait pas directement participé à la sédition fomentée à Rome par les Colonna, mais il soutenait l'avis que le Pape se rendît à Bâle. Plusieurs mois plus tôt, il s'était enfui de Rome déguisé pour rejoindre l'assemblée conciliaire, mais était à Sienne depuis septembre, coincé comme le roi par les guerres qui ravageaient le pays alentour. Il écrivit la lettre qui excusait Wandofen pour son retard, témoignant lui-même contre les diffamations dont le procureur général était l'objet, et obtint en retour de pouvoir bénéficier de l'escorte que constituait Tilmann et les hommes de Goswin d'Aschenberg. Le chargement qu'ils convoyaient les forçait à voyager lentement de toutes façons, et l'on pouvait donc ajouter un chariot qui accueillerait le septuagénaire.

Niklosdorf resterait auprès du roi et l'accompagnerait dans les manœuvres de rapprochement avec le Pape. Tilmann et lui s'apprêtèrent donc à se séparer. Tilmann pressentait qu'à ce stade de ses aventures, une page était en train de se tourner. Caspar devait disparaître, même si l'épisode de Sienne montrait qu'il continuait à pouvoir tromper son monde sur son inexistence, et aurait été capable de survivre encore un temps. On était passé trop près de la catastrophe. On se souvient des hommes tels qu'ils sont

au moment où leur histoire s'achève, et il était préférable qu'il laissât le souvenir d'un être d'exception au faîte de sa carrière. Il était donc bien qu'il disparût maintenant. On ne savait pas ce que deviendrait la représentation permanente de l'Ordre à Rome après son départ, sous les ordres d'un nouveau procureur. Il y aurait sans doute moins d'opportunités pour Niklosdorf et Tilmann de faire usage de la position qu'il avaient pu tenir. Ils ne savaient même pas si leurs destins respectifs leur permettraient de se revoir. Ils avaient emporté avec eux tout ce qu'ils avaient pu d'argenterie, et en avaient négocié une partie contre espèces sonnantes aux étapes entre Rome et Sienne. Tilmann laissa cette somme liquide au secrétaire, ce dont ce dernier le remercia. Ils se serrèrent la main, devenus amis au terme d'une complicité qui, au départ, avait été contrainte.

Par la suite, Niklosdorf accompagna le roi à Ferrare, où la paix fut conclue entre le duc de Milan et Florence d'un côté, Sienne, Lucques et les États du Pape de l'autre. Le traité qui y fut signé en avril 1433, le jour de la Saint-Georges, stipula, comme on pouvait s'y attendre, que toutes conquêtes des belligérants devaient être réciproquement rendues, ce qui montre l'inanité des guerres. Le roi partit ensuite pour Rome et fut couronné Empereur en mai. Sur le chemin du retour, toujours accompagné par Niklosdorf, il s'arrêta à Pérouse à la fin août, où il lui décerna le titre de *doctor legum*, lui remettant lui-même l'*insignia doctoratus*, ce qu'il n'avait accordé à personne d'autre auparavant en pays étranger. Puis il rentra en Bohême.

Niklosdorf fit par la suite une carrière honorable. Maintenu dans une fonction de substitut du procureur général, il en remplit de fait les fonctions jusqu'à la nomination en 1437 de Johann Crowel comme successeur en titre de Caspar de Wandofen. Pendant cette période, il se consacra à la chasse aux prébendes et bénéfices, ce qu'à la différence de Caspar, qui était chevalier, autorisait sa position de clerc. Il dut lutter âprement pour devenir chanoine du chapitre de Varmie, car il était en concurrence avec le désormais influent Andreas Schönau. En 1435, il fit à la demande du Grand-Maître le voyage en Lituanie pour négocier un accord avec les Lituaniens, les Ruthènes et les Polonais, accord qui devait déboucher sur la paix de Brest. De retour à Rome en 1436, il finit par obtenir d'être doyen du chapitre de Varmie et revint en Prusse en 1437, où il finit ses jours.

Tilmann quitta Sienne au début de mars 1433, prenant la tête du convoi de chariots chargés d'objets précieux gardés par les hommes de Goswin, auquel s'étaient joint le cardinal de la Rochetaillée et quelques autres prélats et clercs qui étaient du voyage. La paix n'était pas encore signée et les routes étaient loin d'être sûres, mais le cortège était assez armé pour décourager les bandes mineures de pillards et mercenaires en maraude. Ils évitèrent toutefois les zones où leurs éclaireurs signalaient des campements plus importants. Ils s'arrêtaient dans les villes appartenant à l'un ou l'autre camp, Florence, Bologne, Modène, Mantoue, se prévalant des sauf-conduits aussi bien du Pape que de l'Empereur, négociant à chaque étape la liquidation d'une partie de leur chargement, au nom du procureur Caspar de Wandofen. À Vérone, Tilmann monnaya encore quelques objets en argent. Puis ils amorcèrent la montée vers la passe du Brenner.

Arrivant vers la fin du mois par la route qui descendait la haute vallée du Rhin, ils entrèrent dans Bâle par la porte Saint-Alban et rejoignirent directement la commanderie de l'Ordre qui était de ce côté-ci de la ville. Ils y furent accueillis par le chevalier de Königsegg, qui informa Tilmann que le vieil Andreas Slommow avait été rejoint par Andreas Pfaffendorf, agissant enfin officiellement comme représentant de l'Ordre au concile. Il était temps que le Grand-Maître prît cette décision, car les ennemis de l'Ordre n'hésitaient pas à se porter contre lui devant la juridiction du concile, l'archevêque de Riga et les Polonais en premier. La guerre qui avait repris avec les Polonais relançait à nouveau le débat sur les droits des uns et des autres dans la possession des terres prussiennes. Slommow et Königsegg, qui n'avaient jusque-là qu'un mandat d'observateur, avaient été empêchés de répondre autrement que dans les coulisses. Pire que les ennemis, les membres et alliés de l'Ordre se portaient eux aussi devant le concile, en ordre dispersé, pour traiter d'affaires particulières, contre des tiers ou contre l'Ordre lui-même. Les affaires qui traînaient devant la curie romaine étaient entendues aussi à Bâle, car on se disait que si l'une des juridictions venait à ne pas être

favorable, l'autre la serait peut-être, ne fût-ce que pour prendre le contrepied. Mais, alors que les affaires à Rome étaient coordonnées par les services du procureur, rien ne permettait de les contrôler à Bâle avant la désignation de Pfaffendorf.

– Votre ami toscan, le sieur Piccolomini, a su se distinguer depuis que vous êtes parti. Il a défendu devant l'assemblée l'affaire de son maître, le cardinal Capranica, et celle-ci a tenu le devant de la scène un certain temps, car elle permettait de mettre en scène la capacité de l'assemblée à œuvrer comme instance d'arbitrage entre le Pape et un cardinal contestant une de ses décisions. Ce qui revenait à se positionner au-dessus des deux parties. Bien entendu, rendre un avis contre la décision du Pape était plus significative que de lui donner raison, et l'assemblée a donc, sur les arguments de Piccolomini, donné raison au cardinal, confirmé son titre et organisé la remise officielle de son chapeau.

Le commandeur fut secoué d'un petit rire :

– Votre ami a pour ainsi dire scié la branche sur laquelle il était assis, car obtenant cette victoire apparente à Bâle, il fâcha Sa Sainteté qui, pour punir le cardinal, le priva de tous ses titres, et surtout de ses possessions et des bénéfices attachés à sa dignité. La plupart de ces revenus proviennent de biens dans les États de l'Église, sur lesquels le Pape a la main. Le cardinal s'est donc retrouvé avec un chapeau mais pas de revenus pour payer Piccolomini, dont il a dû se séparer. Celui-ci est entré pour quelques temps au service de l'évêque de Freising, qu'il a accompagné à la Diète de Francfort, mais il est actuellement de retour à Bâle et au service des Milanais, ou peu s'en faut : du cousin du duc Visconti, qui est évêque de Novare. Il est donc clairement dans le camp des opposants au Pape, mais c'est aussi celui de la majorité conciliaire.

Le commandeur raconta à Tilmann que le concile s'était doté d'une organisation permanente. On sentait que le projet de l'assemblée était d'exister dans la durée, et non pour le temps d'un rassemblement auquel le Pape prétendait mettre fin. Pour éviter qu'une nation dominât les autres, les participants avaient été répartis à raison de leurs aptitudes présumées, entre quatre députations spécialisées : sur les questions de foi, sur la paix temporelle, sur les réformes de l'Église et sur les questions générales.

– Le Christ a remis à cette assemblée ses pouvoirs, l'Es-

prit-Saint descend sur elle ainsi qu'il est représenté sur le sceau du concile. Elle se donne le droit de tout définir, de tout réformer, de tout gouverner. Elle considère le Pape comme lui étant subordonné, et son titre de successeur de Saint-Pierre le place seulement au premier rang de ses serviteurs. Le concile vient de vaincre la résistance de Rome, puisqu'il ressort des accords entre l'Empereur et le Pape que celui-ci renonce à sa décision de transférer le concile à Bologne. Dans les cérémonies, on voit parader les prélats : il y a ici sept cardinaux, malgré l'interdiction qui leur a été faite par le Pape d'y venir, auxquels s'ajoutent trois patriarches, une cinquantaine d'évêques ou d'archevêques, ce qui, en y joignant les abbés, porte parfois le nombre des mitres à plus de cent.

Mais le gros homme, qui avait l'expérience du concile de Constance, émettait des doutes sur la capacité d'une telle assemblée à produire des décisions :

– L'élite que forme cette centaine de prélats est noyée sous le flot grossissant des docteurs, des licenciés, des simples bacheliers, des chanoines, des clercs de toute catégorie, qui sont des religieux surtout, et parmi eux des frères des ordres mendiants. On a essayé d'élever des barrières à plusieurs reprises contre cet envahissement : les bacheliers ne devaient être admis que s'ils étaient personnes graves, ayant enseigné ou du moins fait de sérieuses études ; les frères des ordres mendiants devaient offrir un aspect présentable et produire une permission de leurs supérieurs ; et d'une manière générale, les religieux ne devaient coopérer qu'aux travaux de la députation *pro reformatorio*. Mais le principe reste que tout ecclésiastique, du cardinal au simple prêtre, est considéré comme un père conciliaire et habilité à voter. Sans doute se fie-t-on au discernement de la commission des Douze, qui a été instituée pour prendre des initiatives rapides que ne permet pas la réunion hebdomadaire de l'assemblée. Et, de fait, les réclamations qu'on lui a soumises l'ont amené à prendre des décisions sévères, restreignant l'accès à l'assemblée plénière par des règlements. Mais il en est de ces règlements comme de tant d'autres, les ecclésiastiques de second ordre étant toujours les plus nombreux à accourir et les plus fidèles à demeurer. On ne peut les écarter, quand ils exhibent une procuration, ou simplement une recommandation de quelque prélat, de quelque université. Au moment de décider s'il faut refuser tel participant, il

se trouve toujours une âme compatissante pour rappeler que les lumières d'un humble tonsuré l'emportent parfois sur celles d'un riche dignitaire. Toutes les décisions étant prises, d'abord dans chaque députation, et ensuite dans les assemblées générales, à la majorité des voix, l'influence des prélats est annihilée par celle des membres du bas clergé. Nombre de fois, parmi les pères qui gouvernent les évêchés et les abbayes, on peut constater la présence de ces religieux vagabonds, et les premiers, pour faire pièce aux seconds, n'ont rien trouvé de mieux que grossir leurs rangs d'une foule de cuisiniers, de palefreniers, ou encore de copistes, tous familiers de l'entourage d'un prélat, qui revêtent la robe longue et qui, le soir, s'en dépouillent pour servir à table ou s'acquitter envers leurs maîtres d'autres devoirs de domesticité.

Tilmann et lui en vinrent à des considérations plus pratiques. La commanderie, qui hébergeait nombre de pèlerins de la nation allemande, était désormais bondée. Mais l'Ordre possédait l'un ou l'autre immeuble dans Bâle, et le commandeur lui rédigea un ordre de réquisition pour l'une de leurs maisons située de l'autre côté de la ville, à proximité de la porte d'entrée par le pont sur le Rhin. Elle n'avait pas de cour intérieure pour les chevaux et attelages, mais suffisait au logement de leur petite troupe. Ils pourraient déposer là-bas leurs affaires personnelles et leur chargement, et revenir ensuite installer les chevaux dans l'écurie de la commanderie.

Tilmann conduisit sa troupe à l'adresse qui lui avait été donnée. La maison Brandis, sise dans le haut de la rue dite *Blumenrain*, se trouvait à proximité immédiate de la *Kreuztor*, une porte dans l'enceinte intérieure. Elle jouxtait la maison Wallbach, dont la façade, regardant de part et d'autre de la porte, avait dû faire partie de l'appareil de défense de la ville, à l'époque où celle-ci était encore contenue dans ses anciennes murailles. Les deux maisons étaient manifestement construites sur un même mur de moellons bordant le cours du Rhin. La maison Wallbach présentait une échauguette d'angle et la maison Brandis se distinguait par un ouvrage de bois prolongeant le bâti en surplomb très avancé sur le fleuve, soutenu par deux imposants pilastres plantés dans l'eau. De là, on pouvait observer la rive en amont et en aval. La propriété était cependant divisée et l'Ordre ne possédait que cette dernière partie qui, côté rue n'affichait qu'une modeste façade, étroite de trois rangées de fenêtres.

Tilmann s'étant réservé l'une des chambres à l'étage, vint à la fenêtre donnant sur le Rhin. Vers l'amont, à hauteur du pont qui enjambait le fleuve, une flotte de barges couvertes était amarrée, où résidait la délégation hussite venue négocier les articles de leur réconciliation au sein de l'Église. L'expérience de leur maître Jean Hus, venu au concile de Constance près de vingt ans plus tôt, sous sauf-conduit de l'Empereur, et qui avait néanmoins été jugé et brûlé, justifiait leur méfiance. Leur résidence sur l'eau leur laissait une chance, en cas de nouveau parjure, de couper les amarres et de filer au gré du fort courant du fleuve.

Il laissa les hommes installer le campement et repartit à pied à la recherche de Silvio. Celui-ci avait fait savoir à la commanderie, à son intention, qu'il logeait en ce moment à la maison « À la Mouche ». Il reprit donc le chemin en sens inverse, car l'établissement était situé non loin de la commanderie, au débouché du *Schlüsselberg*, une des ruelles montant à la place de la cathédrale. C'était l'une des trois *stube* où se retrouvaient nobles et chevaliers, et qui offrait aussi des logements et des salles où les nobles, et parfois le conseil de la ville, pouvaient tenir réunions et banquets. La commission *pro communibus* s'y réunissait également pour traiter des affaires diverses qui n'entraient pas dans le champ des trois autres.

Silvio fut heureux de le retrouver. Ils descendirent sur la place de l'hôtel de ville pour y commander, en quelque taverne, une cruche de vin. Le printemps était là, mais l'air était frais, surtout pour un Toscan. Silvio avait passé la saison froide en Allemagne, à Francfort à l'automne, puis en Bavière au début de l'hiver. Il raconta à Tilmann qu'ayant assisté son nouvel employeur à la Diète de Francfort, celui-ci était tombé malade et qu'il lui avait fallu l'accompagner jusque dans son évêché de Freising en Bavière. Le prélat n'ayant plus le projet de revenir à Bâle, il n'avait plus besoin de secrétaire pour traiter de ses affaires au concile. Silvio était donc revenu, une nouvelle fois sans emploi. Ayant cependant été au service de Capranica, qui était un proche du duc Visconti de Milan, il était entré au service du cousin de celui-ci, l'évêque de Novare.

Dans Bâle se pressait une foule d'étrangers, et même si certains ne faisaient qu'y passer pour en repartir, il continuait à en arriver tous les jours : beaucoup de Français, beaucoup d'Allemands, un moins grand nombre d'Italiens, de rares Anglais et Espagnols. À cette foule bigarrée, de toutes nations et de toutes langues, une concertation entre les Pères du concile et les autorités de la ville avait prescrit par décret des règles de vie précises, car on s'entendait à ce que la société d'ici servît d'exemple à la chrétienté. Il était intimé que les participants suivissent les célébrations, qu'ils jeûnassent, qu'ils se confessassent régulièrement, qu'ils ne tinssent pas de conversation pendant les offices, qu'ils n'invitassent pas de femmes à table, ne proférassent pas de propos injurieux. Chez les prélats, on devait lire les Écritures pendant les repas et éviter la trop grande variété des mets. Dans la rue, le membre du Concile était invité à garder les longs vêtements prescrits par les canons, ni trop rouges, ni trop verts : pas de manches pendantes, pas de riches fourrures, pas de bottines, ni de mitres en soie. Chacun devait avoir la tonsure qui convient à son ordre et les cheveux taillés assez courts pour laisser voir les oreilles. Les prélats ne devaient pas être accompagnés d'un trop grand nombre de domestiques, montés ou non. Aux cardinaux,

on en accordait dix. Quant aux serviteurs, les jeux déshonnêtes leur étaient interdits, comme les vêtements plus courts que le genou, les chaînes d'or ou d'argent, les dagues trop longues, les ceintures trop élégantes. Il semblait que ce règlement fut assez bien observé. Du moins, si les adversaires du Concile avaient à redire sur l'autorité et la qualité de ses membres, ne courait-il pas de bruits fâcheux sur leurs mœurs.

Ils trouvèrent à s'installer à une terrasse, où le soleil tempérait la fraîcheur de l'air.

– La ville est froide en hiver, mais les intérieurs sont chauds, et les rues sont propres, on voit que la ville a préparé la venue de ce concile, les places ont été pavées, les rues sont nettoyées, les prostituées ont été regroupées dans deux maisons bien tenues à la porte de Spalen. Le gouvernement est solide, les nobles et le peuple ne se déchirent pas, les gens sont consistants, ils accordent peu d'importance au paraître et s'habillent simplement. La nécessité de maintenir l'ordre police les mœurs du concile : il n'y a pas de violence qui résulterait des discussions. Nous faisons ici l'expérience d'une forme nouvelle de gouvernement du monde, où le riche comme le pauvre, le prince comme le gueux, tous égaux devant Dieu, ont voix au chapitre : c'est l'Église Universelle.

– J'ai entendu parler de cela, observa Tilmann, et certains craignent qu'en se prenant pour l'Église tout entière, le concile perde le sens des réalités politiques. Tu sembles d'ailleurs en avoir fait les frais, puisqu'une décision que tu as emportée, si elle est juste en l'absolu, a eu pour conséquence de mettre son bénéficiaire à la ruine, et le serviteur de ce dernier à la rue.

– Oui, et j'apprends que Capranica retourne sa soutane et a entrepris des démarches pour se réconcilier avec le Pape. N'importe. Nous n'allons pas changer les hommes en si peu de temps, mais il faut aller jusqu'au bout de cet exercice car je sens que naît ici un nouveau monde. Même si nous échouons, on ne pourra pas oublier ce qu'il nous enseigne. Nous avons accoutumé de vivre en une société où tout est organisé du haut vers le bas, où certains parlent et d'autres se taisent, certains ordonnent et d'autres exécutent, et nous en découvrons une autre où toute personne a le droit de se faire entendre, où sa parole vaut autant que celle d'un autre, et où la décision résulte d'une discussion raisonnée, d'où naît la meilleure solution possible. C'est ce à

quoi s'emploie l'exercice de la rhétorique, et c'est en quoi, dans l'affaire que je défendais alors, j'ai gagné sur le fond, même si le Pape joue avec d'autres règles du jeu, celles de l'ancien monde.

Tilmann doutait que la puissance du verbe suffît à instaurer un ordre nouveau, mais c'était là une discussion qu'ils avaient déjà eue, et il ne la relança pas. Ils se racontèrent leurs aventures des derniers mois. Après être revenu de Freising, Silvio était donc entré au service de l'évêque de Novare, Bartolomeo Visconti, qui faisait office de représentant dans les affaires ecclésiastiques de son cousin le duc de Milan. Le duc Filippo Maria Visconti avait dépêché une importante délégation officielle à Bâle, comprenant, outre son cousin, son conseiller Cristoforo da Velate, son secrétaire Brancesco Barbacara, et l'évêque d'Albenga, Matteo del Carretto. Il encourageait activement les prélats lombards à entreprendre le voyage à travers les Alpes, accompagnés d'autant de clercs qu'il leur était possible d'emmener avec eux, pour que leur nombre pesât dans les décisions conciliaires. Même l'archevêque de Milan, Bartolomeo Capra, et l'évêque de Côme, Francesco Bossi, tous deux dans leur grand âge, avaient fait le déplacement. Le concile était pour le duc de Milan un moyen d'affaiblir son ennemi le Pape. Il y avait donc de la place dans son sillage pour des juristes comme Silvio qui pouvaient occuper des emplois importants dans l'administration conciliaire.

De son côté, Tilmann fit le récit de son séjour à Sienne et de l'histoire à épisodes qu'avec Niklosdorf ils avaient contée à l'Empereur. Silvio rit à l'écoute des fables qui formaient les étapes du récit, et s'émerveilla surtout de leur emboitement et de leur succession.

– Il m'a été donné de rencontrer à Gênes un marchand qui avait fait plusieurs fois le voyage vers les côtes de Syrie, et en avait rapporté un recueil de contes en arabe, langue que non seulement il parlait, mais arrivait à lire. Ce sont des contes populaires, souvent grivois, qui mettent en scène les ruses que déploient les femmes pour berner leurs maris. Ce qui est remarquable, c'est que les contes sont enchâssés les uns dans les autres et présentés comme s'ils étaient tous racontés par une femme à son époux pour le distraire, et ce faisant le berner lui aussi. L'histoire qui encadre toutes les autres est celle d'un sultan qui, ayant condamné à mort son épouse infidèle, décide de se rema-

rier mais, pour être certain de ne plus être trompé, fait exécuter chaque matin la femme qu'il a épousée la veille. La fille d'un de ses ministres, qui est ainsi appelée à l'épouser, use du subterfuge suivant. Chaque soir, elle lui raconte une histoire dont la suite est reportée au lendemain. Ainsi le sultan, d'une part, ne consomme pas le mariage mortel, et d'autre part, souhaite connaître la suite du récit, ce qui le conduit à reporter de jour en jour l'exécution. Au bout de mille et une nuits, le sultan finit par avoir confiance en son épouse et renonce à l'exécution.

– Cela ressemble bien au procédé que nous avons utilisé, et je dois dire que je sentais sur ma nuque, à chaque épisode que nous narrions, hésiter la hache de l'exécuteur des hautes œuvres.

– On peut se demander comment un récit a pu suffire à retenir l'épée de Damoclès suspendue sur vos têtes. Je gage que le procédé y est pour quelque chose. Dans le recueil arabe, chacun des contes est une histoire qui se tient par elle-même et pourrait se raconter sans que la conclusion amène la suivante. La conteuse prenait donc le risque que le sultan décide d'interrompre le fil au moment de la chute d'une des histoires. L'enchâssement des histoires les unes dans les autres prévient ce risque en faisant de l'ensemble une architecture qui se tient. Par exemple, beaucoup d'histoires sont introduites comme une réponse à des questions qui se sont posées dans un précédent conte. Ou bien la conteuse raconte l'histoire de ce marin qui raconte à un autre personnage l'histoire de ses voyages, lesquels forment autant de contes à l'intérieur du conte.

– Ah ah ! fit Tilmann, je te vois venir. Comme l'histoire de la conteuse est elle-même rapportée par l'auteur anonyme du recueil, nous sommes dans une chaîne de récits rapportés. Quand Niklosdorf rapporte l'histoire que je rapporte, qui m'a elle-même été rapportée, l'Empereur est forcé de la croire puisque Niklosdorf m'a cru et que j'ai cru celui qui me l'a contée.

– C'est ainsi que la conteuse s'en sort, car comment expliquer que le sultan finisse par lui faire confiance, alors qu'il ne s'agit que d'histoires, et qu'au final il doit bien comprendre qu'il s'est fait emmener en promenade ? C'est qu'il a appris quelque chose. Tu te rappelles notre conversation sur la fable du maître chat ? Voici à nouveau une histoire qui raconte à celui qui l'écoute comment opèrent les histoires.

– Dans notre cas, Niklosdorf pensait que l'Empereur a cru à

l'histoire parce qu'il avait envie de l'entendre. Je ne crois pas qu'il aimerait admettre qu'il s'est fait jouer.

– Sigismond est un vieux singe auquel on n'apprend pas à faire des grimaces. Tu ne sauras jamais s'il a vraiment cru à l'histoire ou s'il vous a fait la courtoisie de faire semblant et d'entrer dans votre jeu parce qu'il appréciait vos efforts et la qualité de votre prestation. Auquel cas, c'est vous qui étiez ses dupes. Toujours est-il que vos fables ont cette tournure grivoise qui me donne envie d'en mettre un jour le récit par écrit. J'espère que tu m'autoriseras à te plagier.

– Je n'y ai aucune objection, sinon que tu veuilles bien attendre que leur personnage principal, notre ami Caspar, soit décédé.

Avant de repartir de Bâle, il restait à Tilmann à délivrer les courriers dont il était porteur, en particulier celui que le roi des Romains, futur Empereur couronné, adressait au concile. Il revêtit à cet effet l'habit de cérémonie noir et blanc des hérauts et messagers de l'Ordre, que la commanderie avait en réserve pour ce genre d'occasion.

Les sessions du conseil avaient lieu dans le chœur de la cathédrale, séparé de la nef par un jubé, clôturé par un chancel. De chaque côté du chœur, la ville avait fait menuiser trois rangées de stalles. Le président s'installait sur un siège surélevé devant le maître-autel. Le chancel isolait le chœur, qui n'était pas vu des fidèles présents dans la nef. On montait à la tribune par un escalier, et de là-haut, on lisait habituellement les Écritures. C'était un espace qui, au cours des sessions, était occupé par les notaires qui avaient pour tâche d'enregistrer les décrets qui y étaient lus.

Tilmann était impressionné par le dispositif. Il avait, lors de ses précédents passages, assisté à la messe côté nef, qui laissait dans l'énigme ce qui se passait chez les officiants, de l'autre côté du chancel. Être ainsi reçu côté chœur lui donnait l'impression d'entrer dans le saint-des-saints. Il entrevit Silvio à la tribune, au sommet du jubé, parmi les scribes qui prenaient en note les minutes de la séance.

Adaptant sa voix à l'espace qui la faisait résonner, il s'avança pour premièrement excuser le procureur de l'Ordre qui devait sans tarder se rendre à Marienbourg à la convocation du Grand-Maître, et présenta ensuite le courrier de Sigismond au cardinal Cesarini qui présidait le concile, assis sur le siège surélevé. Le cardinal, qui avait finalement repris la présidence, était un homme cultivé, affable, dont la complexion tempérée et les qualités de médiateur étaient reconnus de tous. Il avait accepté d'occuper à nouveau cette place, espérant convaincre le pape Eugène de revenir sur sa décision, du reste sans effet, de dissoudre le concile. Il fit un geste pour faire prendre le courrier par un notaire, qui le lut à voix haute. L'empereur Sigismond renouvelait ses vœux de succès à l'assemblée, et annonçait, qu'une

fois couronné, il repasserait par Bâle pour assister en personne à la poursuite de ses travaux. Cette annonce conforta les pères conciliaires dans leur position de fermeté à l'égard du Pape.

À la sortie de la session, Tilmann fut entouré par nombre de prélats qui prenaient des nouvelles du procureur, certains affirmant qu'ils le connaissaient bien et étaient chagrinés des injustes rumeurs qui circulaient sur son compte. Leurs bénédictions accompagnaient le messager dans son voyage de retour et l'on comptait qu'il transmît les signes de leur affection paternelle au Grand-Maître et au procureur. Quand il put se dégager de leur attroupement, il vit Silvio s'approcher à son tour. Ce dernier lui fit des compliments sur son vêtement de cérémonie, et lui proposa de faire quelques pas avec lui en direction de la maison Brandis.

Leur promenade, quittant la place, les faisaient passer par la rue du couvent des Augustins.

– Le couvent accueille les réunions de la commission *pro pace*, commenta Silvio. C'est ici que se traitent les différends entre princes européens quand ils sont présentés pour arbitrage devant le concile. Mais le bâtiment héberge aussi, depuis l'an dernier, un *studium generale* qui a été mis en place par les autorités conciliaires. C'est le début d'une université, à laquelle Bâle aspire désormais pour se mettre au niveau des autres grandes villes de l'Empire. L'activité intellectuelle se développe dans la cité, comme ce fut le cas à Constance il y a vingt ans. Les humanistes de toute l'Italie accourent ici. Si je n'arrive pas à faire mon chemin dans l'administration du concile, j'aurai toujours la possibilité de revenir à mes premières activités de copiste, car c'est une compétence que l'on recherche désormais.

Il baissa la voix, tout en continuant à marcher, et en regardant brièvement autour de lui la foule qui se pressait, montant et descendant la rue dont la pente s'accusait à l'approche de la place de l'hôtel de ville.

– Tu m'as parlé du chargement d'objets précieux que tu convoies au nom de Caspar en le liquidant par étapes. Quand tu reviendras à Bâle, si tu souhaites placer les florins que tu en auras tirés, je peux te donner un conseil. Cette ville a besoin d'une armée de scribes : le concile pour saisir et recopier les minutes des réunions du conseil, de l'assemblée et des différentes commissions, et envoyer en autant d'exemplaires que requis les courriers informant les diocèses et les chefs d'État

des décisions prises ; mais aussi les diverses délégations qui informent leurs princes ; et c'est sans compter l'activité des érudits qui font recopier les manuscrits qu'ils trouvent ou qu'ils apportent avec eux, les banquiers et marchands qui remplissent des rôles de chargement, établissent des inventaires, rédigent des lettres de crédit. Mais par-dessus tout cela, tous ces scribes ont besoin d'encre et de papier. Ils en ont une véritable fringale. Et figure-toi que Bâle n'a même pas un seul moulin à papier : tout le papier est fabriqué à Fribourg ou Strasbourg et importé. Un négociant important d'ici, membre du conseil restreint de la ville, a eu le nez creux et a acheté l'an dernier un moulin dans le Petit-Bâle, la partie de la ville qui est de l'autre côté du fleuve. Comme j'ai des accointances avec les banquiers lombards, je sais par eux qu'il est en train d'y effectuer des travaux pour le transformer en moulin à papier. Il ne faudra pas longtemps pour que d'autres flairent le filon, c'est donc le moment de se placer. Je suis trop désargenté pour participer à une entreprise telle que celle-là, mais je peux te mettre en relation avec les banquiers siennois, qui ne demanderont qu'à prendre pied à Bâle, car ils grincent déjà des dents en voyant leurs concurrents florentins mieux placés auprès des négociants bâlois.

– Tu me vois en capitaine d'entreprise ? demanda Tilmann en souriant. Il faudrait, pour commencer, que je m'installe à Bâle et que j'y demande le droit de bourgeoisie. Ce n'est pas vraiment dans mes projets. Mes enfants vivent en Prusse, et si je dois placer quelque argent, ce sera là-bas. Bien plus volontiers, je t'abandonnerai une partie du pécule. Après tout, il appartient à Caspar, et en tant que l'un de ses géniteurs naturels, tu devrais hériter de lui.

– Je ne refuserai pas quelques florins, car ma situation reste précaire, je n'ai pas de rente. Mais, en toute honnêteté, je ne saurais pas les faire fructifier, je les dépenserais avec les femmes. Je n'ai pas l'esprit au négoce et à l'accumulation. Mon devenir est dans l'écriture, les voyages et le conseil auprès des grands. Je ne te cache pas que si je suis motivé que tu t'intéresses au papier, c'est parce que j'en suis moi-même un consommateur, que je veux un jour que mes écrits soient recopiés et diffusés, et qu'il faut que je place des amis dans ce monde à l'entour du livre, qui est celui de sa fabrication et de sa circulation.

– Et tu ne voudrais pas que j'ouvre aussi librairie ? s'exclama

Tilmann en riant. Ou plutôt, me verrais-tu parcourant l'Europe à cheval, transportant, non plus des courriers, mais colportant tes ouvrages de ville en ville ? Me voilà, Tilmann, apôtre de la parole piccolominienne !

– Pourquoi pas ? répondit Silvio, souriant à son tour. On a vu plus sot métier. Et je suis mauvais juge de la qualité de ce que j'écris, mais si toi et moi trouvons quelque procédé qui permette que je sois lu partout et par un grand nombre, c'est cela qui assurera au libraire sa fortune et à moi ma postérité, quelle que soit, il faut bien le dire, la valeur intrinsèque des livres.

Tilmann et sa troupe quittèrent Bâle peu de temps après ; on était à la fin mars. Il fit au nom de Caspar de Wandofen un dépôt d'argenterie à Francfort, dont on a trace dans les archives et qui est daté d'avril, le jour de la Sainte Cène, et un autre à Nuremberg. Ayant ainsi liquidé l'intégralité de ce que Niklosdorf et lui avaient prélevé sur le trésor chapardé dans le château Saint-Ange, il n'avait plus de raison de s'entourer des hommes de Goswin d'Aschenberg. Il remit entre les mains de ce dernier la moitié de ce qu'il avait négocié à Francfort et Nuremberg, et le commandeur le répartit entre ses hommes, se réservant deux parts pour lui-même, en sa qualité de chef, ce qui était modéré. Ils savaient que le temps était venu de se séparer, car tous avaient suffisamment tiré sur la corde de la chance et risquaient de tout perdre si, une fois rentré en Prusse, leur groupe remarquable attirait l'attention. Qu'un seul d'entre eux fût identifié, et cela permettrait de les désigner tous comme cette même bande qui restait poursuivie pour le forfait perpétré sur les clercs livoniens. Les florins récoltés pour prix de leurs efforts leur permettraient de s'égayer dans la nature et de recommencer une vie sur de nouvelles bases. Pourtant ils retardaient le moment de la séparation. Même Tilmann, qui aurait dû se sentir soulagé d'être enfin débarrassé de ces encombrants camarades, ressentait un serrement à l'estomac à l'idée de se retrouver complètement seul, étant lui-même en train de tourner une page de son histoire.

Ils remontèrent par la Saxe, évitant d'entrer en Bohème, où le pays était rendu incertain par les guerres hussites. Ils y eussent été pourtant moins inquiétés par le fait qu'ils fussent papistes que par les retombées d'un trouble général parmi les Hussites eux-mêmes, leurs différents partis et sectes étant désormais divisés sur les négociations de paix menées à Bâle.

Il est étrange de constater que la compagnie des pires fripouilles demeure une société, dès lors qu'accoutumé de vivre à leur contact, de leur parler et d'écouter leurs sottises et les horreurs que tout nous fait réprouver, on finit par apprécier aussi leur fidélité et on y trouve à s'excuser de l'étrange affec-

tion qu'on leur porte, laquelle n'est que l'écho de celle qu'eux aussi éprouvent. Car c'était cela le plus étrange : ces hommes n'étaient pas seulement fidèles à leur chef Goswin, ainsi qu'à un sempiternellement invisible Caspar de Wandofen, ils le tenaient lui aussi, Tilmann, dans un respect qui était, pour ce dernier, une énigme de plus.

Goswin l'éclaira sur ce point, un jour qu'ils atteignaient l'Oder, un peu en amont de cette ville sur le fleuve qui se nomme également Francfort. C'était un paysage plat de marécages alternant avec des zones de cultures protégées de l'invasion des eaux par des digues. Ils avaient établi leur campement sur l'une des digues, à proximité d'un bouquet d'arbres. Le lendemain, il leur faudrait choisir. Soit ils traverseraient à Francfort : au-delà, le fleuve s'élargissait encore, se répandant dans les basses terres en un cours qui faisait une à deux lieues de large, et était plus difficile à franchir. Soit ils poursuivraient en bateau.

– Demain nous allons nous quitter, frère Tilmann. Permettez que je vous appelle frère, bien que vous n'ayez jamais prononcé les vœux de notre Ordre. Je crois que vous en faites partie par l'esprit, ainsi que je l'ai observé depuis que je vous côtoie. En tous cas, c'est le moment de nous séparer. Certains vont descendre ou remonter le fleuve, d'autres repartir par là d'où nous venons ou se rendre à Prague où il y a de l'emploi dans les compagnies qui mènent la guerre contre les hérétiques. Je gage que vous emprunterez la route la plus directe, en traversant le fleuve. Je voudrais donc vous dire…

Il s'interrompit, semblant hésiter sur ce qu'il convenait, précisément, de dire. Tilmann n'en croyait pas ses yeux et ses oreilles. Cette brute ne cherchait pas ses mots : Goswin avait une boule dans la gorge qu'il était en train de négocier.

– Nous allons nous quitter, poursuivit le soudard après s'être éclairci la voix. Et de ce moment, nous ne nous reverrons pas et nous tiendrons les uns et les autres que nous ne nous sommes jamais connus, jamais rencontrés. Mais je sais bien, et nous savons tous, que c'est un mensonge : un lien existe entre nous et il sera toujours présent dans nos mémoires. Ce même lien nous lie tous, à travers vous qui l'avez représenté, avec le frère Caspar de Wandofen, notre procureur général. C'est une chose très étrange que nous ne l'ayons jamais vu et que, maintenant, nous nous disons que nous allons le quitter, alors que, dans les faits, nous

allons simplement continuer à ne pas le voir. Néanmoins, c'est bien ainsi que nous le ressentons : nous allons cesser de le voir. Dites-moi, frère Tilmann…

Il se pencha vers lui, parlant à voix basse pour ne pas se faire entendre des autres :

– Maintenant que nous sommes sur le point de ne jamais nous recroiser sur les chemins, vous pouvez me le dire : qu'est-il arrivé à Wandofen ? Est-il mort, que nous ne l'ayons jamais rencontré ? A-t-il jamais existé ?

La question aurait dû être posée depuis longtemps, se dit Tilmann. Pourquoi Goswin la posait-il maintenant ? Tilmann s'avisa que la question trottait dans la tête du soldat depuis belle heurette, peut-être depuis le début, mais qu'il avait été important qu'elle ne fût pas posée explicitement avant aujourd'hui. Doit-on dire à un enfant que la petite souris n'existe pas, et ce, bien qu'il s'en doute ? La souris donne sens à la perte d'une dent de lait, et la friandise qu'elle dépose dans la nuit assure l'enfant que ce qui a été perdu laisse la place pour qu'advienne quelque chose d'autre, dans l'équilibre d'un échange invisible.

– Vous n'ignorez pas, commença Tilmann, que le procureur a toujours eu de bonnes raisons de ne pas se montrer, et même maintenant qu'il emprunte le même chemin que nous pour répondre à la convocation de notre Grand-Maître, nous savons qu'il est menacé par des ennemis qui veulent attenter à sa vie, et qu'il lui faut voyager à distance de notre groupe, par trop visible. Je vais vous répondre en vous posant la question : le procureur tel que vous l'avez connu, jamais visible et pourtant toujours présent, veillant sur vous, n'a-t-il pas contribué, par sa paternelle surveillance, au lien qui unit votre compagnie ?

– C'est assurément le cas, confirma Goswin. Encore à présent, j'ai comme mes hommes le sentiment qu'il peut être dans les fourrés tout proches à nous surveiller, s'assurant de la discipline de nos actes, mais aussi veillant sur nos arrières pour nous protéger d'attaques effectuées par surprise.

– C'est donc ainsi qu'il convient que chacun de nous se souvienne de lui. Demain nous allons nous séparer, mais lui aussi va suivre son chemin, car je peux vous confier ceci : bien que je sois porteur de messages qui contribueront à le réhabiliter, il a décidé de disparaître, pour des motifs que je ne peux vous révéler, mais qui sont, comme toujours, de l'intérêt de l'Ordre.

Dites-vous par conséquent que, n'ayant plus à s'occuper des affaires politiques, il aura encore à cœur d'avoir un œil sur vous tous. Partout où vous irez, il sera avec vous en esprit, et peut-être même, si vous vous retournez sur tel buisson ou tel coin de rue, un mouvement subreptice vous dira-t-il qu'il était là, à l'instant.

Goswin se redressa lentement et considéra Tilmann :

– Merci, frère Tilmann, pour votre réponse. C'est bien ainsi, vous avez raison, qu'il faut penser à notre maître.

Il se leva pour aller prendre son quart. Avant de s'éloigner, il se pencha vers Tilmann pour lui chuchoter à l'oreille :

– Si j'apprends par un de mes hommes, avant que nous nous quittions tous, que vous avez raconté que j'avais l'œil humide, je vous ouvre doucement la gorge d'une oreille à l'autre dans votre sommeil pour m'assurer qu'effectivement nous ne nous serons jamais connus.

Ils se séparèrent donc à Francfort-sur-l'Oder, et Tilmann franchit le fleuve sur le pont de bois. Après quelques jours de voyage en solitaire, il arriva à Marienbourg le dimanche après Pâques. « *Quasi modo geniti infantes* », se dit-il : comme un enfant nouveau-né. Il fut tout de suite reçu par Paul de Rusdorf.

Le Grand-Maître s'étonna de le voir seul. Tilmann raconta qu'il avait accompagné Wandofen jusqu'aux abords de l'Oder, mais qu'ils avaient été inquiétés par un parti de brigands auxquels ils avaient échappé de justesse. Ils avaient décidé de se séparer pour faire diversion, lui prenant la route la plus courte avec les chevaux et les messages, tandis que Wandofen, déguisé et emportant les valeurs, empruntait un chaland qui descendait le fleuve, pour embarquer ensuite sur une cogue à partir de la ville hanséatique de Stettin.

Le Grand-Maître ne fut pas étonné d'apprendre qu'ils avaient été attaqués, car il avait reçu des informations sur les intentions des ennemis du procureur général. Le succès de ce dernier dans ses négociations, sa contribution au rapprochement entre l'Empereur et le Pape, étaient remonté aux oreilles aussi bien du Grand-Maître que des Polonais, et l'on pensait que quelqu'un qui était désormais un proche conseiller de Sigismond pourrait par sa présence peser sur les affaires pendantes entre l'Ordre et la Pologne.

L'examen des lettres qu'apportait Tilmann de la part de l'Empereur et de différents cardinaux, encensant le procureur général, finirent de le réhabiliter à Marienbourg. On attendit donc qu'il fût de retour pour le féliciter et préparer avec lui les pourparlers avec les Polonais.

Tilmann avait hésité un moment. Ce n'était pas la première fois qu'il devait jouer de l'absence de Caspar, ce dernier aurait pu poursuivre sa carrière de fantôme. Et quelque chose en lui répugnait à se séparer de cette figure qu'il avait conçue. Il se surprenait à retarder la séparation, comme il en avait été avec le groupe de Goswin d'Aschenberg. Mais il était aussi fatigué d'avoir à entretenir en permanence cette fiction. Une bonne his-

toire doit s'arrêter, se disait-il, et la fin de Caspar peut, par surcroît, être utile à l'Ordre, car l'on pourra accuser les ennemis de ce dernier d'en être la cause.

Au début du mois de mai, Caspar n'était donc toujours pas là. Le Grand-Maître établit la liste de la délégation qui devait rencontrer les Polonais dans quinze jours : l'évêque Franz Kuhschmalz de Varmie, le grand commandeur Konrad d'Erlichshausen, le commandeur de Thorn Vincentius de Wirsberg et le procureur général.

Il était désormais à craindre que quelque chose fût arrivé à ce dernier, ce qui était préjudiciable aux négociations, car on manquerait du poids que lui aurait conféré sa position auprès de l'Empereur. Tilmann suggéra alors que l'on fît comme s'il était présent : que l'on fabriquât un sceau et que son nom figurât sur les documents. On expliquerait son absence par une blessure reçue lors d'une échauffourée où l'on avait attenté à sa vie, et qui l'immobilisait. On lui ferait signer les documents depuis sa chambre avant qu'ils soient envoyés à la salle des négociations. L'illusion de sa présence serait préparée par des missions qui lui auraient été confiées entre-temps.

C'est ainsi que les archives de l'Ordre nous permettent de suivre les dernières apparitions historiquement attestées de Caspar de Wandofen. Au cours la seconde moitié du mois de mai, on le signale, simplement escorté de Hans de Logendorf, parti négocier sur une île polonaise de la Vistule, négociations dont rien ne résulte. Il apparaît sur un écrit du maréchal de l'Ordre, Jost de Strupperg, daté à Nebrau d'août 1433, le septième jour des calendes, comme participant à un conseil de guerre. Aux ides de septembre, qui coïncident cette année-là avec le quinzième dimanche après la Pentecôte, il joue un rôle dans la conclusion d'un cessez-le-feu avec les Polonais : sa signature et son sceau figurent sur l'acte. A contrario, il n'apparaît pas dans la négociation, deux mois plus tard, de la trêve de douze ans signée à Lencici le mardi suivant le troisième dimanche de l'avent. Ce doit nous sembler étrange, puisque cette trêve est la suite logique du cessez-le-feu qui la précédait. L'Empereur condamnerait cependant cette paix par la suite, car les signataires s'interdisaient par cet accord de recourir à la médiation de son auguste personne, non plus qu'à celle du Pape ou du concile, pour l'interrompre, et elle faisait obligation aux Teutoniques de s'abstenir d'aider

Sigismond dans sa lutte contre les Hussites en Bohême, qui étaient soutenus par la Pologne. On avait donc encore la possibilité d'expliquer l'absence de Caspar de Wandofen, en ce qu'il se serait abstenu de contribuer à un traité dont était écarté son impérial protecteur.

Il était cependant patent, désormais, que Wandofen était mort. Tilmann n'eut pas de difficulté à convaincre le Grand-Maître qu'il fallait que cette mort servît. C'était le moment d'en faire un trépassé pour la bonne cause. Il n'avait pas de soutien dans l'Ordre même : le vieux chapelain Gregor était décédé, Wandofen avait contre lui sa jeunesse, personne ne regretterait sa disparition et ses ennemis en seraient ravis. Il devint donc officiellement mort, ce qui, incidemment, confirme tout aussi officiellement son existence, car pour être mort, il faut avoir vécu.

On accusa en sous-main les Polonais de l'avoir assassiné, et comme telle était leur intention depuis longtemps mais qu'ils n'avaient jamais réussi à l'atteindre, puisqu'il semblait toujours s'évaporer habilement, ils n'avaient pas d'arguments pour le contester, et soupçonnaient même l'une ou l'autre faction chez eux de l'avoir effectivement éliminé sans l'avouer.

– C'est étrange, et ce m'est aussi un sujet de regret, qu'au final je n'aie jamais rencontré Wandofen, remarqua un jour le Grand-Maître. Si tu ne l'avais pas vu toi-même de tes yeux, si je n'avais pas tous ces courriers disant tant de bien ou de mal de lui, si je n'avais vu les effets de son activité diplomatique, j'aurais l'impression qu'il n'est qu'un personnage de tous ces récits.

– C'est ainsi que les gens existent, répondit Tilmann, par la trace qu'ils laissent dans le monde. Il a existé, en un sens, bien plus conséquemment que moi, par exemple, que vous voyez en chair et en os devant vous, car je ne laisserai pas de souvenir dans l'histoire des nations.

– Oui, je ne l'ai jamais vu, et pourtant il a existé. Et il existe encore, bien qu'il ne soit plus.

– Vous parlez là, mon maître, d'autre chose que du souvenir que nous laissent les disparus. Chez leurs proches, ceux-ci laissent aussi la marque de leur absence, qui est comme une présence en creux.

– Mais est-il vraiment mort ? continuait à se demander le Grand-Maître.

Oui, mon maître, pensait Tilmann, vous posez de judicieuses

questions. Comment établir que quelqu'un qui n'a pas vécu dans la réalité du monde est bien mort ? Parfois, je pense aux rives de l'Oder, à cette digue où nous avons convenu de notre séparation avec Goswin d'Aschenberg et ses hommes, ce qui décidait de l'endroit et du moment de nous séparer également de Caspar, puisqu'il n'avait plus d'auditoire devant qui jouer son absence. J'ai fini par tellement inventer ses péripéties que je le voyais les vivre dans mon esprit. Et, bien que je l'aie laissé partir, qu'il ne nous soit plus nécessaire, ou plutôt, qu'il nous soit davantage utile mort que vivant, je continue à l'imaginer descendant l'Oder sur quelque esquif. Je n'arrive pas à en faire un disparu.

Voici le tableau.

Dissimulé derrière un buisson, à bonne distance du campement de Tilmann, Goswin et leurs hommes, Caspar considère la campagne alentour, paysage à l'horizon bas interrompu par les digues et les bosquets. D'ici, l'Oder n'est pas visible. Le soir tombe, les oiseaux se sont tu. Des marais environnants montent les moucherons et moustiques, mais il n'en a cure : sa peau est inaltérable.

Il ne peut s'approcher davantage. Goswin et ses hommes sont des soldats rompus aux opérations spéciales, ils ont l'œil et l'oreille, quand ce n'est pas le flair pour certains, et ceux qui ont pris leur quart ne sont pas loin. Depuis des années qu'il les accompagne, les suivant ou les précédant, il a appris à ne pas se faire débusquer, mais en plus d'une occasion il a pu sentir que Goswin a surpris un mouvement de sa part, peut-être seulement une respiration, la fuite d'un petit rongeur que sa présence a provoquée. Éloigné de la sorte, il ne peut pas toujours entendre ce qui se dit. Mais c'est peu important, car il a son poste d'observation rapproché là où personne ne le voit : dans la tête de Tilmann, derrière ses yeux et ses oreilles. Être un personnage né des fabulations d'un autre a ses avantages. Il est à la fois ici, dans l'imagination de Tilmann, et là, dans la réalité, en tant qu'être désincarné. Il se tient en ce lieu où ses connaissances et son expérience se confondent avec celle de son créateur.

Ainsi, c'est dans cette plaine marécageuse que tout s'arrête ? Caspar Stange de Wandofen a fait son temps ? Oui, sans doute a-t-il eu sa part d'aventures et de célébrité, et s'il veut laisser un nom mémorable dans l'histoire, mieux vaut qu'il disparaisse, de manière énigmatique, au faîte de son ascension. Chevalier d'un ordre militaire et hospitalier, procureur général de cet ordre auprès du Saint-Siège, conseiller de l'Empereur, on lui attribuera quelques belles négociations, la résolution du conflit entre l'Ordre et le clergé livonien, sa part dans le rapprochement entre le Pape et l'Empereur, et même sa présence aux pourparlers avec les Polonais. Surtout, ses frasques sentimentales, son goût pour

les apparences, son appétit pour l'argent, feront de lui l'incarnation d'un personnage moderne, un *homo novus* vivant avec son époque : une époque où la quête de sa propre renommée compte davantage que le respect des traditions. Il pourrait poursuivre, peut-être, mais c'est incertain. Plus il monterait vers le soleil, tel Icare, plus il perdrait de son plumage, ce qui le condamnerait à la chute. Continuer, c'est avancer sur le devant de la scène, exposer ce personnage si bien découpé en pleine lumière, et risquer de révéler sa vraie nature : celle d'un imposteur, ou pire (car être un imposteur, du moins, cela est moderne), celle de n'être pas. Non pas un imposteur, donc, mais un personnage fictif dans une imposture.

Il se lève et prend la direction du fleuve, empruntant un détour pour rester à couvert, en contrebas des digues. La pénombre s'épaissit, il avance prudemment dans les herbes hautes. De qui me caché-je ? se dit-il en souriant pour lui-même. Je ne saurais être vu de quiconque puisque je n'ai pas consistance de réalité, mon corps ne peut être piqué par les moustiques car il n'est pas de ce monde. Je pourrais danser sur la digue. Mais ce serait introduire une incohérence, rompre le contrat qui me lie au récit que conte Tilmann en ce moment même et qui implique que je me cache, et non que je fasse le fol : même imaginé, j'existe, et j'ai un rôle à tenir, ne serait-ce que celui, maintenant, de partir, de disparaître pour de bon. Et donc le rôle implique que je m'éloigne par les roseaux, et même que je fasse attention de ne pas trébucher.

Mais je ne suis pas obligé de mourir. Il importe pour la suite que je m'évanouisse, que ma disparition puisse être mise sur le compte d'une probable agression dont je ne serais pas sorti vivant. Mais même cela n'aura rien de certain : je serai une énigme jusqu'au bout. On ne retrouvera pas mon corps. De même que seuls des écrits, témoignages de témoignages, berneront les historiens et archivistes sur mon existence, rien n'attestera mon décès. Et comme Tilmann a manifestement du mal à se séparer de moi dans sa tête, je peux continuer à exister.

Qu'est-ce qui te travaille, Tilmann, pour que je continue ainsi à te hanter ? Est-ce la culpabilité d'une parole que tu n'as pas tenue, il y a vingt ans, à un jeune garçon qui te ressemblait, et au souvenir de qui tu as offert en contrepartie un destin aussi inattendu que fameux ? Cet ancrage de mon existence imagi-

naire dans un passé où a réellement vécu un gamin qui porte mon nom, est-il de nature à t'interdire de m'occire sans répéter ta culpabilité ? Il faudrait que tu acceptes de tourner certaines pages de ta vie, car sinon, nos routes risquent de se recroiser.

Caspar trouve sur les bords du fleuve une barque qu'un pêcheur a dû laisser là pour la nuit. Il monte dedans, lui imprimant un balancement. Il saisit la corde qui la rattache au tronc d'un arbre proche et la dénoue. Écartant la barque de la rive en s'aidant de l'aviron, il rejoint le courant du fleuve qui l'emporte, d'abord doucement, puis plus rapidement, vers l'aval. À Francfort, il négociera d'être pris à bord d'une barge qui descend un fret de choux et de grains jusqu'à Stettin. De là, il s'embarquera sur une cogue faisant voile vers la mer du Nord.